

LE PARASITE

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Grasset :

FEUX ET SIGNAUX DE BRUME. ZOLA, 1975.

Aux éditions de Minuit :

HERMÈS I. LA COMMUNICATION, 1969.

HERMÈS II. L'INTERFÉRENCE, 1972.

HERMÈS III. LA TRADUCTION, 1974.

HERMÈS IV. LA DISTRIBUTION, 1977.

HERMÈS V. LE PASSAGE DU NORD-OUEST, 1980.

JOUVENCES. SUR JULES VERNE, 1974.

LA NAISSANCE DE LA PHYSIQUE DANS LE TEXTE DE LUCRÈCE.

FLEUVES ET TURBULENCES, 1977.

Aux éditions Hermann :

ESTHÉTIQUES. SUR CARPACCIO, 1975.

AUGUSTE COMTE. LEÇONS DE PHILOSOPHIE POSITIVE, tome I, 1975.

Aux Presses Universitaires de France :

LE SYSTÈME DE LEIBNIZ ET SES MODÈLES MATHÉMATIQUES
(2 vol.), 1968.

Hors commerce :

GELS, 1977.

MICHEL SERRES

LE PARASITE

BERNARD GRASSET
PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
© *Éditions Grasset et Fasquelle, 1980.*

Benoît Lise, à demain

PREMIÈRE PARTIE

Repas interrompus

Logiques

Repas de rats

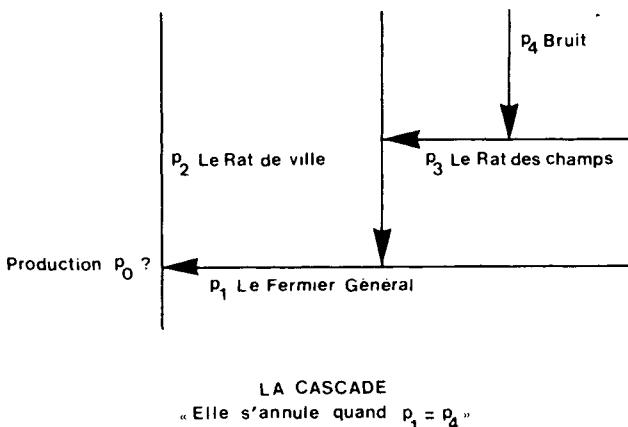
La cascade

Le rat de ville invite, au tapis de Turquie. Le rat rustique est l'invité. Les deux rognent, grignotent des reliefs d'ortolans. Ces reliefs ne sont que des restes, graillons ou rogatons : le régal, le festin n'est qu'un repas d'après repas, dans l'abandon sale de la table non desservie. Le rat de ville n'a rien produit, son invitation ne lui coûte guère. Boursault le dit, dans ses *Fables d'Ésope*, où le rat citadin réside chez un gros fermier général. Huile, beurre, jambon, petit salé, fromage, tout est à discréction. Il est facile d'inviter le cousin de la campagne, et de faire la vie aux dépens d'autrui.

Le fermier général n'a rien produit non plus, ni huile, ni jambon, ni fromage. Mais, de force ou de droit, il sait les détourner à son propre profit. Cela dit, son rat prend ses restes, il sait les détourner encore. L'invitation profite enfin au rat des champs. La fête, on le sait, tourne court. Les deux copains détalent du tapis au premier bruit entendu à la porte. Ce n'était que du bruit, mais c'était un message, comme une information qui sème la panique. Une interruption, une corruption, une rupture, enfin, de communication. Ce bruit était-il un message, vraiment ? N'était-il pas, plutôt, un parasite ? Qui, au bout du compte, a le dernier mot. Qui sème le désordre, qui ensemente un ordre différent. Venez donc aux champs, on n'y mange que potage, mais à loisir, sans bruit.

Le fermier général est un parasite. Il touche des rentes de situation. Elles sont assez grasses : festin de roi, table à ortolans, tapis turc. Le premier rat est un parasite. Il touche des restes de situation, reliefs d'ortolans, sur le même tapis. Rien n'y manque, dit La

Fontaine. A la table du premier, qui est la table du fermier, le second rat est parasite. Il se laisse entretenir, comme on dit. Ne perd ni une occasion, ni une bouchée. Ils interviennent tous, au sens strict : le gabelou fait suer le bonhomme, le rat lève l'impôt sur le fermier, l'invité exploite son hôte. Mais, la plume me tombe des mains, le bruit, dernier parasite, a raison, par interruption, des interventions de ce genre. Dans la chaîne parasitaire, le dernier venu tente de supplanter celui qui le précède. Le bruit chasse le rat des champs, et le rat de ville demeure, il désire achever le rôti. Un parasite donné cherche à expulser le parasite de rang immédiatement supérieur.



Je laisse à penser le bruit formidable, la rumeur de rue, qui ferait lâcher prise au fermier général. Le craquement des ais, les ruptures de baux qui chasseraient les rats du bâtiment.

Bilan. Au commencement est la production : moulin à huile, baratte à beurre, cuisine charcutière ou buron à fromage. Encore aimerais-je savoir ce que cela veut dire, produire. Ceux qui nomment production la reproduction se rendent la tâche facile. Notre monde est plein de copistes et de répétiteurs, il les comble de fortune et de gloire. Mieux vaut interpréter que composer, mieux

vaut tenir une opinion sur un partage déjà fait qu'inventer son œuvre propre. Le malheur du temps est le naufrage du nouveau dans le duplicata, le naufrage de l'intelligence dans la jouissance de l'homogène. La production, sans doute, est rare, elle attire les parasites qui la banalisent tout aussitôt. La production, inattendue, improbable, déborde surabondamment d'information, elle est toujours et immédiatement parasitée.

Elle attire le fermier, que je saisis au vol, dans son sens double. S'il est paysan, il élève vaches et veaux, cochons et couvées, il vit de beurre et de jambon, il mange à une table garnie d'autres espèces, il lui arrive de dormir dans la grange, sur le fumier, entre les bêtes, il n'est pas destructeur de choses non renouvelables, comme un vulgaire industriel, mais il vit des enfants nouveaux de la vie. L'industrie pille sans retour, chasse des proies à corps perdu. Ce fermier-là entretient les matrices. Est-il un parasite ? S'il est un percepteur, ou un intercepteur, il détourne partie des flux produits par d'autres, à son profit, ou au profit d'une instance qu'il désigne avec quelque respect, d'où son nom propre d'imposteur. Sa table est garnie des fromages, jambon, petit salé, ou beurre, produits par le premier fermier. Cela se renouvelle autant que l'histoire, celle-ci n'a jamais manqué de parasites politiques. Elle en regorge, elle n'est peut-être qu'eux. La table est servie, chez les parasites.

Elle attire les rats. Du coup, l'un invite l'autre. Il ne viendrait pas à l'esprit ni de Bertrand, ni de Raton, de manger, simplement, tous les deux, les marrons. Ils se rangent à la queue leu leu, singe derrière chat, ici le rustique dans le dos du bourgeois. D'où la chaîne de mes décisions, unitaires. L'invité, quoique rat, est un parasite pour l'anthropologie, invité d'un festin ou d'un banquet interrompu, comme le fut celui de Pierre, à l'époque de dom Juan, comme le fut celui de Pierre, à l'époque de Judas et Jean¹. Parasite au sens du repas, de la satire et de la comédie, au sens de Molière, de Plaute et de Xénophon, au sens de l'histoire des religions. L'invitant ne l'est pas en ce sens, mais pour vivre dans les murs, dans les draps, dans le garde-manger du fermier, je le répute

1. *Le Festin et la Cène*, à paraître.

parasite au sens de la biologie, comme un vulgaire pou, un ténia, le gui, un épiphyte. J'élargis le corps du milieu, je reviendrai sur la question. Si l'hôte est percepteur, je le répute parasite au sens politique, au sens où le groupe humain s'organise en relations à sens unique, où l'un mange de l'autre sans que l'autre puisse rien tirer du premier. L'échange n'est pas principal, ni originel, ni fondamental, je ne sais comment dire : le rapport en flèche simple irréversible, sans retour, prend sa place. L'homme est un pou pour l'homme. L'homme donc est un hôte pour l'homme. Le flux va dans un sens, jamais dans l'autre. J'appelle parasitaire cette semi-conduction, cette valve, cette flèche simple, cette relation sans inversion de sens. Si l'hôte, enfin, est agriculteur, je le répute parasite au sens économique, La Fontaine m'explique plus loin ce point-là. Que donne l'homme à la vache, à l'arbre, ou au bœuf, qui lui donnent le lait, la chaleur, l'habitat, le travail et la viande ? Que donne-t-il ? La mort.

Le système construit à partir d'une production, pour le moment placée dans une boîte noire, est parasitaire en cascade. Or celle-ci ordonne des savoirs, sciences de l'homme et sciences de la vie, elle nous fait changer de langue sans changer d'objectif. C'est une randonnée intéressante, au sens que je donnerai à ce mot. Nous allons parcourir, pour comprendre une seule chose, des paysages différents, plusieurs épistémologies. Peut-être faudra-t-il parler à plusieurs voix. Ce langage à maintes entrées, je l'appelle philosophique.

Ce n'est pas tout. Une morale paysanne veut, en fin de fable, que le premier de cette chaîne soit exclu. Il ne reviendra plus aux lieux de gloire où festoient le bourgeois et le riche fermier, en cet espace de terreur et d'exploitation sans retour. Il ne veut ou ne peut, selon. Il n'est pas à l'aise quand l'angoisse règne. Il repart, courir la rase campagne, dans la paix des champs, rejoindre Horace, qui l'attend. Qui l'expulse ? Le bruit. Un parasite chasse l'autre. Un parasite au sens de la théorie de l'information en chasse un autre

au sens de l'anthropologie. La théorie des communications est la maîtresse du système, elle peut le démonter, au signal convenu, elle peut le laisser fonctionner. Ce parasite l'est au sens de la physique, acoustique ou informatique, au sens de l'ordre et du désordre, nouvelle voix, et d'importance, à jeter dans le contrepoint.

Arrêtons un moment. J'emploie ici des mots déviés un peu de leur sens usuel. Pour la science dite parasitologie, un rat, un châtaignard comme l'hyène, un homme, paysan ou haut fonctionnaire, ne sont aucunement des parasites. Ils sont des prédateurs, tout bonnement. La relation avec un hôte suppose un contact permanent ou quasi permanent avec lui, comme font le ténia, le pou, le *pasteurella pestis*. Non pas seulement vivre de, mais aussi vivre dans. Par lui, avec lui et en lui. Il ne faut pas être volumineux pour réussir cela. Ainsi, le parasitisme n'est-il que des invertébrés, il s'arrête aux mollusques, aux insectes et aux arthropodes. Il n'y a pas de mammifères parasites. Ni le rat, ni l'hyène, même pas l'administrateur.

Réponse. Le lexique de base de cette science exacte est issu, on le sait, d'us et coutumes si archaïques et si courants que les tout premiers monuments de notre culture, au moins, les relatent déjà et que nous les observons, pour partie, encore : hospitalité, convivialité, manières de couchage et de table, rapports généraux avec l'étranger. Ce vocabulaire est donc importé, il garde quelques traces d'anthropomorphisme. L'animal hôte offre à dîner, sur ses réserves ou sur sa vie ; hôtel, il offre à dormir en quelque façon, gracieusement, cela va sans dire.

Ces coutumes et ces manières peuvent faire l'objet d'une anthropologie, elles faisaient jadis les délices d'une lecture oisive, quand existait une littérature. Celle-ci faisait voir, même aux aveugles, une anthropologie figurée, instructive, légère et profonde, sans théorie, sans lourdeur, sans ennui, intelligente. Pourquoi faut-il payer par du plomb ce qu'on avait, moyennant de la plume ? Cette façon d'être savant était enchanteresse. Puisse notre science en venir enfin là, hors l'instinct de mort. Le bon

Horace, donc, ou La Fontaine mettent à table un rat chez un rat, jamais un pou chez un ténia, jamais un ver dans un duodénum. L'importation n'a pas le même but, elle a pourtant le même sens ; elle va de l'homme à l'animal, mais elle ne touche pas les mêmes bêtes. L'anthropomorphisme de la fable est le même que celui de la science, à quelques classes près.

Deux flèches partent d'une source commune et parviennent en deux points différents. Je ferme simplement ce triangle.

Parasiter veut dire : manger à côté de. Partons de ce sens littéral. Le rat des champs est invité par son collègue villageois qui lui offre à souper. L'essentiel, dira-t-on, est leur relation, ressemblance ou différence. Mais cela ne suffit pas, n'a jamais suffi. Le rapport d'invité, bientôt, n'est plus simple. Donner ou recevoir, sur la nappe ou sur le tapis, passe par une boîte noire. Je ne sais pas ce qui s'y passe, mais elle fonctionne vite comme un redresseur. L'échange n'a pas lieu, il n'aura jamais lieu. L'abus paraît, même avant l'us, il faudra dire abus et coutumes. Doué de je ne sais quel génie, celui qui mange à côté de, mange sous peu aux dépens de, mange aussitôt toujours du même, s'installe, et le même donne toujours, jusqu'à l'épuisement, parfois jusqu'à la mort, drogué d'une sorte de fascination. Celui-ci n'est pas une proie, puisqu'il offre et qu'il continue à donner. Il n'est pas une proie, il est l'hôte. L'autre n'est pas un prédateur, il n'a pas cessé d'être parasite. Diriez-vous du téton qu'il est la proie de l'enfançon ? Il est son quasi-habitacle. Or cette relation est simplicissimale, il ne saurait en exister de plus simple et facile : elle va toujours dans le même sens. Le même est l'hôte, le même prend et mange, sans que jamais on ne voie de retour. Cela est vrai du pou comme des hommes.

Je tends donc à fermer le triangle, je vais donner raison à la science plutôt qu'à la fable. L'intuition du parasitologue l'amène à importer une relation très courante, si claire et si distincte que

nous la reconnaissions pour la plus simple, des manières sociales vers les mœurs de petits animaux. Je propose un moment qu'on rebrousse chemin, qu'on remonte de ces mœurs vers lesdites manières, qu'on renverse l'anthropomorphisme. Nous avons fait le pou à notre image, qu'il nous le rende bien.

L'intuition du poète aux rats, celle du philosophe aussi, quand il célèbre l'aigle et l'agneau, les amènent à importer une relation très courante parmi les mammifères et les vertébrés, celle de la chasse et de la prédatation, vers les us et coutumes humains. L'homme serait ainsi un loup pour l'homme, un aigle pour l'agneau, ou un rat pour un rat. Tout beau, la chose est rare. J'en ai peu vu qui aient la vaillance du rat, le courage du loup, la noblesse de l'aigle. Je parle par figures à ceux qui parlent par figures, nous ne savons pas ce que nous disons. Nous sommes dans un labyrinthe d'images, nous ne nous délivrerons jamais de ces illusions. Laissons donc le théâtre des représentations qui ne prend son sérieux qu'au tragique des métamorphoses dans l'insoutenable horreur du devenir-rat. Brisons là, j'ai trop vu cela. Revenons à nos écrivains. Curieusement, les mœurs de ces loup, renard, lion, singe ou chat, rat, ne sont jamais, dans les récits, ou rarement, des manières de prédateurs, elles sont presque toujours des relations parasitaires. Sous couvert de l'attaque, du vol, de la force, sous le masque des grandes bêtes, le rapport simple du convive abusif reparait. Le parasitologue parle, irrépressiblement, sous l'apologue. C'est que l'essentiel n'est jamais l'image ni son plein de sens, la représentation ni ses jeux de miroirs, l'essentiel reste le système des rapports. Il est toujours celui de l'hôte à l'hôte. La volonté de mimer celui qui joue entre les hommes ramène au parasitisme. Du coup, le littérateur se trouve d'accord avec le savant, et avec l'intuition qui enchante ce livre. Bien sûr, nous allons raconter les rats, les serpents ou les lièvres, bien entendu, aucune de ces bêtes n'est assimilable, pour ses mœurs, au ténia ou au pou, et cependant il ne sera jamais question que du *Parasitaire*.

Le triangle est fermé. En chacun des sommets, par récit ou par science, par science humaine ou biologique, une seule relation paraît, la simple flèche irréversible.

On a pu dresser la liste des coups portés au narcissisme humain. Que le centre du monde soit transporté de la terre au soleil est un coup objectif. Que la révolution copernicienne soit transportée dans l'intellect, l'âme claire ou ombreuse, le travail et l'économie, ce triple coup est subjectif. Notre objet majeur se décentre, le sujet se décentre à son tour, et trois fois. La philosophie n'est jamais sortie du rapport du sujet à l'objet.

La relation parasitaire est intersubjective. Elle est l'atome de nos relations. Essayons de voir cela face à face, comme la mort et le soleil. Ce coup nous atteint tous ensemble.

Quel est donc ce bruit soudain, hasardeux, à la porte, qui m'empêche toujours de finir et me conduit à d'autres gestes ?

Je dois mettre ensemble trois choses, des habitudes ou des mœurs, des animaux, des bruits. Au premier abord, elles sont sans rapport. Je ne les rassemble pas cependant par caprice. Ma langue l'impose, ma langue latine, grecque, romane. En ce lieu culturel un peu flou, un parasite est un invité abusif, un animal inévitable, une rupture de message. Ce voisinage n'existe pas dans certaines langues anglo-saxonnes, où le bruit dans un canal de communication quitte cette aire sémantique. Il est vrai qu'il existe des groupes, devenus dominants, pour qui la conversation échangée à table n'est point un art de vivre, n'est plus un art du tout, n'a jamais été une référence.

La raison de langue n'est pas suffisante ; une aire sémantique n'est pas un concept, c'est un ensemble flou, je l'ai dit, un espace de jeu, quelquefois pour un jeu de mots. Il a du sens, c'est inévitable, il a du jeu, c'est évident. Une raison plus forte est la tradition qui le porte. Comment peut-il se faire que cette fable, si simple et si commune, associe, pour les rats, la manière de table,

une figure d'animalité (prédatrice, je l'accorde), et le bruit d'intervention ou d'interception ? Il n'y est pas fait mention du parasitisme, en fait il ne s'agit que de cela. Or cette constellation est une constante. Nous aurons à le voir, elle se retrouve partout, de la fable à l'histoire, de la comédie à la philosophie, de l'imaginaire au savant. Ulysse le rusé sort de l'antre du cyclope accroché sous le ventre du bétier, comme un habitant de sa longue laine, il festine chez Alkinoos en payant le banquet de ses histoires édifiantes, il doit se délivrer du chant des Sirènes, il élimine, pour finir, de son arc, ceux qu'on nomme les prétendants, qui se conduisent, à leur tour, comme des parasites... L'un de nos premiers textes pourrait avoir pour titre, et il a pour sujet, notre titre et notre sujet. Peut-être écrirai-je, encore, une odyssée. A cet égard, combien l'ont récrite, en l'espérant ou malgré eux ? On en verra bien-tôt la suite impressionnante, sans que j'aie pu en achever le compte. Ce qui ne paraissait qu'un jeu de mots a pris de la compacité, finit par faire cohérence. Voici un tributaire colossal de notre propre histoire, nous allons nous étonner de ne l'avoir pas plus tôt reconnu.

Le mot, l'histoire ne sont que du papier. Mais l'expérience enfin, l'expérience surtout, la souffrance. Ouvrir les yeux et les oreilles, ouvrir sa porte, ouvrir sa table, ouvrir sa tolérance, offrir son feu, sa production. Ouvrir ce que, le plus souvent, les philosophes cherchent à clore. Sauf, justement, la bouche. Donner ce qu'ils retiennent. Alors ? Alors, le bruit pour les oreilles, la conduite stéréotypée dans les yeux, et la foule, en chaîne, vide la table. Cette manducation produit une rumeur dans le nuage organisé de ceux que je ne puis que nommer parasites.

Mon ami parasitologue, à la porte, insiste à nouveau. Nous ne vivons jamais dans les bêtes que nous mangeons, dit-il. Voire.

Il m'objecte ceci, je crois bien, que toute bête parasite vit, mange, fructifie, se reproduit dans le corps de son hôte, et que les

hommes, que je dis partout parasites, ne sont jamais, à ce qu'on sache, à l'intérieur d'une autre bête. Sauf du gros animal, du 666, du Léviathan. D'où l'on revient au prédateur, à la chasse et ainsi de suite.

D'abord, la chasse est intenable. Je n'ai jamais trouvé de groupe d'hommes qui n'aillent pas au bout, à l'extrême de ses pratiques. Le dépeuplement des proies est immédiat, brutal, fou-droyant. Je veux bien qu'on ait commencé par la chasse, mais alors ce stade premier, comme ces fameuses premières secondes ou fractions plus courtes encore de l'univers physique, a été si bref, si borné, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Dès l'ouverture, à l'aube, il n'y a plus de proies.

Notre rapport aux bêtes est plus intéressant, je veux dire aux bêtes que nous mangeons. Nous nous délectons du veau, de l'agneau, du bœuf, de l'antilope, du faisan ou du coq de bruyère, mais nous ne laissons pas leur dépouille pourrir. Nous nous vêtons de cuir, nous nous parons de plumes. Nous dévorons le canard, comme les Chinois, sans en gaspiller une miette, ou le porc, comme chez nous, sans en omettre la queue ni l'oreille, mais nous entrons dans leur peau même, dans leur plumage ou dans leurs soies. Les hommes vêtus vivent à l'intérieur des animaux qu'ils ont vidés à belles dents. Je le dirai encore des plantes. Nous mangeons le riz, le blé, ou la pomme, la divine aubergine ou le pissernit tendre, mais nous tissons la soie, le lin ou le coton, nous habitons la flore tout autant que la faune. Nous sommes parasites, donc nous nous vêtons. Donc nous habitons des tentes de peau, comme nos dieux leurs tabernacles. Voyez-le habillé, paré, magnifique, il fait voir, il faisait voir surtout, la carapace propre de son hôte. Du parasite mou, on ne voit plus que le visage glabre et les mains, quelquefois, ôtées les gants de pécaris.

Nous parasitonos nos semblables et nous vivons au milieu d'eux. Autant dire vraiment qu'ils constituent notre milieu. Nous vivons dans cette boîte noire qu'on nomme collectif, nous vivons par elle, d'elle et en elle. Il est arrivé qu'on lui donne la forme d'une bête, et que l'on nomme cette bête : Léviathan ou gros animal. Nous sommes bien dans quelque chose de bestial ; en termes distingués, elle est dite un modèle organique du sociétaire. Est-ce

notre hôte ? Je ne sais. Mais je sais que nous sommes dedans. Et qu'il y fait noir.

Hôtes et parasites. Nous vivons, en ville ou aux champs, dans l'espace des deux rats. Leur festin fabuleux est ce livre, déjà. Livre d'oreille et de bouche, de famine et de meurtres, de savoirs, d'asservissements. Dans la fable comme ici, la question est de physique, de certaines sciences exactes, de certaines techniques de télécommunications, elle est de biophysique et de certaines sciences de la vie, parasitologie ou autres, elle est de culture et d'anthropologie, religions et littératures, elle est de politique, elle est d'économie. Je ne suis pas encore sûr de l'ordre où ces distinctions apparaissent, en fait. Mais La Fontaine dut les faire, tout comme ici, tout comme Ésope, Horace, Boursault. En une autre langue, qu'importe.

Des stations, des chemins font ensemble un système. Des points et des lignes, des êtres et des relations. On peut s'intéresser à la construction du système, au nombre, à la disposition de ces stations, de ces chemins. On peut s'intéresser aussi au flux de communication qui passe par ces lignes. Autrement dit, on peut avoir décrit formellement un système complexe, par exemple celui de Leibniz, puis un système en général. On peut avoir saisi ce qui transite en eux et nommer ce transport du nom propre d'Hermès. On peut avoir cherché leur formation et leur distribution, leurs frontières, leurs bords et leurs formes. Il faut pourtant écrire des interceptions, des accidents du flux, en chemin, entre les stations, de ses changements et métamorphoses. Ce qui passe peut être un message, des parasites l'empêchent d'être oui, et, parfois, émis. Comme un trou dans un canal fait que l'eau se répand dans l'espace alentour. Il y a des fuites et des pertes, des obstacles, des opacités. Les portes, les fenêtres se ferment, Hermès peut mourir ou s'évanouir entre nous. Un ange passe. Qui a volé la relation ? Peut-être quelqu'un, au milieu, la détourne-t-il. Existe-t-il un troi-

sième homme ? Il n'est pas question que du logiciel. Ce qui passe dans le chemin peut être de l'argent, de l'or ou des marchandises, de la nourriture, bref, du matériel. Il ne faut pas grande expérience pour savoir qu'ils n'arrivent pas si facilement à destination. Qu'il y a partout des intercepteurs qui travaillent à grands frais à détourner, à dévier ce qui transite au long des chemins. Le parasitisme est le nom donné le plus souvent à ces nombreuses et diverses activités, dont je crains fort qu'elles constituent la chose du monde la plus commune.

Il faut parler de Prométhée du point de vue de l'aigle. Prométhée ne fait qu'un avec ce rapace qui a fini, peut-être, en bout d'évolution, par faire son nid dans la cage thoracique du producteur, enchaîné, dévoré.

C'est parler froid et clair que de dire de ce système qu'il figure le téléphone, le télégraphe ou la télévision, le réseau routier ou ferré ou celui des voies navigables, la circulation des satellites, des messages ou des produits miniers, du langage ou des pâtes alimentaires, de la monnaie ou de la théorie philosophique, c'est parler froid et clair que de chercher qui intercepte ces différents flux. C'est parler compliqué, mais c'est parler facile. Je vais résoudre la question, car elle est résoluble.

Et si le système en question était le collectif comme tel ? Quelles relations avons-nous réellement les uns avec les autres ? Comment vivons-nous ensemble ? Quel est donc ce système qui s'effondre au moindre bruit ? Qui fait ce bruit ? Qui m'empêche d'entendre qui, de manger avec qui, de coucher avec qui ? Comment aimer, qui dois-je aimer ? Qui puis-je aimer, qui va m'aimer ? Qui interdit d'aimer ?

Ce bruit, est-ce identiquement le collectif, la rumeur qui sort de sa boîte noire ?

Reprenez le schéma inspiré des rats et la suite des parasites branchés l'un sur l'autre, et demandez-vous s'il est surajouté à un

système, comme cancer d'interceptions, fuites, pertes, trous, pertuis, bref s'il est une excroissance pathologique d'une région quelconque ou s'il est simplement le système lui-même. Les rats montent sur le tapis quand les invités ont tourné le dos, lorsque les lampes sont éteintes, quand le silence de la fête s'est fait. C'est la nuit, le noir. Ce qui se passe alors serait l'envers obscur de l'organisation consciente et claire, ce qui se passe dans son dos, les plaques sombres du système. Or comment désigner ces processus nocturnes ? Sont-ils maladifs ou constitutifs ? Sont-ils l'exception ou sont-ils la genèse ? Ce qui se passe en bas la nuit, sur le tapis où traînent les miettes, est-ce une trace, encore active, d'origine ? Ou est-ce seulement une marge restante des suppressions manquées ? On peut sans doute en décider : la bataille contre les rats est perdue, il n'y a pas de maison, de bateau, de palais, qui n'en ait son lot ou son pourcentage. Il n'y a pas de système sans parasite. Cette constante est une loi : comment l'est-elle, c'est la question.

Quelqu'un a comparé l'entreprise cartésienne à l'action de cet homme qui met le feu à sa maison pour entendre, la nuit, les rats dans son grenier. Ces bruits de course, de galop, de ronge et de grignote, qui interrompent le sommeil. Je veux dormir tout à loisir. Adieu donc. Fi du bâtir que des rats viennent corrompre. Je veux penser sans erreur, communiquer sans parasite. Je boute donc le feu à la maison de mes ancêtres. Cela fait proprement, je reconstruis, sans rat. Il faudrait pour cela que, maçon, je travaille sans jamais dormir, justement. Que, jamais, je ne tourne le dos, ni ne m'absente, ni ne mange. Or, la nuit, reviennent les rats, sur les fondations et le casse-croûte. La méditation que je fis hier... je me suis tellement accoutumé ces jours passés... que fîtes-vous entre-temps ? Vous dormiez, ne vous déplaise, vous mangiez, vous rêviez, vous aimiez, ou tout autre chose. Eh bien, les rats sont revenus. Ils sont, comme on dit, toujours déjà là. Ils sont du bâtiment. L'erreur, le tremblé, le confus, l'obscur sont de la connaissance, le bruit est de la communication, il est de la maison. Mais, plus encore, est-il la maison elle-même ?

Un système est décrit souvent comme une harmonie. Peut-être est-ce le même mot, comme la même chose. De fait, à quoi bon discourir, à quoi bon s'occuper d'un système sans équilibre ni fonctionnement ? Pourtant, nous ne connaissons pas de système qui fonctionne à la perfection, c'est-à-dire sans pertes, sans fuites, sans usure, sans erreurs, sans accident, sans opacité. Dont le rendement soit égal à un, où l'écoute soit maximale, et ainsi de suite. Même le monde n'est sans doute pas complètement fiable. Cet écart fluctuant à l'égalité, à l'accord exact, c'est l'histoire. Tout se passe comme si la proposition suivante était vraie : ça marche parce que ça ne marche pas. Cela doit choquer le vieux rationalisme, sans doute, mais les rationalistes de la génération qui me précède ont avec la raison le même rapport que des bigots vieillis entretiennent avec la vertu. C'était de la morale beaucoup plus que de la recherche, de la stratégie sociale plus qu'intellectuelle. C'était, je crois, un certain rapport avec la propreté : cependant, où mettre le sale ? La fluctuation, le désordre, l'opacité, le bruit ne sont pas, ne sont plus échecs à la raison, nous ne parlons plus de cette raison, nous ne dessinons plus des partages en -ismes, puzzles simples et raides, cartes de stratégie pour la dernière guerre. Donc un système a des rapports intéressants à ce qu'on jugeait être ses ratés ou ses tares. Quoi donc au sujet de ses bruits, de ses parasites ? Peut-on récrire un système, au sens de Leibniz, non plus dans la tonalité de l'harmonie préétablie, mais de ce qu'il nommait les accords de septième ? non plus dans la vue de cet équilibre qu'il aimait à citer, mais de ses tremblements et de ses écarts sur le fil ? non plus dans le goût des plaisirs exacts de la sapidité, c'est-à-dire de la sapience, mais dans l'acide, dans l'amer des astringences ? Sur l'autre versant de la *Théodicée*, où l'harmonie, rare, ferait question. Le système classique remplit aussitôt ces écarts, réputés accroître l'enchantement des accords parfaits de leur différentielle. Ainsi le rationnel ressemble à celui des nombres. Or, il lui ressemble, en effet : l'irrationnel y conserve infiniment ses écarts sans cesser d'être mathématique. Bref. Le

livre des écarts, du bruit et du désordre ne serait le livre du mal que pour celui qui défendrait un Dieu auteur, par le calcul, d'un monde immarcesciblement fiable. Il n'en est pas ainsi. L'écart est de la chose même et peut-être la produit-il. Peut-être l'origine radicale des choses est-elle cela même que le rationalisme classique jetait aux enfers. Au commencement est le bruit.

Faut-il reconstruire la fable des rats dans le sens inverse ? A la porte de la salle, ils entendirent du bruit...

Le bruit pourtant a un sujet, celui qui fait du bruit, dans la fable. Hors de doute que ce soit le fermier, le parasité. Il était parmi les premiers, sur la chaîne, il était donc écorniflé dans le dos. Éveillé par le bruit des rats qui rongent et qui rongent, il ouvre brusquement la porte. Du coup, il saute dans le dos de ceux qui mangeaient dans son dos, et les chasse. Le parasité parasite les parasites. Il était dans les premiers, il saute à la dernière place. Or celui qui se place dans le dos de tous gagne à ce jeu, comme à beaucoup de jeux.

Il a découvert la place du philosophe.

Qui est l'hôte ? Le premier rat pour le second, le dormeur inquiet pour les rats qui le grugent, les imposés pour l'imposteur (j'entends le fermier, celui qui collecte l'impôt) et ainsi au long de la chaîne. L'hôte est au rang devant, le parasite est dans son dos, derrière lui, un peu dans son ombre ou sa méconnaissance noire. L'hôte est antécédent et le parasite succède. Ainsi pour tout système où nous mangeons d'autrui, où nous parlons de lui.

Qui est le parasite, ici, qui est l'interrupteur ? Est-ce le bruit, craquement de plancher ou grincement de porte ? Certes. Il détruit la partie, le système s'effondre. Qu'il cesse et tout revient, se reforme, le repas reprend. Imaginez un nouveau craquement, la chaîne casse encore et tout s'évanouit dans la fuite éperdue. Le bruit supprime le système temporairement, il le fait osciller,

indéfiniment. Pour l'annuler, il faudrait un signal qui ne cesse pas ; il ne serait plus alors un signal du tout, et tout reprendrait, plus allégrement qu'à l'accoutumée. Théorème : le bruit suscite un système nouveau, un ordre plus complexe que la simple chaîne. Ce parasite-là interrompt à première vue, il consolide à la seconde. Il habite le rat des villes, le vaccine, le mithridatise. La ville fait du bruit, mais le bruit fait la ville.

Qui est donc l'interrupteur vrai ? C'est le rat des champs. Faute d'être rompu à ces appels, à ces inquiétudes, à ces écarts au repos, il coupe le système, en définitive. Il peut vivre sur des chaînes toutes simples et faciles, mais il a horreur du complexe. Il ne comprend pas que le hasard, le risque, l'anxiété, le désordre même puissent consolider un système. Il ne se fie qu'aux relations causales simples et grossières, il croit que le désordre détruit l'ordre, toujours. Il est rationaliste, au sens de naguère. Combien, autour de nous, de ces rats politiques mal dégrossis ? Combien cassent des choses qu'ils ne saisissent pas ? Combien d'entre ces rats simplifient, bêtifient ? Combien a-t-on construit de tels systèmes homogènes, cruels, sur l'horreur du désordre et du bruit ?

Bientôt la question se généralise : tel parasite est responsable de la croissance du système en complexité, tel parasite le supprime. Et l'autre question continue : sommes-nous ici dans la pathologie des systèmes ou dans leur émergence et leur évolution ?

L'un des rats se retire aux champs. Nous y allons aussi.

Repas de satyres

L'hôte double

Les satyres, tout le monde le sait, ont une queue et deux pattes de bouc. Et ce n'est pas rien d'être un bouc, ne fût-ce qu'à demi, ne fût-ce qu'à l'arrière. Ces êtres dangereux habitent les forêts où ils accompagnent Pan, fils d'Hermès, seigneur de la panique, mère de toutes choses, le prince de la peur et des totalités. Ils habitent, sauvages, des antres.

D'avoir suivi le cortège de Dionysos ou poursuivi, le nez au vent, des nymphes, ils reviennent à la maison, éreintés, pour souper, bonnement, au milieu de femme et d'enfants, sur la mousse. On les voit peu ainsi, en bourgeois, comme les montre La Fontaine, photo de famille, à table. Les satyres, aussi, finissent par penser à manger. Sans tapis ni housse, ni tapis de Turquie, nous voici, justement, revenus aux champs. La crainte peut-elle corrompre un antre sauvage ?

Il pleut, entre un passant, voici le repas interrompu encore. Suspendu, mais peu, puisque le voyageur est aussitôt convié. Son hôte n'eut pas la peine de le semondre deux fois. Il accepte et s'assoit devant son écuelle. Où l'hôte est le satyre, attablé chez lui, et qui donne. Il interpelle ce passant, lui disant : notre hôte, à quoi bon ceci ? Où l'hôte est l'étranger, l'interrupteur, qui reçoit le potage et consent. L'hôte donne et reçoit, offre et accepte, convie, invite, est invité, convié, il est le maître et le passant. Le voyageur, le casanier, le fixe et le mobile, client et tenancier de l'hôtellerie, d'ici, d'ailleurs ; de la ville et des champs, par exemple. L'hôte est l'objet aussi, on ne peut voir dans l'échange du mot où est

l'échange de la chose. Terme invariant par passation du don. Cela peut être dangereux de ne pas décider qui est l'hôte, qui donne et qui reçoit, qui est le parasite et de qui est la table, qui a le don et qui a le dommage, et où l'hostilité commence à l'intérieur de l'hospitalité. Qui n'a tremblé de peur dans un hôtel borgne ? Borgne pour ne pas savoir éclairer les deux sens, ni les voir. On aime savoir où on met les pieds. Même mot actif et passif, d'outrage et de bonté, de haine et de bénignité. Mot qui souffle, de la même bouche, l'invitant et l'invité, celui qui a les pieds au feu et le passant morfondu de la pluie, mot qui souffle, par exemple, et le chaud et le froid. Tout s'explique, si l'on peut dire.

L'hôte donc refroidit le potage et réchauffe sa main, l'hôte convie le voyageur et le renvoie, l'invite à entrer, à s'asseoir, à manger, l'oblige tout soudain à reprendre la route, crie arrière, ne couchez pas. L'hôte souffle double, l'hôte parle double. Je ne sais qui est le satyre, je ne sais qui est le passant. Tous deux sont hôte, assurément. Et d'une seule bouche soufflent et disent oui et non. De plus, le voyageur interrompt le repas de son hôte, de plus le satyre, étonné, interrompt le repas du sien. Qui a soufflé sur le potage, qui a dit, mais n'a pas mangé. Les deux rats, ici, se ressemblent, je ne serais pas étonné que le manteau ruisselant du passant cache sa queue et ses pattes de bouc. Exclu avant même de parasiter le satyre.

Mais l'exclu, tout à l'heure, allait en paix dans l'espace rustique, tandis que celui-ci repart sous la pluie, dont on ne dit jamais qu'elle cesse et qui tambourine son bruit sur le même toit des deux hôtes. Elle avait, elle aussi, interrompu un processus : un voyage. Et de ce bruit s'ensuit l'histoire. Hôtes et parasites sont toujours en train de passer, renvoyés, randonneurs, promeneurs solitaires. Ils échangent leur rôle dans un espace à définir.

Il y a des taches noires dans la langue. L'aire de l'hôte est une telle flaqué sombre. Dans la logique de l'échange ou plutôt en son lieu, il cache de son mieux qui est le récepteur et qui est l'émetteur, qui veut la guerre et qui offre la paix de son gîte. Dans

l'antre du satyre, l'hôte interrompt son hôte, et c'est encore un théorème noir. Ou la somme non nulle de deux choses de signe contraire et de même module. Nous l'avons déjà rencontrée tout à l'heure, cette ombre un peu plus générale : nous ne savons pas ce qui est du système et qui le constitue, ce qui est contre le système, l'interrompt et le met en péril. Si le schéma des rats est générateur ou bien corrupteur.

Rendements décroissants L'obscur et le confus

Soit une chose noire, un processus obscur, ou un nuage confus de signaux, ce qu'on appellera, bientôt, un problème. Nous intervenons pour l'éclairer, le définir, l'amener enfin à simplicité. Quelqu'un vient seul, d'abord, en ces parages, mains nues et tête nue. Il ouvre la boîte noire, la boîte de Pandore, à tout don. Attirés par une telle source, d'autres le rejoignent et rangent ce chantier, ils amènent de la lumière, du matériel, de la documentation, la sophistication croissante des moyens et l'organisation de plus en plus complexe de leur groupe. Deux choses.

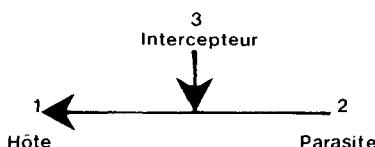
Dans les débuts, l'investissement est minime et ce qu'on tire de la boîte est merveilleux. Les plus grands résultats pour la plus petite dépense. Enivrante extase de l'inventeur, sous le mépris et la risée. L'histoire, alors, prend ses droits, ils sont toujours et partout les mêmes. La charge croît, le fruit décroît. Des légions de chercheurs supérieurement équipés ne trouvent plus que miettes et fragments. Le premier berger met la main sur le trésor de manuscrits, dans la grotte, ils sont cent mille, maintenant, avec l'électronique et les relations internationales, à grappiller des atomes de lettres, rares, éparses, insensées. Un solitaire promeneur, sous le pommier, dit la loi du monde, il laisse quelques marginales bribes à l'innombrable queue de sa suite. Théorème : l'histoire des sciences obéit à la loi des rendements décroissants. Premier coup porté au narcissisme scientiste. Cette loi n'était pas visible tant que nous prétendions travailler des ensembles hypercomplexes : le monde, l'organisation du vivant... qui dépassaient toujours, en

information, les moyens de la connaissance. Le partage aigu des spécialités renverse la situation, et la règle paraît, simple et sans paradoxe. Son bénéfice est néanmoins de donner à manger à un groupe considérable qui, parfois, va noyer, de son bruit et de ses clamours, la principale question. La relation directe à l'objet, au problème, s'efface lentement au profit des rapports internes du groupe. L'idéalisme collectif marque l'extrême fin de la décroissance. Ailleurs, la reprise, par cet autre, tête nue... La transformation des choses et du monde est, à son tour, objet de science.

Deuxièmement : si nous examinons l'ensemble composé du problème et des actions qui le transforment, il n'est pas douteux qu'il soit plus complexe que la chose même ou le processus, au départ. Plus clair peut-être, plus compliqué pourtant. On peut alors réexaminer la question et tenter d'éclairer cette complexité nouvelle, peut-être la transformer. Nous formons ainsi un ensemble... cette chaîne paraît n'avoir pas de fin. Les stratégies d'intervention, l'interruption du processus ou de la chose, l'observation qui cherche à clarifier, le bombardement de photons, l'association inséparable des connaissants et des connus font croître la complexité dont le coût monte, verticalement. Un nouvel obscur s'accumule en des lieux inattendus de la tension vers la clarté, nous cherchons à le déloger, cela ne peut se faire qu'à des prix grandissants et au prix d'un nouvel obscur, plus noir d'un nouvel ordre d'ombre. Chassez le parasite, il revient au galop, accompagné, tels les démons de l'exorcisme, par mille congénères plus féroces et plus affamés que lui, rugissants. Ai-je décrit la maille élémentaire d'un système de la connaissance, ou sa pathologie ? Je ne sais. En tout cas, cela donne du travail, cela donne à manger, en conséquence. Les parasites chassent les parasites, selon la loi du clou. Deuxième coup porté au narcissisme des scientistes, l'ombre portée par le savoir s'accroît d'un ordre, à chaque tour de réflexion. Peut-on se passer désormais d'une épistémologie parasite ?

Revenons à l'échange, et à son équilibre. Je suppose qu'au voisinage de l'aire occupée par l'hôte, nous sommes assez proches de l'équilibre : à sa gauche et à sa droite, dans son haut et dans son bas. Une simple fluctuation, une étincelle de hasard, une circonstance, un bruit, la pluie, le craquement du plancher, de la porte, renverse le système cap pour cap, et l'hôte y change de fonction. Le bruit, le hasard, la pluie, la circonstance ont produit un nouveau système, qui, dans ce cas, est inverse ou contradictoire, mais qui, en général, peut être différent de l'étendue même du ciel, par rapport à celui qui fut interrompu. Cette logique est nouvelle et forte. Elle nous dispense du dépassement, dont on ne voit jamais l'emploi, sauf justement négentropique, et nous libère enfin des chaînes trop simples des contradictions, dont on voit rarement les applications. Elle ouvre des espaces de transformation, où les lieux de systèmes métamorphiques sont séparés par des grains de bruit. Des îles séparées par des grains, au hasard.

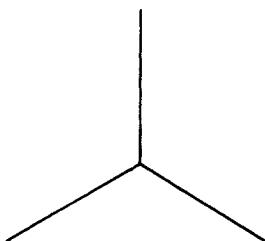
Soit le schéma suivant :



qui est la maille élémentaire de la chaîne parasitaire.

Au cours de la nuit des rats et des ortolans, nous distinguions mal qui était parasite, du rat ou du bruit, en position 2 ou 3. De fait, ils l'étaient tous les deux.

Ici la pluie, en position 3, disparaît un peu de la scène. Les places 1 et 2, visiblement, s'échangent : l'hôte empêche l'hôte de manger. Satyre et passant se parasitent l'un l'autre en passant, à loisir, dans la position 3 d'intercepteur. Les trois positions sont interchangeables, il vaut mieux dessiner le nouveau schéma, qui est une bifurcation :



Les trois places y sont équivalentes. Chacun est en ligne avec l'autre et chacun peut jouer le tiers.

Leibniz avait déjà intuitionné cela. En sa *Théodicée*, il raconte soudain quelques histoires de hasard, dont il y a, dit-il, une infinité. Telle circonstance, imprévue et menue, sert à convertir ou à pervertir. Les petites circonstances, aléatoirement distribuées, sont à l'enchaînement des choses ce que les petites perceptions sont au sentiment. Il s'agit, malheureusement, de bifurcations. *Quod vitae sectabor iter*: Hercule va-t-il choisir le chemin de la vertu ou celui du vice ? Au départ, cela fait peu de différence, mais au cours des travaux, cela peut en faire beaucoup. Récrivez donc les douze travaux en supposant que le héros ait choisi la voie du vice. Une pichenette petite suffit souvent à la décision. Pile ou face, ou un livre ouvert au hasard. Voyez les jumeaux polonais, enfants : l'un saisi par les Tartares, vendu aux Turcs, porté à l'apostasie (j'aime ce terme d'apostasie qui, nettoyé de son adhérence ecclésiale, signifie bien : écart à l'équilibre), plongé dans l'impiété, mourant dans le désespoir ; l'autre sauvé par quelque hasard, tombé en de bonnes mains pour être instruit comme il faut, pénétré des plus solides vérités de la religion, mourant avec tous les sentiments d'un bon chrétien. On plaindra le malheur du premier qu'une petite circonstance, peut-être, a empêché de se sauver aussi bien que son frère, et l'on s'étonnera que ce petit hasard ait dû décider de son sort pour l'éternité.

Le scandale est moins de théologie que de logique. La cause est minime et l'effet immense, elle est infinitésimale et il est infini,

elle est hasardeuse et il est nécessaire. Et pourtant, il en est ainsi. On ne peut éviter ces inclinaisons, dont les Épicuriens se servaient pour former un monde, que retrouve l'âge classique, et dont nous commençons seulement aujourd'hui à comprendre le fonctionnement. Nous savons enfin que l'ordre, parfois, ne vient que d'un éclat de bruit. Et que la raison se trompe et nous trompe lorsqu'elle en cherche, et trouve, les causes pleines et les raisons entières.

Le scandale est moins de théologie que d'histoire. L'histoire est le lieu des causes pleines sans effet, des effets immenses à raisons futilles, de conséquences fortes à causes légères, d'effets rigoureux à raisons de hasard. Nous savons enfin que cette logique est au travail dans le monde physique et vivant, nous avons à savoir qu'elle est à l'œuvre dans l'histoire. L'histoire est le fleuve des circonstances, et non plus la vieille orbite des mécaniciens, munie de ses conflits, de ses rapports de forces. Nous rencontrons ici l'histoire de Pologne. De la Pologne gémellaire, partagée, en équilibre entre l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud, déchirée entre les puissances, qui font sa damnation en prétendant œuvrer pour sa paradisiaque élection. Ce qui fait le dualisme, ce qui fait la bifurcation des jumeaux polonais, ce n'est pas la Pologne, c'est la rivalité des puissances et la guerre aux idées. Le salut et l'enfer, le bien et le mal, l'erreur et la vérité, les Francs et les Turcs, l'Ouest et les Tartares. La balance pérenne des lignes de bataille. Dès lors, la théorie des transformations se réduit au choix maigre du blanc et du noir, du chaud et du froid, de Dieu ou de Satan, du vrai, du faux. D'où les jumeaux, et ce hasard circonstanciel qui incline au salut plus qu'à la damnation. En fait la gémellité réside à la fois dans l'objet comme dans le sujet. Les jumeaux ne sont pas seulement les enfants polonais, mais aussi les Turcs et les bonnes mains. Pirate tartare ou corsaire anglais, si j'étais du côté de la prise, je ne saurais pas voir la différence. En tout cas, le récit le dit, les deux enfants meurent très vite. Guerre, pillage, mort, où est la conversion, où est la perversion. L'enfer est la séparation du paradis et de l'enfer, le Diable est la bifurcation entre Dieu et le Diable, le mal est le carrefour du bien et du mal, et l'erreur est le dualisme, qui n'oppose que des jumeaux. Leibniz

y est plongé : il ne faut pas, de fait, grande inclination pour passer d'un jumeau à l'autre, ou du bien au mal, ou des Turcs aux bons pères. Ils sont plus mêmes qu'autres, et quasi repliqués. Sauvés des violences duales, sauvés du chaud et du froid, soufflés par le satyre et le passant, jumeaux sauvages, il reste la pluralité des systèmes. Où la logique des inclinaisons ou des circonstances est fructueuse. Le grain de bruit, le petit élément au hasard, transforme un système ou un ordre en un autre. Ramener cette altérité à la contradiction, c'est tout réduire à la violence et à la guerre. Ce n'est pas parce que nous sommes une espèce à meurtre que tout se plie à notre loi. L'autre est parfois tout autre. Statue de dieu, puis table, puis cuvette. L'affaire, contée par le philosophe, est moins de théologie, de logique ou d'histoire que de théorie de la guerre. Si j'avais à la conter encore, on y perdrat les doubles et les oppositions, pour le pluriel et les transformations, on y perdrat les Tartares ou Turcs pour une branche d'olivier.

Quand même on a compris la logique duale des échanges et des exclusions, les symétries et les équivalences, les doubles, la violence et les pattes de bouc, l'hôte pour l'hôte et le repas laissé, la rumeur de la pluie sous l'antre, quand même on comprend tout ce qui se passe dans l'espace sauvage des bois, si différent de ce que dit le rat des champs, plutôt des cas de guerre que la paix, quand même on aura compris la naissance de la satire à la table des festins manqués, reste cette figure du chaud et du froid, difficile. Revoyons-la.

Décider, trancher

Le tiers exclu, inclus

Entrait tout à l'heure un passant morfondu. Transi, gelé, perclus, immobile, rendu, c'est le serpent sur la neige étendu, ce jour d'hiver-là. Il ne demandait rien, il hibernait, peut-être. Un manant qui se promenait, chez lui, notez-le bien, dans sa propriété, le ramasse et, rentrant, l'étend le long du feu où tout aussitôt il s'éveille. De l'extérieur à l'intérieur, de l'engourdissement à la vie, et du sommeil à la colère, de l'indifférence à la haine : du froid au chaud.

Le passant demandait asile, gîte et couvert, potage, mets, coucher sous le même toit, c'est bien dit. Demandait mais ne négociait pas, il n'y est pas question de prix, l'hospitalité du satyre est gratuite. Dès lors, le risque est là, au sens très littéral, un hôte est bien à la merci de l'hôte. Au contraire chez le manant, autre rat des champs. Comme l'action est méritoire — la charité, mon bon monsieur —, il y est question d'un loyer. Un loyer, c'est-à-dire un prix pour un lieu, un paiement pour un territoire. Tel est chez lui qui, pourtant, est chez moi, c'est mon locataire : ce double locatif est un nid de guêpes, où l'hospitalité réglée passe maintes fois à l'hostilité. Revenu donc du froid au chaud, l'insecte attaque : ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !

Mais son compte est mauvais. Le serpent n'est pas locataire, il ne quêtait pas un asile, on lui a répondu sans qu'il ait appelé. On lui a donné sans ouïr son avis. Sans doute il y a don, peut-être il y a dommage. On s'est institué, malgré lui, son bienfaiteur, sauveur et père. Vous dormez bien tranquillement et, à votre réveil, vous

voilà débiteur. Vous vivez sans autre besoin et, tout à coup, quelqu'un prétend qu'il a sauvé votre patrie, qu'il défend votre classe, vos intérêts, votre famille et votre table. Et que vous lui devez salaire pour cela, bulletin de vote ou autre grimace. Ainsi le serpent se réveille obligé. De quoi siffler, au moins, de colère. Mais, de plus, le manant se promenait chez lui, puis entre en sa demeure, chez lui, toujours. A ses yeux, il n'a pas changé de territoire. Pour soi, chez soi. Le serpent, au contraire, en change. Il était sans doute à la niche et se réveille à l'étranger. On lui a moins donné un lieu qu'on ne lui a ôté le sien. Autre dommage. De sorte qu'au bilan, le salaire exigé se retourne. Et l'hôte n'est pas aussi hôte qu'il croit. Aussi hospitalier qu'il croit. Sans doute hostile, et c'est là le point chaud. Qui doit payer ?

Le litige est sérieux. Qui est l'hôte, et dans quel sens ? Où est le don et où est le dommage ? Qui est hospitalier, qui est hostile, et c'est encore le même mot, la même chose¹. Pas de tiers pour juger de ce cas, il est vrai qu'ailleurs le tiers ouvre l'huître et la mange, dévore la belette et le petit lapin, ce qui veut dire assurément qu'il juge, c'est-à-dire qu'il décide, c'est-à-dire qu'il tranche. Comme écuyer tranchant. Nous sommes noyés dans les mots et dans le langage. Hôte est sujet, objet, ami et ennemi. Décidez donc. Oui, tout de suite. Décider, c'est couper. Le manant donc prend sa cognée. Attention : il ne juge pas, attention, ne décide pas, c'est-à-dire ne coupe, attention, il tranche. Trancher, mot médiéval, d'un *trinicare*, du latin populaire, couper en trois. C'est dit : prend sa cognée, il vous tranche la bête, il fait trois serpents de deux coups, un tronçon, la queue et la tête. Je n'aime pas dire : tout condamné à mort a la tête tranchée. Car il n'y a que deux morceaux. Perrin Dandin, lui, tranche correctement l'huître des pèlerins : la gruge et donne à chacun une écaille ; le calcul est exact, il y a trois morceaux, l'argent pour lui, le sac pour un plaideur et les quilles pour l'autre. Ce calcul est-il général ? Quelle est donc la troisième part ? Ou quel est donc ce tiers, dans la logique de la décision tranchante ? Est-il ou n'est-il pas exclu ? Il y a là une logique à

1. Comprenez ici pourquoi grand chasseur devant l'Éternel, saint Julien converti devient Hospitalier. Je parlerai de ces curieuses chasses.

trois valeurs, où nous n'en attendions que deux¹. Le même en tête, l'autre en queue, ou l'être en tête et le non-être en queue, et ce tronçon médian qui est à la fois même et autre, être et non-être et ainsi autant qu'on voudra.

On en peut décider, je crois. Ici La Fontaine, après Phèdre ou Ésope, écrit le point de vue du paysan. Mort aux ingrats. Au moins y comprend-on que la gratitude, dans la logique dure de l'échange, porte risque de vie ou de mort. Je viens d'écrire, à l'opposé, dans la logique du serpent. Qui est l'ingrat des deux, je vous prie ? Qui, de vous, accepte d'être déplacé, transporté de son territoire, être l'objet passif du caprice d'un autre, du premier venu promeneur ? Qui accepte de remercier, en outre, celui qui décide pour vous ? Autant donner de la reconnaissance aux professionnels de la politique. A ceux qui voient, qui considèrent autrui comme s'il était une pierre. Froide. A ceux qui obligent les autres à n'être qu'un objet. Transportable. A ceux qui s'étonnent que l'objet passif, un moment, s'éveille et crache sa colère. Il oublierait tous ses devoirs, celui qui ne sifflerait pas contre ces bienfaiteurs, ces sauveurs et ces pères. Celui qui ne passerait pas, un jour, du froid de la passivité à la chaleur vivante de l'attaque. Quitte à mourir. Tranché.

On peut en décider, disais-je. Soit à chercher un tiers, avant de prendre la cognée. Frappe, mais écoute d'abord. Faisons donc le procès des ingrats, dit la couleuvre dans son sac. Mes jours sont entre tes mains, dit-elle à l'homme, tranche-les, mais sache que l'ingrat, c'est toi. Nous nous en rapportons à la vache, elle juge. Elle dit : je donne à l'homme lait, enfants, il ne m'a jamais rendu

1. « Vous tous pour qui le Tout est le Chaud et le Froid ou quelque couple de ce genre, que pouvez-vous bien mettre sous ce vocable que vous appliquerez au couple, quand vous dites et que le couple et que chacun de ses termes "est" ? Par ce "est" que voulez-vous nous faire entendre ? Y verrons-nous un troisième terme ajouté aux deux autres, et devrons-nous, selon vous, poser, comme Tout, trois et non plus deux ? » (Platon, *le Sophiste*, autour de 243e.)

que la mort. Le bœuf, en tiers jugeant nouveau, dit donner son travail et recevoir des coups en récompense, finir ses jours sacrifié sur l'autel des divinités. Tous donnent donc à l'homme, qui ne rend jamais rien. Mais descendons à l'arbre même : il donne le refuge, il donne l'ornement, des fleurs, des fruits et de l'ombrage. En retour, pour salaire ou plutôt pour loyer — car il abrite et fait un territoire — on l'abat. L'arbre juge que l'homme est ingrat. L'homme tête la vache, fait labourer le bœuf, fait de l'arbre son toit, ils ont tous décidé qui est le parasite. C'est l'homme. Tout est né pour lui, quadrupèdes et gens. La Fontaine est évhémériste dans sa morale, il est un peu bien sociologue, ou politique assez pour plaire au lecteur. Les grands, dit-il, agissent ainsi. Oui, certes, mais les autres ? Le pasteur de la vache, le charpentier du toit et le prêtre qui tue le bœuf ne sont pas de hauts personnages. L'histoire dit cela sans symbole, sans traduction ni déplacement. Elle cache que l'homme est parasite universel, que tout, autour de lui, est espace hôtelier. Animaux, végétaux sont toujours ses hôtes, au sens de l'accueil, l'homme est toujours leur invité obligatoire. Toujours prendre, jamais rendre. Il plie en sa faveur la logique de l'échange et du don, lorsqu'il s'agit de toute la nature. Lorsqu'il s'agit de ses semblables, il continue, il voudrait être aussi parasite de l'homme. Son semblable veut l'être aussi. D'où la rivalité. D'où cette perception soudaine, foudroyante, de l'humanité animale, d'où le monde bestiaire des fables. Si mes semblables étaient bœufs, veaux, cochons et couvées, je pourrais tranquillement conserver avec eux les rapports que j'ai avec la nature. C'est bien le rêve reposant de mes contemporains, successeurs et ancêtres. Toujours prendre, jamais rendre, se mettre en bonne position dans la logique sans retour. Le pou est homme pour le loup. Les métaphores se déplacent, métamorphose.

Repas de lion

La flèche simple

On se souvient de la relation d'ordre et de celui qui joue maximum à la place du roi¹. Qui occupe ce site reçoit tout et ne donne rien, dans la pratique de l'échange. Cela définit un espace. Où un antre sauvage, encore, est au bord, à l'extrémité. Si j'étais un renard, j'en dirais la raison : je verrais comment on y entre, je ne verrais pas comment on en sort. Tous les flux sont orientés vers la position dite, aucun n'est émis de ce point. Tous les pas imprimés regardent la tanière, aucun ne marque le retour. Schéma rigoureux d'un espace structuré par la relation d'ordre, muni d'un point maximisé. Curieusement, c'est l'endroit du pouvoir, du pouvoir absolu, en l'espèce, ici, celui du lion, c'est la place du roi. Mais c'est aussi un piège et une bouche au bout. Celui qui est si bien placé a le droit de manger les autres. Il s'agit toujours d'un repas, de visiteurs et d'invités. Que donne le lion en échange de sa nourriture ? Rien ? Pas tout à fait rien. Un édit, un écrit, un passeport, des mots et des paroles. Il paie son repas en belles phrases bien écrites. Et donc il est en position de parasite, de parasite universel. Il faudra bien comprendre un jour pourquoi le plus fort est le parasite, c'est-à-dire, en fait, le plus faible, pourquoi celui qui n'a fonction que de manger commande. Et parle. Nous venons de trouver la place politique.

Pourquoi ? Inversez l'espace décrit, vous y verrez le roi devenu vieux encore. Il reçoit, certes, non des visites et du gibier tout cru,

1. « Le Jeu du loup », in *Hermès IV. La distribution*, pp. 89-104.

mais coup de pied, coup de dent, coup de corne. Il est exclu et sacrifié. Il meurt deux fois du coup de pied de l'âne. Le point maximisé, tout à coup, est minimisé. L'hôte est universel, dans les deux sens, mangeur de tous, mangé par tous.

Les rats, le rustique et le bourgeois, nous ont fait voir que le système des parasites branchés l'un sur l'autre n'est pas si différent d'un système ordinaire. Qui saura jamais si le parasitisme est un obstacle à son fonctionnement ou s'il en est la dynamique même ? De la réponse à une telle question dépendent, je le crois, des conduites quotidiennes et générales. Si nous éliminions vraiment ces embouteillages, resterait-il encore une organisation ? Le système est-il un ensemble de contraintes pour nos travaux d'optimisation, ou ceux-ci, simplement, produisent-ils celui-là même ? La question est, ici, posée globalement.

Dans le cas du lion, elle est posée localement. L'espace est dense de relations d'ordre. Toutes lignes vont dans un sens, aucune à l'inverse. Elles vont, à la lettre, à une embouchure commune : la gueule ouverte du parasite universel. Ou à une misère commune : le dos courbé de la victime universelle. Questions : le roi est-il victime ou parasite, le parasite est-il victime ou roi ? C'est la même question, non point posée au réseau tout entier, mais à un découpage local, à un point singulier du système, sans doute à son *extremum*. C'est la même question, encore, que celle de l'hôte. Mais ici, déjà, on a une idée, rare, de ce que peut être un point de décision : l'antre où on découpe le gibier à belles dents, et où on risque, un jour, le découpage.

L'espace est ensemencé de flèches simples, orientées dans un seul sens.

Repas d'athlète

L'écart et la construction du réel

Il est rare que l'objet d'un éloge vaille à lui seul la peine qu'on y prend. Sauf sans doute les dieux et la maîtresse tendre. La Fontaine ajoute le roi, pour la raison alimentaire. Et donc pour lui, la fable est terminée avant que racontée, il a payé le roi de ce mot, et il mange. Comment chanter l'éloge d'un champion ? Il n'est que ce qu'il est, une fois qu'on a dit qu'il a gagné la course. On ne peut en parler qu'en évoquant les dieux, les géants de la route et les héros des jeux. Ainsi fit Simonide l'Ancien, comme n'importe quel journaliste. Il parla de Castor, il parla de Pollux, ce n'était point une hyperbole, c'est-à-dire exagération, c'était une parabole. Il se jette à côté, dit le fabuliste. Il fait un écart. Nous sommes indéfiniment à côté, preuve en est que le mot parole dérive, je ne sais comment, de cette parabole. Entre mot et chose, un parasite fait qu'on se jette à côté. La parabole étant la parole divine, Castor et Pollux reviennent toujours. Non, je ne puis parler sans dieu ni maîtresse, toujours ici présents dans les écarts de mes paroles. Nul ne parle jamais tout à fait de la chose, c'est écrit dans les livres sérieux, un Gascon sait cela et un Grec plus encore. On se jette à côté, pourquoi ? Allez savoir. Je n'ai jamais compris vraiment tous les raffinements de la morale du mensonge ni ce qui se raconte, à cette heure, du référent. Il faudrait à chaque moment ne parler qu'algèbre. Simonide parlait, paraboliquement, des jumeaux. Dioscorides. L'éloge était, comme il se doit, hors du discours. Les professeurs jugent aussi les choses hors sujet, preuve qu'ils savent mieux que moi où passe la frontière. Et le

ciseau et le couteau. Simonide pensait qu'il fallait un exemple. On le comprendra mieux si l'on sait que son athlète était un lutteur, et les dieux de la fable jumeaux. Les lutteurs savent bien les forces gémellaires. Ma main, ta main, ton bras, mon bras, notre équilibre. L'un gagnera tout justement s'il se jette à côté de cet équilibre. Le double est alors terrassé. Lutte : il y faut des jumeaux qui s'arc-boutent, il y faut un écart, à la fin du combat, entre le vainqueur et le vaincu, dessous. Écart qui peut, à la rigueur, être compté pour parabole. Lutte par conséquent : la parabole des jumeaux. Et Castor et Pollux, inévitablement, descendant. C'est l'exemple, dit le poète. Il dit bien. Encore un double et un jumeau, sans doute, muni de son écart. On sait même une langue où exemple et champion se disent d'un seul mot. Mieux encore, l'exemple est un mot dont le préfixe dit l'écart et dont le noyau dit l'achat, le paiement. Comme s'il était une manière d'exception à l'échange, ce qu'on ôte, ce qu'on retire de l'achat. Comme un écart encore à l'équilibre du paiement, comme une parabole des jumeaux. L'exemple élève les combats, dit La Fontaine que Simonide a dit. Cette élévation redit la même chose encore¹. On n'en finirait pas de mesurer aux mêmes unités tous les mots employés à ce calcul de gloire. Je quantifie ce *trop* du début de la fable.

Or donc Simonide a tranché la chose en dissertant sur le champion pour une partie tierce, et sur les Gémeaux dans les autres parties. Un tronçon, la queue et la tête. Un texte en trois parties est bien équilibré, dit-on. L'athlète manquait, au moins dans le poème, de son adversaire, alors que chaque frère y retrouvait le sien. Les comptes sont exacts, on y tranche du double sans décider exactement. Un texte en trois parties, ou dialectique, a la langue bifide, la tête vipérine. Et son triangle d'émeraude tire sa

1. J'aime l'exemple, ici, tout près de l'éloge. Je te demande, dit Socrate au Sophiste, quelques définitions, tu me donnes éloges et exemples. Socrate dira plus tard qu'il les vend, lui aussi.

langue à double fil. La thèse et l'antithèse gémellaire, divinement, produisent la synthèse athlétique : elle attend son adversaire ou son double à la lutte des jeux. Le beau spectacle, en vérité. Où la mythologie vient engendrer la dialectique.

Simonide vend ce triangle à l'athlète qui n'y reconnaît qu'un côté. Le devis, le contrat promettaient un talent, le champion n'en règle qu'un tiers, les dieux, dit-il, ont à payer leur publicité. La morale de cette histoire est un calcul exact, imprévisible. Ici l'écart par rapport au devis, par rapport au bilan comptable, à la balance d'équilibre, reprend la série des écarts, de la parole-parabole à l'exemple, à la lutte. Le solde débiteur tient compte de ces tares. Je quantifie toujours le *trop*, l'athlète le calcule, et la fable le chiffre.

Mais cette histoire n'est pas close, même si la morale est déjà comptée. On sait que, les affaires faites, un festin s'ajoute, comme un supplément, aux palabres sur les combats, aux signatures des accords. C'est le repas qui tourne court, c'est le banquet interrompu, encore, c'est le festin de pierre. Venez souper chez moi, dit l'Hercule de foire. Non qu'il ait cru devoir à Simonide, car les comptes sont ajustés, mais on dit merci, *gracias* ou autrement, on dit merci très communément quand tout est dit, quand il n'y a rien de plus à redire sur les accords et les contrats. On dit encore merci quand tout est fini d'écrire. Ce parler, ce manger sont outre les écritures. Ce merci de la gratitude, ce gré gratuit, Simonide ne veut pas le perdre, outre le dû où il a perdu. Car il y a le dû et le gré. Ce sont deux logiques et deux économies, et peut-être deux arts de vivre. Dans la logique et dans l'économie du droit et de l'avoir, l'échange règne, il pèse les bilans, et calcule les équilibres, dans la logique et dans l'économie du gré, de la gratuité, l'échange n'est pas là, tout simplement. Dans un collectif, domine le dû, dans un autre, le gré circule. Deux sociétés incomparables. On mange beaucoup ensemble, dans la deuxième, on s'y invite à des festins, à des repas, à des banquets.

J'ai idée d'une histoire, imperceptiblement indiquée par la fable. Chez les hommes d'ici, d'aujourd'hui, poètes ou lutteurs,

connus ou inconnus, le gré arrive après le dû, le festin après le paiement : peut-être qu'il eut peur de perdre, outre son dû, le gré de la louange. L'échange est premier, les festivités, comme on dit, suivent si elles peuvent. Pour les dieux, à l'inverse, le gré passe avant le dû : les Gémeaux apparaissent, miracle, tous deux rendent grâce, d'abord, au poète olympique, et pour prix de ses vers, l'avertissent de tel danger qu'il va courir bientôt. Échange mot pour mot, éloge pour avis. Merci, nous parlons ensuite de remboursement, c'est bien le monde renversé. Il tourne dans un sens, l'histoire va son économie, où l'échange est fondamental, cela est nommé le sens de l'histoire. Il s'arrête un peu, il repart dans le sens inverse, et dans cette histoire, nouvelle, l'échange est produit, après un état antérieur, où tout allait de gré à gré. Cette histoire n'est pas nouvelle, au contraire elle est archaïque, perdue au noir de la mémoire, elle est celle des dieux. Je comprends maintenant pourquoi ils passaient tout leur temps à table, à boire et banqueter. Je comprends maintenant pourquoi le festin fut interrompu. Par le basculement de l'histoire. Par une catastrophe dont je n'ai pas l'idée, encore. Les sociétés du gré ont disparu, on les croyait déjà divines dans l'Antiquité. Elles ont laissé place aux collectifs du doit et de l'avoir. L'histoire du gré n'a laissé que des traces méconnaissables, dans les textes et les monuments. Nous courons, depuis lors, l'histoire économique, le temps à calcul d'échanges, et le rattrapage des tares. Y a-t-il un extérieur à cette histoire ? C'est exactement le sujet de ce livre. Je n'ai pas fini. Quand l'histoire et le temps sont mesurés par le calcul d'échanges et ramenés à lui, je crains fort qu'il y ait, ici et là, des insolubles. Qui n'aient plus à donner que leurs enfants, leurs muscles et leur corps. C'est le temps de la mort, une histoire de mort. Qui n'aient plus à donner que leur vie et leur corps, morceau par morceau. Combien de fois est monté des hommes, à la table des dieux, un chaudron rempli de membres épars ? Je n'ai plus à donner que mon approche de la mort, je n'ai plus de change que mon courage de cette ombre, je n'ai plus à écrire que son immédiate proximité. Ce temps, cette histoire s'invaginent au voisinage du néant. Il faut un zéro à leur calcul, il faut un néant à leur métaphysique. Je comprends tout à coup pourquoi les dieux, aux yeux des hommes, passaient pour

immortels, je crois savoir au moins ce que l'ambroisie ne contenait pas.

Revenons au festin des hommes, toujours ainsi interrompu. Qui sont les dieux, encore ? Ceux qui ne sont jamais interrompus dans leur repas. L'immortel est le convivial continu. Voici donc Simonide, au banquet, il mange et boit son gré, en position, exactement, de parasite. Il s'empiffre et s'enivre pour le gré de ses vers, il a payé en mots les convives choisis et la grande chère. Mais quelqu'un troubla la fête pendant qu'ils étaient en train. A la porte de la salle, ils entendirent du bruit. Le Simonide détale, mais nul autre ne le suit. La cohorte n'en perd pas un seul coup de dent. Elle a tort, car elle va mourir.

Pour la première fois nous savons qui frappe à la porte, qui fait du bruit derrière l'huisserie. Les dieux. Qui font avis qu'on doit déloger, car le ciel va tomber sur les têtes. Les Dioscures détalent, Simonide les suit. Voilà : ils se jettent à côté.

La parole se fait chair. L'écart se fait statique. Un pilier manque, il se jette à côté. Tout se jette à côté, bientôt : la parole-parabole, l'exemple et l'éloge, le dû et le gré, le poète et les dieux, la colonne et l'entablement. Nous calculons toujours le trop. Le trop et le para. Parabole, parasite. Celui-ci paie en paraboles. Ici la liste des écarts, leur dénombrement, rubrique ou recueil.

Un pilier manque et nous passons du logiciel au matériel, du verbe à la chair, à la pierre, de la parole au référent. Qui se venge ? Le divin, le poète ou la chose même ? On n'habite pas longtemps le langage, les mots, sans qu'une fois l'objet revienne, sans que manque un pied soudain. Sans que le réel tombe sur la tête. J'imagine une salle triangulaire, un plafond à trois architraves, cimaises, travées, cela est prévu par le calcul de statique, par le verbe, le logiciel. Que le triclinium ait été carré, la faute d'une colonne pouvait ne pas être un irréparable malheur, le porte-à-faux peut résister. Un pilier manque et le plafond ne trouve plus rien qui l'étaie. Il était à trois poutres, comme l'éloge, sur trois pieds, trois appuis, trois thèses, comme le discours. Deux

pour les dieux jumeaux, une pour toi, mortel, qui un jour, une nuit, ou un soir, nous manque. Deux colonnes stables, une instable. Triangle : maille élémentaire de l'équilibre statique, de la distribution de l'espace, de la disposition des sites, de la topologie, de la métrique, de l'arrangement immobile des forces, du syllogisme, du raisonnement. Du matériel, du logiciel. Supprimez un pied du trépied, tout s'écroule, biffez une thèse, un terme, tout s'évanouit. Tout tombe justement sur les pieds de l'athlète, les conviés sont estropiés. On crie au miracle, et le miracle est bien que le même écart se conserve entre les petites énergies et les grandes, que le monde réel soit donc compréhensible. Que la parabole du parasite et la paralysie de l'hôte soient, précisément, parallèles. Demain, l'athlète ainsi que bien des invités se jettent de côté, bancroches. Un pilier leur manque, il y faut un bâton. Comme au vieil Œdipe de la Sphinge. Comme à Héphaïstos. Les boiteux sont découvreurs, l'inclinaison est le début du monde.

On ne loue jamais trop, voici la liste de l'excès, du défaut, de l'écart. Il apparaît dans la logique du raisonnement, dans le calcul, le compte des bilans, il apparaît dans le langage, les mots et le poème, dans la parabole et la paraphrase, il apparaît dans l'ordre, le plan et l'espace, il apparaît dans l'échange et dans la monnaie, le dû et le gré, le salaire à nouveau doublé, le paiement du poète et des dieux, part maudite, il apparaît à l'extrémité de la poutre, au sommet du pilier menaçant, dans le porte-à-faux et l'entablement, il apparaît maintenant aux systèmes physiques, dans l'équilibre difficile de la pierre et du marbre, il apparaît enfin aux systèmes vivants, marcher, courir, comme des estropiés, lutter, jumeaux, jusqu'à ce qu'un des deux piliers de cette lutte manque, et fasse un vainqueur, un vaincu, paralytique de corps et paradigme élémentaire du groupe social au combat.

Je compte cette impressionnante avancée comme une construction savante du réel, telle que l'âge classique en faisait souvent l'œuvre.

Le préfixe *para* est compté, calculé, à la tare, dans son écart à l'équilibre. Mais il est aussi posé, situé. Quand la colonne tient la poutre, une ligne, dans son dessin, va au bout de la deuxième ligne, ici, la verticale joint le bord de l'horizontale. Cela fait angle droit au sommet. En tout cas, cela fait un angle, cela fait un sommet. Décalez maintenant le pilier, marquez un porte-à-faux, tare ou écart, *para*. Dans le schéma, la ligne ne va plus au pied de la seconde ligne, mais en un lieu autre, sur le parcours. Le parasite a relation non point à la station mais à la relation. Et il la met en porte à faux. Le schéma le plus simple apparaît. *Static*, en anglais : parasite.

En un mot, non point, en un préfixe seul, tout le texte et toute l'histoire. Il faut comprendre alors et alors seulement qu'elle est une origine à l'art de la mémoire. Le discours, le parcours est d'une simplicité canonique : il est déductif, il construit la réalité, il construit le réel à partir de l'écart. Dans une variété ensemencée de flèches simples, l'écart tient lieu d'inclinaison.

Picaresques et cybernétiques

La nouvelle balance

Le parasite est invité à table d'hôte, il doit, en retour, égayer les convives de ses histoires et de ses ris. En toute exactitude, il échange de bons morceaux contre de bons mots, il paie son repas, il l'achète en monnaie de langue. C'est le plus vieux métier du monde. On en trouve trace dans les témoignages les plus anciens. Autour de cette loi de justice, mille variations, simples rarement et souvent compliquées, sont connues, pratiquées, dans le quotidien familial, tribal, amical, sociétaire, comme dans la comédie la plus archaïque ou le récit le plus enfoui. Par exemple, il arrive que l'écornifleur paie en monnaie de morale, et que l'hôte donne, par ce devoir imaginaire et lourd qui le remplit de culpabilité. La morale est un discours parmi tant d'autres, ou une variété d'espèces, de numéraire convertible. Chaque société donne cours à une monnaie langagière qu'on peut échanger, avantageusement pour l'estomac. Les groupes forts et influents diffusent ainsi un lexique forcé. Il est économique aujourd'hui, de même qu'il était humaniste naguère, voltairien autrefois, ou religieux jadis.

Un chemineau, mourant de faim, se trouva, un beau soir, à la fenêtre des cuisines d'un restaurant hautement réputé. Les odeurs y étaient délicieuses. Il s'en emplit, cela calmait un peu sa douleur de famine. Un marmiton s'aperçut du manège, et sortant brusquement, exigea de lui le paiement de ce qu'on pouvait nommer un

service. Le passant et le cuisinier en venaient presque aux mains, sur ladite contestation, lorsque survint un tiers qui proposa de les départager. Donnez-moi une pièce, dit-il. Le miséreux la tendit, renfrogné. Il la posa sur le pavé de pierre, et du talon de son soulier, la fit sonner un peu. Ce bruit, dit-il, comme sentence, est le paiement de l'odeur des bons plats. Le rôti est la chose qu'on mange, or il s'en dégage un fumet. La pièce est chose qu'on échange, or il s'en dégage un son. Si la pièce vaut le rôti, alors le bruit de la première vaudra bien l'odeur du second. Et il rendit au passant sa monnaie. Justice était rendue.

Vieux racontar qui met une sagesse en place. Nous sommes creux et vides, ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir ; il nous faut de la substance plus solide à nous réparer. Deux places ou deux ordres : substances et solides ici, et là, les vents et la voix. Cette sagesse veut que si l'on échange, on le fasse dans le même ordre. C'est la philosophie, la justice de l'estomac. Solide pour solide, substance pour substance et repas pour argent comptant, et ailleurs, si on veut, vent pour voix, voix pour vent. Il y a les infrastructures, c'est du sérieux, il y a les superstructures, où on vend du vent. Le consistant et le diffus. Chaque auteur, chaque langue dit ce partage à sa manière. Les philosophies lourdes le consacrent.

Le parasite invente du nouveau. Parce qu'il ne mange pas comme tout le monde, il construit une logique nouvelle. Il croise, il diagonalise l'échange. Il ne troque pas, il change de monnaie. Il cherche à donner de la voix contre de la substance, du gazeux contre du solide, ou bien de la superstructure contre de l'infrastructure. On rit, on l'expulse, on se moque de lui, on le bat, il nous trompe, mais il invente du nouveau. Il faut analyser cette nouveauté-là. Ce son, ce fumet, cette odeur, passant pour pièce d'or ou rôti de gibier.

Un paralytique se traînait sur les coudes et les genoux. Était-ce notre athlète, blessé ? A quatre pas d'un repas gras, on peut mourir de faim, Tantale, si on ne peut se déplacer. Il crevait de misère

et pourrissait dans un coin noir. Un beau jour, il vit un aveugle qui trébuchait sur mille obstacles et risquait à tout coup de se rompre le cou. Il peut mourir de tomber dans un puits si la margelle est basse et paraît une marche, et si les bras tendus ne touchent que du vent. L'immobile l'appelle et lui offre un contrat. L'aveugle est le porteur, et l'estropié le guide. Ils font un normal à eux deux.

Vieux racontar qui chasse la sagesse de place. Vous avez ri du parasite, et vous ne riez pas de l'échange des pieds contre l'œil. Et pourtant. L'aveugle donne du solide, la force, le transport, une puissance calculable en calories, et produite par tel ou tel mets, du repas. Je veux dire une énergie à l'échelle ordinaire. Que donne, en échange, le cul-de-jatte dans ce nouveau tableau à la mode d'Orion ? Il dit, et voilà tout. Il annonce l'obstacle, il veille, il propose la direction. Juché sur les épaules d'une force noire, il la clarifie, l'illumine. Bientôt, il faut dire qu'il la dirige, qu'il lui donne des ordres. Après tout, il n'a pas proposé à l'aveugle un autre contrat que le pacte parasitaire. Car il paie en information, en énergie d'échelle microscopique. Il donne des mots contre de la force, oui, de la voix, du vent, contre une substance solide. Pis encore, il prend le pouvoir, il gouverne.

Le parasite invente du nouveau. Il capte une énergie et la paie en information. Il capte le rôti et le paie en contes. Deux manières d'écrire le nouveau contrat. Il établit un pacte injuste, au rapport des vieilles balances, il construit un bilan neuf. Il dit une logique jusqu'à ce jour irrationnelle, il dit une nouvelle épistémologie, une autre théorie de l'équilibre. Il diagonalise les ordres des choses, les états de choses, solide et gazeux. Il évalue l'information. Ou plutôt : il découvre l'information sous la voix et les bonnes paroles, il découvre l'Esprit dans le souffle et le vent. Il invente la cybernétique. L'aveugle et le paralytique, association croisée du matériel et du logiciel, échange du solide contre la voix, c'est la fable la plus ancienne en théorie du gouvernail. Et si l'éclair gouverne l'univers, l'éclair, ici, c'est le regard, et la sollicitation d'oblier. Le boiteux est l'inclinaison. Il est l'écart et il l'annonce.

Il y a là plusieurs balances fines. D'abord toutes les voix ne valent pas information, tous les vents n'apportent pas ici de nouvelles. On n'invite pas n'importe quel diseur de bons mots, les brillants causeurs se distinguent des vantards assommants ou des ergoteurs opiniâtres. Le roi de Prusse pouvait choisir, il préféra Voltaire, et la tsarine Diderot. Ils n'auraient pas invité Jean-François Rameau, dérisoire. Il y a un marché de la bonne parole. Un cours forcé, parfois. La mauvaise monnaie y chasse la bonne, souvent. Mais cette balance est évoluée, sophistiquée, inutile d'abord.

Revenons au paralytique, c'est-à-dire au gouverneur. Celui qui a les énergies, le producteur de mouvement, peut distinguer parfois, dans les voix du vent, le message utile. Sa cécité, pourtant, lui interdit à tout jamais d'en contrôler l'utilité. Le cul-de-jatte, juché en haut de son regard aveugle, peut le précipiter dans une basse-fosse. Il faut bien qu'il fasse confiance. Et, sans doute, à n'importe qui. Car il ne peut choisir son cornac. C'est l'estropié qui le voit et l'appelle, et il vient à sa voix. Il entend, il écoute, déjà il obéit. Bien sûr, il saura distinguer un message d'un bruit, mais son absence de contrôle fait qu'on peut lui mentir à loisir. Je te garderai de tous les obstacles et je t'emmènerai aux lieux de tes désirs. Alors il vient comme un mouton.

Dès lors, celui qui veut rester assis sur les épaules d'un athlète n'aime pas qu'il soit clairvoyant. Dès lors, celui qui aime à commander peut, s'il le veut, rester assis, à une seule condition. Il faut crever les yeux aux producteurs. Aux énergiques, aux forts. Il faut que ceux de l'énergie n'aient pas d'information ; alors, ceux de l'information peuvent se dispenser de l'énergie. L'information est d'autant plus précieuse qu'elle est rare. Il faut donc provoquer cette rareté. L'aveugle et le paralytique avaient déjà établi ces théorèmes-là, et cette nouvelle balance. Ils ont commencé par une symbiose, elle a duré le temps des roses. Le parasite est tout aussitôt revenu.

La balance de rareté fonctionne en perfection dans un espace ou un milieu vides d'information. Ici, le premier signal apparu vaut tout l'or du monde, il vaut la vie. Premier éclair qui s'incline dans le chaos. Première branche d'olivier, au bec de la colombe, sur la plaine diluvienne. Tout le sens, par après, s'ensuit. Et l'histoire est aussi tributaire de cette étincelle. Il faut commencer par la boîte noire, il faut commencer par la nuit, par l'aveuglement.

Il faut donc commencer par retirer aux travailleurs, aux producteurs, toute source de renseignements. On dresse bien les étalons en leur apposant des œillères. On place bien les veaux, les poules dans le noir, à l'école, comme s'ils étaient de simples petits d'hommes. Il faut donc commencer par diviser, comme on dit, le travail. Le travailleur manuel doit être aveugle par rapport au paralytique intellectuel. L'homme de barre ne dispose pas de hublot, il entend la voix de son maître, il écoute, il répète, et il obéit. Comme tout à l'heure, aveugle, il vient à la voix. L'un fournit l'énergie, l'autre l'information. L'un donne la force de travail, l'autre les directives. La substance et la voix. Cet échange est encore inique, mais il fonctionne dans l'histoire et pas seulement dans la comédie. On a dû trouver très sérieuse la diagonale parasite. On a dû trouver intelligente la nouvelle balance. Car le partage rebondit, fait système très vite : le producteur intellectuel est tout aussi aveugle par rapport au paralytique administratif et aveuglé par lui, et ainsi de suite. Cette cybernétique se complique répétitivement, fait chaîne, puis réseau. Elle est pourtant fondée sur le vol de l'information, chose simple. Il suffit d'éditer des lois et d'en retirer la connaissance au plus grand nombre. Si bien que le pouvoir, à la limite, n'est rien d'autre. Il se mesure à la balance dite. Il est le rapport, et, à la lettre, le fléau, entre les lieux où l'information est stockée, et les lieux d'où elle a été ôtée. Qui a crevé les yeux de qui ? Où le savoir est-il placé, de quel espace est-il absent ? Il est assez vrai que le partage des fonctions manuelles et intellectuelles recouvre bien le vieux rapport ville-campagne, par exemple, ce que les rats font voir.

Ce pouvoir, qu'on peut dire bureaucratique, me paraît plus fort et plus stable que celui de la force, jamais assez forte, ou que celui du droit, jamais assez juste. Il repose sur le savoir et sur la connaissance, pis encore, sur l'information, sur le signal, presque au niveau réflexe. Pourtant sa genèse est paradoxale. Celle des pouvoirs forts est simple, il s'agit de violence et de mort, de moyens guerriers, muscles et stratégie. Celle des pouvoirs justes est simple, également, il s'agit de foi et de sacrifices, de martyrs et de fanatiques. Rien que de l'ordinaire, du fréquent ou du dérisoire. Ici, l'ancêtre est parasite. Il est ridicule, il est bafoué. Il prétend échanger de bons plats contre des mots risqués. Mais on n'entend que lui, à table. On ne voit que lui, sur les planches de Plaute. Lui, ses éclats de voix. Tout le monde rit. Par quel miracle, tout à coup, tout le monde pleure-t-il, déjà ? Entre-temps, le maître de céans a perdu le pouvoir de l'exclure. Il est là, bien enraciné. Ruine le père, baise la mère, éduque les enfants, régente la maison. Nous ne pouvons plus nous en passer, il est notre système même, il commande, il a le pouvoir, sa voix est devenue celle du maître, il parle de telle sorte qu'on l'entend de partout, nul ne peut plus placer un mot. De la table d'hôte au tableau d'Orion, le voici maintenant sur les épaules, dominateur, jupiterien. Comment une telle chose est-elle possible ? Quelle foudre a frappé les yeux des producteurs, quel aveuglement, tout à coup ?

Le producteur joue le contenu, le parasite joue la position. Celui qui joue la position battra toujours celui qui joue le contenu. Celui-ci est simple et naïf, celui-là est complexe et médiatisé. Le parasite bat toujours le producteur. Celui-ci, attentif au jeu des choses mêmes, suppose que l'autre ne triche pas, puisque les choses elles-mêmes sont fines, mais loyales, comme disent les physiciens.

Celui qui joue le contenu joue l'objet. Il est artisan, il est savant aussi, et c'est ou ce n'est que la maîtrise du monde, subtil, rusé, mais non fraudeur. Celui qui joue la position joue les rapports

entre sujets, il gagne donc la maîtrise des hommes. Et le maître des hommes est le maître des maîtres du monde.

Il y a ceux du feu, il y a ceux du lieu. Ceux dont la parole est de feu, ceux dont la parole est de lieu. Ceux du lieu sans feu sont les maîtres, froids. Ceux du feu sans lieu brûlent éperdument, si fort qu'autour d'eux les objets se transforment comme dans un four ou autour d'une forge. Langue de feu dans le lit du vent, le vent vient d'où il veut, souffle où il veut, pour attiser le feu. Ils ne sont pas les maîtres, ils peuvent être esclaves, mais ils sont les débuts. Ils sont le bruit du monde, la rumeur des gésines et des transformations.

Jouer la position, jouer le lieu, c'est dominer la relation. C'est n'avoir relation qu'à la relation même. Jamais aux stations d'où elle vient, où elle va, ni par où elle passe. Jamais aux objets comme tels et sans doute jamais aux sujets comme tels. Ou plutôt à ces points comme opérateurs, comme sources de relations. Et c'est là le sens du préfixe para dans le mot parasite : il est à côté, il est auprès, il est décalé, il n'est pas sur la chose, mais sur sa relation. Il a des relations, comme on dit, et en fait un système. Il est toujours médiat et jamais immédiat. Il a relation à la relation, il a rapport au rapport, il est branché sur le canal.

Il y a ceux des sources et il y a ceux des canaux.

Toute la question du système est maintenant d'analyser ce qui y est un point, un être, une station. Ils y sont traversés d'une étoile de relations, ils sont carrefours, échangeurs, triage. Or n'est-ce pas cela même, analyser : dire que cette chose est à l'intersection de plusieurs séries. Dès lors, la chose même n'est rien d'autre qu'une tête de relations, ce carrefour, ou ces passages. Elle n'est rien que position, situation. Et le parasite a gagné.

La Pentecôte

Et factus est repente de caelo, il se produisit tout à coup venant du ciel, sonus, tamquam advenientis spiritus vehementis, un bruit comme celui d'un vent impétueux, ἡχος ὥσπερ φερομένης πνοῆς βιοίας, a sound from heaven as of a rushing mighty wind, et replevit totam domum ubi erant sedentes, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et apparuerunt illis dispartitae linguae tamquam ignis, et ils virent apparaître des langues séparées les unes des autres qui étaient comme de feu, διαμεριζόμεναι γλῶσσαι ὥσει πυρός, cloven tongues like as of fire, une distribution de langues comme de feu, des langues bifurquées, divisées, bifides comme des flammes, seditque supra singulos eorum, et qui se posèrent sur chacun d'eux ; et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, καὶ ἐπλήσθησαν πάντες πνεύματος ἁγίου, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Et ils commencèrent à parler diverses langues, et coeperunt loqui variis linguis, λαλεῖν ἐτέραις γλώσσαις, to speak with other tongues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de s'exprimer, dabat, καθὼς τὸ πνεῦμα ἐδίδον, as the Spirit gave them utterance, leur donnait, dabat, ἐδίδον, gave them.

Des langues advenues à partir du vent et du bruit. Parler en langues après le feu, après le bruit. A la porte de la salle, ils entendirent un grand vent.

Il y avait à Jérusalem des juifs pieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Facta autem hac voce, convenit multitudo, après que ce bruit se fut fait entendre, ils accoururent en foule, γενομένης δὲ τῆς φωνῆς ταύτης συνῆλθεν τὸ πλῆθος, now when this was noised abroad, the multitude came together, hac voce, φωνῆς, ce bruit, this was noised, voix ou bruit, l'accord se casse tout à coup, et le rythme et le sens, mais les deux se mélangent, et c'est la voix et c'est le bruit, c'est le message et c'est le parasite, et chacun les entendait parler dans sa propre langue, audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes, every man heard them speak in his language, ἤκουον οἱς ἔκαστος τῇ ἴδᾳ διαλέκτῳ λαλούντων αὐτῶν. Parthes, Mèdes, Élamites, Mésopotamiens, ceux de Judée, de Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de Phrygie, Pamphylie, Égypte, Libye, Cyrène, Romains, étrangers, juifs et prosélytes, Crétos, Arabes, entendons parler en nos langues les merveilles de Dieu, mirabilia, wonderful works, μεγαλεῖα, merveilles.

Le sens nouveau distribué partout à partir du vent et du bruit. Non point une langue unique traduite en plusieurs langues, mais plusieurs émises et plusieurs entendues en même temps.

La suite des événements est exacte, vue de nos rationalités. Tout à coup, brusquement, d'une manière inattendue, le bruit, un bruit venant du ciel, un son comme fait le vent lorsqu'il souffle avec force. Il se produit localement, dans une direction singulière, et bientôt il remplit le lieu, tout le lieu. Peu prévisible, il passe du local au global. C'était un bruissement, c'est une rumeur. C'était un événement dans un coin du système, il pénètre, envahit, occupe toute la maison. Il était entendu, il est vu. Ils virent apparaître. Le bruit est un hasard, un désordre, et le vent est un flux. Ce qu'ils

virent est d'abord une distribution, une dispersion, mais aussi une division. Ce qu'ils virent est aussi ce qui est généralement ouï, comme le bruit. Des langues. Des langues divisées, ou distribuées. Mais des langues de feu. C'est le feu qui pousse le vent, c'est la chaleur qui produit les souffles de l'air, c'est le feu qui crépite, qui produit le hasard pétillant, grésillant, c'est le feu de la force et c'est le feu de la clarté, de l'énergie, de la lumière, de la puissance et de l'information. Le bruit se fait message avant que le verbe se fasse chair. Il était bruissement, rumeur, il est le feu de langue, il est, de la langue de feu, le sens. Le sens qui bifurque, incliné, divisé comme la fourche de l'éclair, le sens illuminé. Vers la déclinaison et par la flamme qui s'annonce à la vue et à l'ouïe. C'est le commencement et la transformation, c'est ainsi fort communément que les systèmes changent d'ordre. Une fluctuation, un bruit, une étincelle de hasard et l'état de choses change d'état selon cette séquence juste. J'ai changé de voix et ma langue bifurque, je parle en langue rationnelle.

Quel changement ? Supposons une multitude, la voici, elle s'assemble, attirée par les bruits et les voix. Elle n'a aucune unité : venus de Pamphylie, de Phrygie, de Judée, de l'Asie et de Cappadoce, ils sont là, Méditerranéens et Persans. Le bruit, le vent, la rumeur, les voix sont reçus. Mais les langues ? Autrement dit, l'événement local envahissant le lieu provoque momentanément la multitude. Un système se forme, seulement pour les grains, les points, les unités, les éléments. Ce n'est pas encore un système. Comment faire communiquer ces monades, Mèdes et Parthes, Élamites, Romains ? Quelqu'un se lève et parle. Il parle araméen, grec ou latin. Qu'a-t-il dit ? Le traducteur s'avance. D'abord le traducteur persan, puis le truchement assyrien et ainsi de suite. Le schéma est en place. Voici.

Voyez le caducée d'Hermès. Deux serpents s'y croisent, répétitivement. La maille élémentaire du dessin ressemble à un sablier.

Un sablier met en relation deux ensembles ou deux multitudes, par l'intermédiaire d'un goulot très fin. On l'imaginera si fin qu'un seul grain y peut prendre place. C'est la place du locuteur. Il parle seul. Il parle seul à quelques-uns, qui, à leur tour, parleront à d'autres, et ainsi de suite. La hiérarchie est installée. Le premier qui parle ou bien le plus fort, etc., impose sa langue au lieu du goulot. C'est le schéma d'Hermès, et c'est aussi le schéma de n'importe quel commerçant. Il met, lui seul, en relation, un ensemble hétéroclite de sujets, de pratiques, et un ensemble hétéroclite d'objets, de marchandises. Il en discute ou fixe le prix. L'important est qu'il ait la place isolée, unique, à l'intersection, au nœud, au goulot des deux tasses du sablier. Celui qui tient ce lieu dessine, à partir de lui, divisions et dichotomies. Celles de la traduction, par exemple : le latin qu'il énonce est traduit en grec, le grec en araméen, le latin, de nouveau, en perse, et ainsi de suite. C'est le schéma naïf des langues qui bifurquent, des langues divisées, clivées, translatées, qui se posent sur chacun de nous. C'est l'organigramme usuel de toutes les archies. Filet de divisions qui remontent vers un point commun. Le bruit, le vent du Paraclet renversent et transforment ce système, le remplacent par un autre, nouveau. Improbable et miraculeux.

Le sablier, maille élémentaire du caducée porté par Hermès, figure des rapports multiple-un-multiple. Beaucoup de langues, un seul orateur, une foule de langues ; un ensemble d'objets, un commerçant, un groupe de clients, etc. Supposons maintenant que n'importe quel émetteur parle en sa propre langue et que tout récepteur le comprenne en la sienne, quelle que soit la langue et quel que soit le lieu. Les relations alors peuvent être dites multiple-multiple, et le réseau qui les dessine est décentré. Sans échangeur ni carrefour. On n'a jamais vu pareil graphe. Sur ses chemins, Hermès agonise, l'échangeur a défait ses nœuds.

Le traducteur se tient au centre ou au foyer du sablier, ou de n'importe quel sous-sablier. Ainsi le commerçant, ainsi le démon de Maxwell. Ils transforment les flux qui passent au sein de l'échangeur. Ils facilitent le passage, ils le contrôlent, ils ont rapport au un-par-un. Une langue pour ce récepteur, une molécule reconnue plus lente, une marchandise pour telle cliente. Tout tran-

site par les mains d'Hermès. Il est placé aux bons endroits, il y a donc de bons endroits. Tout passe par ses mains parce que, peu ou prou, tout se transforme entre ses mains. L'échangeur est aussi un transformateur. Au moins par changement de direction, au moins par division du flux, par bifurcation, au moins par semi-conduction, sens uniques et sens interdits, au moins par aiguillage. Hermès est bien le dieu des carrefours, il est bien le dieu dont Maxwell a fait un démon. Le message, donc, transitant par ses mains, au lieu de l'échangeur, se change. Il n'arrive pas pur ni invariant ni stable. Je veux bien qu'il s'y améliore, mais cela reste un jugement. Et s'il s'y dégradait ? Je ne sais, je n'en décide pas. Ce qui demeure sûr est que le message se charge, et qu'il arrive ainsi chargé. En termes propres, il est parasité. Le parasite s'est branché aux lieux les plus profitables, à l'intersection des relations. La maille élémentaire de son activité singulière était d'avoir rapport à une relation, il améliore de beaucoup ses performances aux lieux où plusieurs relations se croisent ou se coupent. Il est aux nœuds de la régulation, et tout à coup, il a rapport au collectif. Celui qui réussit un rapport multiple-un, le forme et le fait fonctionner, celui-là est le politique et il a trouvé le pouvoir. Comme on dit souvent, il tient les lieux de décision : bien sûr, puisqu'il est aux coupures. Ici, aux intersections.

Si l'orateur est entendu tel quel, le réseau se décentre, même localement : il n'y a plus d'intercepteur, il n'y a plus de carrefour, il n'y a plus d'intermédiaire, il n'y a plus de ville, Hermès, père de Pan, est mort le jour de Pentecôte. C'est un miracle, disent-ils, cela n'arrive pas. Je peux dire et ouïr de l'Ouest à l'Est, les murailles s'écroulent sur le coup de vent, sous la rafale de musique. Je puis avoir rapport directement à quelque objet sans qu'un intercepteur s'interpose, j'ai relation ouvertement à l'autre sans qu'un intermédiaire s'intercale ni pour intercéder, ni pour interdire. L'absence de parasite, est-ce si rare ? L'immédiat serait-il si miraculeux ? Faut-il que la parole soit toujours parabole, c'est-à-dire toujours décalée ? Non. Si ce n'est pas miracle, pouvons-nous construire cela ?

Je recommence. Le premier système connu de communication est le système de Leibniz. Il est radical, il est simple. Nul n'a rapport à rien ni à personne, portes et fenêtres non pas fermées seulement mais absentes, tout a rapport à tout par l'intermédiaire de Dieu. Unique médiateur, il est donc tout connaissant et tout-puissant. Quels sont les messages échangés par Dieu entre les monades, c'est une autre question. Ce système est parfait, il est mathématisable de part en part, en droit et en fait. Inversement, cette mathématique est de communication optimale. Tout parasite y est réduit à presque rien, grain de sable ou de sel, septième. Le problème du mal est ramené à l'harmonie par calcul d'optimum.

Le deuxième est celui d'Hermès. Il est polythéiste ou multicentré, chaîne de sabliers, réseau de telles chaînes. Les anges qui passent, dieux ou démons, tiennent les carrefours : nœuds d'échanges, de changement, coupures, bifurcations de décision, fuseau, faisceau où le multiple vient en une main unique. Début du politique. Les messages, les flux transitent selon les énergies et les interceptions. Ce qui est reçu c'est ce qui est émis, plus ou moins les parasites. Il arrive que la différence soit considérable : ce qui parvient, parfois, est quasi nul. Les intervalles ruinent les affamés. Le système de Leibniz est une limite de celui-ci.

Ce réseau peut demeurer en équilibre, pour un temps, mais il peut fondre, aussi, d'un coup, sous l'action d'une forte chaleur. Le feu ramène le désordre. On n'entend plus que du bruit. La rumeur du vent. En ce commencement nouveau est la distribution.

Le troisième connecte le multiple au multiple, sans intermédiaire. C'est l'invention du Paraclet, le jour de Pentecôte. Le multiple s'autorégule. Cela est très nouveau, si nouveau qu'on croirait

un effet-miracle. Dans le second réseau, les démons et les dieux sont nombreux et connus, roitelets locaux et caïds, petits chefs et petits proxénètes, d'argent ou d'idéologie, de chantage ou d'information, despotes singuliers de rackets régionaux. Dans le premier, tout se passe aux limites, le local file vers le global, et le pluriel vers l'un. Au centre, est sis le Roi, j'entends le Roi-Soleil, le Soleil. Dieu, c'est le nom que Leibniz lui donne. Il est l'universel des communications, il en est la commune langue, l'esperanto, le volapük, la musique, l'algèbre, la caractéristique universelle, ou le *calculus ratiocinator*. Il est le calcul qui, en se faisant, fait le monde. Communiquer ici est calculer, c'est-à-dire coder. Or cet universel peut aussi se nommer l'argent, autre code, autre équivalent général. A chaque dénomination un échangeur, un change unique pour l'ensemble du réseau. Si vous parlez théologie, vous l'appellerez Dieu, si vous discourez comme un économiste, vous direz l'argent, si vous adoptez le langage philosophique, vous traduirez ou plutôt vous expliquerez en usitant des termes comme code, comme équivalent général, et ces traductions laissent tout inchangé, même et surtout lorsqu'il dit : Raison. Nous vivons plutôt dans un univers de rationalités. Ceux qui changent ainsi de langue se battent d'autant plus entre eux qu'ils affirment la même chose.

La question est bien de savoir si on peut construire un réseau sans contraintes de carrefour, sans échangeur, sans intersection où se branchent les parasites. Où un élément quelconque peut avoir rapport à un autre élément sans contrainte de médiation. C'est le schéma de Pentecôte. Il faut décidément écrire une philosophie sans échangeur. Je viens de commencer.

L'ancienne et vénérable théologie du Paraclet recouvre avec quelque bonheur partie de l'anthropologie de l'échange. Quand le Saint-Esprit vient, adviennent les dons. Il est le donateur, *munerum dator*, et ses dons sont sept, *septiformis munere, sacrum septenarium*. Les voies du vent ne sont pas réversibles, le lit remonte vers un point de la rose, le flux n'y revient pas. Le don a

une source, elle n'est pas un pôle de réception. Il n'y a pas d'échange. Ce qui en advient est la Sagesse, la Science, l'Intelligence, le Conseil, la Force, la Piété, la Crainte de Dieu. A éliminer de la liste ce qui est proprement divin, restent les caractéristiques de ce que nous nommons l'information.

Le feu, d'où vient le vent, qui vient du bruit, d'où adviennent les dons, est paradoxal. Il réchauffe : *fove quid est frigidum, ignem accende*, il brûle ; mais il refroidit : *dulce refrigerium, in aeste temperies*. De cette source, de cette bouche, soufflent le chaud et le froid.

Les plus usés des mots du monde portent parfois un faste inouï. Nul échange, nul don ne passerait, au moins dans les langues que j'ai ouï parler, si, au bout de la ligne, le récepteur final ne disait merci. Le terminal rend grâce. Le mot n'est qu'un coup de vent, il est pourtant indispensable. Il jette cette grâce dans le bilan du gré. On a connu, sans lui, des cas de guerre : les ingrats contre les magnifiques, les parasites contre les évergètes. A quoi servirait de donner, je vous le demande, si cette reconnaissance minime ne reconnaissait pas le superbe et le généreux ? Celui qui remercie, d'autre part, se dégage du poste dernier, un peu difficile à tenir. Avoir le dernier mot, c'est laisser à l'autre la place finale et sauter à la pénultième. Aussi l'hôte ou le donateur se hâtent de répondre : « Avec plaisir, je vous en prie, à votre service », et ramènent, gentiment, le comblé à sa place.

Je n'ai jamais compris ce supplément de réverences, avant d'avoir eu l'occasion de l'échanger en grec. Dans les autres langages, le machinal l'avait laissé en noir.

En prononçant merci, l'hellène dit : eucharistie. La bonne grâce. Tout s'éclaire. Ce mot pour cette chose et ceci est mon corps. Je ne sais si ce tour en complément d'échange explique ladite transsubstantiation, ou si, inversement, le mystère illumine le quotidien, mais je suis sûr, depuis le rire clair de la paysanne crétoise, qu'il s'agit du même acte et de la même opération. Eucharistie, cette parole vaut la chose, le logiciel descend dans

les secrets du matériel, Eucharistie, Dieu est dans notre rapport, notre relation est Dieu même, sous des espèces incarnées, Eucharistie, l'échange finit en prière, et quand nous prions en commun, le Christ est en tiers parmi nous. Eucharistie, le verbe se fait chair et le pain se fait verbe. Εὐχαριστῶ πολλ.

Παρακαλῶ est, comme on sait, la réplique de fermeture. Je vous en prie, je vous prie et je vous invite. Oui, vous êtes la bienvenue. Je vous appelle, j'appelle, je prie. Qui est l'invité, le prié, l'appelé ? Dites son nom, dis ton nom, dis un nom. Παράκλητος, le Paraclet, le nom commun du Saint-Esprit, la troisième personne. Il intervient, il interrompt, il entre en passant les murailles, au milieu du repas ou de la réunion, il intercède et il procède et du Père et du Fils. Il est le vent, l'être du vent, le souffle, celui que les juifs nomment *Ruagh*. Il est don, l'être du don, le donateur universel. Tu dis à celui que tu pries parce qu'il a reçu, qu'il est celui qui donne. Le feu vole au-dessus de l'échange et du groupe, saute de la dernière place à la toute première, boucle la chaîne irréversible, constitue la communauté. Le parasite Paraclet devient l'hôte. A la porte de la salle, ils entendirent du bruit, ce jour-là. Divisé en langues de feu sur les têtes, le tiers, inclus, est désormais à toutes les places. Il est possible que ce feu apporte quelque lumière dans la boîte noire du nous. Hermès est mort, un jour d'interférence.

Eucharistie et Paraclet, la deuxième et la troisième personne ensemble, dans des paroles usagées de la conduite quotidienne : le schéma précédent était, sans qu'on le sache, trinitaire. Et les dieux sont ici.

Sans doute savons-nous, peut-être un jour connaîtrons-nous les choses du monde. Nous ne saurons jamais si elles sont créées ni qui les a créées. Ce mystère est tout à fait hors de nos prises. Il n'est pas du tout sûr que le religieux ait quelque chose à voir avec le monde. Je veux dire avec la physique. Derrière l'épaisseur des choses, celui qu'on nomme Dieu est presque infiniment caché. Nos classiques l'avaient caché sous les conditions à l'infini de la

pensée exacte. Cette distance est aussi longue, dans le sujet clair que dans l'objet ombreux.

Je désire dire qu'il y a du divin dans ce monde-ci, des choses divines. Ce que je dis est posé à l'écart de la question directe : Dieu est un substantif, un nom, divin est adjectif, jeté à côté. Le monde est divin, il est plein de choses divines. Cette mer, cette plaine, ce fleuve, la banquise, l'arbre, la lumière et la vie. Je le sais, je le vois, je le sens, j'en suis illuminé, brûlant. La mer vineuse et la vie divine. L'adjectif, posé à côté, tout à l'écart des noms et des notions de la philosophie, me suffit, comme parabole. Oui, le divin est là, je le touche, ces choses-ci sont des miracles improbables, je n'ai jamais cessé d'aimer le monde et de voir qu'il est beau. Oui, ma philosophie est adjective, elle est émerveillée. Le réel n'est pas rationnel, il est improbable et miraculeux.

Nous ne saurons peut-être jamais ce qui passe et se passe dans notre collectif. Ce qui passe est l'objet ou le mot échangé. Que se passe-t-il, à la fin du don ? Les dieux descendent lentement dans cette boîte noire, l'adjectif Paraclet, l'invité donateur, l'illumine d'un jet de flamme. Il n'est pas du tout sûr que le religieux n'ait pas tout à voir avec nos rapports intersubjectifs. Dieu est perdu derrière la physique, Dieu est perdu derrière la logique, Dieu est perdu derrière les objets, Dieu est perdu derrière le sujet, intelligent ou pathétique, de la connaissance ou du sentiment. Celui que mes pères disaient le Père, infiniment caché, demeure absent. Les preuves canoniques, par le chemin du monde ou le fonctionnement de la rigueur, sont hors terrain. Quand la philosophie n'est pas dans l'objet ni dans le sujet, ni dans leur rapport désuet, le religieux n'y est pas pensable. J'ai perdu pour toujours la puissance et la gloire, la toute-connaissance et la surabondante création.

J'habite parmi ces choses, divines, et je suis plongé dans le groupe, obscur. Elles sont plus faciles à connaître que lui, je ne dis pas plus simples, car elles sont exquisément complexes. J'ai du bonheur dans ce divin des choses elles-mêmes, elles me poussent vers le panthéisme ; je souffre souvent de ce groupe et de l'obscurité, dans mon intelligence et ma vie. Bientôt, pour éclairer le collectif, j'appellerai la notion de quasi-objet. Il circule, il passe parmi nous. Je le donne, je le reçois. Merci, je vous en prie.

Eucharistie et Paraclet. Nous sommes seconde et troisième personne, immersés dans l'incarnation et dans le vent de Pentecôte, laissant le Père à l'infini, pour l'éternité. La grâce passe dans le flou entre mots et choses, elle passe entre les canaux où fluent les nourritures substantielles et les voix sonores, elle passe entre les échanges d'énergie et d'information, espace intermédiaire, espace d'équivalence où naît la langue, où naît son feu, où elle fait apparaître les choses dont elle parle, écart instable de l'extase et de l'existence, de l'incarnation et de l'ascension, du pain et de l'oiseau. J'avance dans la boîte noire, un peu. J'entends l'invitation à demeurer ensemble, dans cet espace où matériel et logiciel s'échangent. Le troisième apparaît, le tiers est inclus. Peut-être est-il chacun de nous.

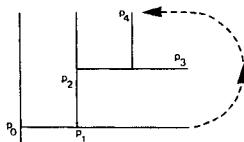
DEUXIÈME PARTIE

*Nouveaux repas interrompus
Technique, travail*

Repas de rats

Diode, triode

Le rat de ville se régale avec le rat des champs, l'histoire ne se raconte pas de deux rats seulement. Quelqu'un trouble la fête, interrompt le repas, intervient. Qui est ce troisième homme ? Il fait du bruit et c'est l'ordinaire leçon. Il est assurément une proso-popée du bruit. Le bruit est une personne, c'est la leçon de Pente-côte, il est bien la troisième personne.



Le banquet en train est une relation des deux rats, relation présentée, presque théâtrale, sur le tapis, et la porte au fond, trouant le décor, mais relation réelle, où l'on croque de l'ortolan et où l'on se fait fête, une relation, croyez-moi, parmi les excellentes possibles. Et le troisième l'intercepte, il la parasite au moyen d'un bruit parasite. Il la fait cesser.

Tout n'est pas dit, pourtant, par ces premières figures. Ce troisième, probablement, était le parasité. Le maître de céans, tiré de son sommeil par la course des rongeurs et leur dent sur la carcasse des oiseaux, revient sur les lieux du festin où traînent la vaisselle sale et les restes épars. Le système, jadis dessiné, se ferme, soudain. Sur la série gigogne des vampires, le premier, comme à la main chaude, saute en dernière position et supprime

d'un coup les intermédiaires, qui détalement, éperdument. Un beau coup de feed-back, la gifle sur la joue d'où les moustiques s'envolent : anéantissement, aplatissement du système. Il n'était rien, ou presque. L'hôte contre-parasite ses hôtes, non pas en prélevant sur eux sa nourriture, premier sens, mais en faisant du bruit, second sens. Théorème : si le premier devient dernier, alors les intercalaires s'annulent.

Question : mais comment se fait-il que le bruit fasse peur aux voleurs ? Et que les vers, les rats besognent dans le secret, le silence et la nuit ? Que cela ne se dise pas ? Obscur rapport entre la chose à prendre, substance, et les vents et les voix. Noire épouvante, angoisse, la seule qui ait fait lâcher la plume à Rousseau, qui ait interrompu ses confessions. Le parasite a peur, l'hôte le sait. Donc il joue sur l'alarme, il équipe ses pertuis de signaux d'alerte. Il ne cesse pas de donner le signal. Ainsi chante le rossignol, aboie le chien, pour définir leur niche et leur propriété. Le signal et la chose ne sont pas si coupés l'un de l'autre qu'on dit. Le *Cratyle* se joue à la fuite des rats au premier bruit du bâtiment. Que la porte craque un peu et je lâche la pomme. Nul ne met les pieds en des lieux assourdissants, pleins jusqu'à la gueule de pierres précieuses. Le signal d'alarme est d'autant plus fort que le coffre vaut cher. Voix des dieux, sur les montagnes, dans les éclairs et le tonnerre. Le plus nominaliste de mes contemporains ne peut refuser aux oiseaux d'éloigner de leur nid les coucous, et crie si on le vole. Rapport d'alarme entre chose et signe.

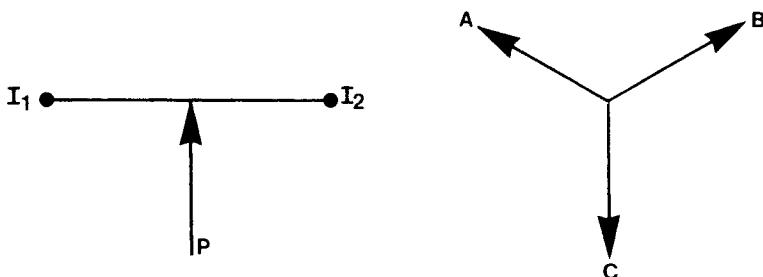
Le système s'annule quand le parasité fait du bruit, en feedback. Or ce signal ne dure pas. On ne peut passer sa vie à chanter, on ne peut la consacrer à protéger son bien, puisqu'il faut acquérir, réparer, travailler. Faute de quoi, la bise vient et on danse devant le buffet. Le bruit cesse donc un moment, il est fonction du temps, même la cigale s'arrête. Un signal qui ne cesserait pas cesserait par là de paraître un signal. Et donc le troisième homme se retire. Le système, aussitôt, se remet en place. Rats en campagne. Au premier bruit, le système s'annule ; si le bruit s'annule, tout revient en l'état. Cela montre au moins que les parasites sont toujours là, en l'absence du signal. Seul le signal distingué les annule. Ils sont inévitables, comme le bruit de fond. Le bruit de fond est le

fond de l'être, le parasitisme est le fond de la relation. Le bruit de fond est l'espace de fond, le parasite est le fond du canal tracé sur cet espace. Le parasitisme n'est qu'un bruit linéaire. Le système est oscillant, on peut aisément le construire. Il existe entier, il retourne au néant, selon le bruit, sa longueur et son temps. Le bruit, par sa présence et son absence, le clignotement du signal, produit le système nouveau, c'est-à-dire l'oscillation. Il oscille deux fois dans le texte d'Ésope, *La Fontaine*, visiblement, ne cherchait pas cela.

Il y a cependant une condition à cette stabilité variable, à cette invariance par instabilités. Le rat de ville réinvite le rustique. Si celui-ci accepte, le système se réinstaure, comme j'ai dit, jusqu'au prochain bruit. Or il n'en est rien. Le rat des champs se défile, c'est assez de ce signal-là. Et il détale à la campagne où le rat de ville ne le suit pas. Donc c'est le rat des champs qui, maintenant, interrompt le repas. Ce n'est plus le bruit, puisqu'il a cessé. L'invité devient alors l'interrupteur. Le parasite au premier sens le devient au second, car il coupe la relation, il ne veut pas entendre le message d'invitation. Le montage du système est un peu plus complexe que prévu.

Pour qu'il demeure aussi simple que ladite oscillation, il faut que le rat des champs ressemble au rat de ville, qu'il apprenne les bruits, qu'il se domestique. Toute l'oscillation provoquée par le bruit tient à l'égalité des rats, peut-être à leur gémellité. Ils se ressemblent, ils sont des rats, ils ne sont pas jumeaux, ils ne sont pas égaux. Mettez cela en équation, rien n'est plus facile, et le système est constructible. Comme ils sont inégaux, un autre système s'ajoute au premier. Le rat des champs devient l'interrupteur, comme le bruit. La relation rompue est celle du rat de ville et de l'hôte, celle du rat de ville et du bruit. Car le citadin, mithridatisé aux agressions de ce calibre, s'écarte un peu et retourne au repas. Il ne mangerait pas sans cette accoutumance. Il a donc relation continue aux interruptions, elles lui sont familières, il sait les apprivoiser, il est lui-même acclimaté. Il est vacciné, par les parasites. Son invité du soir rompt tout à coup ces habitudes. Dès lors, le parasite change de place. Qui est, disais-je, le troisième ? C'est le bruit. Certes, et, de plus, c'était

l'hôte, le maître de céans. Maintenant, c'est l'hôte, au sens de l'in-vité. Le troisième, c'est le second, le second devient le troisième. Le système oscillait, maintenant son montage même se change.



Soit donc deux interlocuteurs et le canal qui les relie. Le parasite, branché sur le flux de la relation, est en position tierce. Jusqu'à présent, le schéma suffisait, c'était la maille élémentaire du système. Or, les positions changent, maintenant. Qui était l'in-vité devient l'interrupteur, qui était bruit devient interlocuteur, qui était du canal passe à l'obstacle, et inversement. Les questions : qui, où est le troisième homme ? ont des réponses fluctuantes, en fonction du bruit, en fonction du temps, et aussi en fonction du nouveau rapport, d'égalité ou de similitude, entre les termes. Le même et l'autre changent leur site avec le tiers. Logique bien tranchée, depuis le Platon du *Sophiste*, depuis le *Villageois et le serpent*. Il faut un diagramme à branches indéterminées, où les tranches ne sont pas spécifiées.

Autre exemple. Les rats se ressemblaient un peu, étant de même espèce, sinon de même lieu, le troisième interrompt la fête. Ce jeune homme, Socrate, a le nez camus, comme toi, les yeux à fleur de tête, comme toi, il te ressemble de visage et de corps ; quant au second, il est ton homonyme. Celui-là, que je te présente, est un étranger. Ou une étrangère. D'Elée, de Mantinée, d'ailleurs, non du même dème comme nos ancêtres l'étaient. Les analogues et l'hôte, ceux d'ici et ceux de là-bas, ceux du *Banquet*, ceux qui troublient la fête, celle qui la fait réussir, les homologues avec l'étranger venu. Pas d'entretiens sans parasite, obstacle ou dopant.

Celui de Xénophon est trop grimacier. Il est grimacier, il est mime.

Or, Simonide est au banquet, il est interrompu, comme les rats. Il court à la porte, et nul ne le suit. Le voici, épiphanie, en la présence des divins Gémeaux. Pollux et Castor se ressemblent à s'y méprendre. Et la situation, qui fluctuait dans la salle au tapis de Turquie, se retourne complètement. Deux rats festinent, un tiers est à la porte et fait du bruit ; un poète festine, deux hommes, à la porte, font du bruit ; les rats détalent, Simonide déloge, les animaux sont analogues et les dieux jumeaux. Les diagrammes sont antisymétriques. Le rat de ville s'est trompé : le premier craquement peut précéder la catastrophe.

Pour l'éviter, le rat des champs fait tourner le schéma lui-même, et l'invité devient l'interrupteur. Par la grâce des dieux, le même schéma se retourne complètement : les interrupteurs sont deux, et semblables, comme des interlocuteurs. Tournent les positions, changent les rôles et contrôles, mieux vaut se donner un diagramme à tranches indéterminées.

De nouveau, qui est Simonide ? Un invité parmi les autres. Il participe à une communication festive, au festin. Or, poète en odes triomphales, il a payé de mots sa place à table, gré ou dû, je ne sais, il est donc parasite. Est-il du canal, de l'obstacle ? Cela ne se décide pas, cela se tranche. Et chacune des branches peut prendre toutes les valeurs. Autrement : Alcibiade interrompt le banquet, fait grand vacarme à la porte de la cour, d'une voix avinée crie à tue-tête, accompagné d'une joueuse de flûte dont on entend la voix, aussi ; jeunesse dorée, parasitaire autant qu'on veut, d'économie, de politique, de beuverie, et ici, très finement, sur les opérations de communiquer. Ces bruits désordonnés vont induire dans le système en train une désorganisation, puis un nouvel ordre. Mais les invités de ce symposium sont en train de payer de discours, voix et vents, leur participation à la fête. Ils sont parasites, comme Simonide. Je ne sais plus très bien comment dire, sinon : le parasite parasite les parasites. Autrement dit, n'importe quelle position sur le schéma ternaire est, *ad libitum*, parasitaire. Qui est le troisième ? On. Le bruit cesse, on se retire. On, à la fois formel et aléatoire.

Logique du flou

Qui donc fait ce vacarme à la porte ? Les dieux, ici venus pour sauver d'un risque mauvais celui qui a commerce au divin par le style. Les bienfaiteurs, les bienveillants, les messagers, les anges. Qui fait ce bruit, ce vent, ces voix, ces langues ? Le Saint-Esprit, le Paraclet, le donateur. L'interrupteur est un intercesseur, favorable.

Non. Dire non aux puissances du bruit pour s'écouter enfin, s'entendre et se comprendre. En arrière, Satan. Éliminer les parasites du canal pour que transite le message, optimalement. Impératif de purge. Exclure donc le tiers, le Démon, prosopopée du bruit. Si nous voulons la paix, si nous désirons un accord au sujet de l'objet, l'objet apparaissant ainsi au moment même de l'accord, à la Cène de même qu'au laboratoire, au dialogue comme au tableau noir, nous avons à nous mettre ensemble, à nous rassembler, à nous ressembler, contre quiconque trouble nos relations, l'eau de notre canal. Il est sur l'autre rive, le rival. Il est notre ennemi commun. Notre collectif est l'expulsion de l'étranger, de l'ennemi, du parasite. Les lois de l'hospitalité deviennent lois d'hostilité. Quelle que soit la taille du groupe, de deux au multiple, et à l'humanité, comme on dit, la condition transcendante de sa constitution est l'existence du Démon.

Diable ou Bon Dieu ? Exclusion, inclusion ? Je ne sais. Mais je sais, en tout cas, ces questions archaïques. Les luttes à deux ne

sont jamais que de théâtre : apparence, représentation, décor, morale, amusements. Dès que nous sommes deux, déjà nous sommes trois, ou quatre. Nous l'avons appris depuis très longtemps. Le dialogue, pour réussir, demande un tiers exclu, notre logique aussi le requiert. Peut-être exigent-ils aussi un quart inclus. Cette leçon ne cesse plus, elle est partout écrite. Saint Georges en face du dragon fait le fort contre son contrefort, tous deux sont associés de fait pour couper en morceaux les corps qui croulent sous l'arche stable de leur pont. Ces logiques à deux, ces batailles à deux, ces dialectiques ne servent qu'aux affiches, aux vignettes, à la montre, à la publicité de ceux qui s'y montrent. Le loup et l'agneau, seuls, chacun sur une rive, peuplent leur espace de chiens, de bergers, de familles, de rois.

Diable ou Bon Dieu ? Exclusion, inclusion ? La thèse ou l'antithèse ? La réponse est un spectre, une bande, un continuum. Nous ne répondrons plus jamais par oui ou par non aux questions de l'appartenance. Dedans ou dehors ? Entre oui et non, entre zéro et un, une infinité de valeurs apparaissent, et donc une infinité de réponses. Les mathématiciens nomment floue cette rigueur nouvelle : sous-ensembles flous, topologie floue. Qu'ils soient remerciés : nous avions besoin de ce flou depuis des millénaires. En l'attendant, nous avions l'impression, avec notre logique raide et nos concepts grossiers, de jouer du piano avec des gants de boxe. Enfin, nos moyens s'affinent et se multiplient. Mon livre est, désormais, rigoureusement flou. La géométrie a fait sa paix avec la finesse.

Le maître et le contre-maître

Le maître et l'esclave, jamais, ne sont face à face. Le maître est assez rusé pour éviter une confrontation qui mettrait en jeu, à chances douteuses, sa maîtrise et sa possession. Cette ruse est la maîtrise même et sa conservation. Le maître a quitté la bataille, aussitôt la victoire acquise. Le maître n'est pas là. L'esclave le cherche sans cesse, le cherche partout et ne le trouve pas. Nul n'a jamais tué un adversaire absent. Le maître est perdu dès lors qu'il est trouvé, repéré. La lutte est rare, elle est un cas exceptionnel, celui où le maître s'est laissé trouver, elle est la figure la plus optimiste de l'histoire. En fait, le maître a peur, il vit comme traqué, il se terre, et se cache. Il expédie des émissaires, il envoie des lieutenants pour se battre à sa place. Que gagne le tenant-lieu et le maître a gagné, qu'il perde et ce n'est pas le maître qui a perdu. Dès que le maître est maître, il a peur de la mort et il vit avec elle, réalité de son pouvoir.

Il a raison d'avoir peur de la mort, car il est assez seul parmi une population rare de maîtres. L'esclave est foule, il est en nombre, il est toujours le plus grand nombre. Comment très peu de gens asservissent le plus grand nombre, toute l'humanité à ce très peu près, c'est là le miracle, c'est là l'exception à toutes les lois. Ainsi est-ce une erreur grossière de poser le rapport du maître à l'esclave comme le rapport d'un à un, deux héros singuliers en lutte dans la lice, objet en jeu ; leur rapport est au moins celui de l'un au multiple, sinon de l'un à la quasi-totalité. C'est pour avoir conçu ce rapport comme celui d'individus, ou de sin-

gularités, quel qu'en soit le symbole, que l'inventeur de cette lutte a dessiné là une figure maximalement optimiste de l'histoire. S'il y avait toujours ce rapport un-un, il y aurait deux sous-ensembles équipotents, celui de la maîtrise et celui de la servitude, qui échangeraient sans cesse leur jeton, et il n'y aurait ni miracle, ni exception. Ce ne serait jamais la servitude, mais l'image d'un titre mis en jeu chaque automne et décerné chaque printemps, l'illusion d'une gloire sportive, à changements de titulaire. Ainsi la philosophie donne-t-elle depuis deux siècles le spectacle d'un tournoi médiéval ou de jeux olympiques, l'opium.

Or il n'en est jamais ainsi. L'opresseur est rare, l'asservi est myriade ordinaire. La relation du maître et des esclaves est toujours une relation de l'un au multiple. Les classes ne sont jamais équivalentes et ce n'est presque pas un partage de classes : plutôt le nombre et la rareté. Le maître exploite, de cet immense nombre, la puissance positive de vie, l'énergie et le temps, la production de forces, le travail, et ainsi de suite. La foule produit, le petit nombre décide et canalise le mouvement. Exploiter signifie préparer l'espace, décider, canaliser, etc., en spécifier les stratégies. Les grandes colonnes de fourmis se déplacent, à heures et jours fixes, le long des routes et des rues, et se distribuent à leurs postes prévus. Le maître est toujours d'abord géomètre, topologue, un savant de l'espace, l'empire est premièrement grand. Le maître sait toujours où passe, où va passer l'esclave, il a marqué les guichets, il a signé les passeports. Il arrive pourtant que, parmi les fourmis innombrables, une rumeur de révolte se lève, et qu'apparaissent d'autres énergies que celles qui acceptent de se trouver canalisées vers le travail. Les esclaves, alors, entrent en lutte avec le maître. Et, parfois, le forcent à paraître.

Il arrive que la foule se rue. Qu'elle saccage tout sur son passage. Cela est rare cependant. Il semble qu'on ait peur de cela. Pourquoi, je ne le sais, mais je sais qu'on a peur. Et que beaucoup de choses sont montées pour éviter ce qu'on nomme plutôt un déchaînement. Cela n'est pas mal dire. En général et en réalité, le grand nombre délègue. Il se lève, parmi les esclaves, en même temps que la rumeur, un ou plusieurs héros individuels qui représentent, comme on dit, la foule en colère ou la classe en lutte. Ils

sont directement produits par les énergies qu'on pourrait appeler négatives de la masse, non celles de travail, mais de rébellion. Le maître parasite les unes, et ces héros sont produits par les autres.

Ils entretiennent, alors, avec leur classe propre, des relations un à multiple, les mêmes, formellement d'abord et très vite concrètement, que celles qu'entretenaient les maîtres et les esclaves. Cet esclave-là devient maître, c'est vrai, mais loin de devenir maître du maître, il devient un autre maître des esclaves. En tant que tel, en tant que représentant des esclaves, il entre en lutte avec le maître. Et celui-ci le reconnaît. Celui-ci alors se laisse trouver. Dès lors, il n'y a plus, entre eux, de relations un à multiple, mais bien la relation un-un, du combat individuel, du tournoi, de la lice. Le maître et l'esclave s'affrontent, à chances égales, ou, au moins, douteuses, Horaces et Curiaces, sous les clamours des militants, des militaires enrôlés. L'esclave peut alors devenir, tantôt, le maître du maître, et ainsi de suite. Il est, précisément, un contre-maître. Un autre maître contre le maître. Opposé à lui et tout près de lui. Dans le flou de son voisinage.

Et c'est ainsi que le maître, jadis, avait commencé sa carrière.

Nouveau repas de rats

Machines et engins

On peut construire avec des bouts de bois, des brins de jonc ou des cordages en chanvre, de petites machines simples qui ont un rapport exquis à l'affaire. Une tortue, boiteuse et lente, comme toute tortue de sa taille, et, de plus, chargée de maison, lasse de ramper sur des parcours petits, voulut voir du pays. Deux canards aiment le projet, ils forgent un engin volant pour transporter la pèlerine. Dans la gueule, en travers, ils lui passent un bout de bois qu'ils saisissent chacun par une extrémité. Serrez fort, disent-ils, décollage immédiat. Le schéma formel se dessine, vu d'ici, à trois mille pieds : les deux oiseaux jumeaux et le parasite, dents accrochées au milieu du bâton. Miracle, disent les badauds, la philosophie, relations et diagrammes, passe très haut sur notre tête. Au-dessus de vos têtes, sots, reprend la passagère, qui lâchant le lien pour jaser, tombe et crève aux pieds des passants. Le parasite doit se taire, même si le bruit de la foule porte sa position aux honneurs suprêmes. Profiter des canards, des pigeons et des dupes, mais n'en jamais dire un seul mot, sous peine de tomber des nues, dans la rumeur désordonnée de la foule disséminée. La machine à babil est mortelle. Et le tiers imprudent ou sottement bavard en est exclu. Et mis à mort d'autant plus cruellement qu'il est très différent des interlocuteurs qui, entre eux, se ressemblent. Engeance aérienne ou pédestre reptile, voyageurs d'air ou d'eau et casanier à maison ambulante, vue globale et plongeante, myopie basse. De quoi se mêle ce troisième ?

Il n'est pas inintéressant de remarquer ici que la machine bien

montée ne mime pas le corps des animaux, leur système organique, mais les relations que nous entretenons entre nous. Peut-on concevoir une origine intersubjective des machines simples ? du levier ? de la balance ? de la technique en général ? La réponse à cette question est affirmative. Elle est encore affirmative, pour les machines plus que simples.

Les canards, on s'y attendait, construisent un engin à parasites acoustiques. A varier sur le logiciel, le matériel se change. Par sa parole, la tortue interrompt le canal, c'est-à-dire, ici, le voyage. Cette machine marche si le tiers ne dit rien. Les oiseaux, quant à eux, criaillent et nasillent autant de couacs qu'ils veulent. Mais le milan. L'oiseau de proie rencontre une machine à parasites ordinaires, ceux qui recherchent bonne chère. Une grenouille donc voulut manger un rat, il faut bien, pour arriver là, que ces histoires soient des fables. Soit un rat gros et gras, obèse et sans régime, parasite qui réussit et sans interruption. La grenouille l'invite à dîner, l'histoire prend de l'intérêt : on y mange partout, on y mange toujours, le festin est gigogne : le rat mange sans carême, la grenouille mange le rat, et le milan, bien avant qu'elle le fasse, les mange. Venez chez moi, dit-elle. Mais il faut nager dans le marécage. D'où la machine, l'engin nouveau, le lien. Relation souple, et non raide comme un bâton, un brin de jonc en fait l'affaire, la grenouille et le rat sont liés patte à patte, la première le tire au fin fond des roseaux. Et, déjà, veut le dévorer. Pour cela, fait d'abord, du bruit, brekekekex. Le festin change d'hôte et l'invité de rôle, de sujet du banquet, le rat devient l'objet, de parasite il devient chère. Mon corps n'est que ceci. Est-il vraiment rare qu'on mange l'hôte ? La peur, l'angoisse du passant dans l'antre du satyre, est-ce le souvenir de vieux abus anthropophages ? Toutes ces histoires recouvrent-elles un oubli du cannibalisme ? Et ces banquets interrompus n'ont-ils interrompu que la manducation du semblable par le semblable ? Bref. Tout à l'heure, les canards, analogues, laissaient tomber une tortue bavarde et maintenant les reliés, très différents, si différents que, tenus par le pied, ils en viennent aux mains, voient fondre sur eux le troisième. Au lieu d'être exclu, il arrive. Au lieu de crever, il les tue. Et le diagramme est symétrique. Qui est hostile, qui est hospi-

talier ? Tout le monde. Vue du tiers, la chose est toujours double, chacun est bien chair et poisson, hôte dans les deux sens, et ennemi, en outre. Le tiers est exclu, le canal est bon. Le canal est mauvais, le troisième est le maître. Mais, déjà, nous savons comment un sujet peut à la rigueur devenir objet. Or si cela se produit pour l'un, cela aussitôt se produit pour l'autre. Et pour la relation aussi bien. Ceci est mon corps, ceci est mon sang.

Et, tout à coup, je ne sais plus si nous avons construit un schéma, si nous avons réalisé, de bois ou de jonc, un modèle de relations, ou si nous avons découvert, dans cette pratique, l'origine de la technique, de l'outil, du moyen. Ce moyen si bien détourné. Ces médias qui, toujours, se mettent entre nous.

Pour une fois, rare il est vrai, Ésope est au-dessus de La Fontaine. Sa morale naïve amène une déesse et sa justice et sa balance, et le fléau de la balance, le joug, l'équilibre du joug. Mais j'en ai vu déjà l'équipage : le milan tient bon au milieu du fléau, la grenouille et le rat sont liés par ce joug. Ainsi de la tortue avec les deux canards. Qui ne voit, dans le ciel, passer la barre de traction ? Laissons là un moment balance et justice, morale au sens reçu. Revenons à l'action, comme on dit. Ou revenons plutôt à toutes les actions ici rapportées, dont mille se rapportent depuis que le monde est monde, c'est-à-dire depuis l'histoire. La relation en jeu n'y est jamais simple, canal ou chemin, bâton ou canal entre deux canards, ou n'importe qui. Toujours vient se brancher le parasite. Le parasite est toujours là, il est inévitable. Il est en tiers sur le schéma trivial, sur l'étoile à trois branches. Voici la relation inanalysable, j'entends par là qu'il n'en est aucune plus simple. Voici comment commence l'intersubjectivité. Le tiers est toujours là, dieu ou démon, raison, rumeur.

Il existe un troisième avant le deuxième. Il existe un tiers avant l'autre. Comme dirait le vieux Zénon, je dois passer par un milieu avant que d'arriver au bout. Il y a toujours un médiat, un milieu, un intermédiaire. Et, dans ce jeu à trois, le moyen terme peut tomber sur l'un des trois, selon et selon. Si c'est un homme, il est

esclave, il est serviteur, il est domestique ; ou roi, ou proie, ou sacrifié, ou mangé, ou exclu, ou vainqueur triomphal. Aimé, haï ; divinisé, chassé aux enfers ; obstacle ou adjoint ; cela ne tourne pas forcément deux par deux. Il est l'être de la relation, il en procède, et elle procède aussi de lui. Ses rôles ou ses avatars sont fonction de la relation, la relation en est fonction, en causalité circulaire, en loupes de feed-back.

S'il est un homme, il est tout cela, tortue crevée ou milan à la fête, lion sans rival ou devenu vieux, s'il est un homme, il est tout le règne animal, par ses fabuleuses métamorphoses. Si vous ne reconnaissiez pas le parasite, c'est justement qu'il court la fable et qu'il court le système, qu'il se transforme féeriquement. Ainsi le Saint-Esprit parle toutes les langues et chacun le reçoit dans la sienne propre : c'est la métamorphose absolue de l'être de la relation. Il est tantôt légion de rats qui font du bruit dans le grenier, tantôt entourage de roi, et roi, dans les palais où on s'incline. Citrouille et carrosse, souillon et princesse. La fable seule dit cela. Seule la fable et sa métémpsychose me permettent de voir le même troisième homme à la niche, dans la cave, à ma table et sur le trône. S'il est homme, il n'est rien, comme un élément neutre, un joker, il n'est rien que ce pouvoir étrange de grimace et de grimage. Ce matin, il défend les humbles, la justice ; à midi, on n'entend que lui, ce soir il prend tous les postes et demain il est roi. Ou autrement. Et ce pouvoir est simplement issu de ce qu'il est la relation et qu'il n'est pas fixé dans l'être, qu'il n'est pas fiché dans une station, qu'il est dans le fonctionnement des relations en ce qu'il est plongé dans leur fuseau, en ce qu'il est relationnel, et donc en ce qu'il est multiple et collectif. Comme il est, sans savoir clairement ce qu'il est, dans la boîte noire du sociétaire, on l'en voit ressortir sous des apparences variées. Il est sophiste et politique. Il a intérêt que tout un chacun soit fiché à sa place et fixé dans son être. La relation mobile cherche à pérenniser la permanence de l'Être. S'il est homme, il est comédien. Il monte les tréteaux, il plante les décors, invente le théâtre, impose le théâtre. Il est tous les visages de l'écran. S'il est homme, il est à l'origine de la comédie, de la tragédie, du cirque et de la farce, des réunions publiques où il recueille le vacarme des légitimités. S'il

est homme, il est le joker des systèmes gratuits de collectivités. Il est la technique sociale, il sait jouer à la maîtrise des hommes et à leur domesticité.

S'il est animal, il est domestique. Il fut un temps, dit la fable, un temps qui n'est pas fabuleux, où il n'y avait pas tant de festins ni tant de noces. On ne mangeait pas tant, ni si bien, ni surtout ensemble, avant ce néolithique si miraculeux où furent inventés l'agriculture et l'élevage. Pas de banquets, pas de montures, pas de festins, pas de bêtes de somme. La Fontaine dit en parallèle ces choses dont le parallèle nous instruit aujourd'hui. La noce résulte, bien sûr, de la domestication et de la basse-cour ; où seraient, sans cela, les agneaux, les veaux, les couvées, les poules ? Pas de festin sans parasite, disons-nous. Cela s'entend deux fois. Dont la deuxième est bien que l'élevage est, justement, parasitaire. L'écorneur n'est pas toujours celui qu'on pense. C'est l'invité, c'est l'inviteur, c'est le convive, c'est l'éleveur. Tous nos résultats ensemble, à nouveau. Or donc, un cheval haïssait un cerf et courrait après lui, à l'inverse de la grenouille qui, par désir, attirait le rat. Ne le rattrapait point, les cerfs font vite ce qu'ils font. Il appelle l'homme qui se met en selle, qui invente, disons, la chasse, et qui ne libère pas l'étalon après l'hallali. Le même diagramme ne cesse pas son efficace. L'homme en tiers maîtrise le lien, du cheval au cerf. On remarque aussitôt que la chasse n'est pas primitive, on le soupçonne. Avant la chasse à courre, il faut bien élever des coureurs. Chevaux et chiens, lisez Xénophon au sujet des derniers. Et le parasitisme est bien fondamental, premier dans l'acquisition de ces nourritures indispensables à l'histoire. Le cheval meurt aux écuries où il traîne son lien, ce lien qui s'est changé de haine en servitude, ce lien qui se réoriente du second, le cerf, au troisième, l'homme. L'homme qui invente de toujours jouer le troisième pour devenir le maître. Maintenant, il peut avoir rapport au cerf, parler de chasse et de gibier, puis dire du cheval qu'il est en position troisième. S'il est un animal, il est domestiqué. Il est aux écuries, à l'étable, à la basse-cour, à la porcherie, bref dans une école.

Et s'il est un objet, c'est un objet technique. Depuis quelques moments, je ne parle que de technique : sociale, biologique, c'est-

à-dire exercée dans ou sur des systèmes complexes, où la pratique aveugle paraît précéder, de très loin, toute théorie. Mais cette distinction ou cette précession n'a peut-être aucun sens. Elle est sans doute relative, elle est sans doute dominée par des catégories culturelles étroites. Bref, c'est la même chose, exactement, que de découvrir l'origine et le fonctionnement de la servitude ou de la domesticité, de la domestication ou de l'élevage, et de l'outil ou de l'engin. C'est l'objectivation croissante de nos relations intersubjectives.

Dans ce champ de recherche, théorie de la connaissance, histoire des pratiques, on ne considère jamais que l'ensemble des rapports du sujet, personnel ou collectif, à l'objet, local ou global. Sur ces relations, directes ou inverses, on n'a jamais formé que des écoles ou des sectes, munies d'affiches et de noms, de cuirasses et d'armes de guerre, on n'a jamais trouvé que des contradictions ou des impossibilités, de l'harmonie, des miracles ou des illusions. Ou des banalités vulgaires, comme le prolongement des organes en marteau, lunette ou tenaille. Légèrement obscène. Et naïf : comment cette philosophie de la houe rend-elle compte, je ne dis pas encore d'un ordinateur, mais simplement d'une machine simple ?

Voici, découvert, le moyen. J'entends d'abord par là l'intermédiaire, le milieu. Un tronçon, la queue et la tête : le tronçon de la relation entre tête et queue. Le milieu, le médiat. Ce qui est entre, ce qui existe entre. Le terme milieu, le moyen terme. Le moyen donc, et le moyen pour une fin. Le moyen et l'outil ; l'outil et l'usage ; le moyen et l'usage.

Le moyen, le milieu

A la porte de la salle, ils entendirent du bruit. Que s'est-il passé ? Le maître est là, il trouble la fête des rats. Pourquoi ? Il dormait, pesamment, sur une digestion d'ortolans, un peu lourde. Soudain, il se réveille. Il a perçu du bruit. Inquiet, anxieux, il se lève, à tâtons il ouvre la porte. Personne. Les rats ont détalé. Un rêve, un songe, il se recouche. Qui donc a fait du bruit ? Les rats, tout justement. Un festin fait du bruit. Voici les invités, sur leurs petites pattes, on dirait un tonnerre au-dessus du plafond. Voici les grincements de dents et les grattements des rongeurs. Cela réveille. Le bruit, donc, était appelé par le bruit. A la porte de la salle, il entendit du bruit. Se relève, les rats détalent... Changement de site pour l'observateur.

Autrement. Au festin, les paroles volent. A la porte de la salle tinte un bruit, l'appel du téléphone. La communication coupe la conversation, ce bruit interrompt ces messages. Dès que j'engage le dialogue avec le nouvel interlocuteur, le brouhaha reprend du côté du banquet, il devient bruit pour le nouveau nous. Le système a basculé. Que je me rapproche de la table, et la rumeur, peu à peu, redevient la conversation. Dans le système, bruit et message échangent leur rôle, selon, par la position de l'observateur et l'action de l'acteur, mais ils se transforment aussi, l'un dans l'autre, en fonction du temps, du système. Ils font de l'ordre ou du désordre.

Ce cas, comme celui des rats, est plus intéressant qu'il n'y paraît. Dans la salle, il y a deux systèmes, le festin et le téléphone. Un bruit donné, la rumeur des paroles, est bruit pour la conversation que je tiens avec mon interlocuteur au bout du fil, mais il est message pour mes invités. Inversement, pour eux, ma conversation solitaire est bruit pour leur rumeur. Cela dépend de la position de l'observateur. Ce résultat est connu. Mais d'autre part le signal de la sonnerie a rompu la conversation de la table : ce système de message s'est effondré dans le bruit. Inversement, il annonce l'échange de message au téléphone, et le bruit ouvre un nouveau système. Cela ne dépend plus de l'observateur, cela ne dépend que du temps. Le bruit est la fin d'un système et la formation d'un nouveau. C'est tout à fait l'apologue des rats. Le festin est interrompu par l'hôte, et au redépart les conditions se trouvent transformées pour le repas ordinaire à la ville et le banquet courant à la campagne. Le bruit les sépare, habitude ou horreur, et forme un système complexe à deux festins différents. Le bruit est signe de croissance de la complexité. On suppose que la séparation de la ville et de la campagne fut décisive dans l'histoire. Il y eut des rats simples et des rats de complexité.

Le bruit est un joker. Il a au moins deux valeurs, comme le tiers : une valeur de destruction, une valeur de construction. Il faut l'exclure, il faut l'inclure. C'est l'histoire des rats, c'est la description d'un système complexe. L'informatique et l'anthropologie sont ensemble sur le même front. Est-ce à dire que l'une, par son intervention technique, va toucher aussi profond que l'autre l'indique, par ses analyses ? Ou est-ce à dire que la science objective ce que les contes de bonne femme disaient depuis si longtemps ? Tout peut se dire en ce nouveau rationalisme qui travaille d'un coup et l'exact et l'humain.

Où suis-je en ce moment ? Je me déplace entre le festin et le téléphone. J'ai trouvé une zone juste, où, à une très faible vibration près, de part ou d'autre de la crête, les bruits se font messages et les messages bruits. Bien entendu, la crête est dentelée, hasardeuse, stochastique. Qui m'observe dans mes déplacements croirait voir voler une mouche. Je me guide au son. Je suis sur les dents de scie de la montagne, aux frontières des bruits. Non point

l'écho, non point au centre de tout comme un écho sonore, mais aux marges des messages, aux naissances des bruits. Cette randonnée parcourt exactement les chemins de l'invention. Ces bords sont aussi bords communs aux sciences exactes et humaines. Diode, triode, méthode¹.

Les topiques à deux valeurs se perdent en ces lieux. La valeur de l'appartenance passe par l'espace, par le spectre qui sépare ou unit les deux vieilles valeurs. La mathématique du flou explore ce milieu, ce moyen, ce médiat.

Autrement. Tel système est en place. Le festin des rats ou le nôtre, ou n'importe quelle autre organisation. Cela fonctionne et cela fait du bruit. Cela s'use et cela vieillit, cela dérive vers le bruit. Mais le fonctionnement ordinaire est un ensemble de messages. Voyez la conversation du banquet, voyez une machine classique, voyez un circuit de communication, voyez l'organisme vivant. Le couple bruit-message est du système, et son rapport est un indice juste de la bonne marche et de l'âge dudit équipage.

Ce couple et ce rapport sont prélevés par un observateur sis dans le système. D'une certaine manière, celui-ci majore le message et minore le bruit, s'il fait partie du fonctionnement. Il refoule les parasites pour mieux émettre ou recevoir les communications, pour les faire circuler de manière distincte et opératoire. Ce refoulement est aussi bien l'excommunication religieuse, l'emprisonnement politique, l'isolement des malades, l'enlèvement des ordures, l'hygiène généralisée, la pasteurisation du lait, etc., que le refoulement au sens analytique. Mais il s'agit d'histoire aussi, et d'histoire des sciences en particulier : qui fait partie du système en perçoit d'autant moins les bruits et les refoule d'autant plus qu'il est opératoire dans le système. Il ne cesse d'être dans le bon, le juste, le vrai, la nature, la norme. Tous les dogmatismes vivent de ce partage, aveugle ou décidé.

1. Cf. *Randonnée*, à paraître.

Il suffit de sortir soi-même du système pour qu'apparaisse évidemment le couple, et pour que le message soit minoré brutalement. On peut s'extraire du système de plusieurs façons : par sa propre différence ou par le geste d'exclusion que je viens de nommer refoulement. Cela n'est pas si simple. Si les systèmes étaient univoques ou mononormés, cette description suffirait. Il n'en est rien. En fait, ils fonctionnent à plusieurs normes à la fois. Preuve en est qu'on y parvient parfois au centre en jouant la périphérie. Autrement dit, on peut jouer le jeu de l'exclusion sans sortir du système et, au contraire, en s'y enfonçant plus avant. Ou inversement : le meilleur moyen d'y faire carrière est de le prendre à contre-pied. Autrement dit : la contre-norme n'est jamais un bruit de la norme, elle est la même norme inversée, je veux dire jumelle. Si vous faites tourner un moteur à l'envers, vous ne le cassez pas, vous fabriquez un réfrigérateur. Depuis Bergson, qui a inventé toute cette affaire d'ouvert et de clos, d'intérieur et d'extérieur, les systèmes se sont mithridatisés en se faisant plus complexes. C'était prévu. Ils se sont renforcés en devenant plus tolérants. Ils sont acclimatés au révolutionnaire, au fou, au déviant, au dissident... Un organisme vit très bien avec ses microbes, il vit mieux, il est aguerri par eux. A la cruauté des systèmes à une norme et à leur geste d'exclusion, il faut ajouter l'implacable pouvoir des systèmes à plusieurs normes, à plusieurs variables groupant chaque fois une norme et sa contre-norme, et leur fonctionnement d'inclusion. D'un côté on tue, de l'autre on châtre. D'un côté on enferme, de l'autre on décore. La tolérance est de la panoplie de l'intolérance. Le génie, alors, ne défait jamais le système, il le généralise, il y introduit une variable supplémentaire, munie de sa contre-variable. Il ne met jamais la science en question, mais un de ses paradigmes ou avatars, et c'est cela, dit-on, la science, la suite rompue de ces avatars. Il ne met jamais la raison ou l'histoire en question, mais l'un de ses moments, ou états, ou cas singuliers, car c'est cela, dit-on, l'histoire ou la raison, la série discontinue des moments. Récupération du simple par le complexe. Mais ce n'est pas, je crois, parce que c'est plus complexe que ce n'est pas la même chose.

Ces descriptions ou ces phénoménologies, parfois logicisées,

souvent topologiques¹, répétées depuis presque un siècle sous une multiplicité d'apparences, expriment le système. Elles sont les voix du système. Elles font voir comment le transformer pour le renforcer. Comment utiliser l'exclusion ou la contre-norme pour enrichir une complexité. Supposons un observateur mobile. Il perçoit tout d'abord l'ensemble des messages opératoires, la conversation du banquet. Il s'approche de la frontière. Il a, de plus en plus, la voix du refoulé. La frontière qu'il traverse n'est pas linéaire. A l'extérieur, il n'entend que du bruit, le brouhaha que font les invités, le grignotement des dents des rongeurs. La frontière est large, elle est la couronne, le tore du renversement. Elle va du message à bruit refoulé au bruit à message refoulé. Le couple fluctue dans le tore. Le tore est l'espace de transformation du bruit en message et inversement, pour l'observateur.

Il en est de même pour tout banquet, pour tout système. Je me suis éloigné de la table (des dieux), j'écoute au téléphone mon nouvel interlocuteur. Auprès de l'écouteur, dans telle ou telle condition, notre message refoule, expulse, la rumeur du repas. Si je m'éloigne, la rumeur se redresse en conversation et le nouvel intervenant devient inaudible. Nouvelle couronne autour du système, nouveau tore, nouvelle bouteille, nouvel espace de transformation. Le festin des rats fait du bruit pour l'hôte, l'hôte fait du bruit pour les rats. Le bruit des uns tire l'autre du rêve, le réveil de l'autre tire les rats de leurs agapes. Je veux dire par là que les systèmes interfèrent.

Les philosophies dont je viens de parler jouent à ce monde imaginaire où il n'y a qu'un seul système, et où celui-ci n'est construit que sur une norme ou un principe uniques. En fait les systèmes sont tous très complexes, en fait, il y en a plusieurs. Elles jouent à ce monde idéal de lumière et d'ombre où il n'y a qu'un extérieur et qu'un intérieur, une ténèbre seulement et seulement une clarté. Ce

1. Ces notions d'ouvert et de clos, de clôture et d'enfermement, qui, depuis Bergson, servent d'opérateurs à la rhétorique d'histoire, ne sont souvent que des représentations dans l'espace, des projections dans une topologie à la Jordan, de la dialectique hégélienne. Au lieu de parler logiquement, on décrit un espace. Mais rien n'est changé par la transposition.

monde imaginaire est sur la lune. Sans atmosphère, un écran sépare l'espace en noir et blanc, fournaise et glacière, éblouissement aveuglant et opaque nuit. Dans les deux cas, nul n'y voit goutte. Or l'atmosphère, l'air, le milieu, font se diffuser la lumière, elle contourne les obstacles, elle éclaire l'envers des murs, festons autour des sources, dentelles au hasard. Il faudrait habiter au site ponctuel singulier de la source pour n'avoir que la lumière. Ou ôter le milieu. Faire le vide d'air, je ne sais. Dès que le milieu intervient, le rayon cherche sa fortune dans le monde, il court sa randonnée de force chaude et de hasard. On n'y voit jamais que parce qu'on y voit mal. Ça ne marche jamais que parce que ça marche mal. Tout système est un ensemble de messages, pour n'entendre que le message, il faudrait ne faire qu'un avec l'émetteur. Dès que l'amour fuit, reflue le bruit. Dès que le discours d'amour baisse, Alcibiade est à la porte, criant à tue-tête avec sa joueuse de flûte. Dès que nous sommes deux, il y a un milieu entre nous, le rayon s'y perd dans les lames de l'air, le message se perd dans les interceptions, il n'y a qu'espace de transformation. Le tore, la couronne dévorent le système. Il n'est pas besoin de s'en éloigner grandement pour qu'apparaisse le couple fluctuant message-bruit. Peut-être même je n'entends le message que parce que le bruit répand sa rumeur.

Tout à l'heure, je croyais qu'entre les systèmes, dans leurs intersections ou leurs interférences, dans un espace conditionnel où ils se trouvaient tous plongés, les transformations fondamentales s'opéraient. Je croyais que ma méthode était une randonnée dans l'espace transcendental de plongement. Qu'elle suivait les crêtes stochastiques, la dentelure des sierras, le cheminement capricieux du partage message-bruit. A un très faible déplacement près, j'entends une rumeur ou un message inchoatif, donc la crête est assez aiguë, mais pour demeurer sur elle, il faut beaucoup se déplacer dans la couronne ou dans le tore, ou dans l'intersection de ces volumes.

Ma méthode était bien une randonnée capricieuse, au sens que j'ai donné à ce mot ancien et nouveau, dans l'espace préjugé transcendental où les systèmes sont plongés.

Or les systèmes eux-mêmes ne sont pas si différents de ce

milieu lui-même. Le milieu n'est que le prolongement d'un système particulier. Le transcendental n'est que le prolongement dans le conditionnel d'un système de singularités. On peut appliquer au transcendental une analyse de l'espace de plongement. L'espace conditionnel n'est pas si différent de l'espace systématique. Et il est tout aussi relatif.

Espaces de transformation

Lieux singuliers, catégories ou phénomènes, pratiques ou objets ouvrés, placés ensemble sous le patronyme d'Hermès, tels étaient les espaces de transformation rencontrés d'abord.

L'interférence est un phénomène pour l'ouïe, le regard, la physique, c'est une métaphore et un art d'inventier. L'échangeur est un immeuble où les mobiles, invariants, sont triés quant au sens, par cela seul qu'ils se déplacent, une sorte de van à plusieurs trémies, où la transformation n'est que cinématique. Au carrefour, les morales branlent autour du col de décision, parfois des meurtres sont commis, et la bifurcation, d'espace et de logique, monte soudain au fantastique, et se charge de vieilles histoires où la parole est au plus près de sa naissance : on y change sa raison de vivre, on y change aussi de raison tout court. Le discours parle du parcours et suit ses erres. Le puits, le pont, le labyrinthe... sont vignettes ou figurines, jeux, stratégies, hasards et chances, circonstances, monuments bâtis ou construits, phénomènes aussi puisque la mort vient rôder dans la suite, mais fantasmes encore et pourtant théorèmes exacts de changements de phase. Riche série d'espaces divers, séparés, pour multiples transformations, peut-être la plus riche ou la plus baroque. A l'inverse, l'espace nu et chaotique de la lande normande, à Lessay, perd un peu, perd beaucoup des attributs trop définis d'un dieu trop déterminé quoique mobile, pour devenir simple, à la fois formel et concret. Comment passer la lande aux chemins obliques et aux références perdues ? Comment passer la mer ? Qu'est-ce que passer la mer ?

Images. L'espace de transformation comme tel émerge de ce bric-à-brac d'abondance, dont le mérite reste d'avoir pris en écharpe, en traverse, en diagonale, bien des distinctions usuelles et sottes de la philosophie. La traduction est, à la fois, une pratique et une théorie, la turbulence un phénomène stable-instable, où le fluide passe et demeure dans une forme hasardeusement fixe, l'organisme, mon corps, est maintenant, un échangeur de temps. Sur le stigmate du présent, plusieurs chronies se nouent. Je n'avais jamais rencontré, peut-être, que des espaces de transformation, lieux singuliers ou variétés étales. Dont la plus simple, absolument, est le vide, le vide où les atomes tombent, où, tout à coup, claque l'éclair du clinamen : soit un ordre amené à son état élémentaire, éléments de distribution pour un élément d'ordre, vide purgé de toute détermination, soit un transformateur amené à son état élémentaire, soit un opérateur minimal, différentielle d'angle, le plus petit des changements de sens. Alors paraît un deuxième ordre, volume dans la chute de fond amorcé par une volute petite accrochée à l'étincelle éclair de hasard. L'espace de transformation est ici amené aux premières simplicités, presque à l'état zéro, dans le théorique et dans le concret ; de là, pourtant, se forme un système global, un monde parmi l'univers des mondes. L'écart de performance est aussi large que l'origine est voisine de rien et la phase finale proche de la totalité. Soit la séquence : une distribution, un signal, un système. Le bruit de fond-chaos, un clin d'œil, le monde. Ainsi l'espace de transformation revenait à la physique et à des phénomènes usuels pour le regard ou l'ouïe.

Les états changent de phase, les systèmes changent d'état, par des transitions de phases ou d'états. Mais à considérer le système lui-même, il n'est jamais stable. Son équilibre est idéal, abstrait, jamais atteint. L'état, au sens premier du mot, est hors le temps. L'état est le contraire de l'histoire, celui-là tente de bloquer, de figer celle-ci. L'état est l'adversaire mortel de l'histoire. Et il peut la tuer. Nous n'en sommes pas loin. Le système, au sens premier du mot, est rare dans le temps. Il s'avance comme la poutre sur le mur décharné quand les vents se déchainent et que la terre tremble. Il tombe, il ne tombe pas, il se redresse, il tombe. Il s'use, il se dégrade, il est délité par le flot. Agrégation, il perd comme un

vase tissu de fissures. Un miracle réunit ses fragments et fait flamboyer sa synthèse, le temps le désagrège lentement. C'est cela exister, faire face à la mort, être en écart perpétuel à l'équilibre. Ces flux, ces flots, ces fleuves ne cessent jamais de courir ces terres lacunaires. Pour les dévorer, les parasiter, les nourrir et les faire vivre. La chute nous tue et nous crée. Nous dérivons sans faute vers le bruit, mais nous venons du bruit. L'oxygène alimente la chaleur de nos vies, mais le vieillissement est une oxydation. Ça marche parce que ça ne marche pas. Le système est très mal nommé. Peut-être n'y a-t-il pas, n'y a-t-il jamais eu de système. Dès que le monde est né commence sa transformation. Le système en lui-même est un espace de transformation. Cela est général. Il n'y a que des *métaboles*. Ce que nous prenons pour équilibre n'est qu'un ralentissement des processus métaboliques. Mon corps est échangeur de temps, il est parcouru de signaux et de bruits, de messages et de parasites. Il n'est pas exceptionnel dans le vaste monde. Cela reste vrai de l'animal et de la plante, de l'air et du cristal, de la cellule et de l'atome, des groupes et des objets construits. Transformation, déformation d'information.

Je croyais que les échangeurs étaient des intermédiaires, que l'interférence était à la frange, que le traducteur se plaçait entre les instances, que le pont reliait deux rives, que le parcours allait de la source au but. Il n'y a pas d'instances. Ou plutôt les instances, systèmes, rives, etc., sont à leur tour analysables en échangeurs, parcours, traductions et ainsi de suite. Il n'y a d'instances ou de systèmes que des boîtes noires. Lorsque nous ne comprenons pas, lorsque nous remettons notre science à plus tard, lorsque la chose est trop complexe pour les moyens du jour, lorsque nous plaçons tout dans une boîte noire temporaire, nous préjugeons qu'il s'agit d'un système. Quand nous pouvons enfin ouvrir la boîte nous la voyons fonctionner comme un espace de transformation. Il n'y a de systèmes, d'instances, de substances que de nos ignorances. Le système est le non-savoir. L'autre côté du non-savoir. Le non-savoir a un côté chaos et un côté système. Le savoir ponte ces deux rives. Le savoir comme tel est un espace de transformation.

Toute cette question est fractale.

Leibniz avait déjà dit le réel fractal, formé d'étangs et de poissons, pleins, à leur tour, de poissons et d'étangs, cela ne cessant pas. Mandelbrot le redit du monde, en inventant le mot et, sans doute, la chose. Je le dis du procès de la connaissance.

Repas de lune

Qui est le meilleur, le plus fort et le plus rusé, du renard ou du loup ? Je crois, quant à moi, qu'à jouer à ce jeu de compétition, qu'à jouer au plus fin, au plus puissant, au plus cruel, ces espèces ont disparu et vont laisser les hommes seuls à jouer encore à ce même jeu, de la destruction. Mais avant qu'il n'y ait plus de loup ni de renard, on pouvait se poser la question de l'intelligence. Cette question, tout justement, a tué les renards et les loups. Ésope a élu le goupil et La Fontaine élit le loup, les professeurs aiment cela, classer. Je les crois bien équivalents, et je crois que cela dépend. Tantôt c'est Achille, tantôt c'est Ulysse, tantôt penche la balance dans ce sens, tantôt elle change ses poids, vire au guindeau dans l'autre sens. Ce jeu est une machine qui va et vient, comme une pesette oscillante. Et c'est notre fléau.

Nous savons tous que, nue, la vérité réside au fond des puits. C'est là qu'il faut l'aller chercher, dit-on. Ce fut, un soir l'avis de Renard, après Thalès ou l'astronome. Penché sur la margelle il vit, pâle dans l'eau, la lune, ronde et pleine, qu'il prit pour fromage. Affamé, il saute dans un seau qui dégringole, dans un vacarme de ferraille, et qui efface le fromage dans un petit réseau de risées. Sa famine s'attise de cette stupide illusion. Comme la vérité s'enfuit des lieux où on la croit blottie ! Bref, Renard meurt de faim pendant une petite semaine. Un beau soir, par le télescope

à vue directe sur le ciel, il voit Maître Loup sur la même eau penché. Voyez le beau fromage, lui dit-il, j'en ai mangé un morceau de quartier, je vous invite à manger l'autre. Sur un tapis aquatique, le couvert se trouve mis. Prenez donc le deuxième seau par quoi vous ferez le voyage. Le loup descend par la machine qui remonte et sauve Maître Goupil. Qui était le plus bête ? Voyez donc la balance : le renard la semaine passée, Maître Loup aujourd'hui. Bête ? Que non pas. Qui croyait dur comme fer, et plus dur que l'autre, que la vérité pure et nue se trouvait là où on le lui avait enseigné ? Cela fluctue, cela oscille.

Je ne veux plus jouer. Ni au jeu du plus fin, ni au jeu de la vérité. On y meurt de faim, de froid, de noyade. Je veux manger du bon fromage. Non pas du meilleur, ni du vrai, racontés aux miroirs de l'image. Et je veux être sage. Et je veux ma petite part du banquet, l'objet.

Ils sont trois. Le goupil, malin, et le loup, stupide. Ils sont trois, deux idiots et la lune. Qui est le plus fort, qui est le plus sot ? La réponse à cette question tourne comme le treuil. Pendant que la balance branle, pendant que le trébuchet change et varie, douteux, pendant que la lutte à chances égales, à meurtres partagés, à issues réversibles, guinde l'histoire vers sa fin, pendant la durée de l'échange, l'échange d'armes et de ruses, de mérite, d'argent, de coups, de pouvoir, de paroles, de blessures, d'injures, de victoires et d'écrasements, de cadeaux, de lauriers, de caresses, de sang, de horions et d'assassinats, pendant l'échange qui n'en finit pas, pendant que le renard pendu vire le loup au haut et que le loup, niais dans le seau, guinde en haut le goupil, pendant que les sujets jouent à la balançoire, à se tuer de faim, à s'enterrer vivants, l'objet-fromage, lentement, monte au ciel ou descend au puits, devient une illusion, une image, une idée. On ne mange pas une image, on se combat jusqu'à la mort pour une idée. Plus la lutte

fait rage, et plus longtemps elle dure, plus disparaissent les objets. Dans un monde blasé de lumières et d'ombres, la guerre continue. L'histoire.

Ils sont trois. Deux symétriques et en rapport de forces, en alternance, en phase, comme la lune. Le maître et le quartier-maître. Qui donc croyait qu'en manœuvrant le treuil, tantôt dessus, tantôt dessous, ils finiraient par assécher le puits aux chaînes de la vérité ? ou l'histoire, par leur tourniquet dialectique ? Non, ce sont des dragueurs de lune.

Échange sans usage, et sujets sans objet.

Valeur d'abus.

Autrement. Les deux sujets du même désir sont infiniment éloignés de l'objet. Autrement. L'objet disparaît, illusoire, par clignotement des sujets, ou par leur meurtre réciproque. Autrement. C'est un festin, c'est un banquet interrompu. Autrement. Ce rapport entre les sujets peut être infini. On n'a jamais vu un seul treuil dont la chaîne soit infinie. Lorsqu'elle est déroulée, il faut, à nouveau, l'enrouler. Lorsqu'elle est enroulée, il faut la dérouler. Cela tourne, éternellement. Comme la lune. Autrement. Plus il y a guerre, plus il y a représentation. Inversement. Plus il y a représentation, plus la lutte fait rage. Autrement. La dialectique est la logique de la phénoménologie. C'est-à-dire de l'apparence. Lune, images de lune.

Autrement. Deux parasites parallèles n'ont à manger que d'illusions. Enfin : hyper-enfer des Danaïdes où les condamnées-sœurs se placent dans le seau.

Repas du seigneur au paradis

Je veux, pour un moment, parler du paradis. Soit un carré d'oignons, d'oseille, d'aubergines. Je dis mon goût, je tiens que le gourmand a ceci de commun avec les habitants du paradis persan qu'il aime le jardin, le jardin est son rêve. Il est facile, quasi vulgaire, d'aimer les sucres et les viandes, d'aimer les fruits et les gibiers. Mais la fève, le pissemil, le haricot et le navet ! Le haut goût est légume. Le reste est l'entourage, l'accompagnement, la cour de la reine aubergine. Je m'égaré. Voici le jardin et alentour des plates-bandes, l'espace était aménagé pour les fleurs de Margot, le bouquet dans sa tête, et la senteur des draps. Oignons et jasmins, la table et le lit, une seule fête, peut-être un seul jardin. Je m'égaré encore, mais il s'agissait d'un festin.

Quelqu'un de nouveau a troublé la fête, c'est le repas interrompu. Le lièvre mange la laitue. Je soupçonne le bon La Fontaine de vouloir dire, outre ce qu'il dit, que le rongeur dévaste les carrés, ce que je dis aussi, savoir qu'en un repas, la viande et même le gibier dérangent un peu bien le légume. Laissons cela. Qu'il dérange aussi l'amour à Margot. Laissons cela, vous dis-je. Il faut exclure le gêneur. Il est parasite, parasite de la relation du jardinier à son jardin, à son légume, à sa Margot. Il faut chasser le parasite. Le lièvre prédateur qui fait le parasite, comme un homme.

C'est le bon emploi du verbe chasser. Pousser dehors, débusquer, déloger. Congédier, purger, refouler. Nous refoulons ce qui nous gêne. Ce qui est refoulé, mais qui reste et demeure, parasite

encore la communication. Il faudra bien revenir là-dessus. Le lièvre est en tiers, il doit être exclu. Il doit être chassé. Je crains qu'on ait ici une origine de la chasse. On ne chasse, je crois, que ce qui doit être chassé. On chasse, au second sens, les animaux qu'on chasse, au premier. Au fond, il y a deux sortes d'animaux, ceux qu'on invite et ceux qu'on chasse. Les hôtes et les expulsés. Les domestiques et les sauvages. Le loup et le chien, au col pelé par le collier. On dit de l'hyène et de la grue qu'elles furent domestiquées puis chassées de céans. Pourquoi ? Je ne le sais, mais l'hyène, a-t-elle appris à cette occasion des conduites parasitaires, charognardes ? Il y a les bêtes que nous parasitons, et celles qui risquent de nous supplanter, que nous chassons, que nous éliminons par conséquent.

Ce refoulé me revient, il parasite ici mon propos. Telle force vient en tiers, que je refoule. Ce peut être mon père, ma mère, mon enfant, nous avons appris à tourner sans arrêt sur l'étoile à trois branches. Ce peut être ceci qui rompt la communication. Ce peut être un parasite au sens de la biologie, cet enfant que le père élève, nourricier, qui mange à la table du maître, qui gazouille gracieusement ; que la mère a porté, qui suçait le cordon et le sein, que la théorie charge des péchés du monde. Qui veut tuer son chien dit qu'il a la gale. Acarus ou sarcopte parasitaire. Pervers polymorphe, assassin de papa, violeur de sa mère : c'est le massacre des Innocents. Cacher l'Abraham par l'Œdipe, le bétier par l'enflure des pieds. Ce peut être le parasite au sens acoustique, fauteur de lapsus et de cuirs. La théorie analytique, obscurément, cherche, elle aussi, à rendre cohérents les trois sens de notre concept. La santé serait-elle silence des organes ? Et la maladie fait du bruit. Ça parle tout le temps, ça fait sans cesse du bruit à la porte pendant que nous sommes en train, ça ne cesse de gratter dans le grenier pendant notre sommeil, on se lève, on y va voir, il n'y a rien, on se recouche et ça recommence. La fête est troublée, le repas interrompu, toujours. Allons, déplaçons-nous à la campagne, où l'angoisse n'a rien corrompu encore : déplacement vers

un lieu purgé de parasites. Hélas ! ce sont les rats qui s'y déplacent, et cela recommence. Le parasite est bien ce refoulé, ce chassé qui revient toujours : voyez les rats, voyez le lièvre. En campagne tout aussitôt. L'autre se rit des pièges, des pierres, des bâtons. Expulsez-le, il retourne en ce lieu, inévitable. Sans doute, je trouve là une définition forte de la fonction parasitaire. Elle est inéluctable et comme nécessaire. La force qui l'exclut se renverse aussitôt pour la ramener. Ce qu'on refoule est toujours là.

Vous ne pourrez en fait le chasser qu'à la condition d'un autre parasite. Un parasite chasse l'autre, il le supplante. Le seigneur parasite Miraut qui chasse le bouquin. Cherchez le parasite qui rétablit la santé altérée. Altérée par un autre. Théorie ou pratique, ensemble de discours parasites, et parasités.

Que nous étions heureux, Margot, t'en souviens-tu, quand nos problèmes, comme on dit, n'étaient pas résolus.

Cela est général. Il n'y a jamais de silence, pris à la rigueur. Le bruit de fond est toujours là. Si la santé se définit par le silence, la santé n'existe pas. La santé demeure le couple message-bruit. Les systèmes marchent parce qu'ils ne marchent pas. Le non-fonctionnement demeure essentiel pour le fonctionnement. Et cela peut être formalisé. Soit deux stations et un canal. Elles échangent, comme on dit, des messages. Si la relation réussit, parfaite, optimale, immédiate, elle s'annule comme relation. Si elle est là, si elle existe, c'est qu'elle a échoué. Elle n'est que médiation. La relation est la non-relation. Et c'est cela, le parasite. Le canal amène le flux, mais il ne peut s'effacer comme canal, et il freine le flux peu ou prou. Or la communication parfaite, réussie, optimale, ne tiendrait plus compte d'aucune médiation. Et le canal disparaît, dans l'immédiateté. Il n'y aurait plus, nulle part, d'espaces de transformation. S'il y a des canaux, alors il y a du bruit. Pas de canal sans bruit. Le réel n'est pas rationnel. La relation optimale serait la relation nulle. Par définition elle n'existe pas ; si elle existe, elle est inobservables.

C'est le paradoxe du parasite. Il est tout simple, mais de grande conséquence. Le parasite est l'être de la relation. Il est nécessaire

à la relation, inéluctable par le renversement de la force qui tente de l'exclure. Or cette relation est la non-relation. Le parasite est être et non-être à la fois. Non pas être et non-être qui sont des noms (ou des non-noms) de stations ; mais flèche et non-flèche, relation et non-relation. D'où ses métamorphoses, et la difficulté de le saisir. L'ancienne topique s'appuyait sur une ontologie, celle-ci est de la pure, de la simple et de la seule relation. *Le Sophiste* et *le Politique* sont intérieurs au fonctionnement des *Dialogues*. De même *le Banquet*, l'ancien, et celui-ci, aussi. Pardon : le sophiste et le politique sont intercepteurs de toute relation en général, ils sont la relation même et, je l'ai dit, le collectif. Le parasite est être et non-être, relation et non-relation. Ainsi le politique, par exemple. Rien n'existe plus que lui, puisqu'il est toujours là, dans nos relations et le système où nous vivons, et pourtant rien n'existe moins que lui, puisqu'un certain bruit le fait immédiatement disparaître, au-dessus du seuil de son accoutumance et de la nôtre. Il est lui-même un bruit du système qui ne peut être supplanté que par le bruit. Ainsi le bruit, je passe ici des sciences humaines aux sciences exactes et inversement, mon discours demeurant invariant, ainsi le bruit est chute dans le désordre, ainsi le bruit est le début d'un ordre. J'y reviendrai, inévitablement.

Nous repartons au paradis, en persan, l'enclos du seigneur. Il faut en exclure le lièvre, il faut en chasser nos premiers parents, qui ont mangé, tout justement, le fruit à l'arbre du seigneur. Banquet interrompu, le tout premier festin. Ils sont déjà tous là, en groupe, à l'aube de l'histoire. Les deux, bientôt nus, de la relation, où l'autre est tellement même qu'il est tiré de la côte du même, le tiers intervenant. Les hôtes parasites sont chassés. Il faudra revenir au paradis perdu, où les tiers sont Diable et Bon Dieu. Que je sache, eux y sont restés. Je connais maintenant le chemin pour y revenir, il n'est plus ni perdu ni promis. Ce lièvre est sorcier, dit le demi-manant à son seigneur à lui, roitelet du bourg, demi-bourgeois et demi-hobereau, roitelet du bourg mais surtout de la chasse, il est sorcier, vous dis-je, il se joue de ma force, il se

rit de mes ruses. Il est sorcier, le mot est bon. Il est Diable, nous y voici, nous voici revenus en des lieux connus. René Girard nous a enseigné comment le chassé devient Dieu, comment il devient Diable aussi. En équilibre sur la crête, pas encore expulsée, devant l'être bientôt, pas encore victime et se gobergeant à loisir, à plaisir, en attendant la mort, le lynchage dans la foule et le tintamarre, la bête est à la fois Dieu et Diable : sorcière. Elle est en tiers, elle est le moyen terme entre le jardinier demi-bourgeois et son jardin ou sa Margot, et elle a les moyens, la capacité, le pouvoir de tenir tête à ses assauts. Elle a un pouvoir thaumaturge. Qui ne peut être supplanté que par un autre pouvoir thaumaturge.

Je reprends plus haut, en feed-back. Soit deux stations et un canal. Elles échangent, comme on dit, des messages. Or le nécessaire du canal, c'est le tiers. La relation est là, en troisième, et elle est là, première. Il n'y aura d'échanges possibles qu'à la condition, évidente, d'instaurer une relation. Donc le troisième homme est bien préalable à l'échange. Antérieur et conditionnel. Le parasite précède l'échangeur, le cambiste, je ne sais comment le nommer. La relation parasitaire précède l'échange en général. Il y a toujours un lièvre dans le jardin. Il y a toujours eu un lièvre, même lorsque le clos était en friche, que Margot était vierge, et que personne n'était là. Pour la simple raison que celui qui ramasse l'herbe pour les lapins est un lapin aussi, et que le jardinier bourgeois et manant est aussi un lièvre, en quelque manière. L'un fait des trous et l'autre des sillons. Et c'est pourquoi la relation d'échange est toujours dangereuse, que le don y est un dommage, et qu'elle peut croître jusqu'à la catastrophe. Elle passe avant tout sur un terrain miné. Les choses échangées transitent sur un canal déjà parasité. La balance de l'échange est tarée, elle est montée sur un fléau. L'échange est toujours calculé, compte tenu d'une relation sans échange, abusive. Le terme abusif est un terme d'usage. L'abus n'empêche pas l'usage. La *valeur d'abus*, consommation complète et sans retour, précède les valeurs et d'usage et d'échange. C'est simplement la flèche dans un sens et un seul.

Donc, le Quirinus des laitues, parasité par le Jupiter des bouquins, thaumaturge, va quérir aussitôt le Mars du château proche, le suzerain de son enclos. Où l'on voit se constituer la théorie des trois fonctions où chacune, je crois, parasite le rapport des deux autres. Elle est montée sur notre diagramme à trois tranches. Je n'en suis pas très sûr encore, faute d'avoir examiné assez ce qu'est un producteur. Un producteur, est-ce un reproducteur ? Il ne serait aussi que parasite. Il y a là encore toute une ruche de questions. Mars arrive aussitôt que requis, l'ange à l'épée de feu, c'est son métier de chasser, aux deux sens de ce mot. Va-t-il se jeter, à la course, rapide et léger, sur les traces du lièvre ? Lisez Xéophon l'admirable, vous y verrez, surprise, les nobles grecs courir le lièvre, à pied. Courir après un tel coureur, je voudrais voir mes contemporains, cuirassés comme pour Azincourt, et armés jusqu'à la moustache, pour exterminer ce qui est déjà mort, Tartarin plus le Bourgeois Gentilhomme plus Tintin au Congo quand il s'agit de safaris, je voudrais enfin les voir courir derrière l'antilope, la gazelle ou le phacochère. Ils deviendraient joueurs d'échecs et ne saccageraient plus notre monde. Je m'égare, toujours courant à la suite du parasite. Non, le seigneur ne bouge pas, tout aussi peu que le chasseur français. Il lance Miraut sur le lièvre. Tiens, le chasseur est parasite. Et il est parasite, d'abord. Non pas seulement le chassé, mais le chasseur, vous dis-je. Il fait faire au chien (respectivement au faucon, à l'épervier) ce qu'il ne sait ou peut pas faire. La chasse est tout d'abord un art cynégétique. Le mot le dit : conduire des chiens. Des chiens, une meute, des chevaux, des oiseaux de proie. Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés. Le seigneur, le chasseur, est un Mars pour la frime, ou plutôt Mars n'est que la guerre par esclaves interposés. Comme le chasseur a des chiens, le guerrier a des hommes. On ne les appelle hommes que dans ce cas. Taïaut ! Miraut. Debout, les morts !

Deuxième festin. Le premier, je l'ai dit, était de légume. C'était celui de Quirinus. Je crains que ce n'ait été aussi celui de Caïn, cultivateur du sol, et donateur sacrificiel de prémices florales. Végétarien. Le deuxième est de viandes, pour Mars : on fricasse — de quand sont vos jambons ? — de viandes et de vins. Abel est passé là, l'élevage a supplanté l'agriculture, on offre en sacrifice les prémices du troupeau. Quirinus est double, au moins. Ici, se rapproche de Mars, sanguinaire mangeur de viandes. Ce repas ne sera pas interrompu. Le seigneur est, pour le moment, le parasite le plus fort.

Le seigneur parasite Miraut pour attraper le lièvre, parasite le jardinier pour caresser Margot, parasite la production pour manger à sa guise. C'est bien la parabole du cheval s'étant voulu venger du cerf. Il commande chez l'hôte. Toujours ce beau mystère de l'invité du maître qui devient le maître du maître.

Entendez maintenant pourquoi la chasse à courre a besoin de musique, et pourquoi le cor sonne faux. Il annonce à grands fracas au gibier apeuré que ce n'est pas l'homme qui chasse, mais les chiens, les chevaux, les faucons, bêtes mieux éduquées. Il annonce de loin son tintamarre parasite. Allons, disons le mot, il paie de mots, de sons et de signaux. Il paie de logiciel son bénéfice matériel. Comme la mouche, il fait du bruit. Excite les chiens et chevaux de la voix, souffle au sifflet pour le faucon, et donne de la trompe et du cor, pour que détaillent, rapides, les rats.

Je dirai, nous aurons à dire ce que signifie propre, lorsque nous possérons une terre, un jardin, une niche. Il faudra dire aussi après Rousseau ce que signifie le clos et l'ouvert. Le jardinier possède un jardin propre et le clos qui le jouxte. Il ne fut pas le premier, je le crois, à fermer cet espace et à dire ceci est à moi. Ceci est à moi parce que c'est fermé. Ceci n'est plus à moi, est moins à moi s'il y a un trou dans la haie, non pas un trou mais une plaie.

Ce jardin est un peu mon corps, ou le prolongement de mon corps propre. Il est en ordre, et il ne sera plus à moi, il sera moins à moi dans un état piteux. Il faudra revenir sur ce propre.

Le jardinier propriétaire fait croître ses légumes pour le potage et ses fleurs pour le sein de Margot. Je dirai plus tard que si l'éleveur est parasite de la faune, de partie de la faune, l'agriculteur parasite, à son tour, partie de la flore. Ou mieux il est parasite de leur reproduction. La production des systèmes vivants est leur reproduction. L'agriculture et l'élevage sont des pratiques parasites de la reproduction des vivants. L'arbre et la vache nous ont dit que l'homme jamais n'avait rendu ni reconnu les dons de flore ni de faune. Il en use et abuse, il n'échange pas avec elles. Il donne à manger aux bêtes, dites-vous ? Oui-da, il donne de la flore à la faune, de la faune à la faune, de l'inerte à la flore. Que donne-t-il, de lui ? Se donne-t-il lui-même à manger ? Celui qui le fera, dira une parole immémoriale. Une parole unique, d'hôte. Ou d'hostie ?

Le jardinier n'a que son corps et les prolongements de son corps, comme on dit en philosophie, je veux dire en classe. Il jardine, le potager pour le potage, il élève cochons et poulets, pour les jambons et pour la fricassée, il garde Margot près de lui. Je ne sais plus qui est Margot, maîtresse ou fille. Le jardin de Vénus, ou le jardin de mon père, les lilas sont fleuris. Je suis perdu, dans ce carillon de jardins. Il court le lièvre, il le court comme il bêche les planches ou appelle le coq. A la main, à la voix. Au moyen de bâtons et de pierres. Il fouaille le terrier, lapide le bolide qui boule. Cette chasse, directe, est inefficace. Il le chasse au moyen de pièges. Si j'ose dire, aux pieds. Le piège est pédieux, on le sait. Œdipe. Je n'ai pas le temps d'en parler tout de suite. A suivre. Pourquoi ces chasses ne sont-elles pas efficaces ? Parce que le manant ne dispose ni de Miraut, ni de chiens, ni de chevaux, ni de valets, comme en a le Bourgeois Gentilhomme. Le seigneur chasse-t-il ? Je ne sais pas, non plus. Je ne sais ce que c'est que chasser. Qui sonne et crie dans le grand tintamarre à courre ? La trompe et le cor. Qui galope ? Le cheval. Qui force et mord ? La meute. Qui organise la battue ? Les valets rabatteurs. Celui qui chasse enfin fait donc tout sans rien faire. J'aime de plus en plus

les élèves de Xénophon. Qu'échange le chasseur avec les chevaux et les chiens, les valets, les sonneurs, les piqueurs et les louvetiers ? Avec les fauconniers ? Que fait-il ici, le seigneur ? Ce que fait le jardinier. Mars et Quirinus seraient-ils jumeaux ?

Le seigneur et le jardinier ne sont pas si différents qu'a voulu nous le faire croire, à l'école primaire qu'elle avait fondée pour que nous y croyions, la bourgeoisie toute-puissante. Elle nous pousse encore à prendre la Bastille, les châteaux et les évêchés, pour que nous n'ayons pas l'idée simple de prendre son pouvoir absolu et ses coffres-forts. Le jardinier demi-manant est un demi-bourgeois ; le seigneur est du bourg, demi-bourgeois et demi-noble. Ces demis se rapportent ou s'additionnent. Quand naîtra le bourgeois, il agitera le noble (et le clergé) comme leurre au nez des manants. Il jouira en tiers de leur lutte inutile. Il parasitera un combat vain parce que achevé, archaïque, entretenu par lui, et mis par lui au-devant du décor. Il peut donc arriver qu'une classe dominante jouisse en paix d'une lutte des classes. Jeu à trois où l'un fait jouer les deux autres.

Ici l'intersection seigneur-jardinier n'est pas vide, ils sont tous deux bourgeois ensemble. Je recommence : le jardinier parasite les choux, de cela le seigneur s'abstient. La noblesse ne serait-elle ni potagère ni légumière ? Le jardinier, toujours, parasite cochons et poulets, le seigneur les chevaux et les chiens, tous animaux dans les deux cas, comestibles ou non comestibles. La différence, ici, éclate aux esprits, elle est dans la médiation et la médiation seulement. Chevaux et chiens sont des médiats, des médiateurs, que sais-je. L'homme des jardins est de l'immédiat. Les choux venus vont à la soupe et les cochons gras au saloir. Belle, déjà, la médiation de leur attente. Il faut déjà différer le désir, pour cultiver, pour éllever. Il faut déjà différer de manger, pour choisir la semence ou croiser les races, biner, repiquer, nourrir et châtrer. Le jardinier, comme parasite, est déjà l'homme du médiat. Mais du médiat portant directement sur ce dont il s'agit à table. Le porc et le chou pour plus tard mais tout de même le porc et le chou. Morale de la fourmi, non de la cigale. La cigale vient d'échouer, elle n'a pu payer, de son chant d'été, mouche ni chou pour passer l'hiver. Danger de jouer le médiat sur le médiat. La cigale est

expulsée, comme parasite reconnu. Or le seigneur chante, lui aussi : sonne de la trompe et du cor, siffle ses chiens, excite ses chevaux, tout un tintamarre étonnant. Il est seigneur des médiations. Et c'est pourquoi d'abord il laisse les légumes. Que faire avec la flore, sinon aller au but, directement, sans boucle : manger. Le maître diffère de manger à un degré de plus que le jardinier. Il diffère de différer. Celui qui diffère est toujours le maître. Voici le moment des cigales, voici le temps venu où la cigale gagne. Où le mot, où le bruit, où la voix, où le cri vont l'emporter sur la substance et sur la chose. Le seigneur a le temps, il attend. Il ne stocke ni porc ni oseille, ni le chapon ni l'aubergine, il forme des meutes, il peuple l'écurie. Le chien va où le maître dit, le chien revient, porteur de la perdrix, le cheval court, il saute, il galope et trotte, le maître siffle, crie, chante, appelle, nomme. Nuit et jour, à tout venant, il chante, ne vous déplaise. Il expérimente la puissance du logiciel. Il dresse, il dompte, il mate. Il dresse les chevaux et les chiens qui dressent les oreilles. Il dresse les valets et les gens les uns contre les autres. A la voix. Le jardinier a la main, le seigneur a la voix. Que sont les chevaux ou les chiens par rapport aux bêtes de basse-cour ? Des relations. Plus forte est la voix, plus longue est la relation. Chevaux et chiens la multiplient parfois jusqu'à l'inaccessible : je veux dire le monde. Le jardinier met la main à la pâte de l'immédiat. Le seigneur fait porter sa voix à distance de médiat. Le jardinier ferme son clos où tout est à portée de main. Le seigneur trouve la haie pour que passent les chiens, pour établir des relations, pour sortir du jardin à cheval. Maître de l'enclos, maître de l'ouvert. De quoi fut le vrai fondateur le premier qui, ayant trouvé une haie qui fermait un enclos, s'avisa de dire : ceci est mon passage, et trouva des jardiniers assez faibles pour le croire, pour le laisser faire, voire pour l'appeler ? Opposition du voyageur et du casanier, du pasteur et du paysan, du droit de passage et du droit de propriété.

Mais il y a deux agricultures. La deuxième est celle des fleurs, si la première est celle du potage. On diffère encore de manger, pour un autre motif, plus doux. Le bouquet de Margot, le jasmin, aussi, est une relation. De nouveau, elle est assez proche, bientôt elle est immédiate, elle est l'immédiateté même. Il y a deux agri-

cultures, mais il n'y en a qu'une, au bout de tous les comptes. Cela s'appelle la culture. La nappe et le drap.

Mais il y a deux élevages. Deux élevages irréductibles. Celui de la basse-cour et celui de la chasse à courre. Pour manger, pour courir après celui qui sera mangé. Celui de la basse-cour et celui du travail. Pour manger, pour préparer de quoi manger. Il y a deux parasitages. Le premier, plus direct, quoique très astucieux et retors, le second, plus médiat, thématise la relation, la complique, l'élève aux relations de relations. Comme si on inventait là le para-parasite, comme si on décalait le décalage, comme si on s'écartait encore de l'écart. Ruse première, et ruse de la ruse, cela bientôt n'en finira pas. Faire d'abord, puis faire faire. De la main à la voix, de l'aveugle au paralytique, le redoublement passe au logiciel. Cybernétique, de nouveau. Tout à coup, je vois qu'il n'y avait pas de travail avant qu'il n'y ait eu un commandement. Le jardinier jouit, sans son seigneur, il jouit de l'oseille, il jouit de Margot. La fruition du fruit. Bien sûr, cette valeur d'usage est totalement idéale, elle est exactement paradisiaque. Il faudrait, pour qu'elle ait lieu et temps, la fermeture absolue du système. Or il est ouvert, puisque le lièvre est advenu. Qu'il y ait toujours un lièvre au jardin, un pou de vigne dans les pampres, ou un serpent au paradis prouve qu'ils sont ouverts. Il faudrait ôter toute relation, monade sans trou ni porte. Encore ne ferait-elle pas d'usage, puisqu'elle n'aurait plus aucun rapport avec cela dont elle jouit. Elle tirerait tout de son fond. Cela dont on jouit, on a rapport à lui, donc on le parasite. Le revenu, le fruit du jardinier, ne revient jamais à qui l'offre. C'est un beau mensonge que de le nommer revenu. C'est un abus de mot, et c'est l'abus des choses. L'originelle relation est d'abus. Elle ne cesse pas. Elle est contemporaine de la relation, elle est la relation même, et l'ouverture du système. Pour entrer au jardin, de quel droit, je vous prie, le lièvre et le serpent ont-ils pratiqué une porte ? Par ce trou est passée l'histoire. Par ce trou sortent le cheval et le seigneur. Par cette porte-plaie sont sortis nos premiers parents, éveillés blessés de leur réjouissance éternitaire, tombés de leur envol supralapsaire. Le système est ouvert, c'est le seul réel, il y a toujours des relations, et des parasites. Le trou, la médiation, pour aller loin, avec les chiens, sur les chevaux.

Je suis ici, seul, dans mon jardin. Mon carreau et ma planche sont ma page blanche, ma houe est ma plume, j'aligne des sillons pour l'ensemencement. Je suis cultivateur, comme mon père, à bureau fermé, à champ clos, nous ne faisons de mal à personne. Vouloir faire du bien est si cruel, souvent. J'avoue n'avoir jamais travaillé, j'ai cette chance inconcevable, inouïe et miraculeuse, d'ignorer le travail. Là, croissent à plaisir l'intuition et la joie. Un bonheur de plume, parfois, faire un bouquet pour sa fête à Margot. Je n'ai jamais cherché plus loin que le potage, un cordonnier pour les enfants et du dessert pour le dimanche. Beau, mon beau doux jardin de ferveur, de prière continuée, mon attente de l'aube et l'espérance de lumière. Avant le jour, je suis tendu vers la révélation, blanche. Le temps est dense, incandescent. L'espace est transparent. Je vois le sourire innombrable du monde. Je ne travaille pas, je voudrais être au paradis. Mais la haie fourmille de plaies. J'écris. Par exemple, il faut bien que je nomme, comme Adam les premières bêtes. Et le tintamarre commence, messages et bruits. Le tohu-bohu d'où tout est venu n'a jamais cessé. Il traverse l'espace et le temps. Le désordre engendre l'ordre et le traverse. Nous ne bougeons pas, ni moi ni Margot, et pourtant mille seigneurs sont là, que nous n'avons point appelés, qui nous proposent de chasser le lièvre du désordre. A la porte de ma salle, ils font du bruit, interminablement. Ils traversent à cheval cette page, lancent leur meute dans mes mots, leurs batteurs, leurs sonneurs, leurs piqueurs dans mes phrases. Du coup, je travaille. Et je travaille à mort pour qu'il reste du transparent dans tout ce gâchis, pour sauvegarder un peu de lumière dans ce salmigondis. Je suis chassé du paradis, je travaille, je vais mourir, noyé par le désordre, j'accouche au milieu des douleurs, j'ai perdu l'immortalité.

Le travail

Qu'est-ce que le travail ? Sans aucun doute, il est lutte contre le bruit. Si nous laissons faire sans intervenir, les écuries s'encombreront de fumier, le renard vient manger les poules, et le phylloxéra traverse les mers pour assécher les feuilles des sarments. Le canal se charge de vase. Vous voyez bien, à basse mer, ce port comblé de sable. Bientôt, les vaisseaux ne passeront plus. Les choses se mélangent, n'agitez donc pas, ne tournez pas la cuiller, le sucre fond dans l'eau, inévitablement. Il y a, parfois, des mélanges qui nous arrangent, mais la plupart sont obstructions ou embarras. Travailler, c'est trier. Le démon de Maxwell est inévitable, tout autant que le parasite. Hélas ! ils sont peut-être des jumeaux. Il existe un fondement objectif du travail. Sans lui, la dérive temporelle vers le désordre ou la complexité serait plus rapide. Contrairement à tout ce qu'on dit, en philosophie classique et contemporaine, les hommes ne sont pas les seuls à travailler. Nous ne sommes jamais si exceptionnels. Les animaux travaillent, les organismes vivants aussi bien. Je veux dire que la vie travaille. Qu'elle est vie par la lutte contre la tendance à la mort, par le tri, par l'activité du démon de Maxwell. L'organisme reçoit de l'ordre et de l'énergie, les triture, les trie, les classe et reforme son ordre propre et sa propre énergie en éliminant les déchets. Un meunier fait-il autrement ? Le traitement des granulats de fleuve est-il une autre activité ? Qu'est-ce donc qu'une production quelconque, en usine ? On dira que nous projetons dans un système naturel notre propre organisation du travail. Peut-être. J'ai tendance à penser

que nous ne trouvons pas ici une cause et un effet, mais deux effets parallèles ou un cercle de cause-effet. Bref. Je ne vois plus la différence entre l'abeille et l'architecte.

L'œuvre, tout à l'heure, coule de moi comme du miel, comme le fil de l'araignée, je ne sais de quel ordre externe j'ai nourri cet ordre second, mon corps est un transformateur de soi, mais aussi un transformateur pour cette cire de langage, sécrétion longue issue de mes cinq doigts, je travaille comme une bête, je ne travaille pas, ça vient à loisir, à plaisir, comme je me doute qu'une bête fait quand elle est conduite par son instinct, quand elle est, comme on dit, une bête à ceci, une bête à cela, je m'extravase, exactement, et c'est l'extase, l'écart à l'équilibre tout ordinaire du vivant. Je suis une abeille ou une araignée, un arbre. Je ne vois plus la différence entre l'œuvre et la sécrétion. Mais le bruit est aussitôt là. Dans les actes mêmes où un ordre se pose et se range. Le tohu-bohu de l'état zéro, avant le jour premier, perdure le long de la semaine, et traverse le paradis même. La toile d'araignée perd les angles de ses spirales, les carrés d'oseille et de choux sont écornés par le lièvre, il n'y a pas de miel sans cire ni de discours sans de l'obscur. Mais, de nouveau, il ne s'agit pas même de cet état second. La fabrication même de l'ordre, la sécrétion, l'organisme même qui se charge de la production sont en lutte, pour exister, contre une rumeur qui ne cesse pas, contre un entraînement vers la mortelle fortune des mélanges. Travaillent donc éperdument à déplacer vers un amont de cet entraînement le point d'application des forces en jeu.

Les systèmes vivants sont en travaux, sont des travaux. L'acte d'écrire ce livre et la vie de celui qui l'écrit sont une seule et même action. Cette écriture même et ce corps. Porter l'aussière sur la bitte amont par rapport au fleuve qui coule. Travail mécanique : déplacer le point d'application de la force ; thermodynamique : remonter l'entropie ; informationnel : pouvoir distinguer les deux points. La vie, le système organique, est cette page même, la vie est ce Carré de choux, ces ruches et ces toiles, ordres fragiles, frêles, prêts à se déliter, qui refusent la déjection. La mort est toujours d'accepter la mort. La mort est la fin de l'œuvre. La vie est œuvre, simplement, et l'œuvre est la vie même.

Certaines ombres errent, pâles, cadavres sans œuvre, dans un monde semblant aux arrière-mondes, quasi déjà morts, et d'autant plus avides, assoiffés, du sang frais de ceux qui produisent une œuvre. Innombrables aspioles, brucolaques sans nombre, attachés en paquets grouillants sur les corps assez rares des ouvriers, de ceux qui ouvrent. A chaque œuvre majeure est rattachée la descente aux enfers comme indice sûr qu'il y a œuvre. Dès qu'apparaît un Homère, un Virgile, un Platon, leur corps odysséen traverse les champs blêmes où les âmes boivent le sang. Tous sont des hôtes. Ils se donnent eux-mêmes à manger ou à boire dans leurs propres écrits. A leurs contemporains et à leurs successeurs. La vie a tant besoin d'œuvre qu'il faut, pour survivre, ou la faire soi-même ou la chercher ailleurs. On peut accepter d'être tributaire. C'est ainsi que le parasite se condamne lui-même à mort, se condamne au moins à disparaître si Ulysse ne passe pas. Celui qui fait une œuvre a rapport à la vie, marche entre ciel et sol, sort des abîmes infernaux quand il le décide, connaît le chemin qui délivre des souterrains, le chemin de l'œuvre. Les grands corps pâles sans œuvre, rivés à la mort, attendent, sous les plaques de marbre, que les vivants passent à leur portée. Ils organisent un enfer tout à fait policé, où ils condamnent des populations entières à vivre sans œuvre, ils les condamnent donc à mort, et ils condamnent les vivants, tout liés à leur œuvre, à leur donner leur chair et leur sang. Ils ont accepté la mort, la leur et celle des autres. On peut toujours accepter que les veines s'envasent, comme les ports et les canaux. On peut accepter que la communication se tarisse. Dès que Prométhée dépose le feu, un aigle lui déchire le foie. La mort est toujours un suicide. Les démons de Maxwell suspendent leurs travaux.

La vie travaille, la vie est œuvre, la vie est travail, énergie, puissance, information. Il est impossible de transposer la description en un discours éthique. Il en est ainsi, en effet, doit-il en être ainsi, je ne sais. Le travail de la vie est une œuvre et un ordre, mais il ne se fait pas sans emprunter ailleurs de l'ordre. Il fait de l'ordre ici mais en défait un autre là. Et il renforce le désordre et le bruit. C'est un travail considérable de chasser le lièvre de son jardin, pour que l'ordonnance des laitues soit améliorée, mais le sei-

gneur fait du dégât, ce qui veut dire qu'il s'installe à demeure, pour faire sa cour à Margot, dévorer les jambons, supplanter l'amateur du jardin. Il s'y installe comme un lièvre, mais comme un lièvre carnassier. Un parasite chasse l'autre, comme un désordre chasse l'autre. Le seigneur ne pillera pas l'oseille, mais la cour et la basse-cour. Le parasite remplaçant change de registre. Il change d'ordre, il ajoute une médiation. Il mange les poules qui picorent le grain. Il dévore la faune qui dévore la flore. Non qu'il change de lieu dans le jardin même, mais il ajoute une boucle de plus dans le système parasitaire. Il en accroît la complexité. La Fontaine évalue en nombre cette mutation. Une heure du second vaut un siècle de toute l'espèce. Comme si un individu était une espèce, comme si l'unité de son temps valait l'histoire : un siècle, une ère, une époque d'histoire, de l'espèce à quoi il est comparé. On change d'ordre au sens que ce mot prend lorsqu'on dit ordre de grandeur. Le parasite humain est d'un autre ordre par rapport à ce parasite animal : celui-ci est un, celui-là est ensemble, celui-ci est temps, celui-là est histoire, celui-ci est jardin, celui-là est province. Détruire un jardin ou détruire un monde.

Les choses ne sont pas encore morales, mais elles deviennent sérieuses. Cultiver son jardin, mais tout d'abord ne pas détruire le jardin, ne pas laisser le jardin se détruire. Le mot grec pour dire l'ivraie, ou la mauvaise herbe, est le mot zizanie. Introduire la zizanie, la mauvaise herbe, le lièvre enfin. Ce livre, on l'a compris, est le livre du mal, le livre du problème du mal. Ne chassez pas le lièvre, il vous y faudrait toute la compagnie Saint-Hubert. Ne chassez pas le lièvre, vous finiriez comme saint Julien. Qui fut chasseur, puis hospitalier. Qui, à force de chasser tous les animaux, se mit à inviter les hommes. Qui, à force d'exclure, se mit à inclure. Bonjour, le lièvre, reste ici. Tant qu'on a la chance d'avoir un lièvre, de n'avoir qu'un lièvre dans son jardin, autant faire bon ménage avec lui. On n'extermine pas les microbes, voilà une sagesse, on en fait du fromage, on ensemente le lait de ces pestilences pour en tirer l'ambroisie des dieux. Le lièvre est un sorcier, un diable, mais — que diable — un bon diable. Tous les autres sont pires, je crois. La tolérance commence dès ici, et la morale, peut-

être bien. Jupiter, Mars et Quirinus étaient interchangeables. Ils ne savaient que chasser les parasites.

Je voudrais savoir qui détruit le jardin. Décidément, il y aurait deux types de travail. Les moralistes de la société du travail deviennent, ces jours-ci, dangereux.

Que nous étions heureux, Margot, t'en souviens-tu, quand nos problèmes, comme on dit, n'étaient pas résolus...

Nos parents ont été exclus du paradis. Je l'ai quitté aussi, nous avons tous été chassés. Plus nous chassons, plus nous sommes chassés. Plus nous excluons, plus nous sommes exclus. Or, nous passons notre vie à exclure.

Nos parents ont été exclus du paradis. Tu travailleras, tu accoucheras, tu mourras. Répétitions ou redondances.

Le petit d'homme né ou naissant est chassé par sa mère. La naissance est une exclusion, l'accouchement est un congé. Ostracisme, quarantaine, bannissement. Puissent les dieux faire que tout exil soit une naissance, et tout renvoi un accouchement. Le petit parasite protélien est éliminé par sa bonne hôtesse. Il est chassé du paradis.

Le vieillard, le mourant, l'accidenté, l'agonisant quittent le festin de la vie. Voici qu'ils remboursent au cycle de l'azote, au milieu, à l'environnement les quatre atomes de base qu'ils avaient empruntés, plus quelques terres rares, dont ils étaient pétris. Retour au monde et seul paiement. Revenir aux poussières élémentaires, cesser brusquement de parasiter le banquet vital. Le moribond est exclu alors de l'hôte-monde. Il est chassé du paradis.

Entre ces deux congés, entre ces deux repas, nous ne cessons de travailler comme j'ai dit : exclure le mildiou pour boire le vin de la vigne, exclure le lièvre pour manger l'oseille au maigre ou au gras, ôter le désordre et le bruit des choses pour imposer notre

ordre à nous. Ne cesser de chasser des êtres de leur paradis, ne cesser d'en être chassé par les autres.

Répétitions et redondances. Il n'y a jamais eu qu'une seule malédiction. Elle recommence, indéfiniment.

Être chassé des abords de cet arbre. Être exclu du savoir. Un interdit est ce qui est dit « entre », au milieu du canal. Le parasite est toujours là, entre l'être et l'acte de connaissance. Le serpent indéfiniment déroulé, enroulé, entre nous et le monde.

Je quitterai la vie comme je me suis levé mille fois de table. J'aurai perçu un bruit, à la porte, il interrompra le festin, je le reconnaîtrai. Je ne sais pas si une cloche sonne ou si une voix retentit, je ne sais si un souffle de vent fera le signal. Je sais que je comprendrai.

Il faudra que je me retourne, un moment. Avant de suivre cet éclat, chercher des yeux mon hôte, et lui sourire, être courtois, ne pas quitter les lieux sans avoir dit merci à qui m'a invité.

Ai-je été, à mon tour, un hôte convenable ? Ai-je assez payé cette chance, d'être ici assis, dans le jour et la nuit, par quelques paroles volantes, par des notes allègres, par des mots ou des sons tenus ? Ai-je assez soutenu la conversation ? D'un coup, maintenant, je peux tout rembourser, peut-être. Vite, un instant court où la voix vaut la vie.

Merci à qui ? Où êtes-vous, mon hôte ? Qui donc m'a invité ici ? Je ne vois que des étrangers, comme moi, tout autour de la table, que des dîneurs qui vont, ce soir, rentrer chez eux. Vide, absente est la place du maître de céans. A qui donnerai-je enfin l'instant d'équivalence dense ?

Mon dernier détour de regard est fini. Jamais plus, jamais plus je ne pourrai dire merci. Jamais je ne dirai assez merci. Merci pour les hasards, merci pour ce miracle, pour la mer turbulente et l'horizon flou, merci pour les nuages, pour le fleuve et le feu, merci pour la chaleur, la ferveur et les flammes, merci pour les vents et les sons, pour la plume et pour le violon, merci pour ce repas immense de langage, merci d'amour et de souffrance, pour

la douleur et la féminité... non, je n'ai pas fini, je commence, je commence à me rappeler qui je dois remercier, je commence à peine mon chant de réjouissance et mon tour de table est fini.

Je suis l'éclat, le bruit, le vent. Aveugle, ébloui, assourdi. Je commençais à peine, en larmes, à dire le merci, l'équivalent de grâce.

Je vous en prie, souffle le bruit, le vent, le son, qui résonne derrière la porte. Je vous prie et je vous invite, soyez le bienvenu.

Repas d'insectes

Aventures de la cigale au guichet clos de la fourmi. Elles sont archaïques par rapport à celles du lièvre et à celles des rats, et peut-être à toutes les autres, préhistoriques même. L'échange du chant et du grain y est évoqué, mais y est impossible. On y reste à la distinction des substances propres à nous réparer quand nous sommes vides et creux, les solides, et les vents, et les voix. Au lieu de chanter, amasse des vers. La fourmi n'entretient pas à sa table une joueuse de flûte ou un chanteur de folk. De ces voix qui ne cessent d'occuper l'espace. Elle exclut donc le parasite. Cette histoire est d'un classicisme imprenable. Le congé donné à ce parasite ne coûte rien. La chasse au lièvre coûte le seigneur, c'est-à-dire l'asservissement. C'est follement cher. La chasse à la cigale coûte un mot, c'est presque gratuit. Vous pouvez, dit le sauvage, reprendre votre chemin. Un geste. Le passant ne s'accroche pas, la cigale ne colle pas. On ne sait pas encore le retour du refoulé. Le nettoyage est encore naïf. Nul ne vient remplacer, nul ne vient supplanter la cigale qu'on envoie danser. Autrement dit, la fourmilière est un système propre. Le réel de la fourmi est rationnel, peut être rationnel de part en part. Le coût du travail est nul. Le travail est tout bon et seul bon, il fonde une morale. La fourmi est, bien sûr, un démon de Maxwell. La fourmi exclut les cigales et elle inclut les vermisséaux. On pourra dire : l'éthique de Maxwell. La morale est gratuite. Elle est morale sous cette présomption de gratuité.

La fourmi est chez elle, la fourmi est rationnelle et la fourmi

travaille. Elle travaille en chassant le désordre. Elle a constitué de l'ordre, elle a classé les grains, les mouches, les vermisseaux, elle a chassé chanteuses et danseuses, elle a bâti la cité collective par sa propre collecte et par ses collections : grandes villes bien administrées, gérées à la perfection. On remarque aussitôt l'équivalence du travail à la police. Le démon de Maxwell trie les laissez-passer, il est douanier. Éliminer le bruit est bien le but des deux activités. Toute société fondée sur le travail et sur l'économie est policière, ce n'est rien de dire qu'on le sait depuis Ésope, l'homme le sait depuis la fourmi, l'hominité le sait depuis l'effondrement d'élan vital de certains animaux collectifs dans l'instinct mécanique de la vie sociétaire. Ouvrières et soldats. La fourmi qui parle à la cigale, ici, est de la soldatesque, mais elle porte en avant la morale de l'effort, du stockage et de l'ordre. Gérer un stock, c'est à la fois travailler à un ordre et exclure. C'est aussi remonter le temps de l'hiver à l'été.

Les cités animales n'ont plus que des consommateurs, des soldats et des ouvriers. C'est une société rationnelle de part en part. Ésope a-t-il su qu'il représentait ainsi le travailleur dans son geste exact, l'économie dans sa bestiale essence ? Travailler, c'est toujours chasser la cigale ou chasser le bourdon, amasser, stocker, gérer, organiser les flux, cela se ramène en dernière analyse à éliminer les cigales. Nous devinons ici notre horizon, l'entrée dans les ténèbres de la termitière parfaite, l'effondrement dans le rationnel animal. Animal raisonnable, animal politique, animal en tout cas. Retour à l'archaïque fabuleux, retour au préhistorique rigoureux. Économistes, policiers, travailleurs, tous définis d'un coup comme des éboueurs.

La fourmi travaille, la fourmi est chez elle dans la raison pure. Elle a formé un système ou une cité, en fabriquant de l'ordre. Cela n'a pas de fin, il faut éliminer le désordre, pour cela travailler. Non, la fable n'est pas naïve, elle saisit la fourmi en instantané, en un instant donné, dans le cours de son geste. Le travail ne cesse pas, il faut des armées de soldats pour éliminer les cigales, des armées d'éboueurs pour ôter les déchets. C'est-à-dire des travailleurs, et des économistes pour optimiser l'ensemble de ces gestes. On espère que le système sera propre, à force d'éboueurs. Un jar-

din assez propre et le clos attenant. Nous serons chez nous, enfin, quand il sera bien propre. La théorie stercoraire de l'origine du droit de propriété le prévoit. La propriété collective doit être propre comme l'œil. On travaille jusqu'à l'épuisement pour enfin habiter chez soi. Le monde est habitable quand il est propre. Approprié à nos us et mesures. La philosophie a pour but de rendre le monde habitable. Elle ne parle donc plus que de l'ordre et du désordre, du travail, de l'économie. Combien faut-il d'énergie à ces démons formiques de Maxwell pour éliminer les chanteuses et les danseuses ? Combien consomment-ils, ces soldats revêtus de chitine noire, pour exclure les ordures ? Tant et tant qu'ils produisent beaucoup de bruit, donc beaucoup de désordre à éliminer. La fourmi qui mange et ne parle, parle pourtant pour chasser la cigale. Elle produit des parasites en les éliminant. Il y a du mouvement perpétuel dans le travail et l'appropriation du monde, et c'est pourquoi il passe, dans les philosophies traditionnelles, pour moteur de l'histoire. Demain dimanche, vous serez chez vous dans la terre promise, où le miel et le lait circuleront à suffisance. Chez vous, c'est-à-dire au pays de vos propres ancêtres. Pourquoi donc ce détour immense, puisque là étaient nos parents ? Je vous l'ai dit, voyons : ils en avaient été chassés. Sans doute par quelque éboueur. Tout à coup, le travail n'est plus gratuit, le travail a un coût, un coût d'énergie, de puissance, de temps. Et de déchets. Un coût de travail. Il faut travailler pour pouvoir travailler. La morale, donc, se déplace, et toutes les questions.

La fourmi travaille, la fourmi sera chez elle, la fourmi est rationnelle. Je voudrais bien savoir ce qu'il en est de la raison, à ce compte. La raison pure est en inflation. La pureté, inaccessible, accroît ses prix.

Énergie, information

Si tout le mérite, tout l'honneur et toute la gloire sont rendus généralement à la population noire de la fourmilière, il arrive parfois qu'ils soient rendus aussi au peuple des cigales. Il suffirait, paraît-il, d'en introduire assez dans le système pour que nous puissions enfin être heureux. Comme à l'accoutumée, le bien et le mal se partagent, et le jeton correspondant est donné soit à la travailleuse, soit aux chansons. En assouplissant le système, on le rend plus complexe, plus dynamique, on le sauve, on lui rend la vie, on le multiplie, le voici à la dimension d'un ensemble de fourmilières. On est plus avancé, le savoir est plus fort, mais les contraintes sont encore plus féroces dans leur souplesse.

La musique a été la moitié de ma vie. Je ne concevais pas de vie sans la musique. Je commence à la détester, maintenant. Elle m'attend partout, et me piège en tout espace. Je savais que nous étions à l'ère des moteurs quand les bruits venaient d'eux et remplissaient tous les volumes. Il n'y avait plus d'espace sans moteur. Dans les coins les plus retirés des campagnes, la tronçonneuse aiguë comme une fraise de dentiste remplaçait les cigales. Je veux dire par là que la fourmi avait compris, qu'elle avait lu enfin toutes les fables, elle qui en était restée à leurs premières lignes. Elle avait compris que le producteur ne peut se saisir du pouvoir que s'il prend aussi la place du parasite. Alors, le moteur a rempli

l'espace, phénomène expansif, expansé, qui, je vais le dire bientôt, fonde le fait de la propriété. Le bruit est stercoraire, il rend insupportable l'occupation d'une étendue, et donc se l'approprie. La cigale contre-attaque. A distance de la fourmilière, elle chante, elle comble l'espace. La fourmi ne peut pas évacuer ce cri. Voici un parasite inéliminable pour une fourmi. Le parasite doit trouver un phénomène contre lequel le producteur ne peut rien. On ne chasse pas un bruit, on le couvre. Dès lors, la fourmi fait des moteurs pétaradant dans les espaces. La cigale contre-attaque et y place des haut-parleurs. Haute fidélité, pleine puissance, et casque à oreillettes, le moteur est battu. La culture de la musique, j'entends des communications, vient de battre à plate couture ladite révolution industrielle, celle des productions. Les petites énergies chassent les grandes. Un parasite chasse l'autre. Un pouvoir chasse l'autre. Un propriétaire chasse l'autre. Une expansion chasse la précédente. Ce qui compte c'est bien de changer le milieu. Avoir le moyen de changer le milieu. Hélas, oui, je hais la musique.

Le parasite gagne le pouvoir, moins parce qu'il tient le centre que parce qu'il remplit le milieu. La cigale occupe l'espace. Les médias. Le milieu, l'environnement, l'espace est sa propriété, au sens où le propriétaire émet un phénomène expansé dans le lieu.

Le pouvoir, naguère, tendait ou tend à occuper le centre. Pour qu'il émane de ce centre, qu'il soit efficace jusqu'aux périphétres, pour qu'il soit porté aux périphéries, une condition nécessaire est qu'il n'y ait aucun obstacle, que l'espace soit homogène autour de son action. Bref, il faut que l'espace soit déparasité. Pour être obéi, par exemple, il faut être écouté, il faut être entendu, il faut que le message d'ordre passe le silence. Il faut obtenir le silence. Il faut chasser les parasites. La fourmi s'y emploie, elle envoie crever de faim les cigales. Elle tourne autour de son chez-soi, la chan-

teuse est à tout-venant. D'où je reviens aux trois fonctions, que je ne sais plus distinguer, dont je ne vois plus que les analogies. Le titulaire de la fonction juridique et sacrée purifie l'espace, il élimine les ordures par la porte stercoraire, au temple de Vesta, il découpe des temples et les lustre de sang ou d'eau jusqu'à leurs bords. Le profane est dehors, le mal court, le saint est dedans, jusqu'au centre, le saint des saints. L'espace intérieur est assez homogène, isotrope, déparasité. Le chef de la fonction martiale garde les bords, défend les portes et frontières de son épée de feu, il dispose la mort tout autour du jardin. Dans les deux cas, violence pour la paix. Or les actifs de la fonction de production organisent le travail et l'économie de la même façon, en formant de l'ordre et en excluant le désordre, comme j'ai dit. Geste qui n'est pas différent de ceux de ses deux co-dieux. Tous les trois Mars par la violence, tous les trois Jupiter par l'exclusion, tous les trois Quirinus... ils forment des espaces propres, d'autant plus propres qu'on va vers le centre, des espaces centrés, fermés, entourés d'un désert barbare inconnu, où le mal court, où peuvent toujours chanter et danser les cigales. Trois dieux, la religion, trois concepts, la métaphysique, ou trois fonctions, l'histoire, en tout cas, trois pouvoirs, un pouvoir, et le même schéma, où la même activité s'organise. La même fourmilière. L'activité commune aux trois travaux est de déparasiter une localité spatiale finie. C'est le plus vieux dessin de tous nos héritages, c'est le plus répété de toute notre histoire, c'est le plus reproduit de nos institutions, de nos cultures, de nos sciences. Découper, centrer, purifier. Vous le retrouverez de l'agriculture à l'axiomatique. Peut-être est-ce le schéma, la structure fondamentale des cultures de producteurs. Comment cheminer en avant, à partir du centre ? Laisser stable le bord, un temps, puis le promouvoir. Le pouvoir, au centre, organise, à partir de là, un espace clos qui s'étend, un ordre qui avance, un monde en expansion. Production, ou la marche en avant. Nous sommes décidément tous des Indo-Européens. Car c'est cela même la production, cette croissance. L'avance de la clôture dans le jardin à la Rousseau. Conquérir l'espace progressivement, pas à pas, et absorber peu à peu le désert. Informer le chaos, changer le désordre en information, transformer la face de

la terre. C'est cela même la production au sens indo-européen, il y faut bien les trois fonctions, ou un seul dieu sous des avatars tri-nitaires, un seul dieu en trois personnes. Et c'est exactement cela notre histoire. L'Empire romain (ou perse, ou grec, ou anglais, que m'importe) et la dialectique : thèse, le jardin sous-ensemble ; antithèse, le complémentaire ; synthèse, le jardin et le clos attenant.

Avons-nous quitté cet ancrage et cette progression, d'un coup, d'un seul, d'un coup de maître ? Les fourmis productrices traînent leurs processions lentes dans l'espace fini. La cigale chante, elle passe l'espace. La fourmi travaille dans le temps, elle traverse en caravanes, chargées de tissus, de parfums et de poteries, les déserts qui entourent l'espace fermé de murailles temporaires. Elle se traîne dans l'espace, elle décélère le temps. Elle se hâte avec lenteur. La cigale occupe d'un coup, en un éclair, tout lalentour. Elle n'a pas besoin de temps pour combler un espace. Non, elle n'est pas productrice, elle est un tout autre pouvoir. Ni Jupiter, ni Mars, ni Quirinus. Autre chose. Où es-tu ? Je ne sais. Où vas-tu ? Que m'importe. Elle erre, à tout venant. Autrement dit, les émetteurs peuvent être distribués au hasard. Le centre perd sa place, sa fonction et son importance. Par où passes-tu ? Partout. L'espace entier baigne dans le pouvoir. Le parasite est partout. Sa voix se répand et s'expande, où qu'il soit, où qu'il aille. La voix, le vent, le bruit et la rumeur. C'est le règne du Paraclet. Le règne de l'esprit, Hegel enfin réalisé. Le règne des Beatles, c'est-à-dire des bouffemerde. Ceux qui mangent l'ordure évacuée par les fourmis.

Cigale et fourmi, le jardin clos des travailleurs en partance pour l'impérialisme, et l'espace occupé d'un coup par la fulgurance des voix, par le tintamarre des cors. Cigale et fourmi, le Roi-Soleil, je crois. Le centre ici, et le rayonnement expansif qui remplit le monde, dès l'aube. Nous avons changé tout cela. Il suffit de l'expansion désormais. Vous pouvez vous passer du centre. Il suffit d'émetteurs circonstanciels. L'empire mondial

d'IBM, demain, l'empire absolu de la relation. La fin de la substance.

Le substantialisme, c'était encore et toujours le refus des voix et du vent. Nous ne nous réparons plus désormais que de relations. Nous ne buvons plus que des ondes.

Il faut donc chercher ce qui se répand, qui s'expande. Les bruits, les odeurs et les ondes. Peut-être, aussi bien, la Raison. La Raison, *ratio*, le logos hellénique, je retrouve la voix. La Raison se répand par la voix. Par le calcul et la mesure, qui supposent de longues chaînes de raisons. Les vieilles chaînes cartésiennes étaient lentes, et hyperboliquement déparasitées. Aujourd'hui les chaînes courent la vitesse de la lumière, les parasites les ont en main.

Ce texte fabuleux mis au début comme une pierre. Chanter n'est pas échangeable, chanter n'est pas d'usage, chanter c'est se condamner à mourir de faim. Platon exclut les poètes de la cité en vertu de la stricte justice. Parler n'est pas manger. Solide et vent. Le parasite est chassé, le fabuliste est invité à danser devant le buffet.

Tout le reste sera la revanche ou la vengeance des cigales. Ceux qui viennent quêter l'hospitalité, ne les rejetez pas, ce sont des dieux. Vous serez métamorphosés. La cigale se venge. Métamorphosée en renard, elle transforme le corbeau en phénix des hôtes. La cigale n'a pas caressé la fourmi, elle ne lui a pas dit qu'elle était superbe, elle ne l'a pas écorniflée, elle ne l'a pas encore fait chanter. Vous chantiez ? Non, dit la cigale, en revenant sur ses pas, vous, chantez ! Du coup l'oiseau croassant lâche le fromage. Ils ne sont pas prêteurs ? Ils seront donneurs. Le retour des cigales ne va plus cesser, le retour des exclus, le retour des refoulés, des poètes, des fabulistes, des parasites à la table du château de Vaux.

La première fable est bien archaïque. Elle est une exception. Tout le reste du fabuleux annonce notre monde.

Les dieux, l'hôte perpétuel

D'un geste exact, d'une sûreté imprenable, notre maître choisit, dans *les Métamorphoses*, celle des hospitaliers. Philémon et Baucis vont s'immortaliser, comme saint Julien. Non sans avoir été l'occasion ou la cause d'un déluge de violence : tout le bourg disparaît, animaux, habitants sont entraînés, sans choix, par la crue, la recrudescence, la crise, comme sont massacrés, sans choix, dans le vallon, les bêtes du chasseur. Peut-être est-ce la peste vue avec les yeux de l'âne.

Les deux petits vieux, retirés, misérables, sont les seuls à ouvrir la porte à Hermès, précédant Zeus soi-même. Fardés en pèlerins, les dieux n'avaient trouvé nulle place à l'hôtellerie. Personne, dans le voisinage, ne leur avait été secourable. Ne pas trouver de place à l'hôtellerie : un dieu va-t-il naître ? Un hôte tel que nul hôtel ne peut le recevoir.

Philémon et Baucis préparent le festin, pour leurs hôtes.

Lait, fruits, sobres et pauvres dons. Les voyageurs ont soif, les hôtes versent, du vase, l'eau de la source, mêlée de vin. Repas interrompu, interrompu par un miracle. Plus le vase versait, moins il s'allait vidant. Deux miracles.

La Fontaine. Elle verse toujours, elle coule en surabondance, elle est inépuisable. Divines fables, plus l'auteur en écrit, plus encore il en reste à écrire. La production ne saurait tarir. Ce n'est pas un miracle, c'est vrai, peut-être le seul vrai mouvement perpétuel. Plus on écrit, plus on écrit. C'est toujours avoir soif et c'est toujours donner à boire. Immortalité de l'œuvre, festin d'immortalité. Repas ininterrompu, enfin.

Miracle parasitaire. Plus vous me donnez à manger ou à boire, à moi qui suis un dieu, plus vous obtiendrez de ces fables dont je ne manque pas, dont je ne manquerai jamais. Payer du vin en mots, payer de la substance en information, est si bon marché, si gratuit, que je ne manquerai jamais de monnaie. Par conséquent, le mouvement est bien perpétuel. C'est cela le miracle, mais c'est cela aussi tout miracle. D'un mot dit, la chose se fait. Cela ne coûte que paroles d'acquérir telle chose. A ce prix, rien ne cesse, rien ne s'épuise. Si l'information valait de l'énergie, nous serions des dieux. Miracle au sens de la puissance, miracle au sens de la physique. Mais ce geste impossible, l'invité l'accomplit. C'est le miracle journalier du parasite. C'est toujours, c'est encore la table d'hôte, et le phénix des hôtes. Le parasitisme ne cesse pas. L'hôte, indéfiniment, renait de ses cendres, de ses cendres expulsées par la porte stercoriaire. Asseyez-vous à la table d'hôte, il aura toujours préparé le repas. Il est là pour ça. L'hôte resurgit de sa consommation, de sa consomption par le feu, le vin rejaillit de son épuisement. Cela marche indéfiniment. Il n'y a jamais d'équilibre : la table où l'on sert est bancale, il lui manque un appui, elle penche, on la rétablit un peu, tout justement par un débris de vase. Et la table verse toujours. Verse le vase, verse la table, verseau des vers surabondants.

Le versement de l'hôte est infini. Sa dette est inépuisable. S'il est inhospitalier, il est condamné à mort, et son cadavre est

entrainé par le déluge. S'il est hospitalier, il paie à perpétuité. Il verse, en continu.

Autant de vin à boire que d'hommes à tuer au fond du vallon, dans le bourg, sous les eaux. Ou bien : autant d'eau versée du vase que d'eaux déversées des nuages, pour le déluge.

L'hôte venu, étranger, à la table, ne parasite pas un individu, mais la reproduction des individus. Non leur production, exceptionnelle et rare, mais leur reproduction, commune. Cela, justement, ne s'arrête pas. Tel parasite la vie de l'autre, sa vie ontogénétique, parfois, sa vie phylogénétique, toujours. Ce qui verse toujours, c'est la phylogénèse. Ils se reproduisent pour ça : chair à canon, chair à tuer, chair à travail, chair à manger, chair à instruire et commander, chair qui accouche. Oui, la vie est inépuisable. Et les dieux en ont soif.

Que seraient les fables sans métamorphose ? Il faut bien, d'un coup de baguette, changer les hommes en bêtes. Et comment cela se peut-il ? La métamorphose dans la fable, voilà le secret de la fable. Il s'agit d'un miracle d'hospitalité. Ou de l'infini des relations parasitaires.

INTERLUDE

Portrait en pied du parasite

Repas confessés

La plume me tombe des mains... Elle ne tombe pas des mains de Rousseau pour n'importe quelle raison. Il avoue avoir tort, en d'autres occasions, de la prendre peut-être sans nécessité. Raison de la prendre, raison de la perdre. Il ne la perd jamais d'avouer sa sexualité morose, ni d'être surpris à montrer quelque chose aux filles près du puits. Là, il la garde bien en main, pour l' enchantement des commentateurs, si ravis de prendre la place des filles. Courage, maintenant !... La plume me tombe des mains.

Il vient d'être surpris à voler des pommes. Non pas, bien sûr, par effraction de la porte de la dépense où elles étaient entreposées, faisant main basse, hardiment, sur la proie, mais en cherchant à les faire passer par un petit pertuis, par une jalousie. Pour un exploit de ce calibre, il a besoin d'outils. Une broche à gibier, une latte, un couteau. Observez maintenant la chasse du maître, celle du gibier, celle de la broche, et ce que Rousseau nomme la chasse aux pommes, en détournant le mot de son sens. Il est vrai que cette réserve, la réserve du maître, contient les produits de la chasse du maître et ses armes et ses outils. L'apprenti donc détourne à son profit et le gibier, ou la cueillette, et la broche à gibier. Le maître est prédateur, cela reste à voir, et le manœuvre est parasite. Il n'est jamais question de conquérir le jardin des Hespérides ni de mettre à mort le dragon, l'entreprise est de manger sur lui, furtivement.

Broche trop courte, broche allongée, pomme qui se refuse, et ouverture trop étroite, couteau qui tranche, et dragon qui ne dort

que d'un œil, angoisse enfin d'être surpris la main loin dans le sac, c'est la fête au psychanalyste, d'autant plus que, tout justement, la plume me tombe des mains. D'autant plus qu'il s'agit d'un jardin, de ce jardin précisément que la petite Savoyarde, à la neuvième promenade, porte devant elle, en éventaire, pour désir aigu des petits Savoyards. Traduire ici serait tomber dans le banal. Et donc, directement, il s'agit de pommes, de ces fruits qu'on mange, de ces fruits qu'on mange quand on a faim, et quand le patron vous a renvoyé au tiers du repas, au moment où on sert le meilleur à sa table. Cela rend fripon et friand.

J'aime à manger, dit-il, sans être avide : je suis sensuel, et non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraient de celui-là. Je ne suis jamais occupé de la bouche que quand mon cœur est oisif ; et cela m'est si rarement arrivé dans ma vie que je n'ai guère eu le temps de songer aux bons morceaux.

Voire. Il faut toujours croire ce qu'il dit, ne jamais croire ce qu'il dit qu'il dit. Car enfin, à toutes les pages ou quasi, lesdits bons morceaux apparaissent. La question est toujours de savoir où ils passent. Pour le moment, les pommes restent où elles sont.

Mais les asperges. Que je sache, une asperge est un autre morceau qu'une pomme. Or ici le vol demeure impuni. J'allais tous les matins moissonner les plus belles asperges. L'intérêt, je viens de le dire, est de voir où elles passent. Rousseau ne les mange pas, il les rend. Il les rend au profit d'un tiers, qui est le fils de la propriétaire (à nouveau le jardin, le jardin de la mère, la fête continue, et un jardin d'asperges, et savez-vous que l'homme se nommait Verrat ?), fils qui, lui-même, partage le produit de la vente avec un autre camarade. Le jeune apprenti n'est plus parasite, il est parasité. Le schéma des pommes s'inverse. Tout à l'heure, le maître, qui, très précisément est l'hôte, comme ici la mère est hôtesse du fils, accumulait des biens, par tel ou tel moyen productif, cueillette ou chasse. Et l'apprenti les détournait. C'est ce détournement qui est décrit avec ce luxe de détails et de circonstances, grande broche et petite broche, la latte et le couteau, le tout et les parties, le trou de jalouse, c'est le circuit parasitaire, toujours en détours de ruses, toujours complexe et dupliqué, toujours muni d'excentriques et d'épicycles. Un producteur, un prédateur, est

toujours un simple. Que si vous rencontrez un homme compliqué, demandez-vous à quelle table il mange. Ou lisez des traités de science et vous admirerez les somptueux détours, les ruses baroques des parasites. A croire que ces bêtes sont intelligentes. A croire que l'intelligence fut un jour inventée par ces bêtes-là. *Parasitus sapiens*. Bref, dans l'affaire des asperges, Rousseau est dans une position symétrique : il ne mange pas les marrons, il les tire du feu pour un autre. Pour un autre qui est dans son dos et le dirige, et qui détourne, à son tour, la cueillette, la chasse. (Entendez, par ce dernier mot, la chasse botanique, à la Rousseau ; pomme ou asperge, enfin, que fait le narrateur sinon herboriser ?) Deux histoires couplées, elles n'en font qu'une. Dans le schéma complet, le voleur surpris et le voleur volé occupent deux positions intéressantes, inverses ou symétriques, par rapport à qui vole ou à qui surprend. Il existe toujours un tiers, au désir, voyez l'Héloïse, comme en science, où il était exclu. Mais nous n'en sommes pas à ces traits généraux, encore. Il s'agit de manger, simplement, de survivre, peut-être. Me voici et voici la pomme. Et voici le tiers qui prend position. Il est, là, source de pommes, il est, ici, à l'embouchure des asperges. Je suis l'embouchure des pommes, je suis la source des asperges. Du coup, la bonne position apparaît, elle se découvre par la comparaison des deux histoires : il faudra s'y tenir, ne jamais se laisser supplanter. D'où les essais et les erreurs, comme méthode. D'abord voleur volé, après voleur surpris, le progrès s'annonce, sensible. On a récupéré la bonne position. Reste que l'apprenti, pour ses coups d'essai, reste un apprenti. D'abord il se contente de quelque bribe, sans toucher au vin, puis, décidément, n'obtient rien, il ne croque pas un quartier de pomme. Cette leçon ne sera jamais oubliée. Si importante, assurément, que, pour la seule fois des *Confessions*, la plume tombe de ses mains, comme la broche à petit gibier. Cette leçon qui vaut tous les fromages. (A propos, dans *l'Émile* et à ce vers de La Fontaine, Rousseau note : la pensée est très bonne.)

Fromage. Départ à Turin : j'imaginais des festins rustiques, sur les arbres des fruits délicieux, sur les montagnes des cuves de lait et de crème. A Turin même, le réflexe est un peu bien condi-

tionné : en même temps que la sonnette du viatique me faisait peur, la cloche de la messe ou de vêpres me rappelait un déjeuner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le viatique est la nourriture emportée pour la promenade, pour une promenade spéciale, tout à fait solitaire, celle de notre mort. Pour la dixième promenade, inachevée. A deux pas de la Contrà Nova, non loin de la table, et du sein, de Mme Basile : avec du laitage, des herbes, du fromage (je n'y tiens plus, décidément, cette gastronomie du laiteux, du crémeux, du mammaire est peu évoluée, infantile sans doute, protestante peut-être, et anglo-saxonne, depuis ; mais pour l'honneur des lettres françaises, Rousseau ne déteste pas le bon vin), du fromage, dis-je, du pain bis et du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler. Le régal n'est pas autonome, le verbe n'est pas pronominal. Oui, la position est parfaitement prise. On est sûr. Qui est sûr ? Celui qui me régale. Celui qui m'invite à sa table. Celui qui me nourrit. Mon hôte. Voici, pour information, mon menu, à vous qui me lisez, à vous qui, éventuellement, pouvez, un soir, m'avoir à votre table. Couvrez-la donc de crème. Et pour boire ce vin passable, pourquoi ne point rêver à la coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule ? Le meilleur parasite est-il le moins sevré ? Certes, il est question de Jean-Jacques, de Maman et de la gouvernante, du laiteux et de l'enfantin, de l'orphelin de mère et du maître d'éducation qui conseille aux mères d'allaiter leurs enfants. Certes, il s'agit de cet individu qui a manqué d'un sein et le cherche, et qui perd ses enfants pour n'avoir personne à nourrir, c'est-à-dire pour conserver ce que j'ai appelé la bonne position. Mais cet individu se montre, nous dit-il, dans la vérité de la nature. Je ne forme aucune hypothèse sur une affaire aussi controversée que la nature humaine. Mais je crois n'avoir pas rencontré d'homme parfaitement sevré. Ils me paraissent tous munis de pompe ou de sucoir, invisible ou visible. Parasites et mal sevrés, je ne sais lequel est la raison de l'autre et je soupçonne que chacun est la cause et l'effet. Mal sevré à coup sûr : Rousseau se nomme le Petit, tout à côté de sa Maman¹.

1. Mon petit ménage, mon petit babil, mes petites affaires. La France du

L'usage des grandes tables n'a point altéré, dis-je, la simplicité de mes goûts. Du lait. Mais surtout pas de maître d'hôtel, ni valet, ni laquais. Tout le monde voit là le bon républicain, poète et paysan. Non. Qui a été valet connaît parfaitement la position. Elle est, tout justement, la bonne. Le vrai concurrent de Rousseau est ici en situation de le supplanter. Exemple : ce laquais appelé Dupont, qui écrivait très bien, et à qui je payais dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Dupont, copiste ou écrivain ? deux fois le double du modèle. Aveux, plus loin : La raison pourquoi mes goûts restent simples, c'est que toute association inégale est toujours désavantageuse au parti faible. Soit, et vive l'égalité, nous ferons ou nous avons fait la Révolution pour cela. Entrons un peu dans le détail. Vivant non loin de l'opulence, je me vois forcé d'imiter les mœurs des gens riches. Ils ont leurs serviteurs, je n'ai pas de valet. Or, l'hospitalité du maître fait de moi un autre maître des mêmes serviteurs. Si quelqu'un sait parfaitement que je ne suis pas maître, c'est justement le serviteur. Derrière moi, il rit : rogue, fripon, alerte, le coquin. Il faut payer cette arrogance. D'où les étrennes infinies, dans la maison et hors de la maison, aux laquais, aux porteurs, aux cochers, cela n'en finit plus. Sans compter le linge ni le barbier. Dites, vingt-cinq écus pour ne coucher que quatre fois chez Mme d'Houdetot, c'est insensé, voyons. (Mme d'Houdetot est le grand amour de sa vie.) En fait, le désavantage de l'association inégale ne vient pas directement des grands, des riches ou des princes, mais des petits, du menu peuple, situés en dessous. En position de grippe-sous. C'est insupportable. Je rendais mille petits services aux domestiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Alors que les grands étaient, toujours, à mon service, pour avoir compris mon petit babil. Les grands sont haïssables en raison des petits, les riches sont infréquentables en raison des pauvres, autour. Adieu, Révolution. Bref, le parasite n'a qu'un ennemi : celui qui peut le supplanter, en position

petit remonte à Rousseau, la France du petit repas, de la petite plage et du petit vin de chez nous. Elle était, avant lui, le pays du grand et de la grandeur.

de parasite. Donnez-moi à manger, mais service compris¹.

Revenons au départ vers Turin, un peu avant : j'allais trouver des festins (encore), des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire. Voici ma suffisance et ma modération : un seul château bornait mon ambition. Favori du seigneur et de la dame, amant de la demoiselle, ami du frère et protecteur des voisins, j'étais content ; il ne m'en fallait pas davantage. L'ironie, certes, colore le schéma, mais elle n'en adultère pas l'exactitude. L'aveu demeure, dans l'humour. Et c'est si vrai que la vie, comme le roman, tentera d'approcher cet état. En attendant, des paysans de connaissance m'accueillaient, me logeaient, me nourrissaient, voyez donc la lettre à Julie où les paysans valaisans, et leurs compagnes aux gros seins, donnent gratuitement leur hospitalité au voyageur philosophe, au promeneur amoureux. Service compris — le service est assuré par lesdites femmes, placées derrière.

Le schéma projeté se construit peu à peu. Premier hôte de qualité, M. de Pontverre, descendant des gentilshommes de la Cuiller. Ce nom fameux, dit-il, me frappa beaucoup. Je suis enchanté, moi aussi, de ce verre et de la cuiller. Il me donne à dîner, c'est inévitable. Les choses, désormais, sont sérieuses, c'est la guerre de religion, curés contre ministres. Jean-Jacques sort de l'éducation du ministre et il dîne chez le curé. On dispute de théologie. Je trouvai, dit-il, peu de chose à répondre à des arguments qui finissaient ainsi (entendez : à table), et je jugeai que des curés chez qui l'on dinait si bien valaient tout au moins nos ministres. J'étais trop bon convive pour être bon théologien : ma supériorité (dans l'ordre théorique) ne valait pas le prix de son vin de Frangy. Un dîner vaut bien une messe. D'autant qu'une messe, après tout, est un autre festin, une cène. L'abjuration va venir : elle se négocie à table d'hôte. Il changea de religion, dit Émile, pour avoir du pain. La voix intérieure ne sait point se faire entendre à celui dont l'estomac crie. Revenez encore à cette même lettre à Julie, où Saint-

1. La haine de Rousseau pour les valets et les laquais est implacable. Il faut lire dans *la Nouvelle Héloïse* comment ils sont traités pour voir l'infamie du paternalisme. On sait que la Révolution française coupa la tête de ces gens : ils forment le groupe social qui eut le plus à souffrir de la guillotine.

Preux raconte comment on s'enivre sans payer chez les vignerons du Valais. Le vin y est violent et bon, et l'hospitalité requiert qu'on n'y refuse pas ce fendant. D'où ceci : ne pouvant payer un écot de ma bourse, je le payais de ma raison. La raison pour du vin, le culte pour du pain, l'échange reste eucharistique. Voici donc une première profession de foi, aux *Confessions*, en terre savoyarde : je ne songeais point à changer de religion, je me laissais circonvenir, je faisais la coquette à la manière des honnêtes femmes (ici, le mot ne manque pas d'exactitude : une chaste coquette offre et ne donne pas, obtient sans rien payer, il faudra bien revenir là-dessus), la faim pourtant me talonnait. Il faut vivre. Adieu, ministre, je suis curé. Pardon, vicaire. Qu'il est intéressant ce terme de vicaire — et le rôle indiqué par lui. Vicariant, suppléant, remplaçant ; et situé en dessous du curé, au dernier échelon. Il n'y a personne sous le vicaire et cependant il peut remplacer le curé. Vicaire est un mot d'échange, comme vice versa. Et c'est un mot de voie et de passage, comme on dit un agent voyer. Un mot de promenade. Voici donc que le bon curé de Pontverre est muni d'un vicaire, d'un suppléant, ou plutôt d'une suppléante, Mme de Warens. Qui elle aussi vendit sa foi pour le roi de Sardaigne et quelques centaines de livres de rente, et chez qui la canaille va vendre sa foi.

Le parasite détourne. Exemple : ce bon jeune homme, maintenant pensionnaire (?) chez le vicaire savoyard, voit transiter entre les mains du prêtre l'argent de la charité, qui va du bienfaisant à l'assisté. Il cherche à se brancher sur le canal. De cet argent, il demande une part. Il a, nous dit-il, cette lâcheté. Il est vrai que c'est plus facile, quoique plus fin : de la sorte, il n'est pas un pauvre qui demande l'aumône et à qui on la fait, mais il détourne un flux, selon sa règle de conduite ordinaire. Le vicaire aussitôt refuse et lui donne son argent, à lui, dont il n'a pas pourtant à sa suffisance. Le don est alors direct, sans détour ni détournement, sans vicariance ni remplacement. Nul n'est supplanté. Cette leçon, paraît-il, ne fut pas perdue. Encore.

Le parasite se détourne. Je ne comprends pas encore pourquoi. Vers Annecy, le voyage est d'un jour, j'en mis trois. J'errai de gauche et de droite, de château en château, à l'aventure, et je

chantais sous les fenêtres. Ceci, tout à coup, devient très sérieux. Voyage, oui ; promenade, déjà ; c'est un début de randonnée. Dont les règles sont d'irrégularité : ne jamais prendre le chemin le plus court, tirer à gauche, venir à droite, exode, hors de la route, se confier à ses goûts, les châteaux, se laisser aller au hasard, l'aventure, et chanter, ne vous déplaise. Ceci est un chemin, mais non point *le* chemin. Pourquoi le bon, le vrai chemin, serait-il maximalisé, comme superlatif : le plus simple, le plus facile et le plus droit ? Question : il est accordé que la méthode est le chemin ; comment, alors, faire discours de la méthode, si on a quitté *le* chemin ? La réponse est intéressante¹.

Arrivée impromptue chez la Maman de vicariance. « Allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner. » Pour causer à loisir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, et sa femme de chambre, qui nous servait, dit aussi que j'étais le premier voyageur de mon âge et de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tombait un peu à plomb sur un gros manant qui dinait avec nous et qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. La présentation me paraît réussie. Ne pas manger, ne pas même avoir d'appétit, c'est précisément s'effacer comme parasite. Ce n'est pas moi, c'est lui, le gros, le bâfreur, le vorace. Il me supplante, ce manant, de qualité au-dessous de la mienne, et qui, donc, par sa position, reçoit tout et ne donne rien. A Turin, d'ailleurs, il me dépouillera. Le parasite est l'ennemi. La guerre de tous contre tous se traduit ainsi : parasites contre parasites. Ici : Maman me nourrit, elle nourrit son Petit, que fait-elle d'autre que sa fonction et que son rôle ? Attention : il n'est pas naturel, il est vicariant. Maman est la vicaire savoyarde. Et je crois bien que ce mot de vicaire et que le titre d'invité ont une seule et même racine.

Changeons de table et passons à Turin, chez Mme Basile. Jolie, coquette, enchantée aussitôt du petit babil. Le parasite mange, mais il amuse l'hôte, en retour. Il porte dans sa bourse du vent : le babil, le talent, le paiement de paroles. Son malheur est qu'il parle

1. Cf. *Randonnée*, à paraître.

assez mal en public (il ne sait pas tirer parti de sa figure mignonne), il se trouble, il bégaye, il dit n'importe quoi. Et c'est un peu l'échec de sa tactique : il est aussi contradictoire de vouloir devenir parasite en demeurant muet, que gigolo en restant vertueux et puceau. Il reste l'écriture, vicariante de la conversation. Il faut dire qu'en cette monnaie, il va bientôt payer un écot abondant, sinon retardé.

Bref, le M. Basile, en voyage, a laissé un Egisthe auprès de la blonde qui, maintenant, aguiche un peu bien notre faux naïf, dont le discours torrentiel de vertu voile gentiment la pratique ordinaire des picaresques. Le triangle se met en place, dont on sait qu'il abonde partout : Claude Anet chez Maman, puis le fendeur de bûches, M. Basile chez Madame et le flûteur Egisthe en son absence, soit le vicaire de Monsieur, autres doubles vivants ou fantastiques, masculins de l'inséparable, auprès de l'Héloïse. Le troisième homme est parasite, pour l'instant.

Ne fermons pas encore le triangle : quelqu'un a relation à un autre ou à quelque chose. Un tiers survient, qui n'a aucun rapport aux êtres ou aux choses, mais qui n'a de rapport qu'à leur relation même. Il se branche sur le canal. Il intercepte le rapport. Il n'est pas médiation, mais intermédiaire. Il n'est pas forcément utile, sauf, bien sûr, à sa propre survie : cette relation à la relation lui permet d'exister. Or, le danger qu'il court est immédiatement visible : il peut être exclu par une association groupant les deux sujets dont il parasite la relation, ou par un seul sujet qui veut se réserver l'exclusivité de l'objet. Ce risque d'exclusion, il le connaît dès qu'il se met à table, il le connaît dès qu'il a faim. Risque de mort. Il a toujours dans les oreilles cette sonnette du viatique, cette sonnette qui fait peur, l'annonce du dernier repas, de la dernière cène interrompue, avant le trépas. Il a toujours su qu'il était un tiers, il a toujours su qu'il n'était qu'en tiers, il a toujours connu que la règle implacable était celle du tiers exclu. Il s'y connaît en exclusion, errant, hors de la ville aux portes closes, il n'est pas de ce monde. Il s'y connaît en persécution : me voici donc seul sur la terre, proscrit par un accord unanime. Proscrit par un combat, par la volonté générale. Je n'ai désormais que moi seul pour ressource. Peut-il survivre ainsi ? Peut-on s'autoparasiter ?

Rêveries : n'avoir que moi pour me nourrir. Non, non, c'est impossible. La mort survient fatalement alors qu'il écrit de sa mère vicariante, et le dernier mot de sa vie est le mot de sa règle de vie : l'assistance que j'avais reçue. Cette assistance est irrémisible, jamais rendue, jamais effacée, impardonnable, comme une relation sans réciproque et sans converse. Toujours aux enfants assistés. Faut-il continuer d'écrire l'histoire véridique du parasite et du paranoïde ? On peut dire ainsi ou ainsi, comme on veut, l'essentiel est de conserver le préfixe. *Le Tigre et le Pou* n'était pas une fable, c'était une parabole¹.

Allons, passons à table, nous perdons notre temps à discourir de théorie. C'est le dîner du jacobin. Voyez les parasites pulluler autour de la nappe : le moine, confesseur, Egisthe, l'espion, et moi, le narrateur des confessions. C'est bien le cas de dire qu'ils payent de paroles. La table ne se trouva pas suffisante, il en fallut dresser une petite, où j'eus l'agréable tête-à-tête de M. le Commis. Commis est comme vicaire, le lieutenant du commettant, le mandataire. L'espion est mari vicariant. Figurez-vous donc deux niveaux, la grande et la petite table, comme on dit le haut bout, le bas bout. De la haute table vers la basse table coule le flux de mets, dans ce sens, non dans l'autre. Au tête-à-tête de M. le Mari suppléant, je ne perdis rien du côté des attentions et de la bonne chère. J'étais dans le bon sens et dans la bonne position. Il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'était sûrement pas pour lui. L'espion voit passer les masques, c'est la fête. Quand, tout à coup, ciel ! mon mari ! Basile rentre avec fracas. Le roi dit : qui est donc ce petit garçon ? et fait quelques demandes qui montrent la traîtrise de l'espion. Egisthe, parasite de Basile, supplante Rousseau, parasite de la blonde. Le roi est plus haut que la reine, l'espion est plus bas que le joli cœur. Qui, le lendemain, se retrouve dehors, à battre le pavé. Exclu, expulsé, chassé. Me voici donc seul sur la terre...

Il faut peut-être s'arrêter de lire dans le bon sens, et revenir sur la lecture, et remonter aux souvenirs d'enfance les plus hauts. Si le même dessin se répète souvent, jusqu'à devenir loi, suivons la

1. *Critique*, n° 375-376, pp. 730-741.

récurrence de son geste. Nous devons en découvrir un modèle archaïque, un schéma primitif. Voici l'horrible tragédie, la grande histoire du noyer de la terrasse. Mon oncle le fit planter pour avoir de l'ombre. Soit dit en passant, qui lui avait soufflé une pareille idée ? L'ombre du noyer, c'est connu, est mortelle. Bref, la chose se fit avec quelque solennité. Or, mon cousin et moi voulûmes aussi planter, sans partager un tel mérite avec quiconque. Une bouture de saule fit l'affaire, elle prit place à huit ou dix pas de l'auguste noyer. Mais pour arroser la bouture, pas d'eau. On ne nous laissait pas courir assez pour en prendre nous-mêmes. D'où l'invention industrieuse de l'aqueduc souterrain, fait de boîtes et de planches, qui amenait au saule, qui détournait vers lui l'eau de l'arrosement destiné au noyer. Voici le bon modèle botanique, et la botanique, nous le saurons assez bientôt, est la reine des sciences, de tous les détournements parasites. Le bassin au noyer, percé, communique au creux du saule, en contrebas. La grande table et la petite table, le haut bassin et le bas creux, laissent couler entre eux un flux alimentaire. Le saule (pleureur ?) parasite l'arbre fruitier, aux feuilles d'ombre. Tout à coup, tragédie. Ciel ! mon oncle ! Frappé de voir se partager entre deux bassins l'eau du noyer (Jean-Jacques a dit : résolus de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût), l'oncle prend une pioche et fait voler l'aqueduc en éclats. Il y a toujours quelqu'un pour surprendre le parasite branché sur le canal. Mais le texte poursuit sur la gloire de cette affaire. D'avoir inventé ça, je me jugeais mieux que César : quand il visite le pont du Gard, il est là, seul, au beau milieu de l'aqueduc. Nul ne l'a détruit, celui-là. Et que ne suis-je né romain¹ !

Le dessin, peu à peu, s'affine, se clarifie, se fixe et se construit. De la grande à la petite table, les envois de Mme Basile emmènent plats et bons morceaux, jusqu'à ce que le mari interrompe le flux. Du haut bassin, au pied du noyer, vers le creux bas, au pied du saule, un flux d'eau coule à nourrir la bouture, jusqu'à ce que

1. On dispute de l'étymologie du verbe « supplanter ». On se doute que ma préférence va vers l'idée de planter en dessous, planter au niveau bas. Ainsi le noyer de M. Lamercier se trouve supplanté par le saule.

l'oncle interrompe le flot. Le parasite est un interrupteur, l'hôte interrompt l'interruption. Nous raisonnons, je crois, par récurrence. Allons donc tout au bout du texte, nous sommes à l'île Saint-Pierre. Bonheur d'être logé, nourri, abrité, protégé par un receveur. Receveur dont je soupçonne le métier d'être analysable de même façon. Les meilleurs hôtes seraient-ils les meilleurs parasites ? Cette logique est imprenable, elle est inscrite dans la langue, où le mot hôte a les deux sens. Nulle difficulté ici puisque la relation se retourne. On retrouve ici le fermier général, les rats et la cascade. C'est le livre douzième ou la cinquième promenade. Voici le lac, bassin de forme ronde qui renferme deux îles en son milieu, une grande, habitée, cultivée, une petite, déserte, en friche. Tout recommence. La première est un paradis, je veux dire un réservoir : plantes, animaux, poissons. Thérèse et moi, dit-il, nous faisions un plaisir de partager avec la receveuse et sa famille la récolte des fruits et légumes. L'aveu est d'importance : je me demande si l'hôtesse remerciait, je la suppose débordante de reconnaissance. Bref, avec autant de solennité qu'autrefois on plantait, ici on peuple. De la grande à la petite île, passent par bateau des lapins. Jusqu'à ce que les autorités de Berne interrompent cette peuplade. Et chassent l'herboriste.

Mais ici, tout à coup, les choses se retournent. La petite île sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant. Que s'est-il passé ? Quelle circulation, dans l'autre sens ? Quelle révolution ?

Grande table, grande île, noyer auguste, les grands. Les grands de ce monde, entendez la noblesse. Hauts de naissance, de qualité, parfois de fortune. Le citoyen est bas de qualité, de naissance et de bourse, mais il est gonflé de mérite : pensez, il est professeur de philosophie. La rêverie, la promenade, l'imagination, cette fois, nous ramènent au château. Souvenez-vous du programme insouciant, désinvolte, aimable, souriant, de celui qui nous avouait qu'il ne pouvait aimer que des demoiselles, jamais de ces filles du peuple, si mal tenues : favori du seigneur et de la dame, amant de la demoiselle, ami du frère et protecteur des voisins. L'amant de

Julie est justement sur le point de réussir le coup. Il tient la mère, ou à peu près, la fille, sûrement, comme le frère est mort, Claire et milord Edouard en sont les vicariants, il est aimé, fêté, choyé de tout son monde. Il devient le protecteur de Fanchon et de Claude Anet, le bien nommé. Tout est en place, y compris le refus hautain de l'argent qui aboutit, par une sûreté tactique inégalable, au doublème des sommes proposées¹. Jamais le petit saule ne s'est trouvé mieux arrosé, jamais saule pleureur ne fut dans un si beau jardin, jamais la petite table n'a été couverte de si bons morceaux, jamais la petite île ne fut si bien peuplée. On se demandera long-temps quel est le beau mérite de cet anonyme pour qu'il suscite un tel remue-ménage autour de sa personne. La philosophie ? On n'a jamais vu ça. L'amour, voyons, l'amour, vous dis-je, l'amour issu de la nature et non des conventions, l'amour qui régale, qui aplaniit les différences de niveau, l'amour aux entrailles de qui la Marion vaut la demoiselle. Peut-être, mais pourquoi ne pouvez-vous aimer que des demoiselles ? pourquoi faites-vous chasser la Marion, pourquoi Fanchon reste-t-elle à sa place, pourquoi la sauver à tout prix de ce monsieur bien riche ?

Écoutez : elle écrit mal. Je laisse là mes préventions et ma froideur critique ; oui, pour un style pareil, je donnerais vingt quartiers de noblesse, châteaux et parcs, pouvoir et fortune, toutes les inégalités. Sauf, peut-être, le lit de Margot. Il faut que l'aristocratie française ait aimé le langage et l'ait mis au-dessus de tout. A juste titre et à bon droit. Elle abandonne ici sa différence pour une liasse de lettres écrites au parfait de la diction. Oui, le parasite la paie de mots. Mais son royaume pour ces mots, pour des mots de ce vol. Ce penser mâle des âmes fortes, qui leur donne un idiome si particulier, est une langue dont il a la grammaire. J'aurais été Julie, Claire, Édouard, vieux ou jeune, femme ou homme, roi ou Fanchon, j'eusse été aussi à genoux. Faut-il que les hommes de lettres, Grimm ou Voltaire, moins nobles ou ignobles, en aient

1. *La Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettres 15 à 18.

été jaloux ! J'échangerais, je crois, ce discours contre toute inégalité. Cependant, il ne dit que des pettesses.

L'amour, voyons, l'amour, vous dis-je, l'amour caché, enfoui et souterrain. Et tout à coup, l'horrible tragédie. Ciel ! mon père ! il voit tout, il a tout reconnu, découvert, il maltraite sa fille, il lui porte des coups, elle tombe et, dans sa chute, elle saigne. Je suppose qu'elle a tant saigné qu'elle en a perdu ce qu'elle appelle son doux fruit. Mort de l'enfant, expulsion de l'enfant, mort du jeune saule sous les coups de pioche, un aqueduc ! un aqueduc ! Les parents découvrent l'échange des lettres ou le flux de l'eau. Ciel, mon oncle ! Ciel, mon mari, M. Basile ! Ciel, le père noble et brutal. Ciel, le gouvernement de Berne. L'amant est expulsé, l'auteur est expulsé, l'enfant est expulsé, le parasite. Celui qui est branché sur la descente, non pas celui qui parle, qui discourt de l'inégalité, mais celui qui en fait l'expérience, qui en dessine les niveaux, qui la connaît assez pour en tirer parti. « Dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire... » Qui est donc ce deuxième qui puise dans les provisions du premier, quel est donc ce besoin de secours ?

Nous raisonnons, je crois, par récurrence. Il faut passer à la limite, au tout premier moment de la vie, sans mémoire. Je coûtais la vie à ma mère. Au moment de l'expulsion, celle qui donne vie la perd, et l'expulsante est expulsée, l'hôtesse originelle meurt. Il ne sera jamais sevré, celui dont la naissance est le sevrage même. Il n'a plus de logis, ni de nourriture, ni de chaleur. Le parasite tue son hôte, comme il peut arriver, parfois. D'où cette généalogie intéressante, cet arbre où les aqueducs sont brisés. Je n'eus jamais de mère, morte dès l'expulsion. Je n'eus pas de père, ou quasi : expulsé du pays pour une affaire où le nez d'un capitaine saigna. Je n'eus pas de frère ou quasi : libertin et fugueur, il s'enfuit, disparut tout à fait. C'était l'homme des escapades. Je n'eus pas de femme, ou quasi, je me mariai sur le tard avec celle que je nom-

mai ma gouvernante. Donc je n'eus pas, je ne pus pas, je ne dus pas avoir d'enfants. Pas de père, pas de mère, pas de frère, pas de femme et, par conséquent, pas d'enfants. Pas d'amont, pas d'aval, nous détruisons les aqueducs. La chose est déductible et nécessaire. Ce n'est pas un événement de la vie, mais une suite de sa règle. Les cinq enfants sont expulsés, comme tous, comme père et mère, comme moi, comme doivent l'être ceux qui risquent de me parasiter. Ils auraient vécu à mes dépens, à mes crochets, ils m'auraient mis à la place de l'auguste noyer. Je veux demeurer saule, arrosé, pleureur et sans ombre.

Détruire l'aqueduc, détruire le canal, défaire les liens généalogiques, ou supprimer la dépendance. On définit ainsi une insularité. Le paradis de l'île Saint-Pierre, ou le peuple de Corse, qui n'est pas usé par la législation, qui est un peuple neuf. Moi, une île. Je suis unique, inengendré. Ma mère est morte à ma naissance : la nature a brisé le moule dans lequel elle m'a jeté. Mon entreprise n'eut jamais d'exemple, et son exécution n'aura pas d'imitateur. Pas d'amont, pas d'aval, pas de père, pas d'enfants, pas d'origine, pas de suite. Théorie générale de l'agénésie. *Sine patre, sine matre Melchisedec*, je suis de l'ordre des grandes figures messianiques. Jean-Paul Sartre ne manquera pas, dans *les Mots*, de répéter le même geste, la même découpe généalogique.

Du coup, toute ma famille n'est composée que de vicaires. Ma mère disparue, Mme de Warens est maman vicariante ; mon père expatrié, mon oncle le remplace ; mon frère en escapade et je me jette au cou de tous les Bâcles du monde, et partout les triangles, à foison, restitueront des inséparables ; ma femme, indigne de mon égalité, n'est que ma servante, et je la rembourse du titre de gouvernante. Donc je dépose mes enfants aux Enfants trouvés, Sophie, Émile en seront les vicaires. Famille de mots, enfants de papier. La logique de la vicariance est une généalogie du sacré.

La plume me tombe des mains, surpris à piquer, de la broche, une pomme. Pourquoi, maintenant, ai-je pris la plume ? Pour confesser l'affaire du ruban. Le péché, ici avoué, demeure le même,

invariant. J'ai accusé Marion, j'ai dit que Marion m'avait donné le ruban. Non, Jean-Jacques n'a pas menti, car on ne ment jamais, vu d'une certaine manière. Il a mis la petite Marion dans la position d'avoir été voleuse, prédatrice, pour se mettre aussitôt dans sa position ordinaire, celle du parasite. Marion m'en a fait cadeau. Il avoue, et il avoue la vérité vraie, en mentant. La honte, cette honte qui n'a jamais cessé de peser sur sa vie, venait de s'être dévoilée. Le désir de m'en délivrer a beaucoup contribué, dit-il, à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions. Il prend, dès lors, la plume, et il ment. C'est maintenant qu'il ment. Il est bizarre, mais il est vrai, dit-il, que mon amitié pour la fille fut la cause de mon ignominie. J'avais Marion en tête, car je voulais lui donner le ruban. Dès ce moment, je l'accusai. Menteur ! as-tu jamais rien donné à personne, as-tu jamais eu l'intention de donner ? J'étais babillard, menteur et gourmand. J'aurais volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille. Non, jamais je n'aurais donné ce ruban à Marion. Je n'espérais vraiment qu'une chose, c'est le recevoir de ses mains. Ce n'est pas moi, c'est le Xénophon du *Banquet* (encore un repas), qui définit le philosophe comme proxénète ou entremetteur. Celui qui se place au milieu d'une relation de désir, pour la parasiter. Exemple canonique : un jour, à table, au moment qu'elle avait mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu : elle rejette le morceau sur son assiette ; je m'en saisis et l'avale avidement. Le schéma est ici ramené à sa plus abstraite simplicité. Ou à sa nomination : quand elle me présentait une assiette, j'avançais ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offrait. Pique-assiette.

Jean-Jacques, juge du législateur

Il a soixante ans. Il vit seul, ou presque. Il copie, le matin, de la musique à tant la page. L'après-dîner, il se promène, alentour de Paris, solitaire. Il écrit, quelquefois, juste pour affirmer qu'il n'écrira plus. Il est sombre, méfiant, soupçonneux, il se dit bon et nul. Ils disent qu'il est fou. Et l'histoire dira qu'il est devenu fou. Est-il fou, en effet ? Je crois pouvoir résoudre cette question.

Il a eu contre lui tous les grands polémistes d'Europe, à une époque où le venin était de qualité. Il a connu les déménagements furtifs aux petites heures de l'aube, décreté de prise de corps, comme on disait alors, en France, à Paris, à Genève en Suisse, à l'île Saint-Pierre dans le lac de Bienne. Dès le voyage en Angleterre, où il se réfugie, on parle du délire de persécution. Il y a là erreur d'optique, erreur de temps, surtout : les attaques contre le pouvoir en place n'étaient pas encore devenues d'efficaces leviers pour la prise des places et des pouvoirs. Le martyr ne risquait pas seulement une promotion. Rousseau avait de quoi, vraiment, se croire et se trouver persécuté. Ce n'est pas là, pourtant, le principal.

Ce principal peut être lu en clair dans les minutes d'un procès où Rousseau lui-même est en position de juger Jean-Jacques. Trois cents pages de fièvre où dialoguent un avocat et le ministère public, non plus devant le tribunal des *Confessions*, mais au-devant d'une plus haute instance, si possible le roi, sinon Dieu, le Juge suprême : ce pourquoi l'auteur cherche à déposer l'avant-

dernier de ses livres sur le maître-autel de Notre-Dame. La grille étant fermée, il se trouve à nouveau exclu de ces législatures.

Son histoire à nouveau. C'est le malheur d'un homme seul face à l'humanité rassemblée, unanime et méchante. On sourit, méprise et range le livre au rayon des monuments de psychiatrie. Une minute, je vous prie, avant de le classer. De quoi s'agit-il donc, à travers le pathétique, la peur et le soupçon, la souffrance et le semblant, l'œil en coin et le noir théâtral ? De ce que peut savoir un homme de ce que les autres pensent de lui. Et de ce que les autres pensent tout court et font ensemble. Avant donc que d'examiner l'acte par lequel les autres pensent ou disent, il serait bon d'examiner l'acte par lequel les autres sont les autres.

Il faut supposer d'abord, et logiquement, cet individu indépendamment de toute relation. Sans cela, les autres, de son point de vue, ne seraient pas tels. Voici donc une description de l'isolement, de la singularité insulaire. Du bonheur à l'île Saint-Pierre à la tombe dans l'île aux Peupliers, à Ermenonville, l'île est toujours présente y compris dans la théorie, pour la constitution de la Corse. L'île se définit par ses bords ou, mieux, toute définition est une île. Elle est déterminée par ce qu'elle nie ou refuse, terre haute sur l'eau, le long du rivage. Rousseau n'emploie dans ces derniers dialogues que des mots du même ordre : il est environné, il est circonvenu, il se trouve entouré comme d'une barrière, il vit dans une étroite enceinte, il est dans une cage. Il n'est pas sûr qu'il y soit malheureux, puisqu'il souhaite vivre en prison, il n'est pas sûr non plus qu'il y soit heureux. En tout cas il y est, il dessine cet isolat.

Or, par un cas unique depuis que le monde existe, tout Paris, toute la France, toute l'Europe, tout le monde a fomenté complot contre un seul. Un seul qui, depuis lors, est seul sur cette terre.

Je dis que la chose est intéressante du simple point de vue de la logique. Il existe un singleton bien défini, moi, moi seul, il n'en existe qu'un, seul, seulement moi. Hors ce cas insulaire unique, il n'en existe pas d'autres, il ne peut en exister d'autres, parce que les autres forment un ensemble bien défini, compact et uniforme. Qui suis-je ? Seul. Seul n'est pas ma manière d'être, seul est mon être

même. Qui sont les autres ? Tous. Attention : non pas tous moins un, mais tous absolument parlant. Tous sans exception et seul sans rémission.

Tous. Les grands, les auteurs et les gens de lettres, les médecins, les puissants et les femmes, les corps accrédités, l'administration, le gouvernement, les opinions publiques (bienheureux temps où ce terme était au pluriel), les commerçants, les badauds, les passants. Les visiteurs, les mendiants. Ceux qui écrivent des lettres, ceux qui envoient des manuscrits. Ceux qui me vendent bon marché, ceux qui me vendent cher. Ceux qui sont gentils patelinent, ceux qui sont durs m'insultent. Ceux qui me regardent m'inspectent, ceux qui font semblant de ne pas me voir me méprisent. Toujours intéressant du point de vue logique. La totalité vient de la réunion : d'un sous-ensemble et de son complémentaire. Ceux qui font ceci et ceux qui ne le font pas. Ceux qui pensent ainsi et ceux qui ne le pensent pas. Donc tout le monde. Lorsqu'on met la main sur l'affirmation et sur la négation ensemble, on a toujours raison.

Tout le public, toute la génération, tout le genre humain.

Il n'y a pas de particulier, il n'y a pas d'individus, il n'y a pas de singuliers dans cet ensemble. Cela n'a aucune importance que tel y soit auteur, que tel autre y soit médecin ou administrateur. Cette totalité n'est pas l'agrégation de nombreux éléments divers, c'est une somme de forces qui ne peut naître que d'un concours. D'où la dénomination constante de la ligue, de la secte, du complot, qui, par un concours unanime à son exécution, met tout le monde d'accord pour un mouvement concordant et un assentiment universel.

Rousseau a reconnu de l'extérieur l'existence d'un contrat social. Il décrit en fait à la fin de sa vie ce qu'il avait posé en droit et abstrairement dans son exercice de philosophie politique. Les autres en bloc ont ensemble un pacte. Et ce pacte est issu de l'animosité générale, qui est la perversion ou la dérivation de l'ancienne volonté générale. Jean-Jacques dédoublé récrit le *Contrat social*. Le *Rousseau, juge de Jean-Jacques* est son second traité de droit politique.

Il est environné de ténèbres, d'une triple enceinte de ténèbres. Il ne sait rien, il ne peut rien savoir de ce qu'on veut de lui, de ce dont on l'accuse, et du complot formé par ses persécuteurs. Pourquoi, comment ? demande-t-il sans cesse en ces trois cents pages. Lorsqu'il écrivait du pacte social, nulle contradiction ne le gênait, tout lui semblait clair, lumineux. Il lui paraissait transparent de remonter à une convention première, il lui paraissait évident qu'un acte d'association puisse produire un moi commun ou une personne publique. Aujourd'hui, ceux du complot, ceux de la ligue forment, dit-il, un corps indissoluble dont chaque membre ne peut plus être séparé. Au sens politique, ils forment donc une république. Rousseau voit de l'extérieur se constituer ce qu'il avait prévu, il voit un ensemble dispersé faire une unité, un concours unanime de forces, et il trouve cela ténébreux. La vérité, c'est qu'il a raison, la vérité c'est qu'il a fait un progrès décisif en politique, la vérité, c'est que sa théorie n'était pas aussi claire qu'il le prétendait, que nul ne sait, que nul n'a jamais su comment se formait un concours unanime parmi des individus séparés. Que cette question est encore et toujours une question noire, ténébreuse. De la théorie, Rousseau descend à la pratique, du clair il en vient à l'obscur. Qu'est-ce que le collectif ? La politique est l'ensemble des discours théâtraux tenus par des illusionnistes qui veulent nous faire croire qu'ils le savent clairement.

Cependant il existe au moins une réponse claire à la question. Et les professionnels de la politique la connaissent, d'ordinaire. Pour qu'apparaisse dans un groupe l'unanimité, il suffit parfois de faire naître justement l'animosité générale contre qui portera le nom d'ennemi public. Il suffit de trouver un objet de haine et d'exécration. Les grands succès de librairie ou d'élection se remportent ainsi. La volonté générale est rare, elle est peut-être théorique. La haine générale est fréquente, elle est de pratique. Non, Rousseau n'est pas fou, il reste un écrivain politique. Il passe à l'expérience, tout simplement, il passe de l'abstrait au concret. Non seulement il voit, de l'extérieur, naître un pacte social, non

seulement il constate la formation d'une volonté générale, mais il observe, à travers des ténèbres épaisse, qu'elle ne se forme que par l'animosité, qu'elle ne se forme que parce qu'il en est la victime. Pourquoi ? Je n'en sais rien, il n'en sait rien, personne n'en sait rien, cela n'est pas clair, ne sera peut-être jamais clair : il reste que c'est ainsi. L'union se fait sur l'expulsion. Et c'est lui l'expulsé.

Est-il fou ? La réponse est simple et facile. Celui qui souffre du délire de persécution mime, tout simplement, une pratique politique. Cette politique a besoin de martyrs, elle en consomme abondamment, elle n'en manquera jamais, elle trouve assez de volontaires : les martyrs, en effet, ne sont que des rois, des princes, à peine inversés. Des ambitieux ratés, qui vont réussir. Voyez, au *Contrat Social*, le chapitre du « Législateur » : Rousseau, déjà, y jugeait Jean-Jacques. L'homme supérieur, le sage, celui qui est capable de transformer chacun en partie d'un grand tout, c'est évidemment l'auteur du *Contrat Social*. Il est hors les passions et les connaît à fond, il est hors le contrat, le prévoit et le forme. Il est unique, il est presque un dieu, et le voici donc seul sur la terre. Il aura travaillé sous Louis XV et il jouira sous la Convention. Alors tout se retourne et l'inverse est encore vrai. Cette pratique politique mime, tout aussi bien, un délire du même genre. Le Moïse de Vigny, le Mahomet de Goethe, l'homme providentiel de Rousseau, avant ou après lui, ou lui, n'est, à tout prendre, qu'un beau paranoïaque. Le document de psychiatrie et le texte de philosophie politique sont tous les deux écrits de la même encre et par la même main. Avec les mêmes mots et pour le même sens. Et les mots — fou et politique — n'ont plus de sens propre, pour avoir le même.

Résultat profond et considérable. Les malades mentaux ne sont pas tous aux Petites-Maisons, comme on croit. Ils pullulent aux palais des rois, dans les grands postes et les hautes fonctions. Mais, à tout prendre, nous le savions depuis longtemps, l'expérience en est usuelle. Ce que nous ignorions, que nous apprend Rousseau, par sa vie théorique et ses livres vécus, est qu'un discours politique peut être un délire, et réciproquement. Autrement dit : puisque nous ignorons tout du fonctionnement collectif, la

théorie qui en donne raison est cruellement délirante. Les torturés, les affamés, les morts le savent ou l'ont su dans leur chair.

Encore une classification qui s'effondre. Le *Contrat* s'étudie dans les instituts de sciences politiques et les *Dialogues* dans les écoles pour psychiatres, alors qu'il s'agit d'un seul et même écrit. Faisons faire à ces beaux messieurs des études communes : fous et politiques font une seule population, d'étudiants, d'étudiés. Angoisse, tout à coup : l'évidence tirée de Rousseau, j'ai idée qu'elle est générale. Oui, ces maladies sont des politiques. Oui, ces politiques, théories et conduites, ne sont que maladies.

Bruits

Nous sommes ensevelis en nous-mêmes, nous émettons des gestes, des signes et des sons, indéfiniment, inutilement. Personne n'écoute personne. Chacun parle, nul n'entend, la communication directe ou réciproque est en échec. Celui-ci professe doctement, il est ennuyeux comme son dernier cours, il se moque absolument qu'on l'entende ; tel autre, jovial, tient un rôle fort, qu'il s'acharne à ne pas lâcher, il arrose l'écoute de sa belle humeur ; le troisième, colérique, dressé sur les ergots de sa petite taille, terrorise son entourage ; ils jouent de leur instrument préféré, qui s'appelle de leur nom propre. Tout cela devrait faire une cacophonie, cela fait du bruit, je l'avoue. Et Leibniz a raison, les monades sont fermées, elles ne s'entendent ni ne s'écoutent. Et pourtant, quelquefois, un accord. La chose la plus étonnante du monde est qu'il y ait parfois du concert. De l'entente, de l'harmonie. Leibniz supposait Dieu pour cette loi-miracle.

Il disait : voici un orchestre. Chaque musicien joue de son instrument comme s'il était seul au monde. Il n'aime que son cor anglais, ce cor anglais c'est lui, c'est lui-même en personne. Il fait sa partition et quand il a fini, tout au bout de la page, il pose sa dépouille et il sort du théâtre. Seulement pour mourir. Comment se fait-il que le premier alto soit en consonance avec lui, alors que le premier alto, encore, n'a jamais pensé qu'à ses quatre cordes ? Leibniz répondait : Dieu a créé l'alto de telle sorte qu'à ce temps prefix bien déterminé, il produira la note préformée harmoniquement à celle du cor anglais, au même moment. Dieu prévoit l'har-

monie et Dieu est l'harmonie. L'histoire est programmée, chacun a une partition. D'autres disent qu'ils sont plongés ensemble dans le même bain de langue, dans le même bain de la même langue. Il faut bien que les mots se trouvent puisqu'ils sont dans le même ensemble. Et c'est la même solution : il existe un chef d'orchestre ou il existe un texte commun à jouer. Quelqu'un ou quelque chose précède toujours.

Cela n'est pas résoudre le problème, c'est se donner la solution. Se la donner sous forme de personne ou bien sous forme de prétexte. La probabilité de l'harmonie est faible dans la distribution multiple des émetteurs et la faiblesse qualitative de la réception. L'harmonie n'est pas une loi, elle n'est pas la régularité, l'harmonie est la rareté même. Elle est, très précisément, un miracle. J'appelle miracle une très haute improbabilité. Quand le miracle vient, d'une entente improbable, elle produit un chant nouveau, rare si hautement, qu'il est exclu que la répétition ait jamais eu lieu, aussi longtemps qu'aït duré le temps avant la rencontre. Cet accord est néguentropique, il est producteur, il est peut-être la production même, dans sa définition et son dynamisme.

En tout cas, la répétition est la mort. Elle est la chute dans le semblable, comme l'identité figée du trop-connu. S'il n'y avait jamais concert que du déjà écrit, le monde serait vite un enfer blême où flottent des ombres. Il en est ainsi souvent, je sais. Mais que la vérité, que le réel ne soit jamais que du prescrit transforme tout en sépulcral. Le toujours déjà n'est qu'un cimetière, où l'entropie va pourrissant. Par bonheur il y a du rare, l'exception se produit, la nouveauté paraît, le miracle improbable. Par cette rareté, le monde advient à l'existence, nous sommes des vivants, nous pensons. Ces trois événements sont improbables, et néanmoins sont là. Le préformé, le toujours à reprendre est ce texte de mort qui porte disparition du réel. Encore un avatar de la philosophie thanatogène qui cherche à transformer le monde en statue de sel, en plaine où gisent les cadavres. S'il y a un texte, déjà, s'il y a un chef de l'orchestre, s'il y a eu bien des répétitions, alors le monde est un enfer et nous ne sommes que des ombres. La mort a gagné la partie, assistée, dans ses œuvres, de la philosophie.

De la cacophonie usuelle. Les composants émettent ici même

des sons à peu près canoniques, ils produisent, parfois, du sens. La somme ou le produit ou la composition de ces sources est oui comme caricatural, inaudible, insensé. Ce repas, hier au soir, était ordinaire. Le jovial parlait haut et récitait fort, le docte pérorait, suffisant à soi-même, le doctrinal criaillait la vérité entière et pleine, le colérique tonnait le pouvoir, le vaniteux racontait sa toute belle voix, le profond se taisait, sombre, guettant la fatigue globale pour ramasser le dernier mot. Parmi le tohu-bohu, je faisais passer le fromage. Disons que j'étais l'hôte et que le chavignol était délicieux. D'une main à l'autre, il se divisait, mais il restait seul identique à soi-même, jusqu'à l'évanouissement. L'assiette contenait le stable prêt à disparaître, l'air vibrait de bruit et de brouhaha. Il eût été hors de coutume que la jovialité entendît la doctrine ou que le vaniteux écoutât le docte, il eût été miraculeux qu'un seul accord se produisît. A supposer une épiphanie de cet ordre, nous aurions à coup sûr résolu quelque difficulté ancienne ; un théorème, un texte, ou une chose, même, serait entré tout à coup dans la pièce, comme un vent propre à courber nos têtes, et se serait posé sur la table, au milieu de nous, doucement. Quand une monade fermée entend une monade close, quand un sourd écoute un muet, il arrive qu'ils produisent ensemble un vivant tout nouveau, qui n'est jamais une répétition. Cette naissance est une preuve. Notre naïveté, j'entends le né nouveau qui vient à la lumière, est une preuve, et décisive, de la néguentropie fantastique des accordailles. Il y va, tout à coup, de la production. Il n'y a de nouveau que la naïveté. Il n'y a de nouveau que le miraculeux. Or ce miracle est de l'entente.

Soyez naïf, vous serez l'enfant de la nouveauté. Mais aussi, écoutez, vous ferez des enfants. Voici venu l'enfantement dans la beauté, au milieu du banquet.

Nous ne connaissons rien à la composition, au produit, à la somme, à l'intégrale des monades ou des individus, de quelque nom qu'on nomme leur société ou leur association. Nous ne savons rien des opérations les plus simples, ou directes : additionner, multiplier, composer, combiner, quand il s'agit de nous. Hélas, nous ne pouvons que soustraire, analyser, tuer. Le collectif est une boîte noire. L'ensemble fait du bruit, est rumeur. Même si chaque

élément joue juste ou émet du sens, la mise ensemble produit une clamour, fausse, hasardeuse, insensée. Le collectif est le bruit de fond même, nous ne savons aucunement ce qu'est un orchestre, comment un chœur s'accorde. Le collectif n'est pas une harmonie préétablie ou bien, ce qui revient au même, le toujours déjà là. De la boîte noire, sort le bruit. Le noir et le charivari.

Le politique fait semblant de comprendre. Le savant, le théoricien, fait semblant de comprendre. Le religieux fait semblant de comprendre. Le militaire, l'inspecteur, le militant font semblant de comprendre. Chaque fonction sociale est une variété connue et repérable de la méconnaissance noire déguisée intelligemment en expertise blanche. Mais le renversement du bruit réel en une harmonie théâtrale, de la tuerie du sens et du son en un accord au moins représenté, n'est pas ici le seul des bénéfices. Chaque fonction sociale, du juge au professeur, et de l'artiste au président, chaque fonction classée ou classable dans une théorie quelconque des classes ou fonctions, chaque fonction, dis-je, mange et vit de ladite méconnaissance. Elle apparaît tout aussitôt qu'il faut fermer la boîte noire. Et cette opération se paie, elle se paie assez cher pour que le détenteur de la clé en vive grassement. Qui détient une clé ne détient pas forcément un savoir, il peut garder aussi une serrure et défendre qu'on l'ouvre. Chaque fonction sociale est gardienne d'une porte de l'arche, et d'une porte dangereuse, croit-on.

Nous ne comprenons rien du collectif, ni de l'ensemble. Nous devons avouer que cette arche n'est pleine que de ténèbres et que d'elle ne sort qu'une rumeur intraduisible. Qu'il n'y a pas de site, hors de la boîte ou hors de l'arche, d'où quelqu'un puisse entendre ou traduire ou voir. Que nous sommes dans l'arche : et si nous sommes hors, nous ne sommes plus nous. Le collectif n'est pas un objet ordinaire, il n'est susceptible ni de définition, ni de découpage, ni d'extériorité. Il n'est pas, non plus, un sujet : qui le serait, parmi nous ? Qui serait ce nous ? Qui est-il ? Que dit-il ? Où est-il ? Cet ensemble n'est pas un sujet, il n'est pas un objet, il est donc hors du fonctionnement de la connaissance. Nous ignorons ce que signifie nous, ce qui le constitue. Nous ignorons ce qui passe entre nous et ce qui se passe entre nous. S'il n'y a pas de

connaissance, comment pourrait-il se faire qu'il y ait une volonté ? Cette volonté générale est un automorphisme, j'entends par ce mot la projection ou la reproduction de ce qu'on croyait qui se passe en moi dans ce nouveau sujet mythique, le nous. Elle est une égologie retraduite. Qui assure que le nous a les mêmes attributs, les mêmes facultés que le je ? Une pensée, une intelligence, une volonté. Pourquoi pas des désirs, des appétits ou une sexualité ? Nous avons commis la même erreur sur le collectif que sur Dieu, nous l'avons fait à l'image du moi. De mon âme parfois, quand on lui donne volition, intellect, pouvoir de décision, quand on passe du *cogito* personnel au *cogitamus* ou du *volo* monadique au *volumus*, mais de mon corps souvent : gros animal, corps mystique, Léviathan, modèles biologiques, la Bête. Non, nous ne savons rien du nous que ce que nous croyons savoir du moi, corps et âme. En somme, nous ne savons rien et, de nouveau, le collectif est noir et fait du bruit.

De quoi ne discute-t-on point ? De quoi n'y a-t-il pas de dispute ? Sur quoi nous accordons-nous immédiatement ?

Sur un point de droit, il y a contrat. Le droit est notre existence assez stable, la politique est notre histoire instable (en principe, car, en fait, les professionnels s'empressent de la stabiliser à leur profit). Le contrat social théorique est écrit en lambeaux dans les textes de droit. Mis ensemble, ils renvoient à un texte non écrit qui, s'il était écrit, nous apprendrait ce que signifie être ensemble. Or ce texte n'est pas écrit et, peut-être, ne peut-il l'être. En tout cas, nous ne discutons pas sur le droit, sauf à la marge des jurisprudences. Nous ne discutons pas sur lui, à cause du gendarme. Nous avons peur de la force sur quoi il est fondé. Nous sommes d'accord, un peu, et nous obéissons, beaucoup. Car nous avons peur. Peur du noir.

Le droit organise notre vie concrète de groupe, de la famille aux relations entre les peuples. Il est plein de détails et de sens. Il varie d'une culture à une autre, des spécialistes cherchent à connecter les différences ; tous ces efforts, différences et ressemblances,

fluctuent par les circonstances de l'histoire. L'accord se perd.

Il existe, deuxièmement, tout un corpus devant lequel l'accord se fait, comme par miracle, c'est le corpus mathématique. On n'en discute qu'à la marge, entre chercheurs, à propos de pointes avancées. Pour tout le reste, on ne dispute point. On peut être antidorwinien, contre la relativité généralisée, nul ne peut, sauf à se retirer de la communauté, mettre en doute les quatre règles. On peut truquer la balance au marché, on ne peut falsifier l'addition ni la soustraction ; le partenaire peut vous tromper sur le change, mais il ne peut tricher en rendant la monnaie. La mathématique est l'accord entre nous. Le cercle a un centre, l'ellipse en a deux, que voulez-vous redire à cela ? D'une certaine manière, la mathématique est un nous. Elle ne l'est plus, assurément, dans les cercles fermés où s'élabore l'invention, elle le reste, cependant, à mesure qu'elle est comprise. Elle est un nous assez nouveau, inventé par les Grecs, infusé par eux dans l'histoire, avec d'immenses conséquences, dont celle de nous peindre un portrait commun, idéal. Illusoire ? Nous nous accordons au moins sur les nombres.

J'insiste. L'accord ne porte pas sur la monnaie, mais sur les unités, puis les opérations. La monnaie renvoie au texte de droit, l'imprimé sur le cuivre, le laiton, l'or, l'argent, le papier reste une convention, un contrat, fondé, en dernier recours, sur la force, fondé, en dernière instance, sur la mort. L'économie repose, évidemment, sur la violence. On voit sans peine que l'accord sur les nombres est d'une autre nature et d'une autre portée. Il est translinguistique et transculturel, vous ne pouvez rien à cela. Il se peut que nous acceptions de nourrir indéfiniment des savants, dans la reconnaissance où nous sommes qu'ils aient bâti ce pont fragile entre nous autres, peut-être unique, en vérité. Il ne circule entre nous que des signaux mathématiques. Ils sont les seuls à traverser en paix l'épaisseur d'incommunicabilité qui nous sépare, et que ne traverse, cruellement, que la force armée, hurlante, mortelle.

Non, ce train de signaux ne fut que le second. Il fallait un train, tout d'abord, il fallait des signaux. La condition de l'accord sur un sens, fût-il minime ou univoque, est l'accord, pur et simple, par-

fait. Pour que se réalise une entente, à propos d'une chose ou à propos d'un mot, il faut une entente, une ouïe.

Je suis seul ce matin, comme à l'accoutumée, penché sur mon travail, dans un silence blanc. Sans doute mes oreilles ne sont-elles sensibles qu'à ce bruit de fond vague, indispensable à la survie. D'un repli de l'espace, comme d'un creux du monde, me parvient une onde audible. Elle est impure, elle crie, elle crisse, elle criaille, donc je fuis ; je me recroqueville au foyer de mon attention, dans l'apex de ma solitude. Je cherche d'instinct un lieu haut inaccessible à cette attaque. J'ai peur. J'ai peur du grincement, de la stridulation et du charivari. Ma peau en a horreur, elle se creuse et se hérissé. Que croisse l'intensité de cet éclat qui occupe l'espace, je perds bientôt ce refuge en moi et je perds conscience.

Peut-être est-ce le ciel qui tombe sur ma tête, tonnerre, volcan, tremblement de terre, inondation soyeuse ou tsunami roulant. Je fuis. Peut-être est-ce l'autre qui hurle. J'ai peur. J'ai peur du cri, du braillement, de ce stentor qui lance la foudre de Dieu. Donc je fuis. Les rossignols ont peur des rossignols qui chantent et qui délimitent ainsi leur niche de puissance. La mélodie qui nous enchanter est un inaudible criaillement, pour eux, on doit le supposer. Le bruit nous sépare, nous individualise, comme la fureur nous disperse. Le mur épais qui existe entre nous est construit de clameurs et de cacophonie. La monade n'a ni porte ni fenêtre, nous sommes sourds et, pour autrui, muets, parce que, le plus souvent, ce qui parvient à nous, à notre réception toujours ouverte, l'ouïe, nous est insupportable.

Nous sommes plongés dans le bruit. Et ce bruit est inextinguible. Il est extérieur, il est le monde même, et il est intérieur, produit par notre corps vivant. Nous sommes dans les bruits du monde, nous ne pouvons fermer la porte au reçu de cette clameur, et nous évoluons, roulés dans cette houle incalculable. Nous sommes chauds, brûlant de vie, et les foyers de cette extase temporaire émettent le tumulte sans trêve de leur innombrable fon-

tionnement. Que ces sources se taisent et la mort est là, sous forme d'ondes plates. Plates pour l'enregistrement, plates pour les oreilles closes. Au commencement est le bruit, le bruit ne cesse pas. Il est notre aperception du chaos, notre appréhension du désordre, notre seul lien à la distribution éparsse des choses. L'ouïe est notre ouverture héroïque au trouble et à la diffusion, les autres récepteurs nous assurent de l'ordre, ou, s'ils n'en donnent pas ou n'en reçoivent plus, se ferment aussitôt. Que nous soyons plongés dans la fluctuation, que nous en soyons pleins, le bruit nous en assure. Et il nous chasse du chaos, par l'horreur qu'il nous en inspire, il nous ramène, il nous rappelle à l'ordre.

Le réel me paraît stochastiquement régulier, comme de la similitude ou de l'homogène, jetés au hasard.

La monade n'a pas de porte, elle n'a pas, non plus, de fenêtre, ceci pour se défendre du malaise mortel. Si nous percevions tout le bruit du monde, si nous souffrions notre propre bruit, l'évanouissement nous ferait glisser vers le plat. Aussi la monade ferme à double tour ses orifices, elle finit par les supprimer tout à fait, en raison de ce danger physique, de la mort par inondation. Elle a plus vite fait, somme toute, de tout tirer de son propre fond.

Or la solution leibnizienne, par un paradoxe qu'on n'attendait pas, est maximalement pauvre, pour minimiser le désordre. L'ordre a tout envahi, reste le grain de sel des septièmes devant le flot de l'harmonie. La dépense n'est, certes, pas grande, mais la diversité demeure faible. L'accord parfait n'est point, que je sache, le comble de l'art, peut-être n'en est-il que la misère. L'harmonie ne serait-elle pas une variété, un peu excitée, de plat ? Ne serait-elle pas une antichambre de la mort ? Cet ordre, dont on chasse au maximum la dissonance parasite, cet homogène, ce semblable courant vers l'identité, cette répétition, cette ligne droite optimalement courte, ce plat, n'est-ce pas ce vers quoi nous glissons quand nous perdons l'acuité, la conscience, la vie ? Je crains que l'harmonie parfaite ne soit qu'un flonflon lourd pour tête qui n'appète qu'à répéter. Le monde autour de nous, en nous, se défend victorieusement contre cette sottise par le miraculeux torrent d'inattendu. Ce qui demeure intelligent dans le cursus des sciences est ce qui est devant, qui échappe à la loi. Le meilleur en moi se

retourne, il n'est pas seulement chassé par le bruit, par le chaos et le désordre, il est chassé par la règle, et le plat, et la mort. Le meilleur, c'est-à-dire le moins cadavérique.

La pauvreté suprême du système de l'harmonie nous est connue enfin non seulement par la nature des choses, comme on aimait à dire, mais par les établissements collectifs. Dieu chez Leibniz monte chaque monade, qui n'a de singulier que son site. Ce qui circule dans le système est un message unique, la loi, différentiellement codée par la position des individus. La seule nouveauté qui puisse intervenir dans l'uniformité, dans l'ordre, est ma situation. Le patron ne commande pas au vice-président comme à celui qui tient la position infime. Toute l'horreur d'une société sans espérance est contenue là : qu'il ne s'y dit qu'une chose, vite sans intérêt, mais qu'elle ne se dit qu'en se modulant par le site du récepteur. J'imagine qu'il s'agit là d'une collectivité animale. Je l'imagine seulement, car ce que nous savons des bêtes nous indique finalement qu'elles sont, par rapport à nous, plutôt des génies de la politique. La métaphore par la bête est souvent une flatterie.

Le bruit détruit et fait horreur. Mais l'ordre et la répétition plate sont voisins de la mort. Le bruit nourrit un nouvel ordre. L'organisation, la vie et la pensée intelligente habitent l'adhérence entre l'ordre et le bruit, entre le désordre et l'harmonie parfaite. S'il n'y avait que l'ordre, si nous n'entendions que des accords parfaits, notre sottise tomberait bientôt vers un sommeil sans rêve, si nous étions roulés toujours dans le charivari nous perdions haleine et consistance, nous nous éparpillerions au milieu des atomes dansants de l'univers. Nous sommes, nous vivons, nous pensons à la frange, dans le probable alimenté d'inattendu, dans le légal nourri d'information. Il y a deux façons de mourir, deux façons de dormir, deux façons d'être bête, la plongée tête nue dans le tohu-bohu, l'installation stabilisée dans l'ordre et la chitine. Nous sommes assez bien pourvus, de sens et d'instinct, contre le danger d'explosion, nous sommes dépourvus devant la mort par ordre ou l'ensommeillement par règle et harmonie.

Notre chance est sur la crête. Notre parcours vivant et inventif suit la courbe frangée, capricieuse, où la plage simple de sable

rencontre le déferlement bruyant de la vague. Une méthode simple et droite ne donne aucune information, son inutilité, sa platitude est enfin calculable. L'intelligence, on le savait, demeure inattendue, comme l'invention, ou la grâce, elle n'excède pas le surprenant vers le n'importe quoi. La rigueur n'est jamais dans le simple qui tend vers l'identique, elle ne serait rien sans réunir, tenir ensemble ce qui ne devrait pas être associé. Il n'y a de nouveau que par injection de hasard dans la règle, que par introduction de la loi au sein du désordre. Une organisation naît des circonstances, comme Aphrodite sort de l'onde.

Musique

Il est intéressant que le mot choisi par les musiciens pour leurs textes écrits soit le mot partition. Il est intéressant qu'on en ait une définition rigoureuse, depuis que l'ont choisi les mathématiciens. Ce n'est pas la première rencontre entre ces deux groupes, ces deux fonctions et leur langage. Sans le savoir toujours, ils sont toujours ensemble. Ils sont nés sous le même ciel et au même moment, jumeaux, ils sont nos compagnons sous les mêmes orages. Eux seuls savent, parmi nous, ce qu'est un accord et comment le réaliser. Il faut bien s'accorder, pour jouer ensemble, pour calculer ou pour déduire ensemble.

Ils découpent un ensemble ou une collection d'objets quelconques en parties ou sous-ensembles deux à deux disjoints. Nulle de ces parties n'empiète sur nulle autre. Et leur intersection est vide. Aucune note du violon ne peut être jouée sur la flûte, et ainsi pour tous. Ainsi pour la partition de l'écu où tout espace est séparé. Je veux dire que le texte est adapté à l'instrument, nul ne doit jouer sur hautbois ce que le violoncelliste doit lire. Tout est paradoxal ici : pour jouer ensemble au plus juste, il faut que la disjonction soit parfaite et stricte. Il n'existe pour personne un texte commun. Seul le chef a sous les yeux le recouvrement de l'ensemble.

Comment, pourquoi Rousseau avait-il choisi pour métier de copier de la musique à tant la page ? Comment, pourquoi cette

pratique le fascinait-elle, au point d'y consacrer ses plus longues heures de vie ? Au point de compter, à loisir et pour le plaisir, les milliers de pages qu'il avait couvertes de notes. Pourquoi, comment suivre ainsi les notes, presque aveuglément ?

Je crois que Jean-Jacques a vécu, sans la voir devant lui, évidente, la relation parasitaire. L'exigence de revoir sa vie, en la confessant, est venue d'avoir à chercher ce qui manquait aux écrits théoriques, ce que la théorie cachait, loin de le manifester clairement.

Rousseau construit progressivement, comme ce livre-ci l'essaie, le champ des sciences humaines ou sociales, comme on dit par abus de langue. Non lesdites sciences, dans leur contenu positif, mais leur champ, dans les conditions. Il est assez clair qu'il faille commencer par une théorie des relations, qu'en ce commencement l'hésitation soit immanquable entre une théorie locale ou globale, et qu'enfin cette hésitation soit intégrée dans le problème. Dans un petit groupe fermé, le jardin de Julie, un ménage à trois raffiné châtre le nouvel Abélard, dans un groupe plus rare encore, un élevage attentif laisse un orphelin vert ; en face, le *Contrat social* dit la volonté générale et trace la face du législateur. Local, global. Les *Dialogues* font enfin voir la vue aveugle de l'écart, en l'exaspérant : je suis seul et les voici tous. Le local se minimise jusqu'à la solitude et le global se maximise vers l'universel quantifié. Je vois enfin, dans les ténèbres, ladite volonté générale. Et la chose est atroce. Peut-être le législateur est-il quelque fou dangereux ou quelque innocent sacrifié. Mais en même temps, les *Confessions* cherchent obscurément, au voisinage de la monade solitaire, où va, où se fixe, comment se constitue la relation. Elle tend vers zéro, elle va s'évanouir dans les îles, au milieu des lacs.

Jean-Jacques meurt et sa dernière phrase s'enchante de rendre à la femme l'assistance qu'il en a reçue. Son dernier mot confesse qu'il n'a jamais rendu. La vérité sous la dernière boucle de la plume, il meurt peut-être sans savoir qu'il a découvert ce qu'il cherchait, enfin. La chaîne simple, moi, mon frère, mon prochain, mon ami et ma société demande un enchaînement, et il manque. Non, il ne manque pas, il est la flèche simple, atome logique, atome relationnel, vécu, obscur, dans la vie chez l'hôtesse. Mais

moi, détaché d'eux et de tout, qui suis-je moi-même ? Celui qui a toujours reçu, et qui, à l'article de mort, se souvient tout à coup qu'il avait, à loisir, résolu de rendre. Le parasite. Détaché, oui, je ne suis rien qu'un pauvre fou dans les ténèbres, mais mon premier attachement est la dérivation, l'ente, la greffe, l'installation dans un petit hôtel, muni de mon petit ménage. Petit.

Il abandonne ses enfants. Le bilan moral de l'affaire m'est indifférent. Que m'importent faute, punition, culpabilité, serments, réparations feintes ou vraies ! Ces adhérences visqueuses répugnent. Pourquoi, de quoi défendrais-je Rousseau ? Pourquoi l'attaquerais-je ? Faut-il toujours l'éthique et le combat, pour former un théâtre et passionner les spectateurs ? Tout cela est las-sant. Que m'importe qu'il ait été mauvais ou bon, que m'importe la pincée de cendres grasses au fond d'un pot du Panthéon. Quittons le cirque. L'éthique y est laissée. Ce qui compte est, presque, l'herbier, je veux dire le symptôme vital, comme le signe de l'espèce, la biologie enfin, l'histoire naturelle. Voici : un parasite, jamais, ne nourrit ses enfants. Il serait, sinon, à la place de l'hôte. Un parasite se défend d'être parasité, la chose est là, dans sa simplicité. Je coûtai la vie à ma mère, hôtesse, et, symétriquement, je laissai mes enfants, je ne suis pas un hôte possible. Nul ne saurait me supplanter. L'Assistance publique est un hôtel possible. Voyez cet animal pondre ses œufs dans un magasin convenable ou un vecteur éventuel, les descendants vont s'y développer, alimentés au gîte, où ils mourront, comme leur grand-mère. Curieuse dénomination que cette Assistance publique : et si les enfants de Rousseau avaient été abandonnés à la Volonté générale ?

Peut-être aurais-je aimé dire : épiphyte, cet herbier aussi me poussant. Je ne sais ce qui me retient, le mouvement sans doute. La promenade.

Des îles de cohérence apparaissent, qu'on n'apercevait pas. La théorie est moins dans les lieux désignés pour elle qu'elle n'est

dense dans l'obscur des textes confessés. Le philosophe y cherche d'expérience, il faut suivre sa randonnée. Elle fait émerger la vieille tradition culturelle, à nouveau, celle qui associe à nos valeurs d'abus la vie de quelques plantes et de certaines bêtes. Les hôtels rencontrés, les attachements, l'abandon instinctif des enfants, la botanique même, la maladie, ces éléments épars se concertent, non pas tant dans une nature qu'autour d'une fonction, mieux, d'une relation. Le jardin de Julie est exubérant de plantes parasites, c'est l'herbier-paradis.

Du coup, il est aisé de courir aider la victoire, de voir que ce qui manque à cette tradition est justement ce geste laborieux qu'à longueur d'heure et de journée Rousseau ne cesse pas de faire. Pourquoi tenait-il tant à gagner sa petite vie en copiant des notes, éperdument ? Réponse : en raison du bruit. Réponse : il complétait l'aire du parasite.

Il pouvait vivre de son œuvre. Je m'arrête un peu. Qu'est-ce qu'une œuvre ? Elle mange son ouvrier, elle dévore sa chair et ses heures, elle se substitue, peu à peu, à son corps. Cet envahissement fait peur. Qui suis-je ? Ceci, là, écrit noir sur blanc, fragile, et ceci est mon corps, a pris la place de mon corps, frêle. Ceci est gravé de mon sang, j'en saigne, et ne s'arrêtera qu'à sa dernière goutte. L'œuvre parasite l'ouvrier, non, bientôt, il n'existe plus. Il en meurt. Et il n'y peut rien. Il en vit. Je mange mon travail et de lui, je bois cette production ruisselante par la longueur des jours, je dors sous la tente de son tabernacle dans la largeur de son espace, j'existe enfin dans l'ombre de ses volumes-fruits. Qui suis-je ? Ce corps, réuni dans sa casse, je ne serais rien sans ceci. L'œuvre me parasite et je la parasite. Bientôt, peut-être, serons-nous des convives sages. Bientôt, espérons-le, serons-nous adaptés l'un à l'autre, en un banquet joyeux, léger, perpétuel, où nous partagerons l'ambroisie. Oui, je le sais, ma vie devient symbiose. Fin de la parenthèse, elle n'était pas un bruit, tout à fait.

Il copie des grappes de notes, alors qu'il pourrait vivre de son œuvre, se nourrir d'elle. Non. Il ne peut vivre, comme vous et moi, que de ce qui fait vivre, on sait de quoi il a fait dépendre sa vie. De vérité. Vivre de vérité, voilà tout. Or, il n'a pas dit le vrai dans le champ de l'économie, dans celui de la politique, ni celui de

l'éducation, dans les conditions générales, contractuelles, de la vie sociétaire. Non qu'il ait menti. Mais il n'avancait que par abstractions. Il revient donc à l'expérience, il médite, il confesse. Émerge alors le sens compact, la vérité relationnelle recherchée. J'ai vécu à la table des autres, qui suis-je donc ?

Qui suis-je, assurément ? Me voici seul, sans relation. Réduit à moi seul, je me nourris de ma propre substance, elle ne s'épuise pas, je me suffis, quoique je rumine à vide, mon imagination tarie et mes idées éteintes ne fournissent plus d'aliments à mon cœur. Qui suis-je, encore ? A la lettre une partition. Je ne suis pas un élément d'un ensemble social, famille, groupe, humanité, tous ont délié mes appartenances ou inclusions, j'ai perdu toute relation. Je vis dans le disjoint, autour de moi les intersections restent vides, eaux calmes, agitées, alentour de l'île. Qui suis-je ? Une partition.

Cette méditation, cartésienne, retrouve, sourdement, les solutions de Leibniz. Elles sont présentes dans la musique, elles y sont comme ensevelies. L'harmonie recèle de soi le recouvrement des partitions sans relation aucune. Autant s'asseoir, du matin jusqu'au soir, en leur présence assourdissante. J'écris, je fais le quart depuis l'aube, en attendant et pour attendre un feu qui jaillira un jour, l'écriture de feu, en haut du mur, au-dessus du banquet soudainement interrompu, ou les langues de feu volant sur les nuques raides, ouvrant l'écoute, enfin. Il fait le quart à la musique, dès les petites heures, il attend la réponse cachée dans le fouillis des notes et des clés, la réponse simple aux questions, dans leurs traces noires.

Je suis la partition, voici la partition. Qu'est-ce que l'harmonie, la musique, enfin ? Comment s'établit cette composition ?

Il est dans les ténèbres et nous y sommes avec lui, nous voyons clair enfin de voir cette nuit-là. Le collectif est une boîte noire. Que peut-on voir des relations, qui les voit ? Les hommes parasitent les hommes, l'hôte est l'hôte de l'homme, et c'est encore un théorème noir. La relation parasite la relation, la relation soi-même est parasite, ces logiques sont obscures et elles se renversent, floues. Je ne dois plus chercher dans l'épiphanie transparente d'une théorie pauvre ce qui demeure noir dans l'épaisseur de l'à peine observable.

La volonté générale était une abstraction, l'animosité générale

est concrète, vécue, soufferte. Sur le chemin des conditions, nous ne pouvons plus arrêter la requête.

Comment se sont-ils accordés ? Je ne sais. Comment s'accorder, non pas pour ou contre tel ou tel autre, ce n'est plus, désormais, la question, mais comment s'accorder, maintenant et ici, de manière quelconque ?

Au courant de la vie banale, telle qu'elle est à confesser, les interceptions vont et viennent. Invitations par-ci, par-là, chez la marquise et le vicaire, chez le lion, le seigneur et le rat, branchements astucieux, vols furtifs, petits bruits, la plume, tout à coup, mais sérieusement pour le coup, la plume tombe de mes mains. Les petits bruits, les interruptions croissent jusqu'à la crise, jusqu'à la catastrophe. Le plafond tombe sur la table. Les eaux du déluge ennoient la vallée. Craquements, rumeurs, chaos.

Hors de la salle, Simonide. Hors du naufrage, les vieux hôtes arborescents. Ils entendent le vacarme, ils sont amis des dieux. Ou inversement, la catastrophe est Pentecôte, le tiers est seul dehors, il ramène le vent et le son. Jean-Jacques est seul dehors, il voit les ténèbres, il entend le chaos et le tohu-bohu. La victoire est aux mains des bruits parasites.

Je parle à plusieurs voix. De Rousseau, œuvre et vie, parcours, achèvement ; de tout ce qui précède, aux festins de ce livre ; des Actes des Apôtres et des récits gréco-latins ; de la *Répétition*, au milieu de l'orchestre, chez Fellini, mon texte parallèle, en images et sons. Il faut recommencer, parmi la salle inondée de décombres, dans une obscurité inquiète, parmi les morts et les vivants, au risque des bruits qui ne manqueront pas de revenir très vite. Les parasites vont se multipliant jusqu'au tonnerre et la fureur. La relation d'abus n'arrête pas sa crue. La simple flèche va, elle n'a pas de frein. Jusqu'à un seuil où le bruit, l'abus ou la flèche ne sont plus tolérés. Simonide est devant les morts, Philémon devant le déluge, Rousseau en face de la nuit, le troisième hors la salle close. Que faire ?

Ce qui nous désaccorde, ce qui nous interrompt, celui qui

mange notre pain et qui interdit nos messages : le parasite. L'invité devient maître et il produit un bruit terrible. Nous y sommes, je suis cet invité. Il faut partir de lui, du bruit, de moi. Qui suis-je ? Le parasite. Et je suis dehors, seul, au milieu de l'île et dans la nuit. Écoutez. Ouvrez les oreilles. Les mots font entendre les solutions. Suivez les mots. Le parasite désaccorde, il bruisse. Je suis une partition. Je suis seul, isolé, solitaire, disjoint. Seul sans aucune relation, ou muni d'une relation qui ramène vers moi, qui brouille les messages. Dès lors, je suis exceptionnel pour l'étude que je me donne. Je suis une exception au nous, ce qui rend impossible ce nous. Or, cette exception est universelle. Qu'est-ce donc qui nous accorde ? Suivez le mot, le son, le vent : l'accord.

Pas de théorie, je vous prie. La note. Suivez la note. La musique nous sauve, et les notes nous sauvent. Les notes nous apaisent et la musique apaise. Agrippez-vous aux notes, suivez-les. Elles seules. L'accord.

L'accord. Sur quel objet, à quel sujet ? Plus tard, plus tard. Mais, au moins, sur un sens. Plus tard, vous dis-je. Sur le son même, tout d'abord. Si tu ne fais pas trop de bruit, j'essaierai de cesser le mien, si je sonne assez juste, tu évolueras vers cette paisible justesse. Avant d'échanger un seul mot, avant de s'accorder sur le code, au moins faut-il émettre un son ensemble. Ici, on peut émettre et recevoir en même temps. Oui, mon signal est seul au monde, et ma voix crie dans le désert, dans le désert pierreux de mes criaillettes. Cailloux spécifiques, individués. Otons ces pierres parasites ; en rabotant ces épines de son, l'un vers l'autre nous avançons. L'accord sonore et musical est l'archaïque accord des accordailles. Ensemble. Vibration à plusieurs voix. Joissance. Le collectif, au minimum, est utopie sonore. Hermès requiert des traductions. La Pentecôte chante, sonne et vente, les langues fondent à ce feu, la musique a parlé en langues. Elle est pure de parasites. Langage universel d'un contrat enfoui.

Comme un invité affamé se fascine au buffet d'un festin, Jean-Jacques garde la musique. Là gît, manifeste et enveloppée, la solu-

tion. Cette solution l'inclut et l'exclut, elle l'inclut comme partition, elle l'exclut comme parasite. Qui suis-je ? La condition de la musique, de l'accord, son empêchement.

Il la copie, l'écrit, la conserve, la garde, la donne. Il l'échange et la vend. Il a toujours su résoudre sa question : non pas en ce qu'il dit, mais en ce qu'il fait, qui est plus clair que la lumière des concepts, qui est plus aisément à entendre que la langue de bois de la philosophie.

Et en ce qu'il fait, quand il dit.

Si jamais une plume laissa sur le silence blanc de son aire de caresse un frémissement, un envol, si jamais quelqu'un entendit, pour écrire de la sorte, des voix célestes ou les bruits de l'enfer, ce fut le gardien de cette musique. Pure de parasite, pure, pure, pure de soi-même, absolument purgée de moi. Plus j'écris et moins je suis moi. Enfin délivré de ce bruit.

Chaque ligne s'écarte, se sauve, de l'avancée aléatoire du tohu-bohu, de la lave des volcans, des zébrures qui hachent la terre quand elle tremble, elle vole au-dessus des ouragans, elle apaise les bêtes hurlantes, les jaguars qui rugissent et les loups affamés, elle arrache l'amoureuse aux enfers, elle avance, courageuse, au voisinage des rumeurs, elle fait face au bruit, un accord y résonne, non pas simple, non pas sot, naïf, repris ou piétinant, mais, à chaque pied, tout nouveau, nourri longuement de désordre et d'inattendu et posé doucement aux limites, dans la frange, la marge où le cristal pur des fontaines coule entre toi et moi, dansons en attendant que les bêtes se rafraîchissent. La langue nous accorde sous le sens, et le sens, souvent, nous disperse.

Écrivez, comme lui, sur la distribution d'un jeu de cartes, sur le dos noir et ténébreux des faces du hasard, écrivez sur l'envers-endroit que vous montrez aux autres en cachant votre jeu et votre partition, ne cessez pas d'écrire à l'envers du hasard, du désordre, du bruit, à l'envers de vos circonstances propres et à même leur chair, une petite musique-harmonie, pour l'autre et avec lui.

TROISIÈME PARTIE

*Vaches grasses
et vaches maigres*

Économie

Repas de salade

Origine stercoriaire du droit de propriété

Rousseau n'a pas voulu nous dire comment s'y était pris le fondateur de société civile pour enclore son terrain. Il a fiché des pieux ou creusé un fossé, paraît-il. Dès l'aurore du jour suivant, les premiers furent arrachés ou le second fut, à coup sûr, comblé, non par un philosophe égalitaire passant là, mais par ceux qui voulaient se mettre à la place du propriétaire. L'un de ces successeurs est sur les lieux très vite, si vite que je le crois contemporain du premier occupant. Aux primitifs labours des murailles de Rome, on distingue assez mal deux jumeaux, celui qui enclot le terrain, celui qui transgresse la fermeture. Ils sont, tous les deux, des premiers *ex æquo*, dans ce temps d'origine. Et ils s'entre-tuent. Trouver des simples qui vous croient n'est pas trop malaisé, se sauver de la jalouse est une entreprise sans espoir. Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, fut un homme mort, il suscita tout aussitôt son assassin. Au commencement est le meurtre, les vieux textes le disent, le raisonnement nous le montre. Romulus ne labourait que pour enterrer, profond, Remus.

Il existe pourtant des choses closes, j'entends de la propriété. Quelle est l'origine, quel est le fondement de la propriété ? Je n'ai jamais cru que mes semblables et moi fussions des anges, mais nous ne sommes pas assez bêtes pour n'arrêter jamais la guerre, pour ne jamais nous ménager des instants de tranquillité. Les théories de la guerre sans trêve sont généralement conçues par les concurrentiels de la conquête et de la gloire, bourrés jusqu'à la

gueule de cette *libido dominandi* qui en fait de grands hommes. L'humanité serait si paisible sans ses grands hommes, vrais ou faux. Le combat continu est leur stratégie propre et leur jouissance privée. Non. Tout le monde n'est pas ainsi. Je le répète, ceux qui tiennent cette philosophie sont si connus, si gonflés de puissance et de gloire, qu'ils se sont mis du côté des dominateurs, qu'ils sont représentés par une classe dominante, laquelle a besoin, justement, de ladite philosophie. Allez voir les panneaux géants où ils sont peints, en rouge et rose. Non. Quelques-uns jouissent aussi des autres variétés du plaisir. De la tête et du sexe, pour faire bref et unitaire. Si la propriété n'était fondée que sur le meurtre, l'histoire ne serait pas tout à fait ce qu'elle est, un fleuve en crue de supplications, de sang et de larmes, elle ne serait pas, ne serait pas du tout, se serait achevée faute de combattants depuis l'aube des temps. Dans la guerre il y a des lâches, au moins les dominateurs, justement, qui la font faire plutôt qu'ils ne la font. D'où ceci que des temps morts l'arrêtent. Il y a de la paix. Nous ne serions pas là, sans elle, pour le dire.

Il y a du privé. J'ai souvenir de livres qui le nient. De fait, une fouille minutieuse, brusquement décidée par une police en lieu clos, révèle vite le caractère très commun de ce que tous désirent cacher comme propriétés personnelles. Chaque sac ne contient que des choses publiques et le sous-vêtement tombe dans le banal. Tout a été payé au grand magasin. J'ai appris, en ces circonstances, qu'il n'y a pas de langage privé, je veux dire de mots ni de choses privées. Tout au plus, rendons-nous propre le commun.

Cette thèse est d'autant plus juste qu'elle avantage immodérément les polices du monde entier, tous les pouvoirs totalitaires, les puissances d'argent et d'idéocratie. Nul ne détient de la monnaie privée, inutile et inéchangeable, nul ne peut inventer d'idées, hors du four banal, et si oui, nous l'enfermerons.

Elle serait juste infiniment qu'il faudrait pourtant la réputer fausse, par un certain goût de la liberté, par une horreur certaine

de la chute dans le bestial. Par goût, par odorat. Cette thèse du gros animal est une idée qui n'a pas de nez. Je m'explique, en répondant à la question : comment rendons-nous propre le commun ?

Qui a été pensionnaire longtemps, donc en groupe, jusqu'aux actes les plus secrets, où le privé n'est jamais sauf, a souvenir de qui ne pouvait souffrir de partager le plat de salade. Quand arrivait le saladier, il crachait dedans, et l'herbe lui restait. Elle était toute à lui, nul ne la disputait. Il avait résolu, comme cent mille autres, le problème de Rousseau. Il crache dans la soupe, dit-on. Du coup, elle est à lui. Nouveau repas interrompu.

Nul besoin de fossé ni de pieux, ici le crachat éloigne sans retour la concurrence famélique. Vous haïrez cet homme, sûrement, car vous aimez, vous aussi, la salade, mais aussi sûrement, vous ne toucherez pas une feuille de celle qu'il a su faire sienne. Vous le tuerez, peut-être, mais un dégoût irrépressible retire votre langue au fond du palais. Il y a du privé. Tout à coup, il est stable. Comme si le jumeau jaloux avait brusquement disparu.

Il marque son territoire, dit-on d'un chien qui pisse et qui com-pisse une racine d'arbre. Le terrain, tout à l'heure, était une salade, il est ici la niche de la bête. L'objet varie, de la nourriture à l'écologie générale. Ce qui ne varie pas est le phénomène usité pour chasser le voisin, le concurrent jumeau, pour transformer le public en privé, ou le commun en propre. Il faut trouver un processus, issu d'un lieu, d'un point, capable de remplir quelque espace alentour, il faut créer une expansion quelconque. Qu'est-ce donc qu'un milieu, mon milieu, son milieu ou celui de la bête ? Simplement l'étendue pleine du phénomène, le volume rempli par ledit processus. Première, archipremière occupation des lieux. Il faut trouver de l'expansé. Il faut qu'il soit un son, il faut que ce soit une odeur. Il faut qu'il frappe les oreilles, ouvertes, il faut qu'il pénètre le nez, ouvert, sous le vent. Ces phénomènes sont communs aux récepteurs toujours ouverts.

Nous aurons à nous souvenir, demain, avec quelque peine, de notre monde remuant, sonore et enfumé, de l'air puant, irrespirable, des moteurs. Quelque chose est en train de mourir, sous la brume. Cette clamour avait conquis l'espace, avait délogé même le silence et la paix ruraux. Dans cette combe verte, friche, prairie, ruisseau, haie, seule la guerre avait porté un tel fracas. Aujourd'hui, le jet, le bull et la tronçonneuse percent l'oreille comme la fraise attaque la dent d'un éclair de douleur, je l'ai dit. Cette guerre n'a pas lieu qu'à Troie, dans la ville, mais elle est partout, nous avons perdu nos anachorètes, on n'entend plus les bœufs patauger à la source, on ne sent plus l'ordure animale ni la fragrance de l'été, le pain, le lait, la pêche et la tomate ont perdu le goût, le moteur a pris l'ouïe et l'odorat, bruit et puanteur. D'anciens pouvoirs s'en tenaient à nos âmes, celui-ci s'en prend à nos corps. Rien n'est plus profond que les sens. Mais la chose est en train de mourir, dans le tohu-bohu. La rumeur des médias l'a couverte.

Le moteur devait remplacer la peine des hommes. Il n'a été en fait que l'objet substitut du travail. Combien de temps et où aura-t-il été un outil ? On peut le dire : ici et là, dans des occasions telles et telles. Mais nous aurons travaillé aux moteurs autant et plus que grâce à eux. Ils nous ont déplacés, voilà tout.

Ils produisaient un travail calculable. Mais ils faisaient du bruit, en produit dérivé. Il n'est pas certain que le bruit soit un dérivé : peut-être est-il le but direct. Nous en discuterons, si cela vaut la peine. Mais, en tout cas, tout le monde le sait, celui qui détient le pouvoir est celui qui détient la source et l'émission du son. Qui a la voix forte et haute a toujours raison. C'est la raison du verbe le plus fort. Stentor qui assourdit commande ou en tient lieu. Et qui dispose des trompettes est suivi de l'artillerie. Nul ne va plus vite que la musique. Platon le savait, le disait déjà, et l'État français, platonique, garde la haute main sur les chaînes qui diffusent vacarme et charivari. Qui a le pouvoir ? Celui qui a le son, le bruit et qui fait taire. Il n'a même pas besoin de la parole, il

lui suffit d'intercepter. De dire n'importe quoi, mais d'empêcher de dire. Il suffit de tonner. Le pouvoir n'est jamais que l'occupation de l'espace. Il n'y a pas beaucoup de techniques pour conquérir, envahir le lieu et le terrain, d'ici vers l'universel. La première, peut-être, celle du rossignol, du coq ou du lion, est voix, son, cri, ébranlement sonore. Être chez soi, d'ici à là, volume privatif. Et puis, de là, prendre le plus possible d'espace. Le pouvoir n'est qu'une variété de tintamarre.

Oui, bien sûr, c'est là l'origine des supports de discours. Voici la variété des langues, les accents qui marbrent la carte. Ici les étrangers ne comprennent rien, les signaux ne sont pour eux que parasites. Le signal propre est bruit pour un tiers, celui-ci est exclu. Oui, bien sûr, c'est là l'origine du point central, de la centralisation du pouvoir. Le son, comme l'odeur, vient d'une source ponctuelle. Quand la sirène, à la mairie, a remplacé la cloche, à l'église, nous avons su que le pouvoir n'avait pas changé. Ainsi quand la radio remplace la sirène. Même chose enfin dans le champ du goûter : vos recettes sont infectes et les nôtres sont délectables. Nous ne sommes pas hôtes de n'importe qui. Le même train d'ondes est signe ou sabbat, la même matière est puante ou parfumée, le même aliment détestable ou exquis. Tout cela définit un espace réticulé, qu'on peut appeler pascalien, où chacun, pour un temps, est maître de sa niche, où tout centre, distribué, produit son pouvoir local, par identification à l'intérieur, expulsion à la frontière, où chaque groupe se retrouve en son lieu, où l'équilibre instable des rapports de force fluctue, espace maillé où ce qui se retourne du pour au contre quand on traverse un fil de réseau n'est pas seulement le précepte de morale ou la valeur de vérité, mais tout ce qui enchanter le corps ou lui donne de la répugnance. Parole en deçà des Pyrénées, parasite au-delà. Son en deçà, tintamarre au-delà. Leur langue n'est que bruit, borborrygme barbare. Clarté cisalpine, ombre transalpine. Passée la limite de la langue d'oc, l'huile pue et dégoûte, si délicieuse ici sur du pain aillé. Sous ladite relativité des mœurs, institutions et lois, gît la diversité des langues, antérieure, dirait-on, à l'origine même des langues, puisque l'espace vaut pour les voix et les cris, pour le vautour et pour le coq, gît le couple message-brouillage, la nuit du

bruit et le soleil du sens, gît la double réponse des sens, goût et dégoût, plaisir, douleur, accueil et expulsion. Il n'est pas très intéressant de chercher si le corps s'imprègne de culture ou si celle-ci émane des corps. Il l'est, au contraire, de constater que la même situation se distribue partout. Qu'elle est d'anthropologie, qu'elle est de religion : le profane et le sacré sont du même espace, généralisé de Pascal. Qu'elle est de religion, qu'elle est de politique. Toutes les sciences humaines, tous les quasi-savoirs et toutes les pratiques reconnaissent une logique de ce type. C'est, peut-être, la condition générale de toute communication.

Or cette condition est formulée par la physique même. C'est le théorème d'ambiguïté. Ceci, maintenant et ici, est une information. Ceci, vu de là, entendu de là, situé là (mais sans doute aussi : senti de là, goûté de là), est un bruit. N'est qu'un parasite et doit être exclu. De ce principe, j'ai tiré jadis une origine du langage, en traversant le corps vivant de part en part. Cela traçait un chemin de la biophysique à la parole articulée¹. Nous retrouvons la même circonstance dans l'exercice de nos sens, la formation du collectif, la culture à l'état naissant. Dans nos rapports aux aliments, aux excréments, aux clameurs, à l'espace et aux autres. Les sciences humaines, pour parler un peu vite, savent construire cette carte. Or les sciences exactes la contruisent aussi. Les deux savoirs sont ici au concours. Nous parlons, à plusieurs voix, une même logique, en ce détroit entre deux océans. Le passage du Nord-Ouest, que nous avions déjà reconnu, en d'autres circonstances, est à nouveau ouvert².

Le rossignol couvre, de sa voix musicale, sa niche privative. Que nul n'entre ici, sans cette harmonieuse géométrie. Sûrement toi aussi tu en es, ton accent te trahit, homme de Galilée. Ou : je te reconnais, enfant de la Gascogne. Danger, tranquillité.

La privatisation commence ainsi, par l'émission d'un phéno-

1. *Hermès IV. La distribution*, pp. 259-272.

2. *Hermès V. Le passage du Nord-Ouest*, préface et *passim*.

mène qui s'épand. Ensuite on enchaîne un pays en s'appropriant tous les émetteurs. Oui, les médias remplacent les moteurs. Preuve que les bruits ne sont pas des produits dérivés. L'espace est plein de haut-parleurs. Le système du son franchit les différences, de l'Ouest à l'Est. Partout et toujours, la voix de son maître, pour lui devenu chien.

Cette bouche est ouverte, elle émet. A l'entour de la source, l'espace est saturé de ce qui en émane. Elle montre sa belle voix, dit-on. Non. L'horreur atroce de son bruit, la puanteur de son crachat. Volume-niche de la bouche, que nul ne viendrait lécher. En cette appartenance, tout ce qui est bon à manger, à baiser ou à boire est réservé à cette bouche. Elle pue le fromage. Il faut être un renard pour aimer cela. Elle chante, elle avale. Elle parle, elle paît. Elle crache et se gave.

Et le parasite apparaît. Il est invité, ou non, chez un hôte. L'hôtel, l'ouestal, maison du maître, est ouvert au passant morfondu. Table ouverte, dit-on. Le privé tombe, pour un temps, au domaine public, et le propre de l'hôte dans le commun qui passe. A la faveur de l'ouverture entre le parasite. En activité immédiate, il cherche à s'approprier ces communs temporaires. Pour lors et pour cela, il parle. Ce n'est même pas nécessaire, il résonne. Il fait du bruit comme les rats qui rognent. Il produit des toxines, des inflammations, de la fièvre. Bref, il excite le milieu. Il l'excite thermiquement, ce qui fait du bruit, ce qui donne la fièvre. Il intervient dans les réseaux, interrompt les messages, parasite les transmissions. Voilà, son nom est cohérent et son acte unitaire. Le phénomène d'expansion est son affaire propre. Son appropriation.

Parasite. Le préfixe *para* qui signifie voisin, à côté de, mesure une distance, comme un écart léger. Le *sitos* est la nourriture. Dans cette bouche ouverte qui parle et qui mange, ce qui est à côté de manger, comme sa fonction proche, est ce qui, justement, fait l'émission du son. *Para* mesure une différence entre une réception et, au contraire, une expansion. Celle-ci rend propre ce qui

est commun, et ce qui va, bientôt, être plus propre encore, le corps vivant. Elle mange déjà l'espace.

Ce n'est pas le seul phénomène expansif, issu du corps propre. Qui crache dans la soupe ne crie pas pour autant. La bouche mange, parle, elle vomit aussi. George Dandin, au bout de sa passion, sent de la gueule, il pue le vin à pleine bouche. Nous approchons le stercoraire, l'expansion des odeurs.

Ne venez plus désormais porter votre merde chez moi, m'a dit naguère un patron philosophe, quand il crut voir que j'étais adulte. Il avait la tête colère et la langue fleurie. Les cambrioleurs, paraît-il, laissent dans l'appartement saccagé, au milieu des objets délaissés par le vol, d'effroyables traînées. La privatisation du commun, l'appropriation de l'espace n'ont pas lieu seulement par le cri ou par le crachat, l'excrément y suffit souvent. Le chien a compissé sa niche, où le philosophe vomit. Voici qu'ils marquent leur terrain. Ceux qui voient partout du public manquent d'odorat, voilà tout. Dès que vous le souillez, cependant, il est vôtre. Ainsi le sale est-il le propre, et tout est dit. Le premier qui, ayant conchié un terrain, s'avisa de dire : *ceci est à moi*, trouva tout aussitôt des gens assez dégoûtés pour le croire. Ils s'écartèrent de chez lui, sans guerre ni traité.

Qu'est-ce donc que le propre ? C'est ce qui n'est pas sale. Qu'est-ce qui n'est pas sale ? Mon propre, justement. *Stercus suum bene olet* : voici le fondement de la propriété, que sa propre fiente sent bon. Non, ce n'est pas un jeu de mots, c'est, simplement, le même mot : le propre, c'est le propre, et la propriété n'est que la propreté. Cette chose horrible pour vous, c'est la mienne en tant que je suis seul à n'en pas concevoir exécration ni répugnance. Vous sortez, je reste, chez moi. Si vous en vomissez, je crois bien que votre intention est de vous réapproprier cet espace. Celui qui a vomi sur la racine d'arbre s'approprie, quelques livres plus tard, sa généalogie : c'était déjà fait. Nous connaissons tous

des personnes propres, elles détachent leur milieu de leur appartenance fragrante, elles savent, hôtesses, recevoir l'étranger. Il entre, il peut entrer en ce terrain banalisé. Se laver reste un acte social, purifier son espace est un geste d'accueil, religieux, amoureux, collectif, hôtelier. Plus le corps propre est sale, plus la niche est brenneuse, plus la personne est attachée à sa propriété. L'hôte est propre, le parasite est sale, je veux dire par là qu'il n'est propre que pour soi. Le pour soi pue, c'est bien fatal. Vous pouvez manger, dormir, faire l'amour et mille choses, dans l'hôtellerie désodorisée, vous ne fermez pas l'œil, vous ne touchez pas une miette, dans la saleté borgne. Elle est la propriété d'un seul. Aimerez-vous les ortolans après avoir chassé le rat des champs ? Mais le rat de ville se remet en campagne aussitôt. Il est chez lui, plus que chez le maître.

Coup de génie : l'argent n'a pas d'odeur. Il est à moi, c'est un petit cumul de bran, il ne sent pas, il est à tous. C'est du propre et il est échangeable. Je peux donc tout avoir pour de l'argent. Par le travail, j'arrose le terrain de sueur, il est mien. Il garde mon odeur.

L'harmonie rassemble ceux que les bruits tenaient épars. Quel parfum unira ceux que séparent les odeurs ? Leibniz a écrit l'accord musical préalable au contrat social, mais Rousseau le cherchait aussi quand il s'occupait de musique. Peut-on écrire encore un tel préalable au sujet des fumets ?

Vous aimerez l'odeur des autres.

Voilà une théorie stercoriaire. Elle fournit un fondement, si j'ose dire, à la propriété privée. Celle-ci n'est pas vol, elle est l'ordure, simplement. Elle dessine un espace centré à partir de ce lieu d'émission. Comme tout à l'heure, autour du haut-parleur. Plus on approche de ce lieu, plus on est voisin du privé. Inversement donc, si on s'en éloigne. Je médite sur le parasite : le préfixe *para* mesure toujours la distance, il évalue le voisinage. *Sitos*, en grec, signifie, parfois, l'excrément.

Distance périnéale, voisinage périnéal. Le sexuel est si privé qu'il est mon propre, au maximum. Rien n'est si proche des lieux

mêmes de l'excrétion. Entre les fèces et l'urine, nous ne naissons pas seulement, nous aimons. Trésor gardé par les dragons. La distance est minime entre mon privatif et ce sale pour autrui qui veille sur mon propre. Elle n'était pas longue non plus pour une bouche qui mange et parle, qui avale, qui crache et crie. Le même organe, ici, est de relation, de rejet. Il attire et repousse. Il enclôt son terrain et il invite l'étranger. Il est hôte, il est parasite. Non. Il est hôte et hôte, comme il est propre et propre. Et chaque fois dans les deux sens. Invitant, invité, propre pour soi et sale pour autrui. De bouche et de sexe, le préfixe *para* évalue distances et voisinages entre les deux fois deux fonctions, comme le mot hôte et le mot propre évaluent différences et identités. Nous sommes ouverts, haut et bas, sur deux bifurcations différentielles.

Les barbares avaient des amours parasites, ils confondaient arrosage et ensemencement. Ils prenaient possession du terrain, ils avaient sali une hôtesse, elle était leur chose privée, ils avaient souillé un espace hôtelier, ils devenaient propriétaires. Que d'usages suivent de là. Ces foireux parlent fort et ils aiment leur sale, ils ne jouissent donc que d'appropriation. Ils ont une femelle propre et taciturne, effacée. Inversement, il leur arrive, à elles, d'occuper un espace immonde qui avertit de n'avoir pas à pénétrer. *Et caetera.*

L'hominité adviendra aux barbares d'apprendre la bifurcation de sexe et de langue. La merveille des amours gardées, le miracle des amours libres et de la parole éperdue.

Annulez cet écart : l'amour est excrétion, la nourriture est crachat, vomissure, et la femme est un bien, comme la parole. C'est la même équivalence et le même bilan d'échange. La philosophie s'est-elle beaucoup délivrée, même récemment, de ces archaïsmes ? De ce corps propre/sale et du rêve commun d'appropriation ?

Le théorème fort de tout idéalisme s'écrit : le monde est ma représentation. Cela peut se traduire : le monde est mon territoire

marqué, le monde est ma foire. Dans les bons idéalistes, les objets privilégiés sont ceux qui sortent de leur corps. La salive, le sang, l'urine, la sueur, le vomi et le sperme, d'autres défécations réjouissantes. Ces déjections, qui marquent le terrain de leur encre, les font propriétaires impérialistes. L'idéalisme est stercoraire, et la théorie stercoraire découvre l'idéalisme.

Non. Le monde est là, sans moi, avant moi, après moi. Je ne suis, privatif, que mon sexe et ma langue, feux sans lieu.

Repas de satire

L'échange et l'argent, l'exact et le flou

Il ne sait rien faire et il est exigeant. Je vais analyser cette phrase avec précision, avec la plus fidèle exactitude. Comme s'il s'agissait d'entomologie. Sans passion, froidement. Mais je ne peux faire que cette phrase ne soit pas un souvenir. Elle me revient, comme on dit. Mieux, elle ne m'a jamais quitté. C'est peut-être mon étonnement fondamental, premier, originaire. J'étais encore petit, je faisais déjà les problèmes ou je traduisais les versions pour quelques cancres bien vêtus, bien nourris, souliers vernis, fine chemise, gras. Ils ne savaient rien faire, assurément, mais ils étaient d'une autre nature. Il fallait déjà protéger les faibles: J'étais entouré de crevards. Tout le monde savait, j'étais aussi persuadé, que je me débrouillerais toujours et partout. Qu'avec trois noix et une couverture, je survivrais, sans cesser jamais de donner du bon lait tout autour. Serviteur. Mon monde était constitué de choses dures, de cailloux à casser, de manches de pioche, ou de brins de fourche. Nous faisions des routes, elles étaient très lisses en surface pour que les carrosses y glissassent commodément. Mais profondes comme des tombeaux, en dessous, et bloquées de notre sueur. Les ingénieurs venaient, une heure ou moins, de temps en temps, pour crier. Ce n'était jamais parfait. Ils ne savaient rien faire, ils étaient terriblement exigeants. Je n'ai jamais cessé de rencontrer ces cancres, ces faibles, ces chefs, ces puissances. De les considérer comme plus astucieux que moi. Ils ont toujours l'argent, les places, les honneurs. Ceux qui sont inclinés, courbés, flétris sous la rafale violente de l'intuition,

ceux dont la vie est interrompue, intermittente, par la sujexion à l'outil, ceux-là n'ont jamais le temps des médiations. Celui qui transforme est dessous, il agit sous le blocage de la route. Elle le recouvre. Et les autres courent dessus, la plante des pieds à l'aise. Je me suffis et cela me suffit, c'est vrai; du papier, un crayon, de la lumière, un brasero, je suis content, laissez-moi seulement un moment de silence. Je vis dans l'immédiat. Au contact dur du référent, du métal dans la gangue à transmuter en or. Dans l'immédiat du monde. Dans le bonheur de l'immédiat. Dans une bouleversante allégresse. Je ne peux pas m'en détacher. Je suis lié à mon travail plus sûrement que par des chaînes. Je n'ai pas, je n'ai plus, n'ai jamais eu de temps. Je n'ai pas le temps de courir l'étendue. Ils ne savent rien faire et donc ils ont le temps. Marchent, voient, comparent, jugent, savent assurément où se trouve la bonne soupe. Examinent, mesurent, critiquent. Ils sont les hommes de la médiation. Du choix, du jugement. Ils occupent l'espace, ils savent où se placer, où placer tel autre qui cherche, à son tour, une place. Le discours de la place occupe l'espace. Il annule tout le discours désignant quelque chose. Il ne parle que stratégie, occupation savante et envahissante des lieux, il n'est que stratégie. Le propos du lieu dévaste les lieux, occupe les lieux, ravage les lieux, crée les lieux. Il parasite de son bruit le rapport inventif au brut. Le parasite du médiat parasite tous les canaux. La rumeur des chercheurs de la bonne soupe couvre la campagne de son ramage. Elle empêcherait même le travailleur de produire. Paradoxe : alors que les uns vivent de son produit, voici qu'il lui faut se cacher, pour ne pas entendre tout ce vacarme. C'est que la production, l'invention, consiste à injecter de l'information dans du plat pour le changer en rare. Comment en de l'or pur le vil plomb s'est changé ? Par cette injection inventive. Or ce rapport ne saurait se constituer au milieu de la foire d'empoigne. L'artisan ne quitte pas l'échoppe dont l'ouverture demeure un peu sombre et voit, parfois, émerveillé, passer les impuissants. Ceux-là courrent couper la rue, noircir la place, frayer l'espace de leurs voies et s'asseoir sur les trônes. Ils ne savent qu'être exigeants. Ils trouvent tous les points où se décide l'important, ils ont entre les mains la foudre, la

puissance et la gloire. Cherchent le rare, et font du rare leur commun plat.

Il est vrai, je l'avoue. Je n'ai jamais été exigeant. Je n'ai jamais cessé d'être agissant. J'ai besoin de connaître et de comprendre cet écart. Cet écart d'existence dont j'ai déjà éclairé un peu la notion statique, autour de l'équilibre. Ici l'écart est dynamique, puisqu'il s'écrit : l'action.

Jamais exigeant, sauf sur la réalité sans exemple de l'invention.

Il ne sait rien faire et il est exigeant. Il mourrait de manger de la chère médiocre. Il est drogué de rareté. Il exige quelque chose plutôt que rien. C'est là son existence et c'est là sa raison.

Exiger, qu'est-ce à dire ? A voir le mot, il s'agit d'agir, plus un décalage, plus un écart vers l'extérieur. L'*exigere* latin, de même formation, n'est pas exactement de même sens. Il est plus instructif, il nous pousse, peut-être, dans le dos. Il signifie d'abord (et en plus par rapport à notre exigence) : pousser dehors, chasser, exclure. Il est vrai que *agere*, l'agir latin, dans son premier sens, physique et concret, signifie déjà l'expulsion. Il n'est pas inintéressant de prendre conscience de ce qu'était l'action pour nos ancêtres immédiats. C'était la purge, c'était le bannissement, l'éviction, le rejet, l'élimination. Il n'est pas étonnant que le terme action soit, chez nous, tout aussitôt monté sur le théâtre. La tragédie aux pieds de bouc expulse le bouc émissaire, la victime au sens de Girard. L'action tragique est une expression quasi suffisante. Mais nous le savons bien, nous aussi : la satire, la fable et la comédie, autour du parasite, parlent essentiellement d'exclusion. Au commencement est l'action, c'est-à-dire le crime.

Or l'exigeant ne se contente pas d'agir, il ne se contente pas de l'action. Il va jusqu'à l'exaction. *Exigere* signifie donc aussi : faire payer. *Exactor* est le percepteur tout autant que celui qui bannit, *exactio* est le bannissement et la rentrée d'impôts. Mais nous n'avons pas à l'apprendre ; chez nous, aussi bien, les impôts sont exigibles. Il n'est pas inintéressant de comparer cette exigibilité à l'exaction : cette violence par laquelle l'impôt excède ce qui est dû.

Comment l'excès se rabat sur la norme, comment l'existence finit par tolérer l'écart insupportable, comment l'équilibre dans le mouvement récupère la tare statique, voilà des lois paradoxales qui sont pourtant les ordinaires lois. L'exaction devient exigible, comme l'excès devient normal. Non, l'existence n'est pas stable. Exister, c'est déjà un excès ou une exception.

Nous sommes passés, peut-être un peu vite, de la purge à l'im-pôt, de l'exclusion à l'exaction, de l'espace à l'argent. Ce qu'on pousse au-dehors, ce n'est pas seulement le roi sacrificiel ou l'épouse répudiée, c'est aussi le flux des marchandises produites et excédentaires. *Exigere* signifie bien écouter ces produits, c'est-à-dire les vendre. Écouler n'est rien d'autre : le flux se dirige vers l'extérieur, nous ne disposons pas d'autres métaphores. La vente serait-elle une autre forme de l'expulsion ? N'échangerait-on que cela même qu'on chasse ? Il est vrai que Joseph, autre évincé hors d'une autre aire culturelle, fut aussi vendu par ses frères. Sommes-nous ici à l'origine même de l'échange ? N'écoule-t-on jamais que ce dont on ne veut plus ? Les fruits vont se gâter, les grains vont pourrir, les parasites vont dévorer le stock, il faut vendre. Il faut s'en débarrasser, dit-on. Chasser, vendre, exiger un impôt. A prix sacrifiés, dit-on. S'il est vrai, l'argent est substitut de la victime. L'argent est la trace de l'exclu. L'argent est le symbole du banni. Le signe du sacrifice. L'argent est religieux, il est Dieu, Marx le dit sans détour ; il est aussi, je l'ai montré ailleurs avec Freud, le stercoraire comme tel. Cela se comprend sans écart, s'il est le substitut de l'expulsé. Cela ne serait rien, encore, si l'on ne comprenait qu'il est exactement le substitut du parasite et le parasite lui-même, l'expulsé qui revient toujours.

Ce résultat n'est pas inattendu. Ce flux de marchandises ou de fruits offerts était autrefois dévoré au cours du festin. L'invité le payait de mots, le payait de signes. L'échange du logiciel contre le matériel est d'invention parasitaire. Le parasitaire est là, aux premiers temps de l'échange et du don, du don et du dommage, il aiguille les changes entre ce qui n'est pas équivalent. A l'évidence,

logiciel et matériel ne sont pas équivalents. Et il les rend équivalents. Il est donc l'équivalueur le plus général. Il est l'argent soi-même. Le signe en écart par rapport à la nourriture (para-site), le signe en écart par rapport aux biens. C'est-à-dire la mobilité même de l'échange, son écoulement. J'ai décrit naguère le parasite comme la puissance de métamorphose. C'était l'équivalent général, justement. Et c'était celui que l'hôte latin pouvait battre (et couvrir d'injures) pendant le festin.

Résultat non inattendu, par un autre chemin. Toute relation entre deux instances demande un chemin. Ce qui est déjà là, sur ce chemin, facilite la relation ou lui fait obstacle. L'écran devient aide, souvent, et l'adjuvant, parfois, se place à la traverse. L'amour interdit qu'on s'aime, la parole assourdit les oreilles, la langue est la meilleure et la pire des choses, ce n'est pas moi qui invente la loi, qu'il n'y a pas de loi. Entre ces deux pôles, tout est possible, sauf le tiers exclu. Le tiers est, par nature et fonction, la population qui se tient sur le canal. Nous la nommons parasite, on le sait. Or nous avons préparé sa logique : l'algèbre des sous-ensembles flous. Les sous-ensembles flous se trouvent exactement sur ce chemin, sur ce canal.

On sait que l'argent peut se substituer à toute relation. L'argent est encore le tiers, il occupe tout le canal de sa monnaie liquide, il est le canal des liquidités. Nous y sommes. L'argent est Dieu, l'argent est le Diable, il est l'Être et il est le Néant, il est le précieux et l'ordure, il est l'exclu, il est l'inclus, inévitable en tout chemin, et barrant le chemin à toute relation. Il est là comme substitut général. J'ai dit : le parasite revient toujours, vous le chassez, le voici qui regagne la place. Écoulez donc les fruits, en fait vous les vendez, ils reviennent sous forme d'argent. Ce que vous excluez, vous l'incluez par cet équivalent. Donc vous ne pouvez pas discourir de l'argent au moyen d'une mathématique à deux valeurs.

Donc tous vos modèles d'économie mathématique sont disqualifiés. Marx s'est trompé, Freud s'est trompé, Zola s'est trompé, je me trompe, les économistes se trompent. La seule mathématique applicable à l'économie est la théorie des sous-ensembles flous. L'algèbre floue et la topologie floue. Inversement, qui parle flou parle d'argent, comme Ésope parlait la langue, la meilleure et la pire, et, mieux, tout ce qui se passe entre le meilleur et le pire, entre le faux et le vrai, le certain et le non-probable, l'extérieur et l'intérieur de l'appartenance, entre Dieu et le Diable, la merde et le précieux, l'Être et le Néant. La mathématique du flou procède, en fait, de la même intuition que celle proposée ici. Ce que j'échange revient : est-il hors de mon appartenance ou dedans ? La question ne se décide ni ne se tranche. Elle est exactement une question spectrale. On parlera demain d'économie spectrale, de théorie floue du flux. Elle est simple, on le voit, jusqu'à la redondance. Elle n'est un modèle qu'à l'ancien sens : l'économie, réellement, l'imité.

Tous les échecs de l'économie ordinaire sont là. Et, je le crois, son avenir. J'y reviendrai, quand j'aurai du loisir, et que m'intéressera autre chose que cette relation que j'entretiens avec quelqu'un, et qui refuse, indifférence, la substitution par l'argent. De l'amour lui-même, nous irons parler, dans quelques minutes de temps. En attendant de ne plus aimer, ce qu'à Dieu ne plaise, avis aux spécialistes : votre mathématique de base est floue. Travaillez donc, je peux très bien ne pas venir. Si je viens à l'économie, ce sera au milieu des larmes, j'aurai passé le temps d'aimer. Bien sûr, la langue, ici, fonctionne comme l'argent. Il est trop clair que toute aire sémantique est un sous-ensemble flou. La science du sens a désormais trouvé son formalisme. Si je viens à la linguistique...

Où en étais-je ? A exiger. Le mot latin signifie encore achever, aller au bout de son travail, non, de son œuvre, la parfaire. Aussi

bien parfaire sa vie, l'œuvre des œuvres, dont la mort souveraine est la dernière main. Nous disons, en ces lieux, exact. Il faut être content que les sciences exactes prennent ici la place, non loin du coût et de l'impôt, de l'échange et du flou, de l'expulsion, de la violence. Que nul n'entre au laboratoire s'il n'est géomètre. On sait qu'*exigere* signifie mesurer, peser, examiner, juger, régler, voici bien la métrique exacte, l'expérience quantitativement précise. Cette expérience coûte — de l'énergie, de l'argent, de l'information — elle augmente l'entropie du laboratoire isolé fermé. Quant au voisinage immédiat de l'exactitude et de l'exaction, elle permet de dire un mot de l'activité rationaliste de la physique nucléaire. Qu'est-ce que le travail, ici, de la chose ou du concept ? Ce n'est pas une activité, non. C'est un petit écart à l'actif ou à l'acte, qui la rend exacte. Comme si quelque chose hors de l'activité s'ajoutait au travail. Quel est donc cet écart d'exigence ?

La réponse est physique et métaphysique à la fois, puisque la physique, ces jours derniers, s'interroge sur un écart que le préfixe *méta* interprète (ou *méta-*, ou *para-* ou *ex-*). J'ai dit ailleurs, et récemment, que l'existence avait pour raison le plutôt de son principe, la raison inclinée. Nous retrouvons ici le même écart, au travail de la science. Son rapport au réel est de le retrouver : l'exactitude, ici, est l'existence, là.

Il ne sait rien faire et il est exigeant. Cela se dit tout simplement du villageois de La Fontaine : il faut à ce gourmand et du lait blanc et du veau et des noix, alors que l'herbe suffit à la vache et que l'humus suffit à l'arbre. Il faut à l'un et il suffit aux autres. Les flèches de la relation ne sont pas tournées dans le même sens. On voit tout aussitôt que, dans le vaste monde, l'herbe est plus fréquente que les veaux ou le lait, qu'il y a plus d'humus que de noix. En termes comptables, que la matière première dépasse en quantité les produits transformés ou finis. Le transformateur, producteur, inventeur, puise dans le commun, qui est toujours à suffisance. Le parasite est en quête de rareté.

Être exigeant, dès lors, signifie choisir. Ce choix, ce filtre,

implique une élimination, nous revenons, pour ordre et cohérence, au premier sens, chasser, pousser dehors. Celui qui examine sépare, celui qui juge exclut, celui qui choisit partage les choses et les populations. En tout cas, ils produisent de la rareté. Non, ils n'en produisent pas, ils la sélectionnent lorsqu'elle est déjà là. Le producteur la promeut à partir du commun, quand elle est absente, il la remet au parasite. Le feu cuit les marrons, d'une patte prudente et précautionneuse, Raton, écartant la cendre, escroque les mieux cuits, derrière lui Bertrand les croque. Le singe avait placé entre lui et le producteur, qui est toujours l'homme du feu, un guichet. Le guichet de la rareté. Le lieu du tri. Raton choisit, Raton ne mange pas, Raton parasité, Raton, au guichet : voici le démon de Maxwell. Tout y est : le feu, les éléments-marrons, le choix, et, derrière, celui qui croit au paradis perpétuel. Au mouvement perpétuel : plus le vase versait, moins il s'allait vidant, Philémon reconnut ce miracle évident. J'ai déjà dit le festin divin de Baucis. Une servante vient : Bertrand, avec Raton, détale. De même qu'autrefois, ils entendaient du bruit à la porte du poêle. Un parasite chasse l'autre, le mouvement perpétuel s'arrête. Le démon est exorcisé. Chassé, poussé dehors, délogé du guichet. Où l'on voit que ce qu'on appelait littérature est une réserve de science.

Le parasite court l'espace et l'ensemence de guichets. Pour prélevements de la rareté. Le plus souvent, il sait les disposer en cascade, pour que la rareté soit relative, pour en créer encore, et pour qu'il y ait de l'histoire. Il place les guichets en structure d'ordre. D'où une autre illusion du perpétuel.

A la petite porte du guichet, une population passe, élément par élément. Un par un. En grec, cela se dit *catena*, la chaîne. Ces longues chaînes de raisons toutes simples et faciles supposent, d'abord, un guichet. Elles y passent, maillon après maillon, pour choix, rejet, acceptation : éprouve. Le guichet peut être, doit être maximalement étroit. Je rejeterai tout, etc. Hyperboliquement étroit, pour jouer immédiatement le dernier guichet de la toute-puissance. Tout y est, de nouveau : le feu, le démon, l'exorcisme, le toujours du perpétuel, Dieu, etc. Bref. L'exigence installe des guichets : exigus, cela va sans dire puisque le mot le dit déjà. La

rareté se fait d'autant plus rare que le guichet se fait chas.

Un par un : il suffit de peu pour s'assurer la peau d'un seul. Or la passion mimétique de la rareté pousse la population au goulot d'étranglement, devant le guichet, où elle s'écrase, où elle se bat, se piétine et se hait avec allégresse. Elle s'offre, exsangue, au couperet de quelques-uns. C'est la genèse du pouvoir, la solution au paradoxe de La Boétie : comment si peu de gens commandent au plus grand nombre ? Je me demande parfois si la mort, différée ou non, du bouc émissaire n'est pas une variante singulière de ce schéma. Genèse du pouvoir, genèse de l'économie : elle sélectionne, aussi, de la rareté. Ce n'est pas tellement que le pouvoir politique soit fondé en dernière instance sur le fonctionnement économique. En fait les deux instances fonctionnent pareillement, de manière structuralement isomorphe.

La passion folle des guichets assure l'émergence des rois et des élus, des biens précieux, de ce qu'on cherche, sans doute aussi de l'exactitude scientifique. De l'exigence : exact, exigu, exaction.

En attendant qu'on ait loisir de démontrer toutes ces choses à notre aise, on peut jouir, pendant l'entracte, de la cinquième *Satire* de Juvénal. Le festin, la table du riche, du grand, du roi, du maître, y fonctionne comme un guichet. Mais le repas lui-même est dit rare, et il y a concours pour la place. Les loqueteux se pressent à l'envi pour être l'invité du troisième lit. C'est le plus bas, et il y avait un manquant, il faut boucher un trou. On se bât. En haut, le patron s'abreuve de vins millésimés, en aval, le parasite n'a que la piquette. Le roi boit une coupe d'ambre rehaussée de beryl, surveillée des voleurs par un esclave policier, la piquette pourrit dans une tasse félée. Beau serviteur coûteux, coureur de peu de prix à la mine patibulaire. Farine moisie et compacte, molle fleur de froment. Poisson monumental, petit crabe. Lamproie de Corse ou de Sicile, anguille des cloaques. Huile vierge fine, carburant de lampe. Au bas bout, les reliefs puants, sur le haut bout, les truffes, les foies gras, les sangliers, la scène belle des écuyers tranchants, le théâtre envié de la rareté. Toute la question,

l'angoisse jalouse et la vie gâchée, consistent à passer le guichet. Comment parvenir au rare ? Ce n'est pas Hegel, c'est déjà Juvénal qui formule ceci : comment devenir maître, ou plutôt le roi de son maître ? Non pas comment l'esclave devient-il maître du maître, mais comment le parasite peut-il devenir hôte de son hôte. L'hôte du maître ou le maître de l'hôte. Il faut avoir quatre cent mille sesterces, dit Juvénal au Bourgeois Gentilhomme, on ne saura plus, lors, qui est le Turc et qui est ridicule. Il faut avoir une femme stérile qu'on peut offrir sans risque de suite. Maquereau. Parasite et maquereau.

Decimus Junius Ethicus propose une morale. Elle est simple et naïve : rien n'est plus frugal que le ventre. On ne manque jamais du peu qui lui suffit. Un quai, un pont, une natte en lambeaux, un pain grossier, le sage est à la cloche. Le clochard est bon philosophe et le guichet le pervertit. Retour aux routes de l'enfance.

Bergson aimait modéliser son élan vital par une gerbe d'eau qui fuse. Elle s'élève, elle parvient à son acmé, elle retombe en pluie sur les côtés, autour de l'axe, de la colonne presque dure de poussée. Geyser, ce vieux fidèle, qui promeut une évolution qui se casse et chute en répétition. Doù vient-elle, quelle est sa force vitale, quelle est son énergie spirituelle ? C'était peut-être le geste de Dieu.

Je dessine la gerbe dans l'autre sens. Dans le bon sens, j'ai dessiné naguère une flamme¹. C'était pour le temps de l'information et ses flammèches au hasard, imprévisibles. Je dessine un geyser, comme je l'avais fait pour rendre clair Lucrèce. Tout tombe et va vers l'équilibre. Vers la stabilité, vers la mort. Nous n'avons plus besoin de l'élan vital. Voici la coulée torrentielle, qui suit les lois de la nature, simplement.

J'ai marqué les turbulences qui festonnent, ça et là, le laminaire qui ne se maintient pas. Ces turbulences sont fractales, comme le monde. Elles sont le monde. Je marque aujourd'hui leur écart par

1. *Hermès V., Le passage du Nord-Ouest.*

rapport à la chute plane et les étapes des chemins, des voies intéressantes par lesquelles le retour à l'équilibre est différé.

L'axe principal, les génératrices laminaires sont de statique. A l'écart, l'existence. Quelque chose existe plutôt que rien. L'angle est formé, il varie, son espace est flou. Il fluctue.

Tous les vocables usités ici participent de cet écart. Exact et exaction, par rapport à l'action (à la moindre action), abus par rapport à l'usage, parasite et parabole (ou parole) par rapport à l'action de manger ou de dire. Tout se déduit de lui, ainsi que les échanges. Nous sommes emportés par le flux et le flou de l'existence, ses fluctuations et ses circonstances, l'avancée de sa production.

Repas entre frères

Théorie du joker

Putiphar abandonna entre les mains de Joseph tout ce qu'il avait, il ne se préoccupa plus de rien sauf de la nourriture qu'il prenait.

Genèse, XXIX, 6.

Il paraît illogique ou il est scandaleux de jeter de la nourriture. On le fait cependant. On expulse, on exclut très exactement ce qui est en écart à la nourriture (le terme para-site le dit), son excès ou son excédent. Les prémices, parfois, ou la fleur, le meilleur, s'il est question d'un sacrifice. Chasser le parasite signifie aussi bien bouter hors, écouter ce qui est à côté, ce qui est voisin de la nourriture. Ce n'est pas forcément l'être qui la dévore. Cela peut être justement son excès ou son excédent. Et tout ce qui précède est nécessaire comme métaphysique de l'excès. Comme à l'habitude, cela même qui est exclu revient.

Sacrifice : les frères de Joseph désirent le tuer. Ils le chassent. Ils montrent à leur père une tunique à longues manches trempée dans le sang du bouc émissaire. Joseph est victime sacrificielle. Tout le mythe est marqué de substitutions. Le meurtre n'a pas lieu, mais a lieu l'expulsion. L'expulsion n'a pas vraiment lieu, la vente la remplace. La tunique pleine de sang est un substitut faux, les vingt pièces d'argent sont le substitut vrai. Les Ismaélites ont payé, l'argent est la présence de Joseph en Canaan, et son premier retour. En Égypte, Joseph, sorti de sa prison, interprète les rêves

de Pharaon : vaches grasses et vaches maigres. Il va devenir ministre de l'Économie et des Finances.

Voici peut-être le premier traité d'économie politique. Vaches grasses, années d'abondance, vaches maigres, moissons de disette. Quand la récolte est en excès, l'usage est de se débarrasser de cet excédent, en ôtant la barre. Du coup, on meurt de faim, aux années où les vaches sont maigres et où les épis sont brûlés par le vent. Comment faire autrement ? Il faut revenir à ces pratiques paysannes simples d'où toute la culture est née. Voici des fruits en surabondance, des légumes, du lait, du vin, du froment. Les fruits se gâtent, le lait tourne à l'aigre, et le vin au vinaigre, ces légumes pourrissent, le stock de blé se remplit de rats et de charançons. Tout fermenté, tout se corrompt. Tout change. La pourriture, la peste ne sont pas seulement des symboles de la violence, elles sont aussi des référents réels et singuliers, qui n'ont pas besoin d'autre chose que d'eux-mêmes pour engendrer des conduites connues et repérées. On se débarrasse de l'excédent parce qu'il est périssable. En fait on expulse le pourri, on écoule une marchandise qui, elle-même, est en risque de couler. L'échange naît de ce changement-là. L'échange est à ce change ce que l'excès ou l'excédent est à la suffisance, ou l'exaction à l'action, et ainsi de suite. L'échange ne veut pas que ça change. Il veut stabiliser la fuite. Contrairement à tout ce que l'on pense de lui, l'échange ne mobilise pas les choses, il les immobilise, il les coulent, Πάντα ρε, tout coule, certes, tout meurt, tout pourrit, si le grain ne meurt. On écoule ce qui coule, on échange ce qui change. Cela revient en stabilité. L'idée toute simple de l'équilibre des échanges est ontologique. Par le mouvement même de l'échange ce qui change ne change plus. Cela menaçait de pourrir et c'est devenu de l'argent, sonnant, trébuchant, incorruptible. Que l'argent soit de l'ordure n'est en aucune façon un symbole ni un fantasme. Il est exactement le substitut du pourri expulsé, l'équivalent de l'écoulement par corruption. C'est ainsi ou il en est ainsi. Le coup de génie fut bien sûr d'aller chercher le stable dans l'instable, ou le repos dans le mobile, d'aller chercher dans l'échange ce qui s'oppose au changement.

Ce n'est pourtant pas la seule solution. On peut écouter l'excé-

dent, on peut aussi stocker. On peut le stocker sous forme d'argent, on peut le stocker en nature. Alors la pourriture est là et les parasites sont à demeure. Dès lors, il faut aller au bout du processus de décomposition : faire du vin, des liqueurs, du fromage, du pain. J'avais jadis tiré philosophie du fromage. Elle trouve ici sa généralité.

Revenons à Joseph. Si Canaan est pauvre, c'est qu'il ne stocke pas. Si Joseph et l'Égypte sont riches, c'est qu'ils stockent. Les deux procédés se font face.

Rivaux jaloux, les frères de Joseph ont décidé de s'en débarrasser. Tuons-le, disent-ils d'abord, et jetons-le dans la citerne. La décision dérive, on ne fera que le jeter dans la citerne. Qu'est-ce qu'une citerne ? Elle est un lieu, artificiel, construit, de conservation, de stockage. Dans l'aire indo-européenne, *cista*, latin, est un coffre ou une corbeille, spécialement une corbeille servant aux sacrifices. Tibulle la chante comme confidente de mystères sacrés. Le grec κιστοφόρος, porteur de corbeilles sacrées, désigne une monnaie d'Asie Mineure sur laquelle de tels coffres sont gravés. Ciste est un sarcophage de pierre, un tombeau mégalithe, où le cadavre est enterré avec l'ensemble de ses biens. Sa fortune est là, déposée, avec le corps même. Or, dans l'aire sémité propre, le mot hébreu usité ici, très voisin du mot puits, trou à eau, autre citerne, signifie le trou dans lequel on tombe, mais surtout le trou des ordures, où l'on jette les débris et les détritus, pourritures, décompositions. L'union de ces deux aires exprime notre thèse : ce lieu, où on se débarrasse d'un excès pourriссant, a trait au sacré, il a trait à la mort et au sacrifice, mais il a tout à coup des connexions avec les biens, les trésors échangés, l'argent et la monnaie. Enterré, jeté dans la citerne, Joseph est exclu, sacrifié, pestilé, mais il est tout aussi bien conservé, stocké, de même que l'eau qu'il remplace. La citerne régule années humides et années sèches, comme les greniers égyptiens, bientôt, réguleront années de vaches grasses et récoltes maigres. Joseph dans la citerne, situation énigmatique et ambiguë : le stock en prévision de

l'échange prochain. Il est expulsé, il est conservé. Il est sacrifié, il est vendu. Fondement mortuaire et sacrificiel de l'échange. Ruben a conseillé la solution dans le but avoué de garder son frère et de le ramener au père. Déjà la décision d'exclure fait voir des adhérences : un retour éventuel, peut-être une conservation. Comment expulser tout en gardant, comment chasser en conservant, comment laisser varier tout en sauvant un invariant ? Cette question est économique.

Le repas commence, au voisinage des lieux de l'action. Celle-ci se décale un peu. Au fond du décor apparaît une caravane. Des Ismaélites avec leurs chameaux portaient de la gomme adragante, etc., des marchandises, du pays de Galaad vers l'Égypte. Cette interruption induit Juda, qui a levé les yeux, comme ses frères, vers ce spectacle, à l'idée de vendre. Mais cette vente sera faite encore par des intermédiaires. Les substituts ne cessent pas, ni les vicariances. Des marchands madianites passent, ils retirent Joseph de la citerne et le vendent vingt pièces d'argent aux Ismaélites. Mais le texte dit que ce sont pourtant les Madijanites qui le revendent en Égypte. Il faut observer qu'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, la servante égyptienne, fut un frère chassé, exclu, au même titre que Madijan, fils d'Abraham et de Qetura. Au moment d'expulser Joseph, apparaissent en fond de scène, dans l'espace, en fond d'histoire, dans le temps, les frères exclus. Ceux-ci sont devenus marchands, ils trafiquent des marchandises. Le rapport de l'exclu à l'échange apparaît déjà comme référentiel de l'histoire. L'argent circule assez mal, il ne circule même pas : Madijan a vendu deux fois.

Jacob reçoit alors la tunique tachée par le sang du bouc égorgé. Joseph est la victime et il est innocent, il est son substitut, il est son viceaire.

L'histoire de Joseph s'arrête un moment, parmi les pleurs du père en deuil, elle fait un brusque détour sur Juda, celui précisément qui a eu l'idée de la vente. Il part de Galaad, vers Adullam, où il a trois enfants d'une femme, Er, Onan et Shéla. Er épouse Tamar, et meurt. Tamar, survivante, est donnée à Onan, son beau-frère. Celui-ci, on le sait, laissait perdre sa semence à terre lorsqu'il s'unissait à Tamar, pour ne pas donner une postérité à son frère.

Mettre le petit frère dans la citerne, dans la corbeille, ne pas le mettre, le retirer de la citerne.

Yahvé, mécontent de l'onanisme, fait mourir Onan. Il reste à Tamar le dernier fils, Shéla. Il est d'abord trop jeune et puis, devenu grand, on omet de le destiner à Tamar. Tamar est veuve, Tamar s'unit sans enfanter, Tamar est oubliée. Elle se couvre alors d'un voile et attend. Juda passe et la prend pour une prostituée. Elle négocie le prix de la passe : un chevreau. Elle demande un gage. Et Juda lui donne son sceau, son cordon et sa canne.

L'histoire de Juda contient l'histoire de Tamar et elle est contenue dans l'histoire de Joseph. A la querelle violente des frères, des meurtres et des exclusions, en bref du sacrificiel, se substitue tout à coup un échange curieux. Tamar est promise aux trois frères qui lui sont successivement ôtés de façon différente : par la mort, par l'onanisme, par l'oubli. Elle a, elle n'a pas. On l'a, on ne l'a pas. Puis elle passe au père par vente et prostitution.

Or l'équivalent de Joseph sacrifié fut un bouc égorgé. L'équivalent de la femme Tamar est encore un chevreau. Cela conduit encore au sacrifice. Or il est sur le point d'avoir lieu. Lorsqu'on dit à Juda : ta belle-fille est enceinte par son inconduite, il ordonne qu'on la pousse dehors et qu'on la brûle vive. Tamar est donc bien la victime. Comme Girard l'a montré, de nouveau, elle est innocente, et, de nouveau, jumeaux seront ses fils, concurrents dès l'heure de la naissance, tout comme Esaü et Jacob. Rivaux du fleuve maternel. Maintenant, elle montre à Juda le sceau, la canne et le cordon : tu es le père, c'est marqué. Elle est juste, plus juste que moi, dit Juda, car je ne lui ai pas donné Shéla, mon troisième fils.

Tamar est la victime, au même titre que Joseph. Celui-ci est vendu, frère exclu, vingt pièces d'argent à des frères exclus, devenus marchands. Tamar est en face de lui, en position quasi duale, comme objet sexuel des frères et du père. De frères tout aussi ennemis entre eux, puisque Onan use de sa pratique pour priver son frère de postérité. Tamar glisse de l'un à l'autre, toujours la même et transformée : femme toujours, et due et désirée, mais veuve après avoir été une épouse, mais stérile quoique féconde,

par le mésusage d'Onan, promise et non donnée, prostituée mais vertueuse quoique incestueuse, mère pour finir et restituant au temps ce qu'elle en avait reçu, des rivaux. Métamorphoses et stabilité, variations de l'invariante, ou circulation de l'équivalente. Elle est adaptée à toutes les places, et peut passer de place en place, soumise aux lois de la circulation. Elle est déjà, peut-être, un équivalent général.

Qu'elle vaille un chevreau marque en elle la victime, le sacrifice. Elle est voilée, alors, cachée derrière un voile. Ainsi Joseph disparaissait loin de sa tunique baignée de sang. Il y a report du sacrificiel. Joseph n'est pas assassiné, le bouc est son substitut, en ritualisation du sacrifice d'Abraham. Tamar n'est pas brûlée, mais, par un nouveau tour, il ne va plus être question du chevreau. Il y a report de la mort du chevreau. Et le gage suffit : le sceau. L'écriture, stable, comme promesse. Demain, je paierai. De nouveau, rendre stable ce qui est instable. Je suis lié par le cordon, et je suis engagé par le gage tracé. Le passage au symbolique est assuré par un objet que les Grecs, justement, nomment symbole. Un jeton de reconnaissance. Le symbolique est le report de la tuerie. L'échange serait-il un report de meurtre ? Tamar fait déjà voir ce qui va se passer au cycle de Joseph.

Généalogie des jugements synthétiques.

Ceci est autre chose.

Tamar est une épouse, Tamar est une veuve, Tamar est délaissée, Tamar est stérile, Tamar est la prostituée du carrefour, Tamar est la victime, Tamar est mère, Tamar est juste. Dévoilée, voilée, dévoilée. Promise, non donnée, donnée. Non fécondée par Onan, fécondée par le père, non marquée par Onan, et marquée du sceau. Tamar n'est pas fixée dans son identité, alors que Juda est Juda, que Jacob est Jacob. Elle n'est pas, longtemps, reconnue, elle n'est pas connue dans sa justice, elle est celle qui a le malheur de s'unir à Onan. S'unir, c'est-à-dire ne pas s'unir. Qui couche avec Onan couche et ne couche pas.

Il n'est pas sûr non plus que Joseph soit Joseph. Il reçoit de

Pharaon l'anneau et le collier, comme Tamar a eu le sceau et le cordon, Pharaon lui impose un nom, Joseph est Cophnat-Panéah. Il est esclave, il est majordome, il est emprisonné, il est l'intendant du geôlier, il est oublié par le grand échanson, il est le ministre de Pharaon et le dominateur de ses frères. Joseph n'est pas fixé dans son identité, alors que Ruben est Ruben, que Jacob est Jacob. Il n'est pas, longtemps, reconnu, il n'est pas connu dans sa justice, il est maître et esclave à la fois.

Tamar et Joseph sont victimes sacrificielles. Dans la citerne et promise au bûcher, le bouc est le substitut de l'un, et le chevreau la suppléance de l'autre. Joseph est le bouc, Tamar est le chevreau. La victime n'est pas tuée, la victime n'est pas victime. Face au meurtre, le geste se décale et dérive la décision. L'action bifurque et la tautologie se met à prédiquer, elle glisse, elle saute à autre chose. Elle ne dit plus : *a* est *a*, elle substitue et se met à dire *a* est *b*.

La victime n'est pas fixée dans son identité, la victime est n'importe qui, le sort tombe sur le plus jeune et le hasard sur le premier venu. Qui est-il, qui est-elle ? Celui-ci car c'est lui, celle-ci car c'est elle, ici et maintenant la fille de Jephthé, Iphigénie ou le fils d'Idoménée, parfaitement déterminés ; mais choisis au hasard, tirés au sort, tout à fait indéterminés. La victime est celui-ci même, et pourtant celui-ci est un autre. Peut être un autre.

Émerge en cette circonstance une logique souveraine qui demande une explication, qui est l'explication soi-même. Il n'y a pas de commencement de raison sans un enchaînement de la forme : ceci n'est pas ceci, ceci est autre chose. Cet enchaînement rompt avec la redondance, l'identité ou la répétition. Il faut bien trouver un objet dont on puisse parler ainsi. Ou un sujet, n'importe. Il est alors d'expérience vitale qu'un enfant rejeté ne soit jamais soi-même. Il est aussi de contrainte culturelle qu'une femme doive se métamorphoser. Il est enfin d'expérience sociale que l'être sacrifié soit n'importe qui. Mais il est surtout d'invention judaïque, nouveauté fulgurante par le croissant fertile, que l'être

sacrifié soit substitué, que la victime soit, soudain, autre chose : un bouc, un chevreau, mais aussi le début d'une série tout autre.

J'appellerai cet objet un joker. Le joker est souvent un fou, on le sait. Il est sauvage, dit-on en anglais. Il n'est pas difficile d'y voir le double du roi sacrificiel, issu de la fête des fous, venue des Saturnales. Cet objet blanc, comme un domino blanc¹, n'a aucune valeur pour les avoir toutes. Il a bien une identité, mais son identité, son caractère singulier, sa différence, comme on dit, est d'être, indifféremment, telle ou telle autre singularité d'un ensemble donné. Le joker est roi ou valet, il est l'as ou le sept, ou le deux, à loisir. Joseph est un joker, Tamar, reine, juste, méprisée, putain, est un joker encore. *A* est *b*, *c*, *d*, etc. Flou.

Ce joker-là est un objet logique indispensable et fascinant. Placé en milieu ou en bout de série, d'une série munie d'une loi d'ordre, il lui permet de bifurquer, de prendre une autre allure, une autre direction, un nouvel ordre. La seule distinction énonçable entre une méthode et ce qu'on appelle un bricolage est, précisément, le joker. Le principe du bricolage est de faire quelque chose au moyen d'autre chose, un mât de barque avec une allumette, une aile de poulet avec un tissu destiné à la cuisse, et ainsi de suite. De même que le modèle de méthode le plus général est le jeu, de même le bon modèle de ce qui est nommé — par déception — le bricolage, est le joker.

Le joker Tamar fait bifurquer tant de fois la série que, l'inceste accompli, elle revient au commencement, la toujours neuve rivalité fraternelle. La suite fait un cycle, une circulation, mais avec supplément, vers David et vers le Messie. Ainsi du joker Joseph, pourtant plus complexe.

Joseph est expulsé, non tué. Il est exclu. Ruben ne le voulait pas, qui ne l'a mis dans la citerne que pour le conserver, pour le ramener à son père. Il est mis au rebut et il est mis en stock. En ce

1. Voir mon analyse de *Thérèse Raquin*. Je suppose que le domino blanc a valeur de joker ; ce n'est pas toujours vrai, au jeu des dominos.

lieu singulier, il est rejeté à la fois et gardé. Joseph est exclu, Joseph est inclus. En tant qu'il est joker, l'exclu est inclus. Le joker, d'abord, est à deux valeurs ; qu'elles soient contradictoires n'ajoute rien à cette affaire. Ou, mieux encore, c'est parce qu'il est exclu et inclus que Joseph devient un joker. Il s'en va, il est toujours là. Vous l'avez rejeté, il ne cesse d'être présent dans votre histoire. Vous l'envoyez, par la caravane, au pays d'Égypte, vous ferez une caravane pour l'y rejoindre. Il est parti, mais il ne vous quitte pas, il s'attache à vos pas. Il reverra son père, vous reviendrez à lui. Le mouvement, l'hésitation, la vibration, la double frénésie de l'exclusion et de l'inclusion constituent le joker en une multiplicité de valeurs floues, en une multiplicité d'appartenances, en un spectre de possibilités. Il change, il est là, stable. La marchandise, périsable, risquant de se transformer en ordure, revient sous la forme d'argent. L'argent est le plus joker des jokers, celui qu'on a nommé l'équivalent général. A deux valeurs, exclu-inclus, puis à une multiplicité floue de valeurs et d'appartenances. Intuitivement, c'est ainsi qu'ont dû être constitués les deux côtés de la pièce d'argent, de cuivre ou d'or, pile et face, et qu'ils ont dû, dès l'origine, être les opérateurs du hasard. Inversement, la victime n'est pas tirée au hasard, elle est pile et face, elle est la pièce à deux valeurs, elle est le flou des probabilités. De l'argent, il est toujours possible de dire : ceci est autre chose. Principe nouveau : l'association du tiers exclu et du tiers inclus.

Le joker change, il est jeton d'échange, il est multivalent, et d'abord bivalent. Tamar et Joseph changent et ils sont échangés. Sujet, indifféremment, et objet de l'échange, Tamar, chevreau, victime, et enfin sceau, paiement. Et Joseph, vingt pièces d'argent. L'argent du blé d'Égypte est remis dans les sacs de blé à destination de la Palestine. Les frères ont laissé l'argent, mais l'argent ne les quitte plus. Exclu, inclus. L'argent est toujours présent, dans l'échange.

Ceci est autre chose. J'ai rêvé d'une gerbe de blé, du soleil et de onze étoiles. Cette gerbe n'est pas une gerbe, elle reste pourtant

une gerbe, et la gerbe, c'est toi. La lune est votre mère, les étoiles sont votre fraternité. Le blé se prosterne comme une lune, le soleil pose son front à terre, dans le champ de blé. Ceci est autre chose. Je suis étoile et gerbe de blé, tu es gerbe et soleil, au commencement est la haine.

Ceci est encore autre chose. Tu as rêvé d'un cep de vigne et de trois sarments, de trois corbeilles de gâteaux, sur ta tête. Et moi je dis à l'échanson, je dis au panetier : les paniers sont des jours, les gâteaux sont ta chair et ton corps, les sarments sont des jours ; les jours sont des sarments et ils sont des corbeilles. Voici le sens : ceci est encore autre chose. Au milieu, l'asservissement, la vie et la mort.

Ceci est toujours autre chose. Pharaon a rêvé de vaches et d'épis, les vaches maigres ont mangé les vaches grasses, les épis grêles et brûlés de vent ont englouti les épis mûrs et abondants. Je lui dirai le sens, ceci est toujours autre chose. Les vaches sont des ans, les épis des années, le temps est une vache, il est divisé en bouquets de graines, comme tout à l'heure en sarments ou corbeilles. Si la gerbe était gerbe, si l'étoile était une étoile et la vache une vache, il n'y aurait pas eu de sens, de clé, d'explication, ni d'interprète. Ni raison, ni devin. Il faut bien que ceci soit toujours autre chose. Enfin une logique de lumière, nous mangerons enfin à notre faim. Nous renverrons vers la Terre Promise des caravanes de grains et de fruits.

Tous ces colliers de mots fourmillent de jokers. Soit une série quelconque dont les maillons sont bien identifiés, où une loi court, explicite. Le même s'y diffuse le long des différences, il constitue l'axe, rigide ou souple, de la suite. Tout à coup, un joker. Puis-je le lire ? Assurément. Il suffit que je reconnaisse la loi de la suite amont, et les lois des suites aval. Le joker, au lieu de la bifurcation, la rend possible par le confluent des valeurs qu'il assure. Il est, à la fois, ce qui est déjà dit et ce qui va se dire. Il est à deux, à trois, ou à plusieurs valeurs, selon la complexité de la connexion. La ramification du réseau dépend du nombre des jokers. Mais je soupçonne qu'il existe un seuil à ce nombre. Lorsqu'il y en a trop, on doit être perdu, comme en un labyrinthe. Que serait une suite où ne figureraient que des jokers ? Que pourrait-on en dire ?

Les logiques du rêve me semblent de cet ordre. Multivalentes à loisir, à plaisir, parce que sorties de jokers. Connexes *ad libitum*. Le temps est la vache, le temps est l'épi, le temps est le sarment et la corbeille. La vache est un épi, ceci est autre chose. La vache est un joker, le panier, l'épi, d'autres jokers encore. Au-delà d'une certaine densité, d'un certain nombre d'éléments à multivalence, les séries sont méconnaissables. La question n'est jamais tant d'y trouver une clé, ou deux, ou trois, ou n clés, mais de parler une langue qui tienne compte des jokers. Joseph, Daniel disent le sens, la clé, ils déterminent les séries indéterminées, ils durcissent la logique molle. Freud, au contraire, a découvert une langue à équivalent général. On comprend que Popper lui en veuille, et Popper aurait indéfiniment raison si le rêve n'était tissé de jokers en série. Freud traduit, en sa langue pauvre, un fait d'une grande simplicité, reproduit en cinq ou six autres lieux de culture : la polyvalence. J'ai longtemps fait confiance à Popper, je crois désormais que Freud se tire bien du critère d'extériorité. La preuve est la suivante : essayez donc de rendre l'argent falsifiable. Dans les lieux peuplés de jokers, il ne peut y avoir de faux-monnayeurs. Marx et Freud sont passés par là, simplement. Ils manipulent sans arrêt des contenus à multivalence, ils écrivent des langues à équivalent général. Qu'ils n'aient pas soupçonné un instant le risque de la chose, c'est vrai, Popper a raison d'imposer le critère. Mais qu'ils aient découvert des équivalents généraux, ce n'est pas douzeux, et Popper, lui, ne l'a pas vu. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est toujours vraie qu'il faut répudier une théorie. Elle marche toujours pour une autre raison : elle est dans l'équivalence générale. Elle est hors de vrai, hors de faux, elle indique des contenus-jokers. La *cosa*, disaient les algébristes italiens de la Renaissance, la *cosa*, la chose dite l'inconnue, l'inconnue = x , multivalente, dont on peut dire, indéfiniment, qu'elle prend toutes les valeurs. Ceci est autre chose. Vous avez observé au passage un nouveau passage du Nord-Ouest.

Et c'est pourquoi l'histoire de Joseph, notre premier traité d'économie, est aussi un traité de l'interprétation des rêves. Citerne-capital et citerne-inconscient.

La distribution des jokers.

Soit donc l'univers du discours. On peut ordonner ledit univers selon la distribution des jokers. S'il y en a peu dans une coupe ou dans une séquence, la détermination est forte et la contrainte règne, on est assez voisin de la monosémie. On peut imaginer, aux limites, un discours sans aucun joker. Il se réduit au principe d'identité, je suppose. Ainsi l'univers en question est-il minoré par $a \equiv a$. Faites croître maintenant, quand vous quittez ce minorant, le nombre des jokers, ou leur pourcentage dans une série, une coupe ou une séquence. Allez au maximum, allez à saturation. La polysémie envahit l'espace, la multivalence, l'équivocité. Au voisinage de la fin, c'est le monde du rêve. Bourré de polyvalences jusqu'à la gueule. Aux limites du rêve, aux limites de l'univers, le discours composé exclusivement de jokers est l'argent. Quand il n'y a que des jokers, c'est le capital, c'est le compte en banque, c'est l'équivalent général. Ils sont les majorants de ce monde.

Curieux univers, logique pourtant, où les rêves adhèrent à la finance, où l'or est le voisin des songes.

L'univers du discours, quant à la distribution des jokers, est minoré par le principe d'identité ou des indiscernables, il est majoré, au plus près voisinage des rêves, par la circulation de l'argent.

Cet univers a la forme d'une corne d'abondance. De l'étroite singularité aux largesses de l'équivalence (étroite et large pouvant ici changer de position). L'univers du discours surabonde, perpétuellement.

Les parasites, bruits et mangeailles, grouillent en foule autour de cette trompe.

Judas est innocent. *Éloge de Judas.*

Ceci est autre chose. Tamar : ce chevreau est mon corps.

Tamar : ce cordon est mon corps, le cordon, le bâton et le sceau. Le joker n'est plus dans le rêve, il circule dans nos échanges. Cet objet qui change, qu'on échange, est le corps. Celui de Tamar la bru, de Tamar la prostituée. Joseph est délivré de sa citerne : vingt pièces d'argent, ceci est son corps.

Judas est innocent du sang de ce juste. Ceci est autre chose, et ceci, ce pain, est mon corps, cet épis, ce froment et cette farine. Ceci est autre chose et ceci est mon sang, le cep de vigne et le sarmement. Judas présent voit se constituer un autre joker. Il entend, il comprend que c'est le substitut du sacrifice. Il est juif et donc, dans son milieu et sa culture, il entend ce qu'il doit entendre, qu'il faut arrêter le sacrifice, qu'il faut un substitut et qu'il faut un joker. Et donc il fait le geste de Ruben, de Juda l'ancêtre, le geste qui sauve. Transformer la victime en argent. Reprendre simplement le geste fondateur des échanges. Vendre Joseph c'est justement ne pas le sacrifier, ne pas le tuer, le garder de la mort, pouvoir un jour le ramener au père. Judas est innocent, il faut enfin dire l'éloge de Judas et réconcilier à jamais les juifs et les chrétiens, faire sauter la racine antisémite la plus profonde, l'arracher enfin de la méconnaissance. Judas raisonnait justement, il faisait glisser, bifurquer la série fatale, il réorientait le meurtre en autre chose et l'évitait ainsi : Judas était un juste. L'accuser, le noircir est un déni de notre justice, c'est déjà un texte de persécution. Judas est innocent comme Œdipe l'était. D'où son désespoir lorsqu'il voit que la vente a raté, qu'elle a contribué au sacrifice et qu'elle ne l'a pas évité. Et il jette l'argent. Et il est la victime, l'autre victime.

Repas de marrons

Le soleil et le signe

Bertrand le singe avec Raton le chat sont commensaux, dit La Fontaine. Commensaux pour le plat qu'ils ont formé entre eux, comme on disait dans la marine, mais parasites malfaisants du même hôte et du même maître : voleurs et destructeurs, tout se perd, tout se gâte et tout coule autour d'eux. Nous verrons bientôt ce qu'il en était de ladite commensalité.

Un mot lève le doute, si le doute demeure : le chat délaissé les souris, si le logis lui laisse le fromage. Tel devient prédateur s'il ne peut plus parasiter personne. Tout le monde, au fond, sait cela : pour le ramener à la chasse aux rats, il suffit d'affamer le chat. La prédation, la chasse demandent plus d'énergie et de finesse que l'écorniflerie. Celle-ci est donc plus probable. On pourrait traduire, aussi bien : plus répandue, plus naturelle ou plus originale. Si ces traductions nous répugnent, la haute probabilité nous suffit. C'est la figure d'équilibre.

Si le chercheur est dans sa niche, s'il a sa méthode, sa tasse de thé, son groupe de pression, il s'arrête de produire pour reproduire. Il ne sort plus, il ne va plus vers le noir du grenier, ses moustaches ne frémissent plus à un signal imperceptible, il s'endort aussitôt dans le berceau du même. Voulez-vous découvrir ? Laissez donc les fromages.

Bertrand et Raton jouissent de leur niche. L'histoire d'aujourd'hui essaie les relations, comme on dit d'un essayeur d'or. Nous l'avons mesuré pour la chasse. Elle n'est que l'écart affamé du parasitisme. Dès qu'elle le peut, elle revient à la figure d'équilibre.

Tentons la commensalité. C'est une relation égalitaire, où chacun donne et reçoit tour à tour. La relation parasitaire est léonine et inégale : celui qui prend ne donne, celui qui donne ne reçoit jamais rien. Quelle est donc la figure d'équilibre ? Voyons Bertrand avec Raton. Ils regardent le feu où cuisent les marrons. Loin, tous deux, d'escroquer leur maître commun, ce qu'on aurait pu attendre de commensaux égaux, ils se placent comme en série et se parasitent l'un l'autre. Raton tire et choisit les marrons, Bertrand tout aussitôt les croque. La figure d'équilibre de la relation est bien toujours la même. Ce n'est pas moi, c'est aujourd'hui le fabuliste qui tire de là non point une comparaison politique, mais très exactement la genèse de ce pouvoir. Le premier mot du texte est singe, le dernier mot est roi. Il s'agit de ce prince, flatté, qui s'échaude, pour le profit du roi. Le singe le plus singe est le dernier chaînon de la série parasitaire ; le roi, sans pouvoir au-dessus de lui, est le premier chaînon de la série de gloire et de puissance. Il faut penser, parce que cela est vrai, que ces deux séries sont les mêmes. Le sommet du pouvoir est le fond du puits attractif, de cet équilibre relationnel. Il est le point bas le plus bas de ces figures d'équilibre. La quête du pouvoir et la lutte pour lui ne sont que séries ou cascades, c'est la chute parasitaire sans fin. Et comme toute loi répétitive, elle ne produit pas d'information.

La figure de la pyramide est d'une tromperie sublime. On croirait voir les populations donner l'assaut et s'échiner pour se hisser vers le sommet, où seul le fort arrive, après expédition des rivaux dans l'abîme. La figure est à retourner comme un gant. Comme dirait Thom, ce serait plutôt un puits de potentiel, comme dirait Platon, une grotte. Les souris ? non, le fromage. Les marrons ? non, Raton. La lutte avec les rats ? La lutte avec le feu ? La concurrence avec Raton ? Non. La loi de la relation est de se placer en aval[°]d'un autre, pour que les marrons tombent sans obstacle. En aval, plus profond, plus avant dans le puits ou le long du ruisseau. Gagne qui regagne le poste aval. Celui qui est à l'embouchure, c'est un bon mot, sera le roi. Au fond de son antre où les animaux entrent, il les dévore tous, et personne n'en sort. Bertrand avec Raton ne sont pas commensaux. Ils ne sont pas liés contre l'hôte. Ils ne se disputent point les marrons. Ils ne sont pas égaux. Ils ne

sont pas rivaux. Ils ne sont pas face à face, chacun sur une rive du ruisseau. Car la loi du courant, la loi du potentiel, la loi de chute, les fait tout aussitôt se décaler. S'ils étaient commensaux, s'ils étaient rivaux, il faudrait beaucoup d'énergie, un état excité, un meurtre peut-être, un partage sans doute. Le plus simple est de se décaler, pour que les marrons roulent au plus bas, tous ensemble. Mange qui regagne le poste aval. Et le loup le sait bien, qui dit, dès l'abord, à l'agneau qu'il trouble l'onde pure en amont de sa position. Celui qui joue le prédateur, celui qui jouerait aussi bien le rival, justifie d'abord son action par la loi d'airain du parasitisme.

La rivalité n'est qu'un spectacle, elle est l'état de l'apparence. L'équilibre est phénoménal, et l'écart est réel. La loi d'opposition est de phénoménologie, la loi d'irréversibilité ou de chute aval est réelle. Derrière toute représentation.

Reprise du repas des rats. Ils entendent du bruit à la porte, et ils fuient, la cascade parasitaire s'effondre, elle casse. Le parasite-bruit chasse le parasite-bête, je crois le premier plus fondamental, plus bas, plus abîmé au fond du puits. Moins il y a de sens au discours, plus il est proche du pouvoir. Derrière l'embouchure, derrière la bouche, la plus vaste bouche à tout avaler, il n'y a plus que l'immense clamour de la mer. Le chaos, le bruit, le désordre. Le fond de l'être. Ce parasite-là chasse tous les autres. Derrière le pouvoir, derrière la dernière puissance, derrière l'appétit universel, à leur voisinage, à leur bord, la rumeur, le vacarme ensementent l'espace. Le fond du puits est noir, le fond de la caverne est sombre, l'onde pure enfin est amère. Toute relation, figure sur fond, ne s'inscrit que sur du désordre. Voici enfin la théorie pure de la relation : elle suit, ordonnée, le fleuve qui tombe, elle est irréversible, elle ne revient pas sur soi. C'est la première des relations, justement la relation d'ordre. Alors, derrière elle, comme son fond, le bruit. Le désordre. Au bout du ruisseau, la mer. Ce parasite-là est fondamental. Il tombe des flèches simples dans un bruit de chute d'eau.

Les rats reviennent au festin quand cesse le bruit. On ne dit pas si la servante qui intervient se retire. Le chat n'y reviendra pas, se dit-on. Il est échaudé, semble-t-il. Mais le rat des champs le fut tout autant. Le singe et le chat marquent un progrès : les deux rats

sont de vrais commensaux. Tôt ou tard, leur relation aurait pris figure sérielle. C'est pour cela que le rustique part. Il voit tout à coup que la ville vit des marrons que les paysans tirent de leurs arbres, que la ville mangera toujours jusqu'à la mort des cultivateurs. Les deux rats ne sont plus commensaux, ils seront en série tout comme le singe et le chat. Raton n'est pas content, le paysan se retire à jamais. Derrière lui, l'humanité festine, il la nourrit, elle le tue. Il avait peur jadis, il avait bien raison de craindre. Nous vivons aujourd'hui l'événement universel annoncé par la fable, non seulement la fuite de l'homme rustique, mais sa mise à mort. L'agriculture, vieux parasitisme primaire, est éliminé par les parasites de rang supérieur, habitués au bruit, ceux de Mégalopolis. Les rats de ville ont dévoré les rats des champs. Comme les vaches maigres mangent les vaches grasses. Sans deviner, les imbéciles, ce qui arrivera quand auront disparu les rustiques.

L'équilibre d'un vivant dans son milieu ressemble fort à celui que réalisent enfin et où parviennent ensemble parfois l'hôte et le parasite. Après bien du tracas, des maladies, des morts, des catastrophes, l'un favorise, par exemple, le transit intestinal du premier, celui-ci le nourrit en retour. Au bout de tous les comptes, le parasite n'a pas intérêt à tuer son hôte nourricier. Nous avons intérêt au monde, aux autres et aux objets.

Ainsi la relation, d'abord, est un abus, elle finit, parfois, par un commun usage. Elle est une flèche simple, elle cesse de l'être assez rarement. Elle commence par l'irréversible, elle demeure ainsi orientée. La simple flèche irréversible est l'élément, l'atome de relation. Cet atome local peut s'enchaîner à d'autres pour former un fleuve local, un flux de sang, de larmes et de meurtres. Les vaches maigres mangent les vaches grasses et font ainsi couler le Nil, le loup mange l'agneau et fait ainsi couler l'onde sanglante du ruisseau. Dans le sens de l'histoire. La relation fait vivre et tue, elle entretient quelqu'un de la survie de l'autre. Le parasite vit de l'hôte, par lui, avec lui, et en lui, *per ipsum et cum ipso et in ipso*, il a fait de lui sa demeure, sa tente, son tabernacle, il s'y reproduit

et pullule, jusqu'à l'inévitable seuil où l'hôte meurt. L'hôte devient hostie, victime, et les invités du repas sont ennemis mortels. Cela se dit en plusieurs langues, de l'histoire naturelle à l'histoire des religions, à l'histoire tout court. Tout commence par ce que j'appelle valeur d'abus. La relation d'économie première est d'abus. Mais quand la flèche ne tue pas, quand l'abus ne passe pas le seuil, il peut arriver que la relation évolue vers un autre équilibre. Cela est aussi rare qu'un équilibre qui passerait, qui transiterait vers un autre équilibre, à puits moins profond. Les fleuves restent dans leur lit, à l'ordinaire, ils cherchent rarement une vallée plus haute que leur talweg. Il y faut des écarts, il y faut des fluctuations. Cela est assez rare, cela finit pourtant par arriver. L'information acquise est, alors, formidable. Cette rareté, quelquefois, se nomme justice. Effort difficile, exceptionnel, miraculeux, humain.

Naissance d'un échange. Le parasite adopte un rôle fonctionnel, l'hôte survit à ses abus, il survit même au sens littéral de ce mot, sa vie découvre un équilibre renforcé, comme un suréquilibre. Une réversibilité se voit sur fond d'irréversible. L'usage succède à l'abus, l'échange suit l'usage. On peut imaginer un contrat. Le contrat n'est pas originaire, il est un nouvel équilibre obtenu, fragile parce que plus haut placé, plus rare que l'abus, plus exceptionnel, plus riche en information. Contrairement aux schémas reçus, le pouvoir court vers le bas du talweg et la justice s'en écarte, le pouvoir descend le cours de l'abus, le contrat fluctue vers un autre équilibre. Ces deux forces sont absolument différentes. Qui veut prendre le pouvoir pour faire accroître la justice ment ou se trompe ou nous trompe. Il ne fait qu'accélérer les valeurs d'abus. Il ressemble à qui se hâterait de descendre le fleuve pour mieux monter sur les collines alentour. Dans l'entraînement torrentiel de l'irréversible et de l'abusif, l'équilibre contractuel est une singularité. Il n'est d'histoire humaine que de chercher à la produire. Cela est assez rare pour que nous ne soyons humains que dans l'exceptionnel de nos actes.

On pourrait concevoir plusieurs séries de doubles flèches. Au moins trois. Un contrat physique entre nous et notre milieu. Nouveau, inimaginable. Un contrat social entre nous. L'espoir insensé en la fin du parasitisme. Un contrat gnoséologique entre le sujet,

d'une part, et l'objet, d'autre part : seule une flèche simple les unissait jusqu'à ce jour.

La théorie des relations émerge peu à peu. Nous connaissons maintenant la série. La série parasitaire est une chaîne irréversible, elle descend la pente, comme la rivière, comme une bille sur les parois du puits. Nous connaissons la loi de la série, de la chaîne, du ruisseau ou du puits. Nous pouvons l'énoncer, nous pouvons la décrire. Nous connaissons la fin du processus, le désordre, le bruit, la clamour, le chaos, la mer.

Je veux remonter la série vers sa source. Le fabuleux me cache un peu le chemin de cette ascension et ses marques. Derrière la porte de la salle, elle me dérobe qui se retire, après être venu. Qui est là ? On raconte parfois que la mort elle-même survient dans le courant du banquet volé. J'ai peur de me lever pour aller voir, dans ce noir. Si ce n'était que la servante. Si c'était la servante ? Je me lève, pourtant. Je remonte la chaîne du singe et du chat. Devant Bertrand, Raton ; devant Raton, les marrons ; devant les marrons, les flammes dansantes. Peut-on aller au-delà du rideau de feu ?

Le noir de la porte, la brûlure rouge. La remontée fait peur. Celui qui dépasse la peur, la boîte noire et la flambée de la grotte doit nécessairement déboucher un matin au soleil. Le producteur est celui dont nous mangeons les reliefs, les marrons. Il est devant. Il est un feu local. Et il est un signal. Il n'y a jamais de production humaine que par feu et signe. Que par une énergie et une information. La matière est une énergie, la forme est une information. La production demande un soleil local et une mémoire, j'entends la matrice, la topologie de la forme, le creux et le relief tracés. Toute production est donc une énergie, la grande et la petite. La grande pour la force, la petite pour la rareté. La production est donc solaire et rare.

A mesure que je remonte la chaîne parasitaire, le fleuve irréversible de plus en plus troublé, je vais vers le soleil de feux locaux en feux locaux, je saute, comme pendant la nuit de la Saint-Jean

d'été, les flammes hautes où se grillent les mangeurs de marrons accroupis, j'ouvre les portes noires des boîtes de la rareté. Le rouge de l'énergie, le noir du signe peu probable, chromatisme du producteur, sont les couleurs de l'œuvre. La lumière flambe dans les boîtes noires, quand la nouvelle intuition paraît, foudroyante, quand le nouvel objet sort des mains qui l'ouvrent. Et croît la solitude, dans un monde nu, de plus en plus simple, où il faut se suffire de peu et laisser en aval ses vieilles exigences. Ici la rareté multiplie les idées sous la traversée du soleil.

La chaîne est simple, elle va du soleil à la mer.

A l'entour du soleil et du noir de l'espace autour, ceux du feu et du signe travaillent ; pourquoi ne pas les nommer des archanges ? Ils se cachent, on les voit peu, on peut les chercher, au grand jour, avec une lanterne sourde. Ils ne font aucun bruit. Mais il est sûr que la série, gigogne, se forme irrésistiblement derrière chacun d'eux, jusqu'au dernier, le roi, celui de la gloire bruyante et des pleines puissances. Le long de la suite le bruit s'accroît, il devient formidable sous les pieds du roi, au voisinage de la mer pure des clameurs. Le fleuve est bien de plus en plus troublé, jusqu'à l'embouchure des sablons et des vases. Le roi, plongé dans le limon et dans la fange, grouille, dans sa souille, de parasites, de rumeurs. Le soleil en tête de ligne est le commencement physique et la mer à la fin est une fin physique. La chaîne des vivants est entrée sur elle, irréversible comme elle, on peut jouer à la nommer avec des noms communs. Elle va sûrement des producteurs de nouveauté aux mangeurs d'ordure.

Dans les théories de Bergson, ou de ses parasites récents, jusqu'à Thomas Kuhn, le nouveau advient de l'extérieur. L'extérieur n'est pas forcément le négatif. La nouveauté n'est pas forcément le contraire de ce que dit le père, comme l'ont cru quelques fils de bonne famille. Le négatif n'est ici qu'une redondance qu'on distingue mal de ce qu'elle répète. Le nouveau est imprévisible, tout simplement. Il est à l'extérieur, avec le fou, le génie, le héros et le saint. Comment est-il possible qu'ils soient là ?

Quiconque réside au-dedans des clôtures survit, mange le stock, parasite ce qui justifie qu'on ferme le système. Il est clos pour et par les parasites. Quiconque en est exclu n'a plus de prévu à manger, il n'a plus de garde-manger. Il faut qu'il se suffise de ce qu'il trouve, cherchant fortune dans le monde. Ou il meurt, ou il devient fou. Ou il devient fou à lier, ou il tente les voies du génie. Et devient producteur. Avec ce qu'il ramasse sur le sol et qui n'a retenu l'attention de personne, avec les résidus des divisions et des cellules, avec les ordures trouvées dans les champs d'épandage, avec les miettes du festin des maîtres, il réussit à faire une œuvre. Ou il meurt. L'œuvre est pour lui une question de vie ou de mort. Il devient producteur en mettant sa vie tout entière dans lesdites matières premières. Je l'ai nommé archange par la double raison qu'il porte de l'information, du nouveau, des nouvelles, et qu'il est forcément à la tête de ligne, par rapport à la chaîne parasitaire. Tête de série ou hors clôture, c'est la même image, à une ou deux dimensions. Sa nouveauté à lui est d'avoir injecté sa vie dans l'objet produit, au lieu de tirer sa vie de l'objet choisi. Il n'y a de nouveauté que ma vie improbable.

L'exclusion n'est pas un petit malheur. Nous sommes les enfants d'un couple exclu du paradis. Ce paradis perdu est celui du parasitisme. Tous animaux, tous végétaux bons à manger y étaient à portée de la main. Dehors, il faut produire, mourir ou produire, mourir et produire, mourir et travailler, inventer forcément du nouveau, par exemple l'histoire, hors des stabilités de ce premier jardin. Bientôt, inventer un nouveau jardin, s'installer en terre promise, où le parasitisme reprendra, dans le miel et le lait.

Quand l'exclu a produit, la clôture à l'abri de laquelle dorment, repus, les parasites, s'ouvre, lance des pseudopodes pour inclure cette œuvre, où elle trouve un sang nouveau qui la fait se perpétuer. A l'intérieur, tout dort, en effet. La production est impossible puisque l'activité tout entière y est de jugement ou d'exigence, de contrôleurs et guichetiers. On note justement que cette activité fait des exclus, parmi lesquels des morts, et, rarement, des producteurs. D'où le processus recommence.

Nous venons de passer, tout à coup, au parasitisme collectif, aux structures parasitaires sociales. Il n'est pas étonnant que

Bergson ait découvert un schéma de cet ordre, en traversant le religieux, venant du vivant, pour aller vers le collectif et l'historique. La modernité, histoires de toutes spécialités, y compris celles des sciences, n'a fait que parasiter cette découverte.

Qu'est-ce que le capital ? Il est ce lac de retenue, en amont du barrage, cette mine de fer, de charbon, de manganèse ou de tungstène. La poche de pétrole. Il est stock d'énergie, de matières premières, il est une île de néguentropie. Ce capital, je l'ai nommé ailleurs le réservoir. C'est une appellation optimiste : conserver, préserver ce qui peut resservir. En fait, le réservoir, la réserve, est une poche à temps. C'est de la matière et ce n'est que du temps. Le temps géologique, immense, qu'il a fallu pour l'amasser, le temps technique, foudroyant, qui suffira pour l'épuiser. Le temps technique, court, qu'il a fallu pour dresser le barrage, et le temps, long, de son exploitation. Renouvelable ou pas, le réservoir est une fonction concevable du temps.

Qu'est-ce que le capital ? Une ville, une classe, un groupe, une nation. Nous.

Qu'est-ce que le capital ? Un trésor, une liasse, une banque. On appelait cela de l'argent. L'argent n'est plus, ou guère plus, l'or et l'argent. Il tend de plus en plus vers le signe. Par le papier-monnaie, le chèque, la carte de crédit, c'est-à-dire un nombre gravé (imprimé en relief ou magnétiquement écrit) sur un rectangle de plastique, c'est-à-dire de l'information.

Le capital, serait-ce un nombre, un très grand nombre ? Assez grand pour un tas, l'entassement et l'accumulation, le réservoir, la cité, la fortune, lac ou carrière, foule compacte, et compte largement approvisionné, mais assez grand aussi pour pouvoir désigner un individu : chaque objet a son matricule, chaque sujet en a plusieurs. Chaque chose a son spectre en bandes noires et blanches, nous sommes revenus à l'aurore des philosophes, nous sommes redevenus des pythagoriciens, toutes choses sont nombres. Que l'idéologie qu'on a tirée de là tire du côté des masses ou de l'atome, de la matière et du social ou de l'individuel,

reste qu'il y va toujours du grand nombre, et c'est toujours la même chose. Il en est encore de même du côté de l'information. Voyez ici pourquoi les sites antagonistes se ressemblent. Le grand nombre est masse, mais il faut un aussi grand nombre pour l'individu.

Qu'est-ce que le capital ? C'est un stock d'écritures. L'ancien support précieux, devenu banal, tend à s'évanouir. Comme le support banal de naguère. Il ne reste vraiment que le nombre, le matricule de l'individu (ou de la société) à qui l'on attribue tel nombre de numéraire. Il s'agit là de la monnaie électronique, signaux échangés entre terminaux d'ordinateurs. Le capital, maintenant, est à la mémoire. L'argent, dès lors, n'est plus qu'un cas particulier, il y a d'autres écrits à la mémoire. Ceux des livres et des bibliothèques, des listes et registres, des rubriques et répertoires, des fastes et des greffes, des obituaires et des sommiers, des codes et des cotes. L'encyclopédie s'enrichit et se miniaturise. Les vieilles encyclopédies n'auraient pas imprimé les horaires de poste, les fluctuations de la bourse, ni l'état des cyclones, ce jour, sur la mer Égée. L'individuel, le circonstanciel entre, avec le général, à la nouvelle banque. La banque des données, voici le nouveau capital, où l'argent n'est qu'un sous-ensemble de signes. L'équivalent général est, désormais, la donnée en général. Écrite au réservoir des signes.

Professeur et savant, prêtre et artiste, préteur et banquier, assureur et tribun politique, publicitaire et journaliste, administrateur, magistrat, chanteur, danseur et policier, tous ces professionnels, ramenés, par le code, à un même langage, ramenés, par le nombre, à la même mémoire, amenés, à la banque, autour du même capital, se regroupent dans la même fonction.

Nous savons depuis trois millénaires qu'ils font le même métier. La fonction jupiterienne est celle du signe. La technologie informatique amène enfin la banque des données. C'est moins un progrès que le dévoilement simple de la vérité de nos systèmes. On ne découvre là, on ne construit là que le stock des stocks, j'entends le stock commun à tout ce qui était bibliothèque, cadastre, enlistement. Et apparaît le groupe des groupes, le Jupiter commun à la circulation des signes. Curieusement, le monde, après-

demain, par une sophistication formidable, est déjà lisible comme primitif. Cela prouve sans doute que nous ne parlons jamais que du nôtre. Rien de nouveau, rien de nouveau sous le soleil, sous le soleil du signe.

Nous courons donc, ici, vers une banque des données.

Revenons au premier capital : lac, mine, poche, ces fonctions du temps. Le barrage réserve l'eau issue des glaces et des neiges, des vents, des nuages, enfin du réchauffement et du froid. Coke, pétrole ou chute, c'est, en tout cas, de la chaleur en stock. Tout à l'heure, la collection des capitaux convergeait vers la pierre faite de signatures, ceux-ci, à nouveau, vont ensemble vers un seul lieu. Ils dérivent du soleil ou vers le soleil. Ces réservoirs ne sont que des sous-soleils. Leur source, amont, dernière instance, est le soleil. Le capital, réel, ultime, est le soleil. Sous-capitaux fonctions du temps, mais notre temps est au soleil. Notre temps cosmogonique, notre temps astronomique, notre temps d'énergie, d'entropie et d'information, le temps cyclique et réversible, aussi bien que les temps irréversibles de désordre et de mort, de vie et d'ordre aléatoirement inventé, tous ensemble se nouent au soleil. En matière de matière, en matière d'énergie, seul transforme et crée le soleil. Tous les matérialismes, et surtout ceux qui cherchent à rendre compte du mouvement réel et du dépassement, se joignent en ceci aux énergétismes et peut-être aux idéalismes, qu'ils sont, au bout de tous les comptes, des sous-cultes du soleil.

Et donc notre savoir, les ingéniosités de nos pratiques dures sont bandés aujourd'hui vers la reproduction du soleil. Lors de l'érection d'un barrage, lors de la percée d'un forage, on ne voyait pas bien encore qu'il s'agissait déjà du soleil. L'eau était trop froide, quoique haute, la houille trop noire, bien que détonante, les huiles trop lourdes, encore qu'inflammables. Des ombres. Dans l'enceinte magnétique de la fusion, où l'étoile paraît léviter, au-dehors, l'éblouissement n'aveugle plus notre intuition : nos travaux inventifs n'ont jamais qu'imité le soleil, ou d'abord imité des imitations de soleil, nous le construisons désormais avec fidélité, aux noyaux secrets de sa flamme. Épiphanie, enfin, de la plus vieille idée du monde. La vieille hyperbole platonicienne sort de sa métaphore, vieille grotte de voleurs métaphysiciens, elle est,

aujourd'hui, fabriquée. Nous sommes encore un peu en deçà de cette hyperbole, nous n'avons pas rejoint l'au-delà de l'essence, ils sont pourtant au bout d'une stratégie droite. Non seulement nous regardons en face le soleil, nous ne le représentons plus, mais nous le produisons. Ce n'était pas, hélas, la merveilleuse transcendance attendue : simplement le bout d'une histoire. La métaphysique descend, elle perd son préfixe.

Dans un mois, dans trois jours, dans vingt ans, nous aurons amené le soleil sur la terre, nous l'aurons établi, nous l'y aurons fixé, nous aurons ménagé pour lui sa demeure. Il nous échappe encore un peu, il se meut, il y clignote seulement. Nous aurons annulé sa distance et rattrapé son temps, réduit sa transcendance. Comment nommera-t-on cette révolution, je ne sais. Elle sera nouvelle, un successeur de Galilée, de Copernic, lui donnera son nom, elle ne sera pas nouvelle, cependant. Car c'est là même que nos chemins, depuis longtemps, conduisent. Réserve d'amont, source en dernière instance, pour le fonctionnement de nos moteurs. Il y a des morceaux de terre qui étaient des soleils, déjà.

Nous avons lancé, nous lancerons encore des satellites de communication, couplés avec la banque des données, pour que fonctionnent sans entraves nos moteurs informationnels. Comment s'appellera cette révolution, astronomique encore, je ne sais. Un successeur de Ptolémée y pourvoira, de son nom propre. Elle sera nouvelle et ne le sera pas.

Nous aurons achevé un parcours sur une voie connue. La maîtrise, la manipulation de ces soleils et de ces satellites, de ces deux capitaux, feux et signaux, de ce nouveau système de notre ancien monde exprimeront, expriment nos virtuosités sur les hautes et sur les basses énergies, sur la matière à transformer, sur les langages à comprendre. Notre monde était de production, de traduction. Il faisait s'entrebatte deux philosophies pour s'établir enfin sur leur accord.

Un chapitre de nos raisons est en train de se clore. Mais nous en connaissons déjà la fin, nous en savons les conséquences. En arriver au capital-soleil ou à la banque des données, aux deux réservoirs concentrés de feux et de signaux, à l'universel concret des projets de production et des trajets de traduction, ce n'est

qu'extrapoler sur le système en place, aller au bout de ses tendances, faire confiance à ses dérives, placer la nouveauté dans la conservation. Et donc le compléter, presque le faire naître, le faire apparaître dans sa perfection épurée. On croyait à un double progrès, au sens d'une double révolution : ce n'est qu'une simple croissance. Elle nous donne à voir dans sa pureté pleine cela même qu'impliquent dès leur naissance nos savoirs, nos performances, nos luttes, notre histoire et son temps. Le système naît sous nos yeux, il était déjà là : le mammouth mondial, le dinosaure gigantesque dont les gigantismes achevés sont des préliminaires, le Léviathan, le gros animal, déjà connu et baptisé, bien nourri d'énergie abondante et d'information normalement ache-minée. La vieille philosophie s'applique de nouveau, comme on dit des mathématiques dans les sciences exactes. Nous savons désormais construire ce schéma, puisque nous en avons la force solaire et la donnée informative dans notre compte en banque.

Que peut faire de plus qu'un animal très gros le plus gros animal ? Et peut-on concevoir un animal plus gros que cette bête-monde, un soleil entouré de planètes de signes ? Je devine que ce système doit être assez fragile, toute variété d'une telle taille courant vers la disparition et la mort. Est-ce, une fois encore, la fin des grands sauriens, la fin des grands empires ? Sur la chaîne sans fin de la concurrence, de la force et du gigantisme, sur la relation d'ordre du plus fort, du meilleur, du plus grand, existe-t-il un seuil, une borne ou une limite ?

Vivants mangeurs de vivants, nous survivons, inégalement bien, dans le torrent issu du soleil. Bruyants et intercepteurs de signaux, nous survivons dans le torrent qui court vers le lac des données. Beaux parleurs invités à la table du monde, nous tentons d'échanger des signaux légers contre les objets du soleil.

Ce festin d'injustice et de mortalité sera-t-il un jour interrompu ?

Les vaches montent du fleuve *Les stocks*

*Il se tenait auprès du Nil et il vit monter du
Nil sept vaches.*

Genèse, XLI, 2.

Le fleuve Jaune est vu de bas en haut, à partir de la plaine, alors qu'à peu près tous les fleuves de la terre coulent dans un lit creux. Depuis le début de nos temps, depuis que le cultivateur s'est mis à façonner la face de la terre, depuis qu'ils ont besoin d'irriguer les rizières, les paysans chinois sont là, sous le fleuve, surplombés par le fleuve, à boire l'eau du Houang-Ho, à se défendre à mort contre les eaux du Houang-Ho. Source de vie, péril majeur de destruction.

Le fleuve Jaune est un transformateur géologique énorme. Il déchire ses hauts, violemment, jusqu'à, parfois, capter des tributaires d'un bassin voisin, si travailleur, si inventif qu'il peut se jeter hors de ses équilibres homéorrhétiques, aller chercher des chutes et des pentes hors de sa pente, il dévore le sol, il mange le relief, il charrie des montagnes fondues, et, plus aval, les dépose, restitue le lœss dérobé, enlise ses bas, épaisse le fond de son lit, l'épaisse tant qu'il peut perdre ses rives et vaguer au hasard, par la plaine. D'amont à la mer, très souvent à l'écart des contraintes courantes, par son énergie fluctuante, il redessinera son lit. Modèle superbe de trajet méthodique plus informationnel que

redondant, modèle complexe de randonnée, au sens que j'ai donné ailleurs à ce mot.

Depuis longtemps, il s'élève, terrifiant, sur la plaine. Il est un sillon, comme tous les fleuves, il est une muraille de rives hautes, de remblais vertigineux. Il ne déborde pas seulement, comme la Garonne, il se rompt. Il est un canal suspendu, il est rivière et pont, fleuve et digue. Ce qui est, pour nous, souterrain, est, pour les Chinois de la plaine, élevé, exhaussé, comme en lévitation, coule en l'air. Et les eaux qui se ruent y sont déjà les eaux du ciel. Tout le cours du fleuve inférieur est barrage, les paysans chinois vivent et dorment au bas de sa muraille, à la merci d'une fissure. La moindre lézarde, la plus petite fêlure, la cascade se mue en cataracte, et, par sa débâcle, soudain, le déluge passe.

Vaguant parmi la plaine, il irrigue tout seul, il suffit de l'attendre. Mais on peut mourir de l'attendre. Il ne vient pas, il vient, énorme, inattendu, il noie plutôt qu'il ne féconde. Mieux vaut donc le canaliser, le régler, construire un réseau de rigoles tout autour du tronc majeur. Par déblais, dragages, remblais, tassements, le génie civil se déploie. Rationalisation des hasards, ou normalisation du stochastique, les Chinois déjà se rendaient maîtres, possesseurs de la nature. Ils ménageaient un réservoir, mais ils suspendaient, en même temps, une épée lourde sur leurs têtes. Au milieu des talus, le Houang-Ho, semaine après semaine, déposait des tonnes de lœss et montait. Alors on élevait encore les remblais, glacis et talus. Et ainsi de suite. Que faire d'autre ? Le modèle est, de nouveau, superbe. Et terrifiant. Quand vous montez une muraille, l'eau croît derrière la muraille, alors vous élévez encore la muraille, l'eau croît toujours derrière la muraille. Et s'élargit. La solution d'une question déniche dix problèmes, et cela recommence.

Travail sans issue, aux rendements décroissants. Ce n'est pas le travail d'Hercule ; celui-ci est optimiste. Lorsque le héros grec chassait les parasites, monstres ou fumier, l'espace en était enfin purifié. Je ne sache pas que la mythologie ait imaginé leur retour. Le retour du virus de la varicelle en virus du zona, cinquante ans après. Le fumier d'Augias disparaît, le lœss du fleuve s'accumule.

Nos sciences, nos technologies, notre culture occidentale : travail au pied du Houang-Ho ou le détournement du fleuve Alphée ?

L'agriculture, en Mésopotamie, en Égypte ou ailleurs, aux bords du fleuve Jaune, par exemple, a ouvert, au néolithique, un univers tout neuf, dont nous sommes les vieux enfants. Comment peut-on se mettre à cultiver la terre ?

La cueillette précède, à ce qu'on raconte. Déjà, nous ne savons rien faire, déjà nous sommes exigeants. Nous choisissons. Nous refusons, par là, d'autres espèces végétales. Nous les éliminons. Le geste d'exclusion, le geste d'expulsion est là, au début, le guichet.

Tout à coup, je le crois radical ; rigoureusement, à la lettre, radical.

Nous avons l'usage d'exclure les mauvaises herbes, de trier le bon grain de l'ivraie. Cela n'est pas possible, au temps du blé en herbe. La purge donc, la sacralisation d'un espace donné, d'un *templum*, d'un jardin, commence par l'expulsion totale, radicale de toutes les espèces. Et pas seulement du lièvre advenu. L'agriculture n'a pas pu commencer avant la dénudation complète de certains lieux du sol. Avant qu'il soit fait place nette ou table rase du manteau végétal. Le champ, c'est d'abord un lieu d'où tout est arraché. Champ de bataille, champ de ruines, toute chose a levé le camp. Et lorsque je dis radical, je dis bien que les racines mêmes sont éradiquées, qu'on a porté le soc de la charrue assez profond pour détruire jusqu'aux radicelles les espèces expulsées. Il ne s'agissait pas de féconder la terre par labour, il s'agissait d'extirper, de supprimer, de bannir. De détruire. Le couteau de l'araire est un couteau sacrificiel. Tuer totalement les plantes et tenter une place nette. Tout ce qui pousse ici est exclu. Pas seulement ce que nous appelons maintenant les mauvaises herbes, tout. Nettoyage par le vide. C'est bien l'acte premier du religieux et ce fut, par chance, acte agricole. Même geste, même travail, même saccage. Même appropriation, propriété ou propriété.

Le soc de la charrue est un couteau sacrificiel manipulé frénétique

quement, au comble de la fureur meurtrière. Le couteau tue, homme ou bête. Abel ou l'agneau, Isaac ou le bouc émissaire. Il est un coupe-gorge. Il tranche. Il ne décide plus, il tranche. Non plus en deux, en trois. Il découpe l'espace. Il dessine une ligne fermée : à l'intérieur le sacré, à l'extérieur le profane, à l'intérieur le temple, à l'extérieur le vague où le mal court. A l'intérieur la ville, entourée de murailles, et la campagne à l'extérieur. Le soc de la charrue a fondé la ville, et au creux du sillon, un frère a tué son jumeau. Le soc est le couteau qui sacrifie le frère. Il a coupé la gorge, il a découpé l'espace et la terre. Ce couteau, ce soc, ne s'arrête pas. Pourquoi s'arrêterait-il ? Il continue follement, il coupe tout, il déborde la maîtrise des apprentis sorciers. Non pas un sillon continu et ferme, mais un sillon, deux sillons, trois, dix mille, pour que toute la terre soit découpée, que l'espace soit partout tranché, que plus rien ne résiste à son mouvement fou, nulle herbe, nulle plante, nulle racine, rien de ce qui est là. Quand la fureur de ce couteau s'apaise, tout est labouré, en poussière fine. Hersé. Réduit aux éléments. Analyse.

Le premier travail était un meurtre frénétique, jusqu'aux atomes obtenus. Jusqu'à ce qu'on ne puisse plus couper, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus trancher. L'assassinat, jusqu'au découpage de la victime en morceaux menus.

Ainsi est née l'agriculture.

Elle obtenait un espace nu, un domino blanc.

Il y fallait attendre un hasard, une graine. Et sa mort, naturellement.

Or le labour, sitôt, ne fut pas possible. Cette dénudation se fit toute seule aux bords du fleuve en crue. L'inondation arrache tout sur son passage, arbres, arbustes, plantes, mousses, racines. Elle purifie tout, elle fait naturellement le geste culturel attendu. De cette rencontre ou de ce court-circuit improbable, l'agriculture naît sur les rives du Nil, du Tigre, de l'Euphrate ou du Houang-Ho. L'agriculture naît du fleuve Alphée qui nettoie, qui purifie tout le fumier des rois.

Reste un carré de sol nu, d'où tout le manteau végétal disparaît. Cela fait un écart formidable à l'équilibre des vivants. Par cette faille peut passer, par cette faille passe la prolifération verticale

d'une espèce donnée ensemencée là, par hasard. Le problème, ainsi résolu, ne requiert, pour sa solution, que l'opération simple, élémentaire, d'expulsion.

Un parasite chasse tous les autres. Les hommes chassent la vie d'un endroit donné. L'inondation n'était pas souhaitée, le labour n'était pas exécuté, pour irriguer ou pour semer, tout était fait ou subi pour le nettoyage. D'où cette déchirure, d'où cette catastrophe, par où pouvait passer la multiplication du blé, du riz, ou du maïs, selon les lieux, les hasards et les circonstances.

Tout à coup se levait une autre inondation ; une aubaine, des stocks de nourriture inespérés.

Le parasite humain se multiplie aussi par cette faille à l'équilibre, par cette catastrophe. Il allait à son tour inonder le monde. Croissance contre croissance, l'inondation de riz luttait par des murailles contre l'inondation des eaux du Houang-Ho. Épidémies contre épidémies, logiques d'ensembles.

L'invention d'un espace vide, sa découverte sous les eaux ou sa constitution à la sueur de nos visages, ouvrent une déchirure dans le tissu du monde, font une catastrophe, un écart, une faille par où se rue, non plus la multiplicité exclue, mais la multiplication folle de l'unité la plus chanceuse ou la mieux adaptée. L'équilibre antérieur était tissé de différences. Or, dans le blanc local que nous produisons, l'homogénéité paraît. La crue. Le stock.

On imagine que ces carrés appropriés, rangés, bien limités, où rien ne paraît plus que la boulbène brune, sont des performances récentes d'une agriculture instruite et civilisée. Je crois qu'on aurait avantage à penser l'inverse. L'instauration du champ nu, vide, et, de nouveau, vierge, est le plus vieux travail du monde humain.

Le premier qui, ayant enclos un terrain ou un champ, s'avisa d'exclure tout ce qui était là, fut le vrai fondateur de l'ère historique suivante.

L'agriculture et la culture ont la même origine ou le même Carré de base, un lieu blanc, qui réalise une rupture d'équilibre, un

lieu propre constitué par l'expulsion. Un lieu de propreté, un lieu d'appartenance.

Le joker se change en domino blanc.

Il convient de comprendre cet espace blanc, apparu dans les savanes ancestrales, cette déchirure au milieu de leur fluctuante stabilité. Avons-nous jamais produit d'autres objets dans les moments où, d'un coup, l'histoire bifurque ?

Voici que je comprends une nouvelle fois l'origine de la géométrie, voici que je comprends, à nouveau frais, les histoires qu'on raconte d'elle. Le Nil, en crue, déborde et ravage les champs alentour. Les harpédonaptes, prêtres ou philosophes, sages, agrimenseurs, redistribuent aux paysans ou aux propriétaires les parcelles dont l'inondation vient justement d'effacer les limites. L'interprétation de ce dire traditionnel mesure exactement la culture agraire de nos grands-parents. Les harpédonaptes, disaient-ils, sont les premiers des géomètres, parce que les Égyptiens avaient pris pour juges de leurs disputes de bornage ceux qui savaient obtenir les superficies par des opérations sur les longueurs. Ils avaient le cordon, l'unité, la mesure, l'écriture et le prestige. Voilà le géomètre expert qu'on prend chez le notaire au chef-lieu de canton quand le voisin, sournois, a déplacé les bornes ou les a dépassées. Ne rions pas trop vite, car tout est pourtant là, sous nos yeux. Non l'expert, mais le prêtre. Le prêtre, c'est-à-dire celui qui fait le geste d'expulsion, de découpage du *templum*. L'agriculteur a fait le même geste. Le fleuve et sa crue ne s'opposent pas aux actions conjuguées du prêtre et du cultivateur, mais les aident en cette affaire, font mieux que les aider, agissent à leur place et leur lieu. Ce n'est pas seulement la limite que le fleuve efface par l'excès de sa crue, c'est la population entière des choses qui existait dans cet espace ou dans ce champ. Tout en est arraché, expulsé, l'espace est blanc, homogène et couvert de lise. Ce carré lisse apparaissant à la décrue, qui vient le limiter ? L'agriculteur, le prêtre et le géomètre. Trois origines en trois personnes en un seul geste, au même instant. Le champ, le temple, et l'espace métrique. Démocrite et mes aïeux disaient le juste, il suffisait de les entendre. L'espace découvert par le Nil, le Tigre, la Garonne ou le Houang-Ho, c'est le domino blanc, le lieu vierge des tiers

exclus, la déchirure d'équilibre. Cette étendue, parce que vide, est homogène, elle est isotrope, elle est mesurable. C'est le champ de l'agriculture, en basse vallée, c'est le *templum* au sens de Mircea Eliade, au sens de l'étymologie comme au sens du sacré, mais c'est en même temps l'espace abstrait de la géométrie. Espace abstrait, d'où tout fut soustrait, d'où tout fut arraché, d'où tout fut éloigné, d'où tout fut extrait. Lisez maintenant avec attention les textes où Platon cherche attentivement à définir l'espace ou la figure, ils sont tous négatifs, ou tous exactement apophatiques. Le philosophe agit comme le prêtre ou l'agriculteur, il extirpe de là tout ce qui pourrait risquer d'y réapparaître. Y compris la couleur, jusqu'aux limites, justement. Il obtient à nouveau un domino blanc. Donc une déchirure dans la culture, donc la folle prolifération d'une variété, qui n'a jamais cessé de croître, jusqu'à nous. Et c'est la même solution que ma toute première, celle du tiers exclu. Celle-ci était dialectique, elle n'appropriait pas un espace. Il faut unir les deux pour rester chez les Grecs. Partout ailleurs où l'agriculture naquit, seule la géométrie des agrimenseurs était née. C'est-à-dire tout, sauf la science.

Quelques dominos blancs déchirent ça et là le manteau végétal, surtout dans les deltas et dans les embouchures. Quelques dominos blancs déchirent le langage en ce qu'on a nommé les idéalités, les réalités de l'intelligible. L'âge classique ne nous paraît instaurateur que par la reprise, en un autre lieu, de ce même geste. La méditation cartésienne élimine, expulse, bannit tout, hyperboliquement. De nouveau table rase et place nette, en tonalité religieuse majeure, et cette table et cette place forment en fin de compte une étendue dont je suis maître et possesseur par la pensée. Le je pensant chasse les parasites, chasse en prosopopée le plus malin de tous qui revient, qui risque de revenir toujours et partout, chasse donc tout, absolument parlant, il découvre, en un autre lieu, le monde, le blanc de notre dominance. Vierge cire. Dans la déchirure ainsi pratiquée passent infiniment les chaînes de raison toutes simples et toutes faciles, se multiplient le simple et l'unitaire, le rationnel et le technologique. L'histoire bifurque encore, ce n'est pas douteux. La maîtrise et la possession commencent.

La constitution d'un espace vierge que la lumière baigne, non plus comme idéalité, mais comme objet-monde, fait une rupture si considérable dans l'équilibre culturel que, par la faille de l'écart, va se précipiter le rationnel moderne, la multiplication proliférante d'un certain type de même. A chaque apparition de ce blanc, un buissonnement de simples remplace l'ancienne multiplicité de complexes. A chaque apparition de ce blanc explose la reproduction.

Le blé, le riz. Les hommes. Les mathématiques. La technicité, la rationalisation du monde. Les hommes, à nouveau. L'histoire, souple, suit ces blancs et ces geysers.

La multiplication de l'espèce parasitaire qui les produit bondit, sitôt après le flux issu de ces espaces blancs.

La question de l'origine aboutit constamment à des solutions décevantes parce qu'il n'y a rien à l'origine que ce lieu blanc et vide. L'origine est toujours cet ensemble vide. Comme on dit, on part de zéro. L'histoire est comme la suite des nombres, et la datation est d'essence.

Mais toute la question est de produire le zéro. Par exclusion totale en un lieu donné. L'histoire commencerait au déluge, si celui-ci ne laissait voir un reste, Noé, l'arche et ses animaux, échappés à l'inondation. Le reste est moteur de l'histoire suivant un état sans reste. Et donc, dès les premiers versets de la Genèse, l'esprit de Dieu planait sur les eaux, c'était bien le premier déluge, l'inondation sans reste, d'où, fatidiquement, devait suivre la création *ex nihilo*. Le travail de limitation, de division commence, et bien-tôt les eaux sont séparées des eaux. Tout — je veux dire par là le monde — est bien issu de la première inondation, de la première opération qui supprime tout, et sans reste.

Nous commençons ainsi à comprendre le sens, qui paraissait si mystérieux, de cette création à partir de rien, *ex nihilo*. Même pas un tout petit point sur la graine, le hile, même pas ce à partir de quoi un brin d'herbe pourrait pousser. Rien, il ne reste rien après la crue, il ne reste rien dans le champ, rien dans l'espace intelli-

gible où les sens pourraient accrocher, rien après l'épreuve du doute, le travail du négatif a pris fin avant tous les commencements. Discours de l'origine radicale, très improbable et donc porteur d'une surabondante information.

Les vaches, l'une suivant l'autre, montent du Nil en crue. Chacune d'elles est une crue, un stock, une fécondité, une abondance, et chacune nourrit ceux qui vont pulluler de la bifurcation qu'elle annonce. Le prêtre, tour à tour, le cultivateur, le protogéomètre, le maître et possesseur de la nature, le philosophe du discours radical...

De cette chaîne monte un vertige d'éradication. Du Nil montent les vaches, les stocks, nos hasards et l'histoire. Du Nil : est-ce l'Alphée, est-ce le Houang-Ho ? Avec reste ou sans reste, c'est toute la question. Le héros fait le vide et tout est commencé, ou il reste indéfiniment limon, lise, vase, less. Je ne sais pas quelle est la voie.

Je ne peux croire que l'animal dévastateur d'une portion d'espace savait d'avance le produit final de son action, ou de son exaction — *overkill*, surtuerie —, et purifiait ou nettoyait ce lieu dans ce but. Ce travail a réussi, au-delà des espérances (quand il a réussi) pour de tout autres raisons que ses motifs. Rien ne change quand on passe des pratiques à la théorie.

Cette histoire n'aura pas de fin si elle va de carré local en carré local. Mais sa logique même, celle de l'éradication, n'amène-t-elle pas, nécessairement, à un global, sans reste ?

Les vaches mangent les vaches

Théorie de la queue

Sept autres vaches montèrent du Nil, laides et maigres, et se rangèrent à côté des premières sur la rive du Nil. Et les vaches maigres dévorèrent les vaches grasses. Et le Pharaon s'éveilla.

Genèse, XLI, 2-6.

La chaîne du parasitisme est une simple relation d'ordre, elle est irréversible comme le flux du fleuve. Tel se nourrit de l'autre et ne lui donne rien. L'asymétrie est locale sur un chaînon, elle se propage globalement le long de la série, par transitivité. Les parasites font la queue, en festins gigognes. La chose est, en réalité, plus complexe. Et la théorie des queues, on le sait, va plus loin. Nous en restons, pour le moment, aux éléments de relation. Car le parasitisme est une relation élémentaire, il est même l'élément de la relation.

Elle s'introduit comme un coin dans les équilibres, elle les fait dévier. S'il existe, s'il a existé, quelque jour, quelque part, un quelconque équilibre, l'introduction d'un parasite dans le système provoque aussitôt un écart, un déséquilibre. Le système, tout de suite, change. Il dérive. Le temps a commencé.

Le changement vient d'une rupture dans des échanges équilibrés. Le changement est le déséquilibre des échanges.

On peut donc introduire un parasite microscopique dans un milieu pathologique équilibré, un parasite de taille honnête dans

un ensemble économique stable, ou un parasite bruyant dans un message dialogué, une histoire, en tout cas, s'ensuivra. On a cru pendant longtemps que ces histoires étaient très différentes.

Les questions évoquées plus haut sont plus ou moins des questions d'origine. Elles ont été résolues, toutes, par le parasite. La solution était aisée, puisque sans parasite, c'est-à-dire sans asymétrie ou sans déséquilibre, l'irréversible n'a pas lieu, n'émerge aucune chaîne, le temps est inconnu.

La commensalité au sens strict est éternitaire. Les Grecs ne s'y sont pas trompés, qui nous font voir les immortels ne cessant pas de festoyer, de boire l'ambroisie, de rire, inextinguiblement. Nous savons tous, parfaitement, de quoi l'ambroisie se compose, quels sont les ingrédients du nectar, boisson d'immortalité. Nous savons tous, parfaitement, où est le paradis, et comment produire l'absence d'histoire. Nous savons qu'il suffit de rompre la chaîne asymétrique, la série des abus, nous savons qu'il suffit de ne pas manger celui qui nous précède, dans l'ordre. Nous savons qu'il suffit d'échanger de la nourriture, en boucle, pour échapper au changement, au temps et à l'histoire. De s'asseoir au festin et d'être commensaux. D'annuler tout écart par rapport au *sitos*, ou de chasser, en nous, le parasite. Le paradis est là, tout de suite.

L'ambroisie est, sans doute, autant chez les Hindous qu'ici, la bière brassée qui sauva les groupes humains du croissant fertile et des pays plus à l'est de l'Éden encore, de certaines maladies infectieuses courant les sources et les marigots. La bière, le vin et le pain, aliments de fermentation, de bouillonnement, nourritures de pourriture, sont apparus comme des sauvegardes contre la mort. Ce furent nos premières grandes victoires sur les parasites, nos concurrents, obtenues, on s'en doute, pour des raisons et par des intentions tout autres que celles qui les firent triompher de fait. Nous célébrons, depuis les Olympiens de toutes langues jusqu'à la Cène récente, cette victoire à laquelle nous devons la vie, l'éternité de la phylogénèse, et nous la célébrons à son lieu naturel, à table.

Ici la question découvre son modèle. Je ne mourrai plus de

manger du pain, mon fils ne mourra plus de boire, par le vin ou la bière des dieux. Dans notre dos est abolie la chaîne qui nous dévorait. Prenez à la lettre ce mot : vos ancêtres ont bu l'eau du puits de Jacob, ils sont morts. Ils en sont morts, l'eau n'était plus potable. Buvez l'eau changée en vin et le vin changé en boisson d'immortalité, vous serez saufs des parasites. De la putréfaction mortelle. Il faut passer alors du modèle au système. Nous ne sommes pas différents des animaux qui nous mangeaient, des animaux petits qui nous tuaient. Nous nous mangeons, nous nous tuons les uns les autres. Quand les vaches sortent du Nil, elles se rangent les unes à côté des autres, le long du fleuve, en ordre, et elles se mangent les unes les autres, en ordre, en suivant le Nil, et selon la loi d'ordre, comme nous autres. Plaçons-nous autour de la table et faisons circuler notre nourriture, pratiquons un échange parfait, devenons commensaux. Et c'est l'équilibre immortel.

Bien sûr, ce n'est pas si simple. Dans toute l'aire indo-européenne, un étranger, voleur, vient se saisir de l'ambroisie, le système a un trou. Et dans l'aire sémité, en ce même festin, quelqu'un se donne à dévorer, le système est troué encore. Tout de même, on y transforme bien le logiciel en matériel.

Avant même de parler d'histoire, le temps a commencé par la déviation des systèmes. Nous aurons à y revenir, mais nous y sommes venus déjà, par Lucrèce, par la physique ancienne et contemporaine.

On dit que tel parasite, par la complexité de ses performances, par la sophistication de son cycle, est un miracle de l'évolution. Parfois on dit aussi que notre activité commence à peser lourd dans cette évolution. Je me demande tout à coup si l'évolution elle-même n'est pas, d'un certain point de vue, l'œuvre des parasites. Si, entre évolution et parasitisme, il n'y aurait pas, plutôt, des cycles de causes et d'effets, en circuits ouverts, en feed-back. L'évolution produirait le parasite qui produirait l'évolution. Je me demande tout à coup si l'étude, non pas locale et singulière, mais globale, formelle et opératoire de la fonction parasitaire ne serait

pas comme déplacée, un peu à part et décalée, comme réflexive, par rapport aux sciences exactes, naturelles et humaines, comme un lieu de passage, où elles ne pourraient pas être dissociées.

La théorie de l'évolution se ramène à deux termes : mutation, sélection. On sait assez exactement sur quel ensemble agit le premier. Ce n'est pas tout à fait une métaphore que de dire d'abord qu'il s'agit d'un message écrit sur un support. Partie de ce message est changée par mutation, par absence, substitution ou décalage d'éléments. Ce n'est pas tout à fait une métaphore que de prétendre qu'il s'agit de l'intervention d'un bruit dans le message. Bruit au sens de désordre, et donc hasard, mais bruit aussi au sens d'interception, interception qui change l'ordre et donc le sens, si on peut parler de sens. Mais qui change l'ordre en tout cas. L'interception est parasite, on le devine. Le nouvel ordre apparaît par le parasite troublant le message. Il déconcerte l'ancienne série, la suite, le message, il en concerte de nouveaux.

L'introduction d'un parasite dans un système équivaut à celle d'un bruit. L'ordre du monde, chez Lucrèce, venu de la déclinaison sur un champ laminaire, est un ordre par fluctuation. Cette fluctuation est un bruit, elle est parasite. Le temps ne commence pas sans son intervention. L'irréversibilité n'apparaît jamais sans ce facteur d'asymétrie. L'ordre au sens de l'ordre des choses comme l'ordre au sens des structures d'ordre ne peuvent émerger sans cet élément de relation d'ordre. Le parasite est un élément de relation, il est l'atome de relation, l'atome sagittal, l'élément de flèche. La flèche volant au hasard dans la clarté du jour. L'apparition du sens.

La théorie de l'être, ontologie, amène aux atomes. La théorie des relations amène au parasite.

L'introduction d'un parasite dans un système équivaut à celle d'un bruit. Premier cas. Je parle à plusieurs voix. Le message plonge dans le non-sens, dans le bruit pur, dans le désordre, le système s'écroule, tout meurt. La peste annule une population. La mutation fait avorter le fœtus. Du coup, le parasite, assassin, se

suicide. L'écornifleur retombe au ruisseau après avoir ruiné son hôte. De la théorie de l'information à l'anthropologie, des signaux à la vie, singulière ou nombreuse, la dynamique est stable, invariante, elle amène partout les mêmes résultats.

L'entrée de Tartuffe ou de l'abbé Faujas dans une famille tranquille produit la comédie, la tragédie, bruit et fureur, violence, prison, meurtre, incendie, une histoire. Comment le système dérive-t-il et pourquoi ? Chez Zola, tout finit au spectacle du feu, dans les cendres, par l'effusion du sang. L'arrivée de Tartuffe induit dès le début de nouveaux messages en circulation. C'est le désordre, la cour du roi Pétaud. Nul ne peut plus parler que Mme Pernelle, la circulation va d'elle aux autres, sans retour. L'hôte revient, n'écoute pas et ne demande qu'une chose. Tartuffe est parasite au sens matériel du festin, il fait couler le flux de nourriture vers sa bouche, le « et Tartuffe » est un parasite au sens logiciel du message, il fait couler le flux de sens dans un seul sens. Il rompt le dialogue, il l'interrompt, il le redresse, il fonctionne comme un redresseur. Le bruit, ce bruit particulier, redresse le sens et le fait circuler dans un sens unique. L'émetteur n'est pas troublé par le parasite, le récepteur, lui, est troublé. Ainsi apparaît le deuxième cas, ou, peut-être, la loi de la dérive. Le système, tout à coup, s'oriente. Le système, tout à coup, décline. Le système, tout à coup, a un sens. Ce bruit-là est un redresseur, il filtre un sens, il crée un sens. On voit maintenant pourquoi et vers quoi le système dérive. Introduisez donc une impureté dans tel ou tel cristal, vous aurez, d'aventure, produit un transistor. Un semi-conducteur.

On a compris, dès lors, la sélection. Le parasite est redresseur, il crée une circulation irréversible, il crée un sens, il fait du sens. Comme on l'a vu plus haut, il construit des guichets par sa haute exigence. Un guichet, que je sache, est encore un semi-conducteur. La sélection est aussi, est encore, semi-conduction. L'activité du parasite est parallèle au fonctionnement de la sélection. Ce sont deux opérateurs de même structure. Il est intéressant de mettre en évidence des opérateurs et des opérateurs seulement. On n'aura pas besoin d'une téléconomie à très longue portée. Ici se crée un sens, pour favoriser localement telle vie parasitaire. Les orientations, nombreuses, différentes, se composent, et voilà tout. La

pression globale de sélection est la composition globale de ces sens, localement créés, l'intégration des exigences.

L'évolution est de structure parasitaire. Elle ne favoriserait pas autant les parasites si, peu ou prou, elle n'était favorisée par eux. Émerge avec elle un ordre, une structure d'ordre, une dérive, par le bruit et par le guichet sélectif, par le bruit redresseur, et par le guichet redresseur, par le redressement qui est lui-même une relation d'ordre, un décalage ou une asymétrie. Si l'évolution est un ordre, le parasite est bien son élément. Il interrompt une répétition, il fait bifurquer la série du même.

On ne peut pas penser l'évolution sans penser, en-deçà des formes évolutives, en-deçà des permutations du codage, en-deçà des deux mécanismes considérés ou repérables, mutation, sélection, la temporalité irréversible, ce flux de fond asymétrique et lent, ce sens global qu'on se détourne de penser. Il faut tenter de penser ce temps.

J'ai dit ailleurs que les organismes vivants sont des bouquets ou des gerbes de temps, qu'ils sont des échangeurs de temps. Que la vie, sûrement, n'est autre que du temps, mais que cette proposition n'est pas simple. Et que nous en connaissons trois, au moins, si divers qu'on peut les dire contradictoires : le réversible, datable par les équilibres longs du monde, les deux irréversibles, celui de l'entropie et celui, justement, de l'évolution darwinienne. Le premier nous protège et il définit notre niche, le second nous fait mourir en une agonie plus ou moins durable, et le dernier nous perpétue, espérant dans le génie de nos filles et dans la beauté de nos fils. La vie serait le nœud de ces trois chronies séparables¹. Je laisse un brin libre, flottant autour, cette espérance inconsolable dans la transparence de nos œuvres laissées.

Reste à comprendre leur entrelacement. S'il existe du réversible, il existe du répété, de la redondance. Elle est bien là, au sys-

1. *Hermès IV. La distribution*, « l'Origine du langage ». *Hermès V. Le passage du Nord-Ouest*, « Espaces et temps ».

tème du monde — les éclipses et le retour des syzygies sont indiscernables de droit —, elle est là, dans la stabilité profonde d'un message qui ne jette jamais la reproduction sexuée hors de son espèce. Nul n'a jamais vu un homme et une femme engendrer un jaguar. Nul n'a jamais vu un cristal de neige prendre, tout à coup, en émeraude verte. Il existe de la redondance. Il existe du $a \equiv a$, le long d'un temps que cette identité enchaîne. Rien de nouveau sous l'éblouissement solaire du même. Redondances logicielles, équilibres mécaniques, invariants génétiques, stabilités matérielles.

Nous voici de retour à la chute blanche, ou à la redondance laminaire. Rien n'est discernable au sein d'un univers tel, tout y est réversible, échangeable. On aimeraient à dire ce mobile immobile. Les deux trinquent et rient dans l'espace fixe des éclipses et des syzygies, on comprend qu'ils rient sans parler, qu'ils trinquent pour le bruit, que l'ambroisie soit inépuisable, en retour éternel. Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.

Le temps irréversible commence avec le bruit parasite, avec la fluctuation, avec le *clinamen*, il s'écoule dans un seul sens. Le temps irréversible n'aurait pas commencé sans l'ensemencement du désordre dans la redondance. Dans l'espace blanc dont j'ai parlé plus haut, un atome de désordre, un atome de relation, suffit à ce que la dérive commence. De cet espace blanc, tout surgit à la condition de ce quark de bruit.

Le temps irréversible du vivant commence avec la vie parasite, sa double activité de bruit et d'exigence. Elle intercepte et canalise. Cette double opération est, au fond, unique, il s'agit d'un redressement, il s'agit de produire l'unicité d'un sens et d'une direction. L'écart à l'équilibre est en place, l'enlacement du redondant et de l'irréversible est saisi en son point de bifurcation. Cette déclinaison, cet angle, dont on ne connaissait que l'allure géométrique, nous en reconnaissions désormais le fonctionnement.

On comprend mal comment les deux chronies ou temps irréversibles s'enlacent à leur tour. Comment l'un dévale vers la mort et la destruction, alors que l'autre affine sans cesse différences et nouveautés. Le parasite enfin permet de comprendre cette divergence maximale. Sa haute exigence le fait se déplacer toujours

vers l'aval, par constitution de guichets successifs, et la loi de sa vie est de ne jamais se laisser supplanter. Du coup, il expose tout système à la ruine, il tend à épuiser les réservoirs, il peut tuer tout ce qu'il rencontre. Mais du même coup il multiplie la complexité qui, elle-même, peut être étouffement ou nouveauté, il excite la production, il exalte, il accélère les échanges de ses hôtes. Il est boltzmannien et darwinien à la fois. Il est dangereux, il est si dangereux qu'il peut tout éradiquer alentour (et, par ce pouvoir d'éradication, nous reconnaissions que nous sommes des parasites, du labour à la philosophie), mais il exalte ici et là des multiplications productives. Il mène parallèlement l'opération de nouveauté radicale et de destruction par éradication.

Ce résultat inattendu n'était cependant pas imprévisible. Nous savons depuis quelque temps que l'intervention parasitaire au milieu d'un canal peut être en même temps adjvant et obstacle. Que le parasite est un tiers inclus. Qu'il est en tiers dans une relation et qu'il y entre. Qu'il a souci que d'autres parasites n'y entrent pas, qu'il l'évite, qu'il ne l'évite pas. Qu'il obéit donc à deux logiques, celle du tiers exclu, celle des tiers inclus. Et qu'il traverse le spectre du flou. Qu'il est donc producteur, inducteur, non pas d'un sens, comme je viens de le dire, mais exactement d'une direction, et, sur cette direction, de deux sens opposés. La même direction, excluant les autres, inclut le sens qui amène à l'effondrement du système et à son renouvellement perpétuel. La même direction amène le désordre et la haute complexité, la haute complexité, parfois, fait désordre, le désordre, parfois, fait complexité. L'enjeu des polémiques sur le second principe est un enjeu flou, et la polémique est à tiers inclus. Boltzmann et Darwin tiennent les deux bouts d'une chaîne, mais la chaîne est unique, c'est la chaîne parasitaire.

Le parasite est l'opérateur actif et l'opération logique de l'évolution, du temps irréversible de la vie.

Le temps physique irréversible commence d'un parasite ensemençé dans une redondance. D'un bruit, ou d'un désordre, aléatoirement venu dans un espace blanc, lui-même, sans doute, apparu au hasard. Ce bruit, ce parasite produisent une pente, un écart, un déséquilibre, et la pente produit le bruit ; le processus,

entretenu, ne va plus s'arrêter tout de suite. Il part chercher fortune dans le monde. Elle peut être immense ou médiocre, ou nulle. Le désordre local tire l'ordre local vers une asymétrie. Le parasite est un opérateur, il est un *clinamen* généralisé.

Le temps irréversible du vivant commence avec l'introduction d'un parasite. Au voisinage commun de ce qu'on nomme inerte et de ce qu'on appelle vivant, tel virus se reproduit de manière parasitaire. Il n'est pas intéressant qu'on l'ait baptisé phage. Le long de la classification et le long de l'évolution, le parasite est là, protozoaire, métazoaire, comme présent partout pour entretenir la continuité du cours. Les vaches qui se mangent les unes les autres, alignées sur la rive du Nil, font couler le Nil. Et les fleuves de Babylone. Elles tirent le temps vers l'aval. Temps de festins et de famines.

Le temps irréversible de l'histoire commence avec l'introduction de l'homme parasite. Depuis l'agriculture, au moins, et depuis l'élevage. Peut-être encore avant, parmi les arbres, nul ne sait. Le temps de l'histoire est commencé dès lors qu'une espèce parasitaire au sens de l'évolution se met à intercepter des messages et devient parasite au sens logiciel, dès lors que le sens du mot se complète, dès lors que l'animal mange à la table d'hôte, inventant d'échanger avec lui le logiciel du sens de son appellation contre le matériel. Quand l'homme devient homme pour être un pou bavard, un rat loquace ou un phage à babil.

Revenons encore à la chute blanche. Au vent de la voix, au cri, au flux ouvert sonore des voyelles. Appel ou plainte, fleuve uni, souffle laminaire. Le langage articulé commence avec l'ensemencement des consonnes. Or les consonnes sont les interruptions de la voix. La rupture, l'arrêt, la bifurcation de ce flux. Oui, les consonnes sont parasitaires. Elles bloquent le souffle, le coupent, l'interdisent, le ferment, le propulsent, l'aident, le modulent. Elles sont des obstacles et des adjuvants, comme des parasites ordinaires. Elles multiplient les inclinaisons et les angles dans le cours de la voix, elles multiplient les barrages et les chicanes, elles

codent, du coup, la nappe blanche, elles multiplient les sens, tout à coup, produisent le sens. Les langues articulées sont des souffles parasités. Comme on le disait à l'âge classique, la voyelle est une âme, c'est-à-dire du vent, la consonne est un corps, savoir une limite et la prison temporaire de l'âme.

La voyelle est ouverte, la consonne, muette, est fermée. Il faut voir la topologie du canal. Quelle que soit sa forme, le passage est libre pour la première, contraint ou encombré pour la deuxième. La voix est emprisonnée dans une bureaucratie compliquée de lacis, de guichets. L'articulation est un ensemble d'étranglements, les consonnes étrangleront les voix. Elles les serrent.

Le parasite faisait la queue, la chaîne. Il est élément quelconque d'une chaîne quelconque. Et maintenant il fait le goutte-à-goutte. Στρόγγυλος, la goutte, le flux étranglé. Le στρογγύεῖον est un bistouri propre à tirer le sang, à l'intercepter, à interrompre un flux, pour le capter. La goutte est le phonème. Le flux un peu visqueux est détourné, contraint à des chicanes, à des soupapes, à des semi-conducteurs à valves temporairement fermées ou à lumière très étroite, et, par ces torsions, ces inclinaisons, ces étranglements, se distille. Comme si le phonème goutte était une unité de strangulation. Une poire d'angoisse vide. Stricte aux deux bouts. Serrée.

Les consonnes rendent péristaltique la progression des voix. L'articulation est l'ensemble des nœuds d'interdits temporaires où se presse le souffle. Chaque langue les distribue à sa façon. Chaque langue est un ensemençement singulier, une distribution originale de parasites. Il suffit, en rêve, de les chasser pour obtenir la langue universelle, et c'est pourquoi la voix du Paraclet n'est qu'un son, ou un vent. Voyelle de l'oiseau de feu.

Parfois, les vents, les souffles, ensemble composés, s'inclinent les uns les autres sans intervention de valves, de consonnes. Oui est une torsade, une tresse de voix. Un peu libre, un peu lâche, défaite, sans l'angoisse de l'étranglement. Oui, sans le pullûlement des parasites. Oui, dans le vent du Paraclet. Oui, dans la chevelure turbulente du fleuve. Oui, enfin, se desserre.

La définition la meilleure

Le parasite est un excitateur thermique.

A table d'hôte, il s'efforce de plaire, il est invité dans ce but et dans cet esprit. Le climat convivial est changé par ses gestes, son bégaiement et sa grimace ; il fait rire ; il prend, il donne, il reprend, il oriente la parole, il communique à l'assemblée un petit frisson chaleureux, celui qui nous assure que nous sommes ensemble. Sans lui, le festin n'est qu'un repas froid. Son rôle est d'animer l'ambiance, mauvais mot pour dire milieu, mais on n'emploie ici que des mots noirs, milieu n'étant pas meilleur. Son rôle est sociétaire et, par là, théâtral. Parfois professoral, quelquefois pastoral. Un clerc à table, beau diseur, fait deviner où le comique a pris Tartuffe. Et pourquoi on le nomme ainsi. Quand les parasites pullulent, croissance foudroyante si la soupe est bonne, ils assurent la splendeur des évergètes (est-ce là, encore, un bon mot ?) ou des généreux donateurs. Le riche paie en vin des légions pour chanter sa grandeur. Naissance de la publicité, sonnez, trompettes de la renommée. Leurs applaudissements, à mains maigres, font le succès des masques et des chefs. Par eux, la représentation n'est pas un four. Il reste vrai qu'il n'est pas de grands hommes sans eux. Et c'est ainsi, parfois, qu'ils deviennent grands hommes, pour être experts en cette stratégie.

Il entre dans les corps, il infeste. Son pouvoir infectieux se mesure à sa capacité de s'adapter à un ou plusieurs hôtes. Cette capacité fluctue, et sa virulence varie, et sa production de substances toxiques. Elles sommeillent, s'exaltent, s'exaspèrent, peuvent se perdre longuement.

Comment, pourquoi ? Nous l'ignorons en général, notre savoir se distribue en cas d'espèces. La parasitologie est un savoir exubérant et parcellaire, à l'image de ses objets, un savoir local, spécifique, j'allais dire historique, au moins dans le vieux sens d'histoire naturelle, où le global, il faut le dire, est décevant. On peut y découvrir beaucoup encore, les synthèses conceptuelles y sont malaisées. Peut-être est-ce une science plus médicale que biologique, en chemin vers la biologie. On y connaît les ou des parasites, leur distribution, leur cycle, leurs effets, on peut parfois les combattre efficacement ; sait-on en général ce qu'est un parasite ? Quelle est, en général, son action, fluctuante et variable ?

Pourtant elle peut changer la face de l'histoire. On l'a montré, au moins vaguement. Les parasites-hommes n'envahissent pas l'Amérique sans être précédés de ceux qu'ils portent. Le fait se reproduit assez souvent pour qu'un protocole apparaisse. On y lit autrement les actions, les relations humaines. On y reconnaît les premiers éléments d'une théorie des transformations.

Le parasite est un excitateur. Loin de transformer un système, de changer sa nature, sa forme, ses éléments, ses relations et ses chemins (mais qui accomplit cette performance, quel ensemble, quelle force la réussissent, que veut dire concrètement « transformer le monde », qu'est-ce que le travail, enfin ?), il en fait, différemment, changer l'état. Il l'incline. Il en fait fluctuer l'équilibre ou la distribution énergétique. Il le dope. Il l'irrite. Il l'enflamme. Cette inclinaison, souvent, n'a pas d'effet. Elle peut en produire, par enchaînement, par reproduction, de gigantesques. Immunité ou crise épidémique.

Excitation, inclinaison, je varie le sens du préfixe, en plus ou moins, droite ou gauche, froid ou chaud, écart mesuré en tout cas au préfixe *para*. Le parasite intervient, il entre dans le système

comme un élément de fluctuation. Il l'excite ou l'incite, il le met en mouvement ou le paralyse. Il change son état, il change son état énergétique, ses déplacements, ses condensations. Par actions spoliatrices, comme les ascarides ou les sanguines, par actions toxiques, comme les tiques ou les punaises, par traumatismes, comme les bilharzies ou les trichines, par infection, comme les amibes dysentériques, par obstruction, comme les filaires de l'élephantiasis, par compression, comme les formateurs de kystes, par irritations, inflammations, prurits, démangeaisons irrépressibles (mes deux parasites ensemble mangent et font se démanger).

Le parasite nous entraîne au voisinage de l'opérateur le plus simple et le plus général de la variance des systèmes. Il les fait fluctuer par écarts différentiels. Il les immunise ou les bloque, les fait s'adapter ou les tue, les sélectionne et les anéantit. Faut-il dire de lui, en généralisant le mot, ce que Claude Bernard disait, dans sa leçon inaugurale, des agents toxiques : véritables réactifs de la vie ? C'est que le parasite nous amène à proximité des équilibres fins des systèmes vitaux, de leurs équilibres énergétiques. Il en est la fluctuation, l'ébranlement, l'essai, l'entraînement. Est-il l'élément de métamorphose, j'entends par ce vieux mot le mouvement transformateur de la vie même ? Ce mouvement commence au phage, il me semble que je le vois encore dans l'histoire même de l'homme.

L'homéostase fait comprendre les retours à l'équilibre. L'hémorragie fait comprendre ces retours dans le mouvement même. Il faut dire *parastase*, circonstance, pour l'ensemble des fluctuations qui écartent les systèmes de leur repos, il faut dire *pararrhésis* pour le mouvement improbable, hasardeux, complexe, déchiré, foudroyant, dansant comme un rideau de flammes, que la vie fait voir.

Le bruit des bravos réchauffe la salle, les saillies du beau diseur avivent le courant chaleureux. Ce n'est pas nécessairement une manière de parler. Les applaudissements ne reproduisent pas trop mal le bruit d'agitation thermique, celui que produisent, de soi, les

molécules excitées. A supposer qu'elles le soient beaucoup, le brouhaha qu'elles font recouvre aisément un message qui passe. Le parasite, le brouillage du sens ou des voix, la dissolution des signaux dans le brouillard de la rumeur, est donc cette excitation même, ou celui qui l'obtient. Le parasite est toujours un exciteur.

Il n'est pas inintéressant d'obtenir tout à coup un opérateur unitaire. Il chauffe la salle, il donne la fièvre, il accroît l'agitation, le désordre thermique. Soit un système en général, ici social, puis vivant, inerte ou matériel enfin, des hommes ensemble, un organisme, les molécules d'un canal : l'opérateur excite le système.

Les rats s'invitent et cela fait du bruit. Je laisse à penser la vie que firent les deux amis. L'hôte, qui dormait, s'éveille ; ou : il n'était pas là, il vient ; son corps change de phase et de position, il s'avance et il pousse l'huis. La porte craque, ou le plancher, la partie de plaisir se casse, la conversation cesse, on se tait. Plu-sieurs figures certes, mais un seul parasite et la fin d'un état.

L'excitation thermique est minime, elle est différentielle. Cette affaire paraît avoir lieu la nuit, dans le silence et dans le noir. Tout y est très petit : grattement sur fond de calme, petite conscience au réveil, petit craquement, petite course au refuge et retour immédiat. Le parasite produit de petites oscillations du système, de petits écarts : parastases ou circonstances.

L'invitation d'amis ou de relations à dîner a lieu en supplément d'un bilan d'échanges. On peut dire à la fois qu'elle n'est rien dans le bilan et qu'elle est le bilan soi-même. Elle ne le fait pas bouger beaucoup, mais elle fait voir une finalité profonde et directe de l'échange. Bien des récits racontent que les invités sont des dieux qui nous sauvent d'un grand péril quand nous savons les reconnaître, une fois le repas offert, préparé, cuit, déposé sur la table. Ils sont aussi des passants dangereux... C'est qu'ils changent l'état du collectif qui les reçoit. Ils ne transforment pas le système collectif comme tel, mais ils en font varier l'état. Non, ce n'est pas une révolution, ce n'est pas même une réforme, c'est un petit

écart, une action minime. Philémon et Baucis s'aimeront plus encore, Alceste et Admète aussi, après avoir été des hôtes généreux. Mais les voisins du temple seront noyés sous le déluge, et la bonne hôtesse est tirée des enfers. Excitation minime, effet à peine perceptible, ils se sont toujours tant aimés. Excitation minime et inverse, à côté, pour des effets catastrophiques. Attention, cette logique est capitale. Nous l'oublions sans cesse et ne comprenons rien. Il faut apprendre à moduler le poids des causes et celui des effets. Sans cela, pas d'histoire. Le changement différentiel d'état assure le groupe dans son équilibre. Oui, ce n'est qu'un frisson, comme si l'ensemble tremblait autour de sa stabilité. Qu'il est spirituel, ce parasite, il nous rend conscients que nous sommes nous, bien ensemble — nous étions, ma foi, en train de l'oublier. Peut-être allions-nous mourir de cet oubli. Le petit réchauffement du système réassure l'état ou, au contraire, annonce un changement complet, un peu comme, dans un équilibre stable ou instable, l'écart s'annule promptement ou s'accroît de façon foudroyante, sans qu'on puisse le rattraper. D'où la peur de l'écart : petit bonheur ou catastrophe, conservation ou changement profond, stabilité ou aventure. Oui, vraiment cette bouche souffle chaud et froid, j'ai enfin compris que ce mot valait explication. Par de petites énergies, par cette information émanée de la bouche, le système renforcera son équilibre ou se transformera de fond en comble. C'est l'affaire, toute calculable, du vieux Tartuffe.

Ces logiques en basculement autour d'angles minimes sont à l'œuvre aussi bien dans les autres systèmes. La parasitologie, on va le comprendre, utilise le lexique de l'hôte : hostilité ou hospitalité. D'abord, le parasite y est toujours petit, jamais il ne dépasse la taille des insectes ou des arthropodes. Les plus nombreux sont des protozoaires, même. Des microbes ou des virus. Leurs effets petits sont le plus généralement bien supportés des organismes, qui retrouvent assez vite leur santé, savoir le silence, au moins relatif. Cet équilibre, bien recouvré grâce aux systèmes de défense mis en place, est plus solide que le précédent. A l'expulsion de Tartuffe, la famille d'Orgon est mithridatisée contre un dévot prochain. C'est la vaccination. Le poison peut être remède et inverse-

ment, cette logique à double entrée devient une stratégie, un soin, une cure. Le parasite donne à l'hôte les moyens d'être sauf de lui. L'organisme renforce sa résistance, il accroît son adaptabilité. On l'écarte un peu de son équilibre et il le retrouve affermi. Les hôtes généreux sont donc plus forts que les corps sans visites et la génération accroît la résistance au beau milieu des endémies. Du coup, le parasitisme contribue à la formation d'espèces adaptées du point de vue évolutif. Du même coup, il fait disparaître, par épidémies terrifiantes, les espèces inadaptées, on peut même en écrire l'histoire. Petit écart et retour à une stabilité renforcée ; petit écart, multiplication foudroyante, innombrables ravages. Peste et déluge. Endémies, épidémies ; variations de la virulence, toujours de petites causes pour des effets quasi nuls ou immenses, à gauche ou à droite. Le tiers qu'on exclut, quand on exclut ces logiques-là, c'est l'histoire, tout simplement.

Il se multiplie follement de sa petitesse, il occupe l'espace de son imperceptibilité.

Il ne faut pas beaucoup chauffer le filament pour que croisse le bruit. Cette excitation interdit le message qui passe. Or elle permet, parfois, que le message passe, il ne peut transiter sur un canal non excité. Je n'entre pas dans le détail des techniques de dopage. Le bruit de fond est la condition du passage (du sens, du son et du bruit même), et le bruit est son interdit ou son interception. Le bruit, de nouveau, ou le parasite, est aux trois sommets du triangle, émission, réception, passage. Chauffez un peu, j'entends, j'émets, je collationne, chauffez un peu plus, tout s'effondre. L'accroissement minime, dans un sens ou dans l'autre, peut transformer, du tout au tout, le système de communication.

La théorie du parasite nous amène à des valuations ultrafines des changements d'état. Elle installe des chaînes inattendues où de petites causes ou des écarts très fins sont suivis d'effets nuls ou

d'effets de retour et de meilleure résistance, ou d'effets immenses et catastrophiques. Où d'énormes rapports de force peuvent être suivis d'effets à peine perceptibles — s'ils s'enlisent sur le canal.

Du coup, on imagine sans effort des transformations de système où les phénomènes produits peuvent changer d'échelle, dans l'observable. Cette chose est très simple. Une inclinaison informationnelle, ensemencée circonstanciellement, peut engendrer parfois des effets gigantesques, à l'échelle entropique. Il est difficile de penser le changement, dans l'inerte, la vie, ou l'histoire, sans nous aider de cette idée. Cependant, nous ne l'avions pas. Dans les sciences humaines, au moins, le vieux modèle mécanique est toujours dominant, même chez ceux dont le discours bruit de le rejeter.

La guerre n'a pas lieu.

Il mange chez un grand — et le plus grand possible. Il nourrit en retour sa grandeur. Il jouit de l'appartenance. Il vit dans une secte, il pense dans une opinion, une idéologie, une règle. La vérité l'entoure comme d'un bouclier, il ne craint plus les terreurs nocturnes. Il est enfin spécialisé, il a une méthode. Il ne livrera plus bataille. Entouré d'amis, opiniâtres à sa façon, dévorant le même gruau à la même écuelle, ses ennemis ne sont que les ennemis de son genre et de sa différence, mais ils sont assez loin et ils n'ont pour fonction que d'assurer le groupe de pression dans son existence ou la spécialité dans sa pérennité. La division du travail, des partis, des idées, de la science, des religions, des pays mêmes, de tout espace en général, produit de petits roitelets locaux qui tiennent table ouverte où mangent, entre amis, ceux qui militent à longueur de pensée sans se battre jamais. Inversement, la partition en îles, classes ou sphères fermées, disciplines, se produit, simplement, sous la pression de ceux qui refusent la lutte. Elle transforme l'extérieur en intérieur. C'est le réseau du risque minimum. Il est assez stable. Sclérose.

Il est généralement spécifique. D'un animal, d'un organisme, d'un organe même. Au cours de son cycle, il peut se transporter d'un vecteur à un autre, mais le parcours, assez improbable et bien sélectionné, reste constant, c'est alors le chemin qui est spécifique. Il vit abrité dans le corps de son hôte (à la rigueur, à sa surface) qui lui sert de milieu. L'extérieur, pour lui, est l'intérieur d'un autre. Son extérieur est un intérieur. Du coup, le parasite compte peu d'ennemis, pour la raison élémentaire qu'il en rencontre rarement. Pour éviter l'hostilité de l'hôte, il lui arrive même de mimer, au lieu de fixation, quelques cellules du tissu d'accueil. Il minimise donc ses risques en changeant cette hostilité en hospitalité, en transformant légèrement son propre corps, en troquant l'externe contre l'interne. C'est qu'au-dehors, il rencontre des concurrents, il peut être détruit par le climat, variable, par l'histoire, improbable, il peut mourir enfin de l'absence d'hôtes, intermédiaires ou définitifs. L'ensemble de ces contraintes, mortelles, finit par le précipiter dans un autre type de relations. Le parasite pulule et se développe en quittant la bataille. Il invente la vie à risque minimal. Assez stable.

A quoi bon opposer mot pour mot, article pour article et antithèse contre thèse, son contre son, ou idée contre sens, alors qu'en se glissant dans le canal, on perturbe à loisir le son, le sens, la thèse et le système ? Peine perdue, risque enfin épargné. Je l'ai dit ailleurs, le stratège avisé n'est pas dynamicien, il se moque des forces, il est topologue, il connaît les chemins, les canaux, le relief. Bref, il est géographe. Que l'ennemi survienne avec cent divisions, des blindés lourds et de l'artillerie, s'il le veut, je le fais passer par le marécage, il s'enlise, il se noie. Le parasite des réseaux ne livre plus bataille, nul message n'a plus d'importance, il se perd dans le brouhaha. Le bruit est distribué où le sens est rare, ondes chaotiques basses d'où émerge, pointu, le message. Rien n'est plus

facile à produire que ces petites vagues, rien n'est plus stable à conserver. Le vieux combat, les deux lutteurs ensemble, disparaissent dans ce brouillard.

Quand disparaît la brume, on les aperçoit tous les deux, amis, associés, liés, ils n'ont plus d'ennemis que la brume.

Le parasite a déposé les armes. Il a ainsi gagné la lutte pour la vie. Le théâtre des opérations a changé de lieu.

Le parasite est un opérateur différentiel de changement. Il excite l'état du système : son état d'équilibre (homéostase), l'état présent de ses échanges et circulations, l'équilibre de son évolution (homéorrhèse), son état thermique, son état informationnel. L'écart produit est assez faible, et il ne laisse pas prévoir, en général, une transformation, ni quelle transformation. L'excitation fluctue, ainsi la détermination.

Quand existe un sujet de cette opération, son risque est faible et sa dépense minimale. Son risque croît avec la transformation, si et quand elle a lieu.

Les molécules, excitées, se mettent à circuler plus vite. Chaudes, elles sont rapides, froides, elles sont lentes. Elles tourbillonnent.

L'organisme, excité, réagit. Les flux s'accélèrent, les ganglions gonflent, le système défensif est mobilisé, la fièvre croît. Cesse le silence des organes, sous ce trouble de santé.

La soirée, autour de la table, est assez chaleureuse, les langues se délient et vont vite, chacun intervient à son tour, la conversation devient générale, spirituelle, un peu vertigineuse même.

Chaleur, bruits, tourbillons.

Le parasite était inévitable. Je venais du feu, des questions thermodynamiques. Je venais des eaux et des turbulences, des fluences fluides. Le parasite est une inclinaison au trouble, au changement de phase d'un système.

Il est un petit trublion.

Il était là, nécessaire, sur mon chemin. Comment transformer l'état des choses mêmes ?

De la maladie en général

Une tradition à reprendre appelait la santé silence des organes. Le corps muet, si léger qu'il lévite, inspire, il est vrai, une extase angélique. On aurait cru d'abord que la santé n'était que le silence des sciences médicales, toutes bruissantes du parler de pathologie. Le normal se dit peu ou ne se dit pas, la norme est une ligne perpendiculaire à l'horizon couché, l'orthogonal, debout, ne fait pas d'ombre, aussi peu que le soleil à midi juste. Que dire alors de l'angle droit et de sa force, sinon que son efficace est au maximum ? Le normal, comme beaucoup de nos concepts, est une crête, un concept optimal : force maximale et discours minimal. On ne parle jamais que des ombres.

Revenons au malade, oublions le discours médical. La maladie est un bruit. Nous disions une ombre. Métaphores ? Non pas. Ce bruit, est-ce la douleur, qui produit la plainte, est-ce la peur, l'angoisse ou l'étranglement qui font hurler ou délirer les fous ? Oui et non. La maladie, quelle qu'elle soit, intercepte un fonctionnement, elle est un bruit qui brouille les messages dans les circuits de l'organisme, elle parasite leur circulation ordinaire. Je doute qu'on en puisse donner une définition plus générale. Elle vaut du cancer à la névrose, de l'infarctus du myocarde à la sclérose en plaques. Les interceptions peuvent, en effet, avoir lieu le long des filets nerveux, de la circulation sanguine, dans les espaces synaptiques, entre les membranes de cellules voisines, sur la chaîne du code génétique, et ainsi de suite. La maladie, en général, est parasite. Et ce parasite intervient à tel ou tel niveau. Je ne doute pas

que la douleur et le cri, que l'angoisse et le hurlement soient des traductions diverses de ces bruits nombreux. Le langage en est une autre, sûrement, qui associe, dans sa source, les vocalises de plaisir induites par la silencieuse santé. La maladie est un bruit parasite. Et le médecin mange de traduire ce bruit.

Il arrive, en particulier, qu'une maladie infectieuse soit provoquée par l'arrivée d'un parasite, virus, protozoaire, métazoaire ou champignon. Introduit de façon permanente, ou temporairement, dans l'organisme de son hôte qui lui sert, dès lors, de milieu, il en intercepte les flux, il les accélère parfois, il les détourne en sa faveur, de nouveau, à tous les niveaux. Tel est un spécifique — dans le circuit digestif — de la cavité buccale ou du transit intestinal, tel autre de la circulation sanguine, ici ou là, tel encore des glandes sébacées, j'arrête une énumération qui occupe, en fait, des volumes. La somme ou un synopsis de ces vivants et de leurs performances nous indiquerait, je suppose, qu'il n'y a pas de canaux, de transits ou de flux qui n'aient, en principe, leurs intercepteurs. Chacun a son créneau, comme on le dit dans le commerce, peu de créneaux restent inoccupés. Qui a un créneau, inversement, est parasite.

Nous avons coutume d'appeler parasites des êtres qui survivent et qui se multiplient selon ce mode seulement et de réputer infectieuses des maladies qu'ils induisent de cette façon. Nous ne pensons jamais à rapprocher l'interception du bruit et cette activité des précédentes parce que, dans un cas, des vivants sont à l'œuvre et que, dans l'autre, il faut concevoir un rapport. Si le vecteur est différent, l'opération est la même, pourtant. Les systèmes vivants sont des systèmes de communication en général, il s'agit, en tout cas, de la déclinaison locale d'un flux.

Leriche dit : la maladie ne nous apparaît plus comme un parasite vivant sur l'homme et vivant de l'homme qu'elle épouse. Nous y voyons la conséquence d'une *déviation*, initialement minime, de l'ordre physiologique. Elle est, en somme, un ordre physiologique

nouveau ; la thérapeutique doit adapter l'homme malade à ce nouvel ordre. Admirable.

Appelons dérévolution, avec Paul Scheurer, ces découvertes simples et globales qui font dériver l'une de l'autre deux pensées dont l'une a fait nouveauté par rapport à l'autre. L'histoire des sciences est pleine de ces dérévolutions. Les querelles sont produites par les ceillères.

Qu'est-ce qu'un parasite ? Un opérateur, une relation. Cette flèche simple intercepte. Elle intercepte les messages organiques en un lieu du système vivant. Bruit, peut-être, langage aussi bien, vivant souvent. Tous les médecins font un seul et même métier, on le voit. Qu'ils parlent, qu'ils tranchent, qu'ils piquent... ils vivent et mangent d'un seul métier. Qu'est-ce qu'un parasite ? Une déviation, minime en commençant, et qui peut le rester jusqu'à s'annuler, qui peut croître jusqu'à transformer un ordre physiologique en un nouvel ordre.

Toute maladie, toute médecine, est parasitaire en ce nouveau sens. Ce que je voulais démontrer.

QUATRIÈME PARTIE

Banquets nocturnes

Société

Repas de l'imposteur

Analyser, paralyser, catalyser

Intermède comique parmi les travaux. Molière, par la bouche de Valère, dit de Tartuffe : « Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer. » Le mot n'est pas sans saveur. Tartuffe est un imposteur, c'est le sous-titre de la pièce. On n'y entend que tromperie, le fourbe en impose. Mais c'est le même mot et c'est le même sens qui nous apprendraient qu'il retient, qu'il perçoit ou qu'il capte un impôt. L'hypocrite nous en impose, et ceci pour nous imposer. Pour intercepter la fille et la femme, la cassette et l'héritage, la signature et le dépôt. Pour prendre, comme il est d'usage, les mots, les femmes et les biens. Tartuffe — la truffe en italien, tubercule, champignon souterrain — est parasite, il détourne, et il capte. Il est même le canon, l'exemple, le modèle excellent du parasite. L'étonnant est qu'il soit devenu l'hypocrite en personne. Et la chose est si étonnante qu'elle pose problème. Autrement dit, l'imposture a superbement réussi. Car le terme imposture a pu faire oublier son lien avec la perception d'impôt, avec ce que nous appelions l'exaction. L'imposture fait dévier l'attention vers la fourberie, vers la cagoterie religieuse, et couvre l'opération économique de détournement. Pourtant la religion n'y est pas essentielle. S'il fallait aujourd'hui récrire un *Tartuffe*, il serait un idéologue, un moraliste politique, un intellectuel d'avant-garde qui se remplit les poches et accède au pouvoir en défendant les droits de l'homme ou en jouant au sacrifié. Si Tartuffe m'était conté, j'en ferais un économiste, un spécialiste des finances et de l'imposition. Oh ! je n'y suis pour rien, dit-il des exactions de mille sortes,

c'est la nécessité de la croissance, de la monnaie ou de la productivité. Le ciel, simplement, a changé de lieu, la stratégie est invariante. Un Tartuffe efface toujours son exaction locale dans une théorie globale.

Tartuffe est entré démunis en une famille tranquille, où il prospère, sa conduite y est exactement parasitaire : il détourne en sa faveur le testament, la femme et la fortune, il chasse tout le monde pour s'installer céans. Il impose le dilemme : exclure ou être exclu. L'hypocrisie n'est là que seconde, elle y est un moyen, elle y est une méthode. Qu'est-ce que l'hypocrisie ?

Pour éviter les inévitables réactions de rejet, d'exclusion, tel parasite animal fabrique ou sécrète, aux endroits de contact de son corps à celui de l'hôte, un tissu identique à celui de son hôte. Le corps parasité, abusé, trompé, comme on le voudra, ne réagit plus, il accepte, il agit comme si le visiteur était son organe propre. Il consent à l'entretenir, il se plie à ses exigences. Le parasite joue le mimétisme. Il ne joue pas à être un autre, il joue à être le même.

Je ne sais pas si le mimétisme est tout entier parasitaire, mais il est une ruse nécessaire au voleur, à l'étranger, à l'invité, il est un déguisement, un camouflage aux couleurs du milieu, quand le milieu est l'hôte, qu'il est l'autre. Pour festoyer aux noces chez le maître, il est convenable de revêtir ladite robe nuptiale, sous peine d'être jeté dans les ténèbres extérieures, au milieu des cris et des grincements de dents. Je prends pour commencer l'action mimétique au sens du caméléon, de l'ours blanc ou du lièvre polaire dans les neiges arctiques, du papillon qui fait la fleur, du ver qui fait la branche, ou de la truffe noire sous la terre, dont j'ignore ce qu'elle mime. Notre groupe, cette boîte noire. C'est un effacement de l'individuation et sa dissolution dans le milieu, c'est une bonne protection dans la défense et dans l'attaque. Je suis oiseau, voyez mes ailes, je suis souris, vive les rats. Je suis un autre, *a* et *b*, de nouveau, jugement synthétique, et genèse du joker, du domino blanc. Nous revenons aux logiques précédentes. Je est un autre. Ulysse est un mouton, quand il sort de chez Polyphème. Qui dira ce que l'ego cartésien serait devenu, si le malin génie, dans le poêle, s'était, soudain, montré dangereux, à la mort. Il ne s'agit plus de

l'animal et de son monde, c'est-à-dire du caméléon sur le tapis vert, mais de l'animal et de l'autre, du parasite et de l'hôte-autre. En cette conjoncture, il ne s'efface pas dans l'horizon, mais dans le milieu qui est l'autre lui-même. Il est alors le frère, le jumeau, l'*alter ego*, l'autre doigt d'une seule main, le semblable et parfois plus parfait que lui-même. Tartuffe n'est pas seulement le pharmakon de la famille, celui qui, en définitive, sera expulsé des lieux, sacrifié par le prince et enfin démasqué, pour le bonheur des fils et pour le collectif du groupe, il est surtout la narcose d'Orgon, son homologue narcissique et gémellaire. Et c'est ainsi qu'Orgon ne le sent pas. L'hypocrisie n'est qu'un concept moral, dégradé par rapport à l'action mimétique, elle-même une stratégie ordinaire par rapport à l'hôte dans sa relation parasite. Oui, mon frère, je suis... Or l'hôte parle, il est homme, loquace. Le parasite humain parlera comme lui, ou sera silencieux. Pendant deux actes, pas de Tartuffe. Il rôde, il est là, il se terre, il se tait. Sous la crise, sous le seuil décisif.

Je note au passage que la torpille dite dans le *Ménon* pour qualifier la question de Socrate est un poisson de mer dont le nom est celui de l'action d'endormir, la narcose. Le pharmakon est à la pharmacie ce que le narkon est aux narcotiques. L'un est du collectif, l'autre de l'individuel. L'effet foudroyant du poisson est une drogue parmi les drogues. Admirons que les Grecs aient déjà montré l'intuition d'une action pharmaceutique derrière un effet de magnétisme ou d'électricité qu'ils n'ignoraient pas. Que leur langue, d'autre part, ait associé ces phénomènes physiques et quasi médicaux ou quasi chimiques au mythe de Narcisse, qui est le nom propre de ces noms communs, est une deuxième merveille. Les Grecs connaissaient déjà le passage du Nord-Ouest, comme les pêcheurs basques savaient l'Amérique, bien avant que Colomb en dise officiellement la découverte pour l'histoire et les rois. La question de Socrate nous réveille pourtant, l'image de Narcisse nous révèle. Mais la narcose nous endort. Tartuffe est le narcotique d'Orgon, il l'endort, dit la sagesse populaire, il l'endort et le suce comme un vampire (il l'endort comme Socrate endort tout son monde au *Banquet* d'où il sort se connaître soi-même), il le révèle comme son double et son

jumeau, il le réveille enfin au voisinage de la mort. Tartuffe est une truffe et Orgon est un ogre. Prédateur ou parasite, ce n'est plus la question. Jumeaux comme Narcisse ? Qui mangera qui ? La question dépasse la pièce, je crois.

Du même coup, qui en même temps est un coup de génie, la stratégie de mimétisme dédouble l'action scénique. Qui peut savoir que le parasite est un parasite, malgré ou par le mimétisme ? Les observateurs extérieurs. Et ils sont sur la scène. Ils sont les spectateurs de la comédie que se donnent ensemble et Orgon et Tartuffe. La salle est sur les planches.

Orgon rentre, oyez, maintenant, éclater le génie. Les trois sens du mot parasite, bruit physique, bête vivante et relation humaine, se mettent tout à coup à battre ensemble, comme au même rythme, dans les mêmes sons.

Tartuffe est ici l'invité, l'imposé par Orgon, troisième sens. Or un hôte, attaqué par la bête, deuxième sens, reçoit d'elle, au cas général, des effets tuméfiants ou toxiques. Donc, Madame l'hôtesse eut la fièvre avant-hier, avec un mal de tête étrange à concevoir. Nul ne voyait d'où pouvait venir le malaise.

Bruit : et Tartuffe ? Premier sens. Le parasite ici redresse le dialogue, tel un semi-conducteur. La fonction de redresseur est prévue par Molière : que le ciel, dit Mme Pernelle de l'animal, l'a céans envoyé pour redresser à tous votre esprit fourvoyé. Car il contrôle tout, avait dit Dorine de lui. Tartuffe, directeur, conduit les flux sur les chemins, la métaphore court partout dans les dialogues. Elle décrit de près un intercepteur sur des voies. Et c'est le sens unique des trois sens, une personne en trois fonctions. Et c'est toujours l'asymétrie, l'opérateur asymétrique.

Le « et Tartuffe ? » est un redresseur, et le redresseur accomplit sa fonction, la personne comme son nom, le nom comme signal. Le parasite-animal redresse les flux en sa faveur, le parasite-signal redresse le canal en sens unique, et le Tartuffe religieux redresse les pécheurs sur le chemin du ciel. Mais, du coup, et sans qu'on le voie, le redresseur répond à la question : d'où vient le malaise

d'Elmire ? L'hôtesse est enfiévrée de l'introduction de la bête.

Bête qui, nous dit-on, se porte à merveille, gras, la bouche vermeille. Vermeille est un mot merveilleux, c'est la couleur du sang que la bouche a sucé ; or, cette couleur rouge sang est celle d'un ver, du vermisseau nommé cochenille, qui donne l'écarlate. Tartuffe, un peu vampire, a la bouche rouge. Il est gros et gras comme un ver, comme un vermicule. Vermeil.

Encore un coup, l'imposture a gagné, le parasite est bien caché derrière son mimétisme, derrière sa représentation. L'opération de captage s'est évanouie derrière l'activité de simulation. Tout le monde voit l'hypocrite et aperçoit l'aveuglement de l'hôte. Tout le monde est aveugle de ne voir que l'hypocrisie, de ne voir que le mimétisme. Du coup, nul ne comprend ce que donne Dorine à comprendre, qu'Elmire est malade, simplement, de Tartuffe. Qu'il est un ver, qu'il est un champignon dans l'organisme de Madame¹.

« Et Tartuffe ? » est un bruit qui annule une réception et qui ramène à l'émission, c'est le redresseur du dialogue vers l'asymétrie, vers le sens unique. Dorine boucle la circulation, elle restitue l'autre sens. Elle est l'opérateur de la symétrie. Le parasite vole, elle est le don. Elle connaît les lois du don et de l'échange, et ne peut être dupe ni du vol ni du change. Elle est le don, Dorine est, proprement, son nom.

Donc, Madame, en dégoût, ne put toucher à rien. Le parasite lui, dévore deux perdrix, où vous reconnaîtrez Madame et Made-moiselle. Baise la mère, épouse la fille. Vous vous souvenez de Rousseau : favori du seigneur et de la dame, amant de la demoiselle, etc., j'étais content. Il peut.

Elle ne dort, il dort. Elle se résolut à souffrir la saignée. Pour réparer ce sang, il but quatre coups de vin. La question est bien résolue : ce que l'une perd, le second le gagne, et c'est la loi.

Mais, tout à coup, la loi dit autre chose. Dans le bilan d'échange, ou dans le flux à sens unique, l'hôtesse perd du sang et Tartuffe gagne du vin. La bouche vermeille ne reçoit pas exacte-

1. On ne sait pas très bien si cette truffe noire est symbiose, commensale, ou vraiment parasite.

ment ce que l'organisme a émis. Entre sang et vin, entre vin et sang, un nouveau processus apparaît que la tradition nomme transsubstantiation.

La question du Tartuffe, tout à coup, se retourne, comme elle s'était déjà retournée : que vient faire ici la religion dans la relation parasitaire ? La religion n'est pas le sujet de la pièce, elle est le problème de cette comédie.

On a dit la fin du *Tartuffe* bâclée, gauche, artificielle, et l'intervention du roi aussi absurde et arbitraire que celle d'un dieu qui descend, tout suspendu à sa machine. On croit l'hôte perdu, et l'exempt, qui vient exécuter un ordre, assigne l'ordre opposé, tout à coup. Sa bouche souffle chaud et froid. Pourtant, il est l'officier d'un M. Loyal. On voudra bien le supposer tel. Absurde, qu'est-ce à dire ?

Toute la question de la pièce est la question parasitaire. Deux commensaux ou deux symbiotes vivent ensemble, convives, par échanges de bons procédés. Ici le mouvement est irréversible, tout va du maître à l'imposteur, et sans retour. Comme Orgon n'est pas infini, le processus va vers un terme. Et ce terme est le vide. Plus le vase versait, plus il s'allait vidant, aujourd'hui, malgré les prières, il n'y aura pas de miracle. Plus d'argent, plus de fille, plus de coffre, le vide, le nettoyage par le vide. Tartuffe absorbe tout, y compris le propriétaire. Dehors ! Le formidable du parasite, c'est que, peut-être, il est, lui, infini. Toute la question de la pièce est là : qui va décamper ? qui va laisser les lieux ? qui vide ? Autrement dit : qui est exclu ?

Il occupe l'espace. Non de fait, mais de droit. De droit civil, policier, politique. Il a gagné. Son nid est le nid de l'autre. Allons, point de bruit, je vous prie. Dénichons de céans et sans cérémonie. Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison. C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître. La maison m'appartient et j'ai de quoi confondre et punir l'imposture ; et faire repentir ceux qui parlent ici de me faire sortir. Qui vide qui et qui vide les lieux ?

Et la réponse est évidente : l'hôte. L'hôte est toujours exclu.

Qui est l'hôte, aujourd'hui ? Orgon assurément, et Tartuffe aussi bien, tous les deux ensemble et en même temps, et, je crois, sous le même rapport. La bouche de l'exempt souffle réellement, comme l'invité du satyre, et le chaud et le froid. Reste et va-t'en. Chacun est ici hôte de son hôte, cela ne simplifie pas l'opposition du maître et de l'esclave. Quelqu'un, ici, fait du mimétisme, allez savoir qui. Entrant sur scène, je suppose, l'exempt, comme Loyal, est très décidé à expulser l'hôte. Et il tombe, comme d'habitude, sur un affrontement mimétique exact, où le langage même a décidé toujours de ne pas décider. Chaud ou froid, tragédie, comédie ? Que va-t-il se passer ?

J'ai appelé naguère le parasite tiers. La question purement logique revient, celle du tiers exclu. C'est une question de principe. C'est une question d'exclusion, qui n'est pas purement logique. C'est la question de l'absurdité, en cette fin de pièce. L'absurde, on le sait, consiste en ce que le tiers ne soit pas exclu. Voici une question en trois, à résoudre d'un coup. Tartuffe, parasite, est introduit dans la maison et c'est, tout aussitôt, la crise : la fièvre monte, chacun y parle haut et c'est la cour du roi Pétaud. Dès le début, l'aïeule sort ; de la famille en crise, elle se délivre. La fièvre, le désordre, le bruit et l'expulsion, au lever de rideau, problème et solution sont exposés ensemble. Le dénouement est déjà là. Mais ce ne sera rien d'expulser la Pernelle. La crise, les éclats, le vacarme continuent.

Qui donc ici se met toujours en tiers, y compris dans la vie familiale ou privée ? Nous n'avons plus de lieu où nous débattre en liberté, sans que nul nous observe. Tartuffe, parasite, est introduit dans la maison, cela signifie qu'il est en tiers partout. Il attaque les relations plus que les êtres. Il est d'abord en tiers entre l'aïeule et toute sa famille, il coupe leur dialogue ; il est en tiers entre mari et femme, entre père et fille, entre mère et fils, entre Valère et sa fiancée Mariane, entre le maître et son dépositaire. Il est en tiers dans les secrets d'amour et les secrets d'État. Dessinez les relations élémentaires de cette parenté, vous n'en trouverez finalement pas une où il ne soit en tiers, et c'est à cela que vous reconnaîtrez que l'action est finie, que l'exaction est consommée. C'est la logique de l'épidémie : le virus s'est multiplié, il est allé

partout. L'action du parasite est d'aller à la relation. Il va, d'instinct, aux médiations et les occupe toutes. Il intrigue. Ce tiers, il faut le dire, est inclus. Il est inclus par le maître en sa propre maison, il est distributivement inclus en tout rapport. Il intercepte tous les liens entre toutes les places. Il capte tous les flux. Il est le tiers inclus.

Cela est absurde, cela est l'absurdité même et cela est ainsi, cependant. Comme le dénouement. Au sommet de l'action, Tartuffe est tout, en toutes places. Il est frère du père, il est son héritier, il est le mari de la femme et l'amant de la fille, il est le propriétaire. Nommez tous les personnages, il s'est substitué à tous. Lorsqu'on tient les relations, il est sûr qu'on tient les hommes. Son mimétisme est bien plus que l'hypocrisie : ce n'est rien de dire qu'il contrefait le dévot, puisqu'il contrefait le père, le frère, le fils et l'amant. Il est le joker, placé partout à la fois, en même temps, sous les mêmes rapports. Qui est Tartuffe, truffe noire, boîte noire ? A-t-il même une identité ? Peut-on dire qu'il s'agit là de l'explosion du principe d'individuation ? Qui est Tartuffe, qui est, à la fois, tant et tant de métamorphoses ? Est-ce le comédien ? Est-ce le comédien, celui qui joue à être tel ou tel ? Et que nous croyons, nous qui sommes qui nous sommes ! Le parasite, le fou, le joker et le comédien, comment sont-ils des variétés d'imposteurs ? Bref. Il est *a* et pas seulement *a*, il est *b* aussi bien, il peut être l'inverse, l'opposé, le contradictoire. *A* est *b*, ce qu'il faut démontrer. C'est, en rigueur, la logique même du dénouement. Ce n'était pas possible, eh bien, voilà, c'est possible. Ah ! nous avons eu chaud.

Hypocrisie, cela signifie sous-détermination, ce qui est en dessous de la décision.

Tartuffe, après l'apex, n'est plus le seul dans les places d'interception. Le mimétisme est réciproque, lui, et gagne toujours plus qu'on ne croit. A force de jouer les autres, les autres finissent par jouer le jeu. Le parasite est supplanté, au sens que je donne à ce mot. Il était en tiers dans la relation d'Orgon à Elmire, et tout à

coup le cocufié cocufie le cocufiant. Le cocu se place en tiers dans la relation d'Elmire à Tartuffe. Il se met sous la table, où il intercepte l'écoute. Damis, le fils, dans le cabinet noir, avait capté aussi des messages qui ne lui étaient pas destinés. Le parasite est mimétique, oui, mais l'hôte se met à mimer l'invité, on ne se sauve des parasites qu'en les parasitant à leur tour. L'arroseur arrosé. Dès lors, la chose est démontrée. L'hôte est bien hôte de l'hôte. Cela n'arrange pas les relations humaines, ni la décision de Monsieur l'exempt. Tout cela est absurde, que faire ?

Si le parasite exclut l'hôte, il se suicide aussitôt. Où voulez-vous qu'il vive et de qui ? C'est le paradoxe et l'absurdité des épidémies qui ne s'arrêtent pas faute de microbes, mais faute de vivants. La mort des hôtes est mort des parasites. Ils sont tout à fait stupides, suicidaires, en leur logique sans frein. C'est cela même, le tragique. L'escalade sans fin, aveugle à ses conséquences. Il aboutit toujours à une scène vide, propre, le nettoyage par le vide, où les morts s'entassent jusqu'au dernier, sans reste. Le tragique, c'est le déluge et la plaine blanche.

Si Orgon, au contraire, exclut Tartuffe, il aura payé l'impôt pour la comédie, la famille sauvera sa peau. Elle va banqueter au festin des noces, où il y aura du vin nouveau et, peut-être, un peu d'ambroisie.

Décision au niveau de la métaproblématique. Avez-vous payé pour la tragédie ou la comédie ? Sur le fil du rasoir, où les tiers sont inclus, où tout encore reste possible, je crois que le prince fait un clin d'œil au parterre et décide, ce soir, pour la comédie. La comédie, c'est quand il reste encore du monde, à la fin, sur la scène. L'histoire n'est pas finie.

Ce n'était qu'une maladie, ce n'était pas la mort. Une éruption, une poussée de fièvre. La saignée, comme soin, suffisait. Sur le coup de lancette, le parasite, à la bouche vermeille, a fui.

Le personnage canonique de la comédie est le malade. Il fait rire avec son bonnet, sa chemise de nuit et son lit en désordre. Oui, demain, il sera debout.

Le nom propre de l'hôte Maîtres et esclaves

Molière n'a pas touché seulement les dévots. Il a noté, blessé des activités nocturnes, des œuvres animales qu'on a peur de savoir vives. Il a touché le collectif en sa composition, le collectif comme complexe de relations, le collectif comme simplexe. La progression envahissante de Tartuffe dans la famille suit la logique des épidémies. Comme s'il se multipliait, le parasite atteint, pour les intercepter, toutes les relations possibles entre les membres. Il paralyse donc le simplexe. Logique de l'épidémie pour la croissance, logique de la paralysie pour le symptôme.

Tartuffe suscite la crise dans la famille, comme tout parasite le fait. Mais, peut-être, les relations branlaient-elles au manche. Peut-être le malaise s'était-il installé sourdement avant sa venue. Peut-être fait-il affleurer le déjà présent. Peut-être le bruit, vacarme et fureur, était-il annoncé par une rumeur. Peut-être, enfin, son éjection contribue-t-elle à reconstituer un groupe en train de se décomposer. Posté en tiers le long de toute relation, Tartuffe est observateur, il est analyste. Introduit d'abord, inclus partout, retiré à la fin ou exclu, il est en position de catalyseur. Il paralyse, il analyse, il catalyse. Il est le tiers inclus, il est le tiers exclu. Il est bien dans la logique imprenable des analystes.

Il faut bien qu'un observateur entre dans la boîte noire ou le système clos et capte de l'information pour lui ou pour sa science : non pas pour moi, individu, personne, dit Tartuffe, mais

pour le ciel. Il suffit de changer de ciel, pour comprendre des positions qui en généralisent une. Dès lors, il ne peut que détruire l'équilibre existant, ou accroître un écart déjà formé. Il introduit une nouvelle asymétrie, un nouveau flux, un autre captage. Il désorganise la boîte, il la transforme, elle est autre quand il se retire. Il analyse, il catalyse et il paralyse parfois.

L'expérience introduit un bruit dans les messages de la boîte, un bruit parasite. On n'intervient pas sans intercepter. L'expérience retire et capte de l'information de la boîte, elle la parasite assurément. On comprend que se soit accrue l'entropie globale du laboratoire, à la fin des opérations. Je parle tout à coup d'épistémologie.

Tartuffe n'est plus, comme tout à l'heure, le héros d'une action que la famille voit, comme nous. Tout se retourne, il est l'observateur. Les spectateurs ne sont plus sur la scène pour jouir, comme nous, des gestes jumeaux de l'ogre et de la truffe, à qui mangera l'autre. Tout se renverse. Tartuffe observe — et nous le faisons par ses yeux — le jeu du collectif et ses métamorphoses. Il n'est pas joker, il est l'envoyé de Molière. Il est peut-être Molière soi-même. Masqué, pour n'être pas vu. Mais qu'est-ce que le joker, sinon une pile de masques ?

A la rigueur, l'observation ne coûte rien. Juste un peu de lumière. Les feux de la rampe, éclairant le travail du démon de Maxwell. Mais l'expérience coûte : de l'énergie, de l'information. Le savoir se paie, il fait le bilan. Bien sûr, il est positif, favorable et asymétrique, sinon l'affaire serait blanche, il n'y aurait jamais de science. Mais il faut mettre quelque chose sur l'autre plateau. Tartuffe, dit-on, commet l'erreur d'aimer Elmire, c'est une erreur, un piège, un investissement, c'est une rigueur d'expérimentation. Il ne se serait rien passé sans cet amour, cette chaleur, ce feu qui passe et flambe brusquement. On n'aurait peut-être rien vu sans cette lumière. La boîte noire serait restée noire.

Je suis à nouveau sur le fil du rasoir, s'il y a un rasoir. Je suis à nouveau dans le passage du Nord-Ouest. La même épistémologie parle à deux voix, pour lesdites sciences physiques, pour lesdites sciences humaines. L'observation et l'expérience supposent des interceptions, des flux dans un seul sens, des bilans asymétriques,

bref, des branchements et des opérations parasitaires. Le savoir parasite le monde, parasite les objets, les systèmes, les boîtes noires, les laboratoires. Il est une entreprise générale de pompage, de captage d'information. Si un jour le parasite a inventé d'échanger le matériel en logiciel à la table de son hôte, et réciproquement, ce jour-là il a inventé la science et la théorie. Que serait tout savoir, sans, d'abord, cet échange asymétrique et croisé ? Ce capteur irréversible.

Je dis que de ce point de vue les sciences sont unitaires. Je le montre. Tartuffe est hypocrite, nous dit-on. Qu'est-ce à dire ? Introduit dans un collectif, il y suscite des crises. Hypocrisie, assurément, ne veut rien dire d'autre : se glisser sous la crise. Or la crise elle-même est un état de transition entre deux phases repérables, où une transformation va se décider, où elle n'est pas encore décidée. La crise est cet état de branle de balance, avant le jugement intervenu. Bergson disait, en son langage : dichotomie et double frénésie. La critique est exactement le tribunal où l'on décide, où l'on choisit, juge, partage. Mieux encore, où l'on coupe. On a bien vu, à la fin de *Tartuffe* comment balançaient à la fois le dénouement, l'exempt de justice et la critique littéraire. Rien de plus cohérent, rien de plus rigoureux : il s'agit justement du comble de l'hypocrisie, de son apex et de son faite. Elle est sous la crise, elle est donc sous la décision. Mieux vaudrait dire : hypocrite, c'est l'art de ne décider point. Avez-vous jamais vu un hypocrite décider ? Or les sciences humaines et les sciences sociales qui n'ont jamais affaire qu'aux sous-ensembles flous sont immédiatement hypocrites. Elles sont plongées dans des états instables. Il existe donc une manière aisée de se glisser sous Kant, et de le prendre, comme on dit, à son propre jeu. Hypocrite de la raison floue. Mais nous n'avons pas besoin de néologisme, nous disposons déjà de la sous-détermination. Elle traduit simplement dans la langue latine ce que l'hypocrisie dit en grec, ou, mieux, en langue épistémologique, ce qu'on voulait dire en discours moral. Or, justement, la théorie physique est évidemment sous-déterminée. Son histoire, sinon, serait close. Elle peut être falsifiée par l'expérience et par l'observation d'après-demain. Ou par tel observable resté inobservé. Mieux, elle est sous-déterminée par

toute observation possible. Elle pourrait être dite de statut hypocrite. Elle est, toujours, dans le flou dénouement de *Tartuffe*. Peu de littérature éloigne de la science, et beaucoup y ramène. Peu de science éloigne de la littérature, et beaucoup y ramène. Logique et anthropologie se jettent dans le même détroit, où nous faisons le point aujourd'hui. La sous-détermination intéresse tout le savoir.

Tout parasite un peu doué, à la table d'un hôte un peu fastueux, la transforme vite en théâtre. Ainsi la comédie est d'abord un festin. On y mange, on y parle, on y parle de manger, on s'interrompt de manger pour parler, au milieu du bruit. Ainsi va le passage du matériel au logiciel. Le fou du roi, en représentation, bien nourri d'un plat complet, se met impudemment à dire des vérités, précipite les crises, se retire au moment de la casse et tente de sauver sa peau dans le temps du bilan global. Ainsi la satire est d'abord un repas. Interrrompu et ridicule. On ne comprendrait rien à la présence stable du banquet au milieu de ces institutions culturelles de langue, s'il n'était pas question du sujet parlant, de la transformation de l'énergie vitale, matérielle et vivante en information verbale, désordonnée ou langagière. Le parasite est le lieu et le sujet de la transformation.

Le collectif, à table, fait du bruit. Le collectif, enfin, pourra être unanime à partir de ce bruit.

Si Tartuffe n'avait pas aimé, il aurait peut-être sauvé son épingle du jeu. Il serait aujourd'hui, comme tant, riche, écouté, député ou ministre. Il aime, prend un risque, succombe. Il aurait dû s'en tenir au langage. Mais il n'est pas pris tout à fait en raison de ce faux pas. Il n'est pas protégé du roi. Molière s'avance dans la critique, et la cabale menace. Il prend un risque et ne succombe pas. Sa gloire demeure, immortelle, aujourd'hui, et, en son temps, le Roi-Soleil l'aimait. Molière expédie Tartuffe devant : ce n'est

pas moi, dit l'auteur, qui observe, analyse, paralyse, ce n'est pas moi, c'est lui, mon personnage, mon envoyé, mon lieutenant, mon masque. C'est lui qui tire la truffe chaude, avec sa patte délicate, de la cendre, et c'est moi qui mange le diamant noir. Tartuffe est l'observatoire avancé de Molière, son expérimentateur patenté, son espion. Les puissances désavouent toujours leurs services secrets. L'auteur n'a plus qu'à condamner le personnage, et le voilà sauf. Pas vu, pas pris, on peut recommencer, on recommencera. Qui est parasite, dans cette affaire ? Qui, en queue de série, rafle les bénéfices ?

Les portraits surabondent à la galerie des parasites. Comment les petites énergies l'emportent sur les grandes, et le mot sur la chose, et le mensonge sur l'amour, et la monnaie légère sur la lourde, et l'absence de sens sur le sens. Moins on est concerné plus on gagne, moins on investit moins on risque. Celui-ci ne fait pas faillite, il ne risque pas son argent, on ne lui soustrait pas les jours de grève, son emploi ne dépend pas des fluctuations de la conjoncture, il décrit la prospérité d'une plume aussi froide et aussi objective que lorsqu'il évalue les chances de crise, il est économiste, et par là, prince ou sénateur. Et s'il se trompe gravement, on le portera au pouvoir suprême. Il n'y a pas de sanction pour faute de langage. Il n'y a pas de chute, dans le logiciel. Il évolue dans la sérénité. Le logos est imprenable dans les pièges et dans les trappes du matériel. Non parce qu'il ment, mais parce qu'il est du vent. Les dangers de la vie sont trop gros pour sa rumeur légère. Plus on est dans le vent et dans le vent du vent, plus on est dans le texte, et dans l'explication de texte et dans la théorie de cette explication, moins est probable la sanction. Et c'est pourquoi, sur les portraits, ils ont si bonne mine. Ils ne peuvent ni se tromper ni nous tromper. La galerie occupera bientôt le musée, le musée bientôt couvrira la ville. Les Tartuffe se multiplient énormément plus vite que les truffes.

La science développe sa théorie en passant par l'observation et par l'expérience. Elle change, elle encore, le matériel en logiciel, et c'est là sa technique, et c'est là sa méthode. Nul n'accomplit cette sublimation avec plus de contrôle et de sécurité que le savant. Il a même tenté d'éliminer le mensonge au passage. Il capte asymétri-

quement sur l'état des choses toute l'information qu'il peut et, s'il peut, toute l'information disponible. L'expérience et l'observation supposent, à l'évidence, des branchements parasitaires. Et des bilans toujours en faveur de ceux qui interceptent. En ce sens le savant n'est pas trop différent de l'éleveur et de l'agriculteur. Il généralise même leurs gestes. Au lieu de tirer subsistance de telle ou telle variété de flore ou de faune, il la tire de tel découpage de l'objet en général. Il stocke au bout du compte une information formidable. Il est impossible que ce flux à sens unique venu ou sollicité des états de choses ne finisse pas par les faire dévier. L'existence même des sciences change le monde d'où elles sont issues, change le monde où elles entrent, par où elles passent, et d'où elles sortent. L'application n'est pas seulement un retour de l'information sur l'observable dont elle vient. Elle est le changement des choses par la présence même et l'activité du savoir. Les grands théoriciens aiment à retirer leur responsabilité des catastrophes virtuelles ou réalisées, issues d'inventions ou de découvertes de leur ressort. Ils se déchargent de cela sur l'ingénieur, le technicien, le politique. Comme Molière sur Tartuffe. Le metteur au point se brûle les doigts dans le four, ou dans l'amour d'Elmire. Il est désavoué. Mais je crois que tout commence à l'activité pure d'observation ou de captage comme telle. L'application est déjà là. Elle enfonce un coin dans le système et le fait dévier. Généralement, ne sont en jeu que des énergies trop petites pour que le processus soit perceptible. Mais il arrive qu'il le soit, il arrive de plus en plus qu'il le soit. Le savoir, oui, analyse, paralyse, catalyse. Et par là, il est une activité parasite. Et, par là, il transforme milieu et société.

Je crois que la bataille du *Tartuffe* a poussé Molière aux positions extrêmes. Une année pleine, dans sa retraite un peu solitaire d'Auteuil, où il ne reçoit que de rares amis, La Fontaine ou Boileau, il lit Plaute, et il écrit l'*Amphitryon*. Ces positions extrêmes ne sont pas opiniâtres, je veux dire par là qu'il ne s'agit point d'opinion sur les dévots, la religion ou autres sujets de combat

dont la critique de la génération précédente était si gourmande. Ce sont, je crois, des positions logiques, comme une stratégie de scène ou d'anthropologie, dans les trois cas des éléments de théorie, des théorèmes. *Le Tartuffe* était bien la théorie du parasite, du parasite qui se cache pour mieux vivre aux dépens de son hôte et dans sa maison. Si nous passions à la limite ? Si nous imaginions un parasite doué de tous pouvoirs de mimétisme et de transformation, et qui, loin de parler du ciel, en viendrait ? Si nous imaginions Tartuffe heureux avec Elmire ? Aujourd'hui donc, le parasite est dieu, il est Jupiter, dieu des dieux, ce qui suggère bien qu'au creux maximal du pouvoir, le roi, le tout-puissant est, inversement, parasite. Il descend de sa gloire suprême et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît, il sort tout à fait de lui-même, et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît. Il se change en n'importe qui, mais il ne s'en tient pas à la nature humaine : le voici taureau, serpent, cygne, pour Europe, Léda, et ainsi de suite. Le parfait joker. Zeus en domino blanc.

Ce passage à la limite sur la puissance mimétique est significatif. On sait depuis l'apologue platonicien sur l'anneau de Gygès que le pouvoir de se rendre invisible est un avantage sélectif important pour s'introduire chez les gens. Pour voler le voisin, pour baisser la voisine, deviner les secrets, jouer à l'espion et devenir roi. L'histoire de Gygès est ronde comme son anneau, elle se lit dans tous les sens. Si vous pouvez être invisible, vous deviendrez le roi, et si vous êtes roi, vous avez autant de pouvoir que l'invisible. Le pouvoir est l'invisible, c'est le domino blanc. Il est le joker, la multivalence.

Gygès dépossède le roi, il épouse la reine. Jupiter se substitue au roi, il couche avec la reine. L'un amène sa présence à zéro, l'autre l'amène à l'identité avec l'autre. Tartuffe, désormais, n'est plus qu'un médiocre artisan. Nous en sommes à la grande logique. Soit donc le principe d'identité : *a* est *a*, le pâtre est le pâtre, et je suis qui je suis. Ce principe se met à varier. La variation va de zéro, Gygès, qui n'est plus rien, s'il veut, qu'une vapeur, à cette multiplicité, virtuellement infinie : Jupiter est taureau, poignée d'or, Amphitryon, serpent, n'importe qui, n'importe quoi, celui même dont il tient la place, ou celui-là qu'il chasse de sa

place, ou tout ce qui est propre à se pouvoir glisser chez l'autre, dans sa maison, son nid, son lit ou son repli. A la limite, on dirait volontiers que ce quelconque équivaut bien à l'invisible ou que le quelque chose en général équivaut ici à zéro. Que le domino blanc, dominateur suprême, est cette nullité indéterminée qui vaut tout, généralement, et toute chose, en particulier. Ce n'est cependant pas si simple. Jupiter s'identifie à d'autres ou à des animaux. Quand il se change en chose, je n'ai jamais entendu dire qu'il se métamorphose en autre qu'en or. La théorie présente de l'équivalent général généralise donc la théorie classique, puisqu'elle la retrouve comme cas singulier. Zeus est pluie d'or quand les obstacles sont vraiment rigoureux : Danaé se trouve enfermée dans un coffre de bronze sous terre, et cependant l'argent s'immisce par les fentes. La théorie ordinaire de l'équivalent général explique la toute-puissance de l'argent par son pouvoir de métamorphose. Reste pourtant à expliquer pourquoi la puissance est métamorphique, pourquoi le changement, c'est la puissance même. Pourquoi ? Parce qu'un élément, un être, une relation, une chose — que sais-je — quelconque envahit soudain l'espace et le temps. Il croît du local à l'universel. Il est partout. Il est l'ubiquité. L'œil est dans la tombe, encore, et la pluie d'or dans la chambre de bronze. Rien dans le monde n'est une boîte noire pour lui. La nuit tombe pour tout le monde sauf pour lui, le dominateur blanc. Et c'est ainsi qu'Hermès, son envoyé, son fils, dialogue avec la nuit, en prologue à la comédie. Arrête ton char, dit-il, de son nuage, l'invisible vient en aide aux dieux nyctalopes. Le pouvoir, c'est le passage du local au global.

La métamorphose est la toute-puissance. Elle occupe l'espace en traversant les boîtes noires, elle occupe le temps par les transformations. Non, ce n'est pas cela, oui, c'est toujours cela. Elle réconcilie la sagesse de Salomon et la multiplicité foisonnante du discernable. L'invariant sous variations, ou les avatars de l'esprit sous la variété des figures. Dieu, c'est-à-dire la Nature, jugement synthétique universel. Voici l'aurore et elle est Dieu, voici l'arbre, il est Dieu, voici le jaguar, il est Dieu, te voici, tu es Dieu et je t'aime. Voici l'infini de Dieu, Son intelligence infinie, et l'espace infini qu'il occupe. Mais si le temps n'est justement que ce oui

sous non, que cette persistance travaillée par cette usure, que ce tiers qui ne cesse pas d'être exclu ou inclus, rien n'a notablement changé, l'humanité prie l'histoire, son dernier discours de théologie panthéiste.

Voici ce que Tartuffe, à la limite, est devenu. Il est Dieu, il réussit à la perfection ses métamorphoses, la nuit lui est soumise, et Hermès, le discours, est son fils. C'est bien la position extrême, la stratégie logique maximale. Oui, la bataille de Tartuffe s'achève, et par quelle victoire ! Il n'y a plus à fabriquer la comédie du parasite, elle est faite, elle est achevée. Le terme imposteur va revenir ici beaucoup plus souvent que dans *l'Imposteur*.

Mais il reste à écrire la comédie de l'hôte. Il me reste à dire qui peut être l'hôte. On parle toujours de qui mange, on ne parle jamais de qui est mangé. En tout cas, et depuis, Amphitryon est devenu le nom propre de l'hôte, il est, quasi, son nom commun. Le véritable Amphitryon est l'Amphitryon où l'on dîne. Ce principe de décision est commode, il est efficace. La comédie, titrée, pour une fois, par nom commun et nom propre à la fois, n'a pas besoin de son sous-titre : l'hôte.

Le roi est sorti de chez lui, pour combattre au loin l'ennemi. Qui va, dit-on, en chasse perd sa place. Il y a longtemps que je dis que la chasse est, en tout, une erreur. Elle rend possible, tout aussitôt, le parasitisme. Quelqu'un remplit la place vide. Ici, c'est le chasseur lui-même, puisque Jupiter, c'est Amphitryon.

L'hôte est loin, il n'est pas l'hôte. Mais au palais, attend une autre Pénélope, Alcmène, que le roi des dieux cueille au logis et consomme sur place, dans son propre lit. Si l'hôte n'est pas l'hôte, immédiatement, l'hôtesse est toujours là, elle ne bouge pas.

L'hôte est, ici, une femme. La femme est l'hôtesse universelle. Elle est ainsi conçue, elle conçoit ainsi.

L'Amphitryon est loin, chez les Téléboens, vraiment loin. Elle attend. Elle est d'abord hôte de l'hôte. Et comme le parasite se change en Amphitryon, même l'hôte est parasite, au regard d'elle.

La femme est l'hôte au regard duquel tout autre hôte, même celui qui se dénomme ainsi, et même le plus grand des dieux, peut être et doit être jugé parasite. Comme si la logique parasitaire s'arrêtait à sa porte et s'involuait en son utérus.

Elle reçoit le parasite universel, Jupiter. Elle reçoit en elle toute puissance de métamorphose. Elle enveloppe la transformation. Elle porte la formation. Elle est hôtesse universelle du parasite universel. Symétrique du domino blanc, ou plutôt son complémentaire.

La reproduction des mammifères est-elle un cycle endoparasitaire ? Qu'est-ce qu'un animal qui ne peut se reproduire que par un autre animal, à l'intérieur de lui ? Qu'est-ce qu'un petit animal qui croît et se nourrit à l'intérieur d'un autre ? Il me semble qu'il est parasite, celui qui trouve un milieu de reproduction et de développement dans un autre animal, cet autre fût-il le même.

Alcmène va porter un homme et un demi-dieu.

La femme, hôtesse universelle, est la *χώρα*, espace lisse, table de cire, sur quoi tout est inscriptible. La *χώρα* est espace topologique avant toute métrique, avant toute maîtrise. Elle est encore plus profonde. Elle est l'espace ou la boîte, par rapport à quoi sont pensables et l'inclusion et l'exclusion. Le tiers inclus, le tiers exclu requièrent un terrain où l'on entre et d'où l'on sorte, un référent de ces opérations : le voici. L'hôtesse universelle est le transcendental de ces logiques, la matrice à penser.

L'hôte parle peu et n'est pas compris, sa logique est paradoxale. Elle est floue, c'est la nôtre. Ses parasites le dévorent, leur bruit couvre sa voix. Qui est l'hôte, d'abord ? Avant tout, un objet. La vieille distinction du sujet, d'une part, et de l'objet, de l'autre, est une autre réinstallation de la flèche parasitaire. La flèche simple est entre eux deux. Le sujet prend et ne rend rien, l'objet donne et ne reçoit rien. Comme nous n'avons pas de

théorie des relations, nous restons éblouis par les pôles et les stations, les substances, les substantifs, et nous croyons avoir tout dit quand nous comprenons les rapports comme couplage ou combinatoire. Non. La flèche est entre, elle met entre parenthèses les centres, d'où ce livre de métamorphoses : renard, lion, philosophe, imposteur, que m'importe. Des sujets, comme on dit. C'est l'avantage de la fable. La flèche simple, donc, ensemence l'espace, elle tire tout de l'amont et elle court, irréversible. Plus on descend, plus on parle, plus on fait du bruit. On remonte vers le silence. Plus l'espace est hôtelier, plus il est calme, apaisé, tranquille, sans parole.

Je remonte la flèche aiguë, vers l'objet. L'objet nu, là, tel quel. La science, la connaissance sont léonines. Elles gagnent, toujours, je l'ai dit. Je tente une épistémologie, rare et secrète, comme retournée. Peut-on concevoir de renverser la flèche, un moment ? Peut-on imaginer que la terre jouisse de nous ? La beauté, exactement surnaturelle, de la Toscane et de l'Ombrie, fruition de l'espace sous la sueur des paysans. Passée la flammèche de Los Alamos, le désert du Nevada ne coulait pas exactement de miel ni de lait, passé le sous-soleil de Nagasaki, les ruines noircissaient, immondes. Si nos travaux et si nos sciences étaient des échanges, ils laisseraient des chefs-d'œuvre de monde, à la hauteur, à la splendeur de leur intelligence.

Peut-on écrire un droit du monde, un droit des choses elles-mêmes ? L'hôte parle, l'hôte-objet requiert, la couleuvre, la vache, l'arbre, le bœuf, pour une fois, demandent. La femme. Ingrat, disent-ils. Doit-on écrire un droit des objets ? Je dois écrire, au moins, le droit des hommes et des groupes à refuser d'être étudiés. A refuser, s'ils le désirent. Le droit des textes à être lus, enfin, dans leur simple appareil, et non gonflés d'effets tuméfiants ou toxiques. J'écrirai ce droit, nouveau, dès demain. En urgence.

Le cocuage fait qu'il existe un tiers inclus. Être cocu, c'est être un être logique. Cela n'est pas une petite chose. Or le jaloux exclut le tiers. Il invente le tiers exclu. Être jaloux, c'est être

encore un être logique. Molière est logicien, il est épistémologue. Et s'il est sociologue, il l'est, involontairement, de la science. On y exclut beaucoup, et pas seulement dans les opérations de logique. Bref.

Le parasite cocufie, l'hôte est cocu, et la femme est l'hôtesse. Cette configuration est grande, elle a fait méditer les plus grands, à l'âge du grand classicisme.

Comment s'y prend le parasite, en général ? Il cherche à se rendre invisible. Il faut parler d'invisibilité, encore.

Il se rend invisible en étant très petit. Microbe, ver, virus, bacille, phage, en taille il monte aux insectes, il les dépasse rarement. Il passe, il pique, il est dedans, il est petit. Le parasitisme animal est le fait des invertébrés, il s'arrête aux mollusques et aux arthropodes. L'homme a mis des millions d'années à déjouer les pièges de cette petitesse. Et nous n'avons pas fini, encore, de nous en défendre.

Il se rend invisible en se dissimulant. Gygès s'annule, Jupiter se transforme en même. Le pouvoir se déguise en idéologie, et le persécuteur en bienfaiteur, l'ennemi en organe, le vorace en austère, le soldat militaire en militant de paix. On ne décide jamais de l'hôte que par le lieu où l'on se régale, et c'est l'économie qui décide. Molière n'a pas trop mal vu les choses.

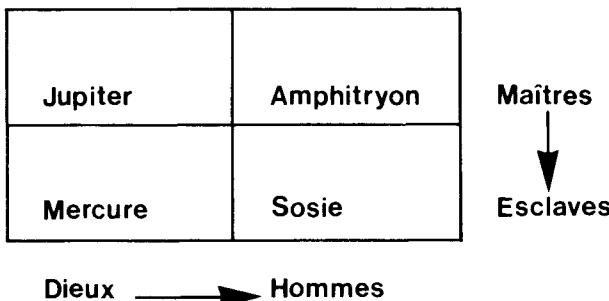
Il se rend invisible en faisant, au contraire, beaucoup de bruit. On se cache en étant trop visible ou trop perceptible. Le parasite se cache derrière le vacarme, la clamour du dévot.

Il se rend invisible en étant impossible. Impossible, absurde, hors de raison et de logique. Et c'est là l'intérêt, c'est là le point, c'est là ce qu'il faut méditer. Il se rend invisible dans l'inconcevable.

L'absurdité, c'est le tiers inclus dans le monde où domine le tiers exclu.

Que fait-il là, celui qui n'y est pas, parce qu'il ne doit pas y être ? Tout cela est absurde. Plus qu'invisible, plus qu'aveugle, sourd, celui qui ne le perçoit pas. Le parasite est invisible, et il est impossible. Et l'hôte est réceptacle. Il est le lieu par rapport auquel l'inclus et l'exclu vont se définir.

Un premier carré mimétique donne à se voir entre eux Jupiter, dieu des maîtres et maître des dieux, Mercure, dieu, mais fils du précédent et son esclave temporaire, Amphitryon, général des Thébains, stratège victorieux, et Sosie, le valet ou l'esclave. Le dédoublement gémellaire est producteur de relations inattendues.



Le couple Zeus-Hermès est divin, il est, par là, le maître du couple Amphitryon-Sosie, le trompe, le bat et le cocufie. Ainsi les dieux sont-ils maîtres des hommes. Le couple Zeus-Amphitryon est magistral, il domine le couple servile Mercure-Sosie. Ainsi les maîtres sont-ils des dieux pour les esclaves.

Jupiter est le maître d'Amphitryon, il est maître du maître. Mais il l'est aussi de Mercure et il est maître de l'esclave. Amphitryon est maître de Sosie, et il est maître de l'esclave, mais il est esclave de Zeus, il est donc esclave du maître. Mercure est esclave de Zeus, il est donc l'esclave du maître, il est le maître de Sosie, et il est maître de l'esclave. Sosie est l'esclave d'Amphitryon, il est donc l'esclave du maître, il est esclave de Mercure, il est esclave de l'esclave.

Zeus	Maître du maître	Maître de l'esclave	Amphitryon
	Maître de l'esclave	Esclave du maître	
Hermès	Esclave du maître	Esclave du maître	Sosie
	Maître de l'esclave	Esclave de l'esclave	

Tout paraît ressemblant, rien ne l'est cependant. Tout paraît symétrique, balancé, non résoluble, absurde, les jeux sont faits pourtant, et les rôles distribués déjà derrière le décor.

Tout paraît amener au combat, tout paraît conduire à la guerre, à la rivalité, tout en vient, semble-t-il, tout y va, on le sait, tout y passe, on le voit : le général arrive, tout fumant du champ de bataille, glorieux de sa victoire et de la mort de Ptérélas, le rival téléboen, tout en vient ; Alcmène accouche d'Héraclès qui, dès le premier jour, chez Plaute, étouffe deux serpents, et ne cessera plus de remplir un monde infesté de monstres, des cadavres et du carnage des monstres qui l'infestent, c'est bien ici la généalogie d'Hercule, tout y va ; tout y passe, ici, sur la scène, Mercure rosse son Sosie, Amphitryon, rival du souverain des dieux, tire l'épée, amène à la rescousse quelques rétires capitaines, tout reste froid pourtant. Sosie ne se bat pas, ni Jupiter. Ils sont en bout de chaîne et le savent. Mercure et le général ne se battent pas, ils battent quelqu'un ou ils parlent rodomontades. La guerre n'a jamais lieu. Ou la guerre n'a lieu que lorsque l'issue en est sûre. Le meurtre a lieu, non pas la guerre. Il n'y a pas d'égalité. Il n'y a pas de face à face. Il n'y a jamais de jumeaux. Zeus prend tout et ne donne rien, il se transforme quand il veut, et s'envole vers le haut quand la violence flambe, Sosie ne reçoit rien et donne tout, il reçoit pour tout potage des ordres et des coups, et il est exclu de la table. La hiérarchie, de fait, l'emporte de beaucoup sur les rivalités de scène et d'apparence.

Chacun porte pour soi un carré local qui ressemble fort au carré global, en ce qu'ils sont asymétriques.

MM EM ME EM
ME ME EM EE

Le malheur de l'asymétrie et le malheur du monde font que jamais l'esclave ne devient le maître du maître, ni que jamais le maître ne devient esclave de l'esclave. Il y a toujours des foules d'Hermès entre le dieu et le serviteur pour intercepter cette affaire. Au fond, il y a plus de ressemblances entre Amphitryon et Mercure, qui pourtant n'ont de relations que croisées, qu'entre ceux qui, sur la scène, semblent se ressembler, qui sont grimés pour le paraître. Les transformations ne se bouclent pas, elles multiplient, de façon monotone, les médiations. Il n'y a pas de guerre entre Jupiter et Sosie, il n'en est pas question, elle n'a jamais eu lieu, elle n'aura jamais lieu. Cette guerre fondamentale, évitée, se décompose en conflits et en mimétismes réglés d'avance. Le maître veut bien ressembler à un maître et lutter avec lui, le dieu veut bien être maître d'un dieu, et dans les deux cas c'est pour rire. Les médiations se trouvent toujours là pour remplacer la guerre, et se multiplier. On peut imaginer un maître des esclaves du maître, on le rencontre même fréquemment sur les chemins de la maîtrise. Et ainsi de suite. La chaîne se dédouble dedans, il y a feuillettage, et non fermeture.

La logique de la bataille est celle du tiers exclu. Seul le temps, dit Leibniz, ordre des successifs, peut faire apparaître des contradictoires dans l'état des choses. Du coup, Hegel, renversant la définition, fait des contradictoires le moteur du temps — et une faute de logique. Il faut une longue nuit pour la jouissance divine, et le soleil se lève sur la jouissance de l'homme. Jour et nuit, décidons, Amphitryon ou Jupiter. Un seul mari ou un amant unique. Devant la maison, devant le lit d'Alcmène, à la porte du temps qui dort entre ses jambes, les deux maîtres, l'épée à la main, ou la foudre, veulent que l'autre soit exclu de ce lieu et de la jouissance. C'est la nuit ou le jour, l'homme est un étranger à l'aurore. La logique des maîtres est celle des coupures.

Ce n'est pas la logique d'Alcmène, elle ne figure même pas dans le carré des inscriptions. Elle reçoit, la nuit, Jupiter dans sa couche, et passée l'aube où les dieux s'envolent, elle ouvre son lit

au mortel, pour apaiser un peu les désirs violents du matin. Le lit, le sein, la maison, boîtes où le tiers est inclus. Ce n'est pas la logique d'Alcmène, dont l'utérus contient Héraclès, fils de Zeus, Iphiclès, fils d'Amphytrion, nés respectivement à dix mois et sept mois, à l'aurore de la nuit longue où Dieu la féconda. Tiers inclus à nouveau, deux fils jumeaux et non jumeaux, de pères non jumeaux et jumeaux, oui et non sont possibles, dans l'espace et le temps, sous un même et autre rapport. Héraclès est la gloire d'Héra, la femme de l'amant, on inclut vraiment tout ce qui est exclu, Iphiclès est gloire de la force, alors que la force est justement dans Héraclès. Il n'y a aucune exception dans le fonctionnement de cette autre logique, celle de la superféitation, celle du réceptacle.

La logique de la bataille est celle de la décision : on y frappe, on y coupe, on y sabre. Sosie, gourmand, veut entrer au banquet. Non, dit Hermès, j'y entrerai moi, ton jumeau, et je t'exclurai du festin de noces. La salle du repas est encore une boîte à tiers, d'où il doit être exclu, où il doit être inclus. Nous dirons désormais la boîte en général, lit, maison, utérus, ou simplement salle à manger. C'est très exactement le lieu du parasite. C'est très exactement l'hôtellerie. C'est très exactement l'espace de l'hôte, la *χώρα* où le parasite veut s'alimenter, dormir, survivre et se multiplier. Le lieu où l'hôte est à la fois l'homme d'ici et l'étranger d'ailleurs, celui de l'intérieur et de l'extérieur, du dedans et du dehors, l'inclus et l'exclu. En ce lieu, la logique et l'anthropologie parlent ensemble d'une voix, la voix de George Dandin, par exemple. Et de tant d'autres avec lui.

Seul Sosie entrera au banquet. La chose est loin d'être indécidable : c'est toujours les dieux qui entrent au banquet, les pauvres n'y entrent jamais, la loi est immuable. Mercure empêche donc Sosie d'entrer. Celui-ci propose alors sa logique, celle d'Alcmène, ou celle de l'esclave. Ce nom que nous portons tous deux, nous pouvons à la fois le posséder sous un même maître. Pour Sosie en tous lieux, on sait me reconnaître ; je souffre bien que tu le sois, souffre aussi que je le puisse être. Laissons les deux Amphytrion faire éclater des jalouxies ; et, parmi leurs contentions, faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosie. Non, pas de partage, non. Je serai

le cadet, tu seras l'aîné. Non, je veux être fils unique. Souffre au moins que je sois ton ombre. Jamais, point de quartier. Ni cadet, ni petit, ni vaporeux comme une traînée un peu sombre. Immuable est la loi. Le parasite est d'autant moins à son aise que son semblable est invisible, caché, petit, impossible. Alors il le supplante. Et donc immuable est la loi : si d'entrer là-dedans, tu prends encore l'audace, mille coups en seront le fruit. Sosie, jadis, aujourd'hui et demain, Sosie toujours est chassé de céans. Il est le tiers, il est le tiers exclu, qui annonce, qui prononce la logique du tiers inclus, celle de l'hôte.

Jupiter, Amphitryon, Mercure, un peu maître, un peu dieu, dieu et maître, sont du côté du tiers exclu. Ils tiennent la foudre, l'épée, le bâton. Ils décident, ils coupent, ils frappent. Les trois carrés du grand carré fonctionnent à l'exclusion. Seul le dernier carré garde le tiers inclus : je t'accepte comme égal, souffre donc que je sois ton frère. Mais le grand carré n'est qu'illusion, ce n'est qu'un ordre hiérarchique. Jupiter à sa tête, et Sosie à la traîne. Le tiers inclus n'est qu'une singularité locale, dans l'ordre, une rareté d'esclavage. La loi immuable est universelle, la singularité locale est une exception. Être frère, être égal, être en paix, miracles rarissimes. L'universelle loi, monotone, est celle de la foudre.

Théorème. Cette loi exclut les Sosie, elle chasse les tiers de céans. Métathéorème. Cette loi exclut toutes les autres lois. Cette logique chasse les autres logiques. La logique du tiers exclu se produit et s'engendre pour occuper la scène, elle exclut la logique du tiers inclus. Qui n'a plus rien à dire, le meilleur est de ne rien dire. C'est la fin de la comédie.

Non, ce n'est pas la violence, non ce n'est pas la ressemblance. Ce n'en est que la comédie. Chez Plaute, un tiers est encore inclus, c'en est la tragi-comédie. C'en est la représentation. Que deux jumeaux paraissent, et tout le monde se retourne. Que deux hommes s'empoignent et en viennent aux mains, tout s'arrête, on se précipite. Le théâtre commence. Arrêtez-moi, vous dis-je, ou je fais un malheur. Le chœur est là, il prend les coudes du héros.

Quelle affaire ! La dialectique est la logique de la phénoménologie. Du discours du phénomène. C'est-à-dire de l'apparence. Il faut prendre enfin tout cela au sérieux. La dialectique est la logique de l'apparence. La logique de l'opposition est la logique des apparences. La guerre fait semblant. Le conflit n'a pas lieu. Nul ne risque sa vie contre une force égale, sauf pour rire, sauf sur la scène, sauf au spectacle, retenez-moi donc, je vous prie. *Tragediante, comediantre.* Pas de jumeau en face, sauf pour le décor, et la fausse fenêtre. Ouvrez les yeux enfin, et voyez-les se battre asymétriquement. Voici la logique réelle, dissimulée derrière la grimace, sous les rodomontades du capitaine Matamore. Les Allemands, spéculatifs ou spéculaires, je ne sais plus, ont pris au sérieux la comédie tôt venue d'Italie. Bravaches, fanfaron, fiers-à-bras, vantards, gascons, trompe-la-mort ont quitté les planches pour figurer dans la philosophie sublime. Ils y dansent leurs rondes et racontent leurs avatars. Les historiens applaudissent les histrions. Tout se passe dans les apparences, on ne quitte plus le théâtre. Et les citoyens sont bernés.

Non, Jupiter s'envole dès que la terre brûle un peu. Amphitryon, sur le point de se battre, quitte aussitôt les lieux. Pour revenir avec beaucoup de monde. Zeus veut bien lutter, la foudre à la main, si personne d'autre ne détient la foudre. Le général tire l'épée, il est le seul à la tirer. Mercure frappe du bâton, mais Sosie n'a pas de bâton. Il serait jumeau, il serait un sosie parfait, s'il était armé à égalité. Amphitryon n'a pas, non plus, le pouvoir souverain, comme l'a celui qui le mime. Il n'a pas le pouvoir de se changer en Jupiter. Sosie ne peut se transformer en un autre Mercure. Tout est asymétrique, et les jeux sont faits. Le mime égalitaire, et l'opposition *mano a mano* de l'esclave contre le maître, champ clos, à la loyale, chacun avec ses moyens et à la grâce du Bon Dieu, cela n'a jamais lieu. N'a jamais eu lieu, n'aura jamais lieu. Sauf sur la scène, pour rire et faire croire, pour écrire l'histoire. Pour enfler d'importance les professionnels du pouvoir. Le meurtre, oui, la guerre, jamais. Trop risquée. L'amateur de pouvoir est toujours un lâche. Toujours un peureux. Toujours un capon, un couard, un foireux. Toujours un pleutre, un dégonflé. Il est toujours derrière, derrière celui qui va au charbon, pour pou-

voir tirer les marrons. L'amoureux du pouvoir est un faible. Et nous protégerons les forts contre les faibles. Les faibles jouent la comédie des forts. Ils font les fiers-à-bras tant qu'il n'y a aucun danger. Ils s'entourent de foudre, d'un hérisson d'épées, de dissuasion nucléaire. Ils ont quatre laquais, ils ne se déplacent jamais sans un escadron de police. Éternels absents des batailles. Qui rafle enfin les bénéfices du conflit n'est pas présent dans le conflit. L'assassinat, oui, la guerre, jamais. Trop risquée. Même ici, surtout ici, la valeur d'abus est la loi immuable. Le contrat n'est pas là, même, surtout, dans l'opposition. Nul n'a jamais fini par livrer bataille sans être sûr de la gagner. Sauf cas de sport, glorieuse incertitude, ou de peinture, Georges et le dragon, sur fond de cadavres coupés, ou de cinéma, de comédie, où les morts se relèvent pour saluer, de politique, de spectacle. L'antithèse est d'apparence, l'opposition est de grimace, la lutte est un semblant. Le crime, oui, la guerre, pas.

Théorie du quasi-objet

*Hoc memorabile est; ego tu sum, tu es ego;
uni animi sumus.*

PLAUTE, *Stichus*, v. 731.

Ce que c'est que de vivre ensemble. Qu'est-ce que le collectif ?
Cette question, maintenant, nous fascine.

Le malheur des méditations qui précédent est de ne pas dire assez distinctement si elles sont une philosophie de l'être ou de la relation. Être ou avoir rapport, c'est toute la question. Elle n'est sans doute pas exclusive. Je ne décide pas toujours si le parasite est relationnel ou réel, s'il est un opérateur ou une monade.

J'ai désir de penser que ce bruit que j'entends sans cesse à la porte est produit par un être que j'aimerais connaître. Je peux penser tout aussi bien que celui qui mange de moi ou qui mange à côté de moi le pain, le vin que je lui porte n'est qu'une figure commode pour penser l'âge adulte, ma fatigue du jour, les explosions, les pertes, les occultations de puissance, et les dégradations ou les éclats de message dans les réseaux. Ce bon et mauvais Hermès est un dieu, le dieu qui a préparé ma vieillesse et ne s'est pas substitué à celui qui a réjoui ma jeunesse, un dieu comme l'amour, fils de fortune et de passivité, un dieu, oui, c'est-à-dire : un être ou une relation ? Le vrai Dieu, en classique théologie, est Celui en qui la relation produit l'être, en qui l'amour produit le corps, chez qui le verbe, le logos, le rapport, se fait chair.

Je ne disais pas assez si le parasite est être ou relation. Il est, d'abord, la relation élémentaire.

Qu'est-ce que, de nouveau, vivre ensemble ? Qu'est-ce que le collectif ? Je ne sais, je doute qu'on le sache. Je n'ai jamais rien lu qui me l'apprenne encore. J'ai vécu, quelquefois, certaines circonstances qui faisaient du clair dans cette ombre. Et à table, parfois, à côté de celui qui mangeait de moi ou d'un autre. Cette catégorie noire du collectif, groupe, classe, caste, que sais-je, est-ce un être, à son tour, ou une grappe de relations ?

Le furet pue un peu, il pue comme un putois, auquel il est croisé souvent. Il occupe ainsi l'espace. Nous revenons à la propriété. Il est vampire du lapin, il le poursuit dans son terrier, il se jette sur lui, le mord au museau ou au cou, il lui suce le sang. Nous avons réduit le furet à l'état domestique, nous n'en connaissons plus la variété sauvage. Nous le faisons courir pour nous, comme l'autour, comme le faucon crécerelle, nous les parasitons. Nous muselons le furet avant de l'introduire dans le système du terrier, le lapin, affolé, sort par une autre issue, où le filet, enfin, l'enveloppe. Encore un beau détournement de flux, dans un réseau.

Le long d'un cordeau tenu entre les mains, nous avons tous joué au furet... le furet du bois, mesdames, il court, il court le furet, le furet du bois joli. Celui qui est surpris le tenir dans la main a un gage. Le furet le désigne. Tel ou tel est marqué du signe du furet. Condamné, il va au centre, il voit, il regarde.

Quel est cet objet, le furet ?

Ce quasi-objet n'est pas un objet, mais il en est un, néanmoins, puisqu'il n'est pas sujet, puisqu'il est dans le monde ; il est aussi un quasi-sujet, puisqu'il marque ou désigne un sujet qui, sans lui, ne le serait pas. Qui n'est pas découvert le furet dans la main est fondu, anonyme, dans une chaîne monotone, où il ne se distingue

pas. Il n'est pas un individu, il n'est pas reconnu, découvert, découpé, il est de la chaîne et dans la chaîne. Il court, comme le furet, dans le collectif. Le fil entre les mains est notre simple relation, l'absence du furet, sa course font notre indivision. Qui sommes-nous ? Ceux qui font passer le furet, ceux qui ne l'ont pas. Ce quasi-objet, en courant, fait du collectif : s'il s'arrête, il fait l'individu. Si celui-ci est découvert, il est mort. Qui est sujet, qui est je, ou qui suis-je ? Le furet, mobile, tisse le nous, le collectif ; qu'il s'arrête, il marque le je.

Un ballon n'est pas un objet ordinaire, puisqu'il n'est ce qu'il est que si un sujet l'a en main. Posé là, il est nul, il est bête, il n'a pas de sens, ni de fonction, ni de valeur. On ne joue pas tout seul au ballon. Ceux qui le font, ceux qui le gardent ou, comme on dit, le monopolisent, sont de mauvais joueurs, bientôt exclus du jeu. On les dit personnels. Le jeu collectif n'a aucun besoin de personnes. Considérons celui qui le tient. S'il le fait tourner autour de lui, c'est un maladroit, un mauvais comédien. Le ballon n'est pas là pour le corps, c'est le contraire exact qui est vrai : le corps est l'objet du ballon, le sujet tourne autour de ce soleil. On reconnaît l'adresse de balle à ce signe qui ne trompe jamais, le joueur la suit et la sert, loin de la faire suivre et de s'en servir. Elle est sujet du corps, sujet des corps, et comme sujet des sujets. Jouer n'est rien d'autre que de se faire l'attribut de la balle comme substance. Les lois sont écrites pour elle, sont définies par rapport à elle, et nous nous plions à ces lois. L'adresse de ballon suppose une révolution ptolémaïque dont peu de théoriciens sont capables, accoutumés à être des sujets, dans un monde copernicien, où les objets sont des esclaves.

De même que le furet, la balle circule. Meilleure est l'équipe, plus rapide en est le transfert. On a dit parfois que cette balle est une braise rouge qui brûle si fort les doigts qu'il faut s'en débarrasser au plus vite. Apprécions au passage la métaphore, que Rudyard Kipling n'a pas méprisée : la fleur rouge écarte les tigres, et le rameau d'or n'est pas loin. La balle est le sujet de la circula-

tion, les joueurs n'en sont que les stations et les relais. Le ballon peut se transformer en témoin de relais. Témoin, cela, en grec, se dit martyr.

Dans la plupart des jeux, l'homme qui tient la balle est d'attaque, toute la défense va s'organiser en raison de lui et de sa position. La balle est le centre du référentiel, pour le jeu mouvant. Sauf exception — le football américain, par exemple —, on n'est autorisé à défendre que sur qui détient le ballon. Ce quasi-objet, que volontairement je nomme au masculin-féminin, le désigne. Tel est marqué du signe de la balle. Haro sur lui !

L'attaquant, porteur du ballon, est signalé comme victime. Il détient le témoin et il est le martyr. En ce lieu, en ce moment, sur lui précisément, tout l'important se passe et précipite. Le ciel lui tombe sur la tête. L'ensemble des vitesses, des forces, des angles, des chocs et des pensées de stratégie se noue ici et maintenant. Or, tout à coup, ce n'est plus vrai, ce qui devait se décider n'en découd point, la balle fuse, le nœud actuel se défait, par le déplacement. L'histoire et l'attention bifurquent. Le témoin n'est plus là, le furet court, brusquement muselé, il va querir un autre lapin dans le réseau des galeries, le ballon est hors de portée, le sacrifice n'a pas lieu, il est différé à plus tard, le martyr n'est pas tel, il est tel autre, et encore tel autre, et pourquoi pas tel à nouveau. Tous. Le jeu est cette vicariance. Il est le graphe des substitutions. Prêtres, victimes, en habit bleu, rouge ou vert ? Non. Strictement, des vicaires. Vicaires par la mobilité des suppléances, par la vitesse des substitutions. Sacrificateur, maintenant, et très vite victime, vite neutralisé, rapidement changeant par la balle en course, dans ce terrain, délimité comme autrefois un temple. Le sacrifié a tout loisir, par son astuce ou son habileté, d'envoyer tout de suite son voisin au casse-pipe en son lieu et place, et le voisin a ce loisir et ainsi autant qu'on voudra. Dès lors, par le ballon, nous sommes tous des victimes possibles, nous nous y exposons et nous y échappons, et plus la balle court, plus le clignotement de la vicariance est rapide, plus l'émotion est suspendue. La balle navette, comme le furet, tisse le collectif en mettant à mort virtuellement chaque individu. Ce pourquoi la victime apaise la crise est ce savoir imprenable que nous portons tous, sous la voix qui dit je,

que cette victime peut être je tout aussi bien, et au hasard. Le ballon est ce quasi-objet, quasi-sujet par qui je suis sujet, c'est-à-dire soumis. Tombé, mis dessous, piétiné, plaqué, jeté de haut en bas, assujetti, exposé, puis substitué, tout à coup, par cette vicariance. La liste est celle des sens de *subjicere*, *subjectus*. La philosophie n'est pas toujours aux lieux d'ordinaire prévus. J'apprends plus au sujet du sujet en jouant à la balle que dans le poêle cartésien. Où pourtant rôdait quelque mise à mort.

Pendant que Nausicaa lance la balle sur la plage à ses compagnes, Ulysse, jeté bas par la vague et par le ressac, arraché du naufrage, apparaît, nu, sujet, dessous. Enfant de la lame, enfant des passes de la balle.

Ce quasi-objet marqueur de sujet, comme on dit marquer un agneau pour l'autel ou pour la boucherie, est un étonnant constructeur d'intersubjectivité. Par lui, nous savons comment et quand nous sommes des sujets, quand et comment nous ne le sommes plus. Nous, qu'est-ce à dire ? Nous sommes en précision ce clignotement fluctuant du je. Le je est dans le jeu un jeton qu'on échange. Et ce passage, ce réseau de passes, ces vicariances de sujets tissent le collectif. Je suis je maintenant, sujet, c'est-à-dire exposé à être jeté de mon haut sur le sol, exposé à tomber, à être mis dessous la masse compacte des autres, puis tu prends le relais, tu es substitué à je et le deviens, plus tard c'est lui qui te le rend, son travail fait, son danger assumé, sa part de collectif construite. Le nous se fait par les éclats et les occultations du je. Le nous se fait par les passes du je. Par échange du je. Et par substitution, et par vicariance du je.

Cela paraît tout de suite aisément à penser. Chacun porte sa pierre et le mur s'élève. Chacun porte son je et le nous se construit. Cette addition est imbécile et ressemble à un discours ministériel. Non. Tout se passe comme si, dans un groupe donné, le je comme le nous étaient non partageables. Il a le ballon et nous ne l'avons

plus. Ce qu'il faut arriver à penser, pour calculer le nous, c'est, justement, la passe. Or elle est abandon du je. Peut-on donner son propre je ? Il y a des objets pour le faire, de quasi-objets, quasi-sujets, dont on ne sait s'ils sont des êtres ou des relations, des lambeaux d'êtres ou des bouts de relation. Par eux, le principe d'individuation peut se transmettre et se gommer. Il y a là quelque chose et quelque geste qui ressemble à un abandon de souveraineté. Le nous n'est pas une somme de je, mais une nouveauté produite par légations du je, par concessions, désistements, résignations du je. Le nous est moins un ensemble de je que l'ensemble des ensembles de ses transmissions. Il apparaît brutalement dans l'ivresse et l'extase, anéantissements du principe d'individuation. Cette extase est aisément produite par le quasi-objet, dont le corps s'est fait serviteur ou objet. On se souvient comment il tourne autour de lui, comment le corps suit le ballon et lui donne le gouvernement. On se souvient de la révolution ptolémaïque. Elle montre que nous sommes capables d'extase, d'écart à notre équilibre, que nous pouvons placer notre centre hors de nous. Le quasi-objet se trouve investi de ce décentrage. Dès lors, qui le tient a le centre et gouverne l'extase. La vitesse de la passation l'accélère et lui donne existence. La participation est cela même et n'a rien à voir avec le partage, au moins pensé comme une division des parts. La participation est la passation du je par la passe. C'est très exactement l'abandon de mon individu ou de mon être dans un quasi-objet qui n'est là que pour circuler. C'est rigoureusement la transsubstantiation de l'être en relation. L'être est aboli pour la relation. L'extase collective est abandon des je sur le tissu des relations. Ce moment est un danger extrême. Chacun est au bord de son inexistence. Mais le je comme tel n'est pas supprimé pour autant. Il circule toujours, dans et par le quasi-objet. On peut oublier cette chose. Elle est par terre, et qui la ramasse et la garde par-devers lui devient le seul sujet, le maître, le despote, le dieu.

Sur la guerre, la lutte, le combat et l'opposition, derechef. Le meurtre est un principe. Le crime est un principe. La guerre de

tous contre tous n'a jamais eu lieu, n'a pas lieu, n'aura jamais lieu. Le combat un contre un, la lice, la lutte trois à trois, Horaces et Curiaces, sont de surface et de spectacle, tragédie, comédie, théâtre. Tous contre un est la loi de toujours. Trois Curiaces contre un Horace, quand l'apparence est déchirée comme un décor et qu'il faut en venir au réel. L'issue est toujours certaine et la guerre est asymétrique. Les parasites arrivent en foule et ils ne prennent aucun risque. Il arrive, bien sûr, que la situation, miraculeusement, se retourne, qu'Horace soit vainqueur. On en parle, alors, on en fait l'histoire, et cela fait croire, mieux encore et plus, à la phénoménologie de la guerre. Horace était plus fort que chacun des trois autres, blessés à mort. La loi est invariante.

Ici, le processus est encore plus fin. Le jeu est si profond qu'il faut y revenir sans cesse. Le combat de tous contre un seul est différé par le vol de la balle, la vicariance et la substitution détournent sans arrêt l'issue obligée. Elles font diverger l'attention vers le beau combat de spectacle où règne une glorieuse incertitude, et la morale est sauve, on cause de noblesse. Et chacun se rue au spectacle, et parie qui perd et qui gagne. On dirait vraiment le hasard, puisqu'on joue. Alors qu'il n'y a que nécessité enchaînée. Le déclin du sport aujourd'hui vers les oppositions arrangées d'avance, montre, s'il en était besoin, où est l'attracteur principal et de quoi il s'agit en réalité. Tout va toujours vers la guerre sans risque, vers le crime et le vol, main basse sur les hommes et sur les choses. L'usage dérive toujours de l'abus, il y revient, de soi, quand la dérive, quand la dérivation s'efface et ne fait plus changer sans cesse de rival.

Toute théorie de la dérivation consiste à orienter l'attention vers la rivalité, le mot même l'avoue.

Le furet, le ballon sont des jetons de jeu, qu'on se passe, il est probable que ce sont des jokers. La construction du collectif se fait avec des jokers, et c'est un bricolage formidable. On fabrique n'importe quoi avec n'importe quoi. Cette logique est follement indéterminée, c'est la plus difficile à noter.

Considérons un autre joker, si indéterminé qu'il est, comme on le sait, un équivalent général. Il circule comme un ballon, l'argent, quasi-objet. Il marque le sujet, il le marque efficacement : dans nos sociétés, les méditations cartésiennes sont bientôt écrites, je suis riche donc je suis. L'argent est intégralement mon être même. Le vrai doute est la pauvreté. Le doute radical, hyperbolique, est la misère. Descartes a triché, il aurait dû sortir, nouveau François d'Assise, et se dépouiller de ses biens. Descartes a triché, il n'a pas jeté ses ducats au ruisseau. Il n'a jamais perdu le monde, puisqu'il a gardé son argent. Le vrai cartésien, radical, est le cynique. Descartes n'a jamais risqué de perdre le *je*, puisqu'il n'a jamais risqué son argent. Il n'a jamais joué contre le malin génie sa veste et sa fortune. Il n'est jamais descendu au tonneau, dans la boue, sous la pluie, à demander au roi qui passe de s'écartier de son soleil. J'ai toujours douté de ce doute qui ne va pas au zéro de la possession. Un sot riche est un riche, un sot pauvre est un sot. Un *je* riche est un riche, un *je* pauvre est un *je*. On verrait alors qui est ce monsieur.

La construction du collectif vient de se faire avec n'importe qui au moyen de n'importe quoi. Le furet, ce n'est rien, une bague, un anneau, une chose quelconque, la balle est une peau ou une bulle d'air, je les passe ou les lance à qui de rencontre, qui ne reçoit rien ou quasi, cela n'a pas trop d'importance.

La question demeure toujours : quelles choses sont entre qui ? N'importe qui, toi, moi, celui-ci, l'autre. Et entre eux, ces quasi-objets, peut-être des jokers. Les stations sont des *on*, la circulation se fait par des *ça*, et nous n'avons écrit qu'une certaine logique.

De même, l'argent n'est pas grand-chose, parce qu'il est tout, on l'échange avec le premier venu, et tel le vole à tous, et tel l'enterre pour personne.

Ces quasi-objets sont blancs et ces sujets sont transparents. Mais l'intérêt, toujours, croît avec le noir et l'opaque.

La position du parasite est de se trouver entre. Ce pourquoi c'est une question de le dire être ou relation. Or l'attribut du parasite, jusqu'à maintenant passé sous silence, est sa spécificité.

N'importe quoi ne trouble pas un message qui passe. N'importe qui n'est pas invité à la table de n'importe qui. Telle larve ne se développe que dans tel organisme ou n'est transportée que par tel vecteur.

Il faut bien qu'Orgon soit dévot pour être parasité par Laurent et Tartuffe. Dévot et quelque chose en plus pour que l'adaptation soit parfaite. Il faut bien que le brouillage épouse le canal, se glisse dans la longueur d'onde, et se superpose souplement à l'émission. Jean-François, neveu de Rameau, n'aurait pas eu de chance chez le fils de Mme Pernelle, je peux faire tout le vacarme que je veux, je n'empêcherai pas mon voisin de voir se lever le soleil. Les poux meurent sur les cailloux.

Comment se fait-il que je t'aime, toi justement parmi cent mille, moi justement, ça tombe si bien ! Est-ce une illusion, le chiffrage à la dom Juan est-il une loi plus sage ?

Nous sommes conduits aux limites. La reproduction des mammifères est un cycle endoparasitaire, elle en a tous les traits. Nous nous parasitons les uns les autres pour parler, pour manger, pour organiser l'injustice et les exactions légitimes, pour ces projets, tout le monde est bon. Nous nous parasitons les uns les autres pour nous reproduire et nous multiplier, mais il faut, pour cela, que ces autres soient mêmes et autres, et ils se virent nus. N'importe qui, n'importe quoi ne suffit pas dans cette affaire. Une moitié de semence, introduite dans une boîte qui lui est étrangère mais adaptée, pullule en elle et s'en nourrit, la spécificité commence. Le fœtus est un parasite, protélien, il le reste un peu après la naissance. Combien de temps ? Les évaluations varient. Aux limites, mieux vaut dire toujours. Le sevrage n'est que local. Le petit d'homme, d'autre part, ne se nourrit pas seulement de pain, de lait,

d'air et de chaleur, il lui faut encore de la parole, l'information et la culture qui sont un environnement, un milieu sans quoi il mourrait. Ce milieu est humain, proprement humain, produit par le groupe restreint, couple parental, famille, tribu, clan, je ne sais. Si le parasitisme en général suppose que l'hôte est milieu, ou que les productions de l'hôte constituent l'environnement, la niche nécessaire à la survie de qui s'y fixe ou s'y déplace, nous sommes tous des parasites de nos langues. Je comprends seulement aujourd'hui ma langue maternelle, pourquoi ma langue est ma mère logicielle. Il arrive que ceux qui ont manqué de mère se jettent, éperdus, dans la langue. Peut-être faut-il peindre l'événement de Pentecôte comme un groupe de nouveau-nés pendus aux langues de feu et les tétant goulûment. Ma parole est branchée sur ma langue. Je paraît maintenant émettre et donner alentour, je reçois mon verbe de cette niche, parler, c'est se nourrir. Parler, c'est sucer le sein de la maternité logicielle commune. Le verbe naît de cette mère, virginal toujours, puisque toujours quelque part intacte, la langue excède ma parole. Ici le parasite-bruit est identique à celui qui dîne à table d'hôte. Je me nourris sans fin au buffet de ma langue, je ne pourrai jamais lui rendre ce qu'elle m'a donné. Je suis le bruit de son harmonie compliquée, ou le vagissement de sa rumeur. Je mourrais de ne pas écrire, je mourrais de ne pas prendre mon repas de paroles avec quelques amis, de qui, en quelque manière, je la tiens. Je ne serai jamais sevré de langue.

Non pas de langue en général, mais de la mienne. Spécifiquement de la mienne, qui me donne le jour dans le vacarme noir des langues étrangères. J'aime son côté musique de chambre, la pudeur presque sourde, muette, de ses accents toniques, sa distinction un peu nobiliaire, son hellénicité secrète, et ses terres rares. Elles redévient vierge, ma mère, au moment de mourir, nul n'use plus de ses mots locaux, elle est rabattue sur mille emplois courants, ils s'en servent tous comme d'une carpette, comme d'une putain. Ils tentent de violer leur mère, tandis qu'elle agonise. Je la voudrais belle et vivante comme aux temps de Bougainville. Comme aux temps où qui, sur la terre, voulait de la beauté parlait ma mère, et se nourrissait de sa modestie. Elle réussissait ce miracle d'être chaste, universellement.

Entre l'Égypte et le pays de Canaan, aux jours de famine et de vaches maigres, circule du blé sur les ânes des caravanes et, dans les sacs de blé, l'argent que Joseph a reçu de ses frères, que Joseph a rendu, qui circule dans les deux sens, qui n'a donc pas de sens, et circule la coupe dans le sac de Benjamin, la coupe de Joseph qui marque Benjamin, la coupe du plus jeune frère qui marque le plus jeune frère. Joseph a été victime et Benjamin, par le fait de Joseph, peut être à nouveau la victime. Il est marqué du signe de la coupe. La tunique à manches longues fut tachée par le sang du bouc et la coupe était vide, en ce temps-là, de vin. Marqués tous deux par l'absence de leur sang et par l'absence de leur vin.

Je ne parviendrais pas à me nourrir jamais d'une langue d'argent, langue plate et sans goût comme un billet de banque gras. Sans odeur, sans saveur, luisant, visqueux, on en trouve des tonnes dans les grandes surfaces. Lorsque la langue converge vers l'argent, elle monotonise son flux, elle tend vers le quasi-objet le plus blanc, le plus plat. Elle étend son empire en même temps que la monnaie. Elle construit des collectivités temporaires et molles. Dont la puissance est parallèle à la viscosité.

Des paroles de langue, on n'en mange pas seulement, on y goûte. Ceux qui s'alimentent, vite fait bien fait, comme on se mouche, comme on se couche et se touche, trouvent ça un peu dégoûtant, répugnant. Il y a les gourmands. On parle comme on mange, style et cuisine sont, ensemble, de conséquence, vulgaires de conserve ou raffinés en chœur. On échange des mots comme on passe les plats, ou à la va-vite, courons à autre chose de plus important, le travail, par exemple, ou dans une atmosphère attentive d'extase. Cela dépend de nous que certains des quasi-objets deviennent des sujets. Ou plutôt : il n'y a de nous que si cette transformation s'opère.

Les mots, le pain, le vin sont entre nous, êtres ou relations. Nous

les paraissions échanger entre nous alors que nous sommes connectés sur la même table ou la même langue. Ils tètent la même mère. L'échange parasite, croisé entre le logiciel et le matériel, trouve ici son explication. A la Pentecôte, les apôtres nouveau-nés tètent les langues de feu, divisées à partir d'un socle unitaire, à la Cène, tous parasites à la table du maître, boivent le vin, mangent le pain, le partagent, le passent. Le mystère de transsubstantiation est là, clair, lumineux, transparent. Mangeons-nous jamais autre chose, quand nous sommes ensemble, que la chair du verbe ?

Nos quasi-objets sont de spécificité croissante. Nous mangeons le pain de nos moeurs, nous buvons le vin de notre culture, nous parlons seulement les mots de notre langue, je parle bien sûr des inaptes de mon genre. Et l'amour, vous dis-je, et l'amour unique ? Voici venue la spécificité.

Nous ne sommes pas des individus. Nous avons déjà été divisés, nous sommes toujours menacés de l'être, à nouveau. Zeus, mécontent de nos insolences, nous a coupés en deux, cela se voit bien au nombril, où la peau se rassemble comme par le cordon d'une bourse. Nous étions jadis quadrupèdes et quadrumanes, le cou rond, deux visages, quatre yeux, forts et rapides, et lorsque nous courions, nous tournions sur nous-mêmes en faisant la roue sur nos huit membres, à une prodigieuse vitesse. Zeus nous a schizés, il peut le faire encore, nous en serions réduits à cloche-pied. L'individu réel a-t-il un pied, deux pieds, ou quatre ? A l'inverse d'Œdipe, je ne sais pas les pieds de l'homme. Or donc nous étions de trois sortes, mâles, femelles, androgynes, selon nos équipements : deux organes semblables ou deux organes différents. Dès que la punition de Zeus fut accomplie, les moitiés, sevrées, dououreuses, se précipitèrent les unes sur les autres pour s'enlacer, s'unir et retrouver leur plénitude. L'amour est une chimère, les retrouvailles des parties schizées. Ainsi parlait Aristophane, le comique, à la table de la tragédie.

Ainsi parlait la comédie, parasite de la tragédie. Tout le monde aujourd'hui est invité par Agathon, le Bien, vainqueur couronné au concours tragique, tout le monde, y compris la philosophie. Chacun boit le vin de la tragédie. Chacun est l'hôte du Bien, nous

sommes tous dans l'hospitalité tragique, ou dans l'hostilité de cette morale. Nous parlons tous d'amour pour payer notre écot du banquet. L'amour est le discours de ce remboursement. Le vin et le pain se transsubstantient en ce verbe, dû intégralement à la tragédie. Je parle d'amour pour acquitter au tragique les aliments que je lui dois. S'il existe, quelque part, une balance, l'amour est dans un plateau, il tare le tragique, il cherche à l'équilibrer.

Qui sommes-nous, aux dires de la comédie ? Nous sommes des tessères, des tessères d'hospitalité. Quasi-objet ou, plutôt, demi-quasi-objet. Tablette, cube ou osselet que des camarades, pour le lit, que des copains, pour la table et le couvert, que l'hôte, en bref, et son parasite partagent en les cassant. Ils rompent la tessère et font ainsi une mémoire. Cela est mémorable, dit Plaute, vous ferez ceci en mémoire de moi. La fracture de la tessère n'est pas franche, elle est quasi fractale, compliquée en tout cas, si hasardeuse qu'elle en est individuée, si dentelée qu'elle en est unique. La tessère est individu, elle est hasard, elle est complexe, elle est mémoire. Qui suis-je, assurément ? Unique, bourré d'information jusqu'à la gueule, compliqué, inattendu, jeté dans le ressac de l'aléatoire, mon corps, de part en part, est mémoire. Les hôtes se sont quittés, ils conservent la tessère, à chacun sa moitié frangée. Ils voyagent, ils meurent, ils aiment, peut-être ne se verront-ils jamais plus. Ils donnent la tessère à leurs enfants, à leurs amis, à leurs petits neveux, à ceux qu'ils veulent, à ceux qu'ils aiment. Passé le temps ou ailleurs dans l'espace, qui l'aura dans la main reconnaîtra son autre exact, par ce signe, par ce rapprochement, par cet emboîtement adapté, spécifique. Nulle autre clef possible pour une telle serrure, par la stéréospécificité.

Nous sommes tessères, serrures. Des êtres de reconnaissance, comme des sémaphores. Des jetons, faux ou vrais. Le faux s'adapte à tout le monde, putain comme une vieille pantoufle. Mon corps est tout entier la mémoire de toi. Si je t'aime, je te rappelle.

"Εκαστος ουν ήμων ἔστιν ἀνθρώπου σύμβολον... Le mot tessère est un terme latin qui n'est jamais vraiment resté dans la mémoire de ma langue, le mot grec est le mien, chacun de nous est

un symbole d'homme. Qui suis-je, à nouveau ? Un symbole, mais surtout le symbole de l'autre.

Le symbolique est là, il court depuis le furet, se partage et ne se partage pas. Qu'est-ce que le symbole ? Une stéréospécificité ?

Il est quasi-objet aussi. Le quasi-objet, lui-même, est sujet. Le sujet peut être un quasi-objet.

Le nous, parfois, est passation du je.

Sur la route de Compiègne, lamentables mendians, trois aveugles crient aux passants. Le clerc du fabliau donne un besant, il ne leur donne pas ce besant. Ils l'ont, aveugles, ils ne l'ont pas. Ils festinent toute la nuit, mangent et boivent, chantent. Le quasi-objet tend vers zéro, tend vers l'absence, dans un collectif noir. Ce qui passe entre les trois aveugles peut être, simplement, un mot sans référent. Par réciproque : sans référent, nous ne sommes que des aveugles. Nous ne vivons que des rapports.

Fou, quasi fou, passant pour fou, l'hôte est assez payé par un exorcisme.

La table vide De l'amour

Ils festinent autour d'Agathon le jour de sa victoire en tragédie. Ce n'est pas tous les jours que gagne le Bien : événement, miracle. Encore n'a-t-il triomphé que sur les planches et derrière les masques. Ce n'était donc pas pour de vrai. Ce n'est encore pas, hélas, pour aujourd'hui. Dans la maison du Bien, à sa table, ils festinent, ils boivent le bon vin du Bon Dieu. Qui sont-ils ? Sont-ils des dieux, inextinguibles ?

On rapporte ici un récit dont quelqu'un d'autre se souvient de l'avoir entendu relaté par un tiers, qui... Médiations, reports, retenues, on peut faire semblant de se perdre dans cette cascade fractale. Un branchement quelconque est aussitôt libre ou repris ailleurs (on dit pour un nœud, courant et dormant), les bifurcations se succèdent, le rapporteur est supplanté toujours. Évaluons les pertes de la balle à ce jeu de passes. La comparaison entre ce qui est restitué du message par Xénophon et par Platon donne tout aussitôt la victoire, non à l'hôte qui la fête, mais aux parasites. Non, ce n'était pas la tragédie, c'était la course de chevaux des grandes panathénées, la maison n'était pas celle du vainqueur, mais celle de son père, non, ce n'était pas Agathon, c'était Autolykos, non, Pausanias n'y était pas, mais il y avait Critobule... Tout a changé, rien n'est constant, la chaîne a mutilé jusqu'à méconnaissance le visage du message. La victoire est aux

mains des puissances du bruit. Nous ne sommes plus en mathématiques, nous sommes en philosophie de l'histoire, ou du moins non loin de là. On en vient à douter de l'existence et de l'unicité de l'événement, dont on dit qu'il est le référent des textes. Le seul invariant est Socrate, mais tellement défiguré que le seul invariant est son nom. Un Socrate a-t-il bu avec quelques amis ? Victoire aux parasites, ceux qui mangent et boivent, et qui se sont si bien cachés qu'on ne sait plus leur nom, ni leur nombre ni leur présence, des ombres, victoire aux parasites de la chaîne qui effacent la chaîne même à son passage, victoire aux parasites qui effacent en passant la trace même de leurs pas, victoire aux parasites disparus, nommés, apparaissant pour se substituer les uns aux autres, buvant et bus, dévorant, dévorés, happant le pain et hap-pés par l'histoire.

L'histoire (en général) telle qu'on l'écrit ou la rapporte est un réseau de bifurcations où transitent des parasites. Ils interdisent, de leur bruit, qu'on entende le bruit des parasites qui mangent, qu'on entende le bruit de l'histoire qu'ils font.

Des parasites font l'histoire, festin, banquet, bruit de mâchoires, des parasites la font oublier.

Ce bruit ne vient pas toujours du fond du monde. Mais il en vient parfois.

Le bruit entendu à la porte arrête temporairement les rats de ronger les reliefs d'ortolans. Pourquoi toujours le point de vue des rats ? Pourquoi ne pas penser ce qui arrive à l'hôte ? Il ne voit jamais qu'il y a des rats. La porte s'ouvre, plus personne. La table est immobile et l'obscurité calme. Il ne s'est rien passé. L'hôte ferme la porte et revient se coucher, le bruit reprend, celui des mâchoires, l'histoire. Il se relève, inquiet. Ouvre l'huis, brusquement. Il n'y aura jamais de rats.

L'observateur fait fuir l'observé en traînant avec lui ses son-

nailles, la langue. Les sandales font crisser le bois de l'escalier. Il a dit à sa femme qu'il allait y voir.

On parle toujours de cette lumière indispensable au regard et à l'observation. Il en faut même au démon de Maxwell.

On ne parle presque jamais du bruit attaché comme un fil à la langue, indispensable à la parole, on ne parle presque jamais du signal attaché au signe. Bruit de bouche, de lèvres, de dents, si proche du bruit répugnant de qui mange.

L'histoire qu'on rapporte fait un bruit de langue. La science, la logique font des bruits de logos. On ne peut les tenir pour nuls.

Qui ces bruits font-ils fuir ?

Quasi aveugle, en haillons, lamentable, perdant ses membres par moignons et sa peau par plaques, le lépreux s'avance, la crécelle à la main. Fuyez, bonnes gens, la maladie arrive. Le signal, devant le lépreux, fait le désert. Personne. Parfois, en charité, l'écuelle et le pain, le banquet. Il laisse derrière lui d'infectes pell-melles.

On entend, ça et là, des langues, qui, de leur bruissement, font fuir les choses dont elles parlent. Clarines, clochettes, sonnailles. Le signal de leur signifiant fait s'échapper leur référent.

Elles laissent derrière elles des fragments. Des morceaux de textes, des références. Demain, il n'y aura plus que des citations. Après Platon et Xénophon, les *Déipnosophistai* d'Athènée de Naucratis pourraient être signés Bouvard et Pécuchet : copier, copier, copier, comme autrefois. Attacher des fragments détachés, lépreux.

Ceci. Voici ceci. *Ecce homo*. J'en fais l'histoire, j'en parle, comme on dit. Cela fait tant de bruit qu'il efface tout ce qu'il dit.

L'intuition écrit silencieux ou parle doux assez pour ne jamais effaroucher les choses, pour les apprivoiser un peu. Huiler la porte et assourdir ses pas pour surprendre les rats, un peu avant la débandade. Peut-être les filmer au milieu des os et des rogatons. Mais seuls les parasites ont ce génie, d'être invisibles, justement. Je définis le poste de Gygès, c'est-à-dire de Jupiter en Amphitryon, etc., et l'histoire, hélas, recommence.

L'histoire la plus objective est la parasite. Elle supplante toutes les autres.

Couvrir les bruits par des bruits ou passer sous silence ?

Qui attache la clochette à qui ? Au chat ? Les rats, s'ils peuvent. A la vache ? Les éleveurs. Et c'est le parasite-bruit du parasite qui mange.

La science fait un bruit assourdissant, depuis le jour d'Hiroshima et de Nagasaki. Elle laisse aussi de monstrueux fragments derrière elle. Qui fuit à l'écoute de ces explosions ? Le monde ? Les hommes ?

L'observateur est peut-être l'inobservable. Il faut au moins qu'il soit dernier sur la chaîne des observables. S'il est supplanté, il devient observé. Donc il est en position de parasite. Pas seulement parce qu'il prend l'observation qu'il ne rend pas, mais aussi parce qu'il joue la position ultime de la suite. Dans la gamme du visible, du regard et de l'évidence, ou il est invisible, comme Gygès ou comme un sujet parmi les objets, ou il est le moins visible possible. Ne te fais pas remarquer, tiens-toi sous le vent, pour la gamme des fragrances. Ainsi le parasite est-il le plus silencieux d'entre les êtres, et c'est là le paradoxe puisque son nom veut aussi dire bruit. Petit, protozoaire, insecte, il est invisible, on ne le sent

pas, il mime pour disparaître, il met une blouse blanche sans tache, il se tait, il écoute. Il observe. Non. Non, puisque les rats dans le grenier font le bruit que vous savez à la table du fermier. En fait, ils en font moins que la porte qui grince, et les pas de celui qui s'apprête à l'ouvrir. En fait l'observateur n'a pas vu les rats parce qu'il n'a pas évalué son propre bruit par rapport au leur. L'observateur toujours fait moins de bruit que l'observé. Il est donc inobservable par l'observé. Et c'est pourquoi il trouble et n'est jamais troublé, c'est pourquoi il est opérateur asymétrique. Il supplante par essence et par fonction.

Il est dans la position du sujet.

Le sujet, en dessous jeté, comme son nom l'indique, est le dernier dans la série. S'il n'est pas le dernier, il n'est plus le sujet. Ce n'est pas celui qui ne fait pas de bruit, c'est celui qui en fait le moins.

La connaissance joue à la main chaude.

On relate, on raconte, on remonte. Au bout du bout de ce bout sans bout, on joue avec l'illusion d'assister au festin d'immortalité lui-même. Sont-ils des dieux, ceux qui mangent et boivent là, puisqu'on sait maintenant qu'ils ne sont pas des hommes ?

La suite des récits ou des relations mime-t-elle ces pistes semi-effacées où se lancent les chercheurs de mythes d'origine ? Séries pures de lumière et d'ombre, où l'essentiel n'est jamais que la loi de série et jamais ce vers quoi elle conduit.

Sont-ils des dieux, alors ? Non pas, certes. A la rigueur, des allégories, des prosopopées, des figures de style. Peut-être sont-ils des Idées : la comédie, Aristophane ; la philosophie, Socrate ; la médecine, etc. Les genres boivent, les Idées font la fête, elles parlent d'amour sur les lits du Bien. Un palais d'abstractions.

Supposons, puisque nous y sommes, qu'une Idée platonicienne soit là, devant nous, assise ou couchée, peu importe. On sait qu'elle joue le rôle d'attribut commun aux choses sensibles qui lui ressemblent, qui participent d'elle et en reçoivent leur nomination.

Tous les lits de ce monde tirent leur apparence de ce lit commun, idéal, tous les hommes du monde sensible de cet homme idéal, assis ou couché sur ce lit, peu importe. Si le concept se réalise, si on fait de l'Idée, homme ou lit, une entité donnée, existante, même hors du sensible, il est clair qu'elle se juxtapose, quoique dans un autre espace, aux choses dont elle est l'Idée. Il faut alors, dans un troisième espace, un troisième homme, assis ou couché, peu importe, sur un troisième lit, pour rendre compte à la fois des choses et de leur Idée, qui se mettraient alors à participer de ces mêmes troisièmes, en recevraient leur apparence et leur nomination. Le troisième homme est l'attribut commun à l'ensemble formé par l'ensemble des hommes sensibles plus l'homme idéal, couché ou assis, peu importe. Et l'opération recommence, elle est, on s'en était douté, interminable. Les philosophes ne détestent pas ces infinis peu coûteux. Il faut dire que cet universel fait difficulté : si je me représente l'homme en général, ou bien la comédie en général, assise ou couchée sur le lit en général, ce lit qui posséderait tous les caractères communs à tous les lits, et ceux-là seulement, serait individualisé aussitôt par cette exclusion même. Il devient dès lors singularité, non, il devient singulier. Alors Aristophane le comique est tout bêtement sur son lit, assis ou couché, peu importe. Il faut recommencer. On appelle cette figure l'argument du troisième homme. L'Idée devient une image, elle fuit dans le palais de glace des images, série de pure lumière et d'ombre, où l'essentiel reste la loi de la série, où jamais on ne trouve cela même vers quoi elle conduit.

Nous ne serons jamais au pied du lit des dieux. Le récit pousse devant lui ce qu'il raconte. Apollodore le tient d'Aristodème, je ne sais plus, quelqu'un d'autre le tient de Phénix, cela ne m'étonne guère. Ce genre de relations et de passes continuées renait sans cesse de ses cendres. Jouez avec l'idée que Phénix est le fils de Philippe, le Philippe bouffon et parasite du *Banquet* de Xénophon, qui fait rire en imitant les danseurs, grotesquement. Le récit renvoie sans arrêt à un autre récit. Nous ne connaissons pas l'argument du troisième, il n'apparaît qu'au *Parménide* (132a), mais il est là, déjà, vivant, je veux dire parlé. Je crois bien qu'il est toujours là, dans les philosophies qui ont horreur du monde. Elles

disposent toutes d'une petite mécanique stratégique pour rejeter le référent, indéfiniment devant.

Ou dans l'histoire, ou dans le philosophème ; ou dans le récit raconté, ou dans le raisonnement recommencé.

Soit un petit système simple, par exemple une relation, unique, entre deux points ou instances quelconques. Supposons un moment que cette relation fonctionne mal, qu'il se trouve du bruit dans le canal, du grésillement, bref, des parasites. Cela peut arriver, cela peut arriver par hasard, et c'est justement peut-être cela, le hasard.

Il faut intervenir pour rétablir la relation. Malebranche disait de Descartes que son Dieu devait à tout instant régler l'horloge du monde, toujours en train de se déglinguer. Leibniz avait préféré une boîte à musique préétablie pour la suite des temps, Dieu étant au repos. D'où le mal minimal et la communication harmonique. Intervenons pour rétablir ce qui n'est pas ici préétabli. Nous le faisons pour faciliter la relation, l'optimiser, la simplifier. Du coup, l'intervention complique le système, elle multiplie les branches de son graphe. Elle entre en bifurcation dessus, elle fait une greffe. Le système, plus complexe, reçoit probablement plus de bruit, s'expose à plus de parasites. Cette croissance est fatale. Il faut encore intervenir, on construit un troisième système. Les branchements nouveaux sont parasites. Cela ne cesse pas, c'est cela le système, c'est cela son histoire. La panne qui arrive à celui qui court réparer la panne. Le mal court, dit-on. Il envahit l'espace.

S'il y a quelque part quelque difficulté, créez donc une commission. Elle se réunit en séance plénière pour inventer des solutions. Je les entends déjà se disputer, moi qui ne suis jamais qu'à la porte. Qui sera président, qui représente qui, etc. Il faut passer au contentieux. Cela n'a pas de fin.

L'argument du troisième se nourrit de lui-même. Platon, c'est remarquable, rapporte des récits de banquets où l'on raconte, mais de banquets tout de même. L'argument du troisième se nour-

rit à la table, il est parasitaire. Le parasite est tiers, il est même indéfiniment tiers.

Or donc le jour de la naissance d'Aphrodite, les dieux donnent un festin. Non, ce n'est pas Socrate qui parle, c'est Diotime, non c'est Apollodore, enfin c'est Diotime, l'étrangère de Mantinée, qui venait de loin, moins d'un lieu, je crois, que d'un chiffre, où vous lisez à livre ouvert la prophétesse ou la divination. Le dépliement ne cesse pas, double fond, triple fond, la boîte dans la boîte. Noire.

Enfin, nous y sommes, nous sommes enfin à la porte du festin des dieux. Nous sommes arrivés au lieu stable, au référent final. Nous allons enfin voir et savoir. Le banquet du banquet du banquet, la fin de la série, le point d'accumulation.

Non, nous restons à la porte. Elle s'entrouvre un peu et laisse le passage à Poros. A Poros, petit dieu, complètement soûl de nectar, de nectar puisqu'en ces temps-là les hommes n'avaient pas inventé le vin. Mais qui est Poros, qui sort de la boîte noire ? Hélas ! il est le passage lui-même, la voie. Poros est le nom du passage.

L'initiation est malhonnête. Nous sommes floués, complètement floués. Nous courons depuis le début de discours en discours, transcrits ou relatés, nous allons de boîte en boîte, chacune est vide et contient la suivante, l'explication ou la lecture va d'implication en implication, nous sommes hors d'haleine, attentifs, suspendus. Enfin, la boîte noire est là, enfin la vraie, le vrai banquet, celui des dieux, non plus celui des idées ou des genres, non plus celui des allégories, des figures de style, des paroles vaines, mais le banquet, enfin, où l'on boit pour de vrai la boisson d'immortalité, où le bien gagne en réalité, où l'amour est enfin l'amour et non pas une punition, où le vin n'est pas bu pour des illusions et la gueule de bois, mais où l'ambroisie donne, enfin, la constance de ce qui est. Nous y sommes. La porte s'ouvre. Nous n'entrons pas. Quelqu'un sort par la porte. Qui est-ce ? La porte même. On s'est moqué de nous. La seule information qui sort de la boîte

noire est qu'il y a un canal par où passe l'information. Le seul message sorti de la voie est qu'il y a une voie par où passe le message. De la boîte sort un fil. Par le canal ne passe que le nom du canal.

Moi lecteur, essoufflé, n'ayant encore rien lu après avoir tant lu, et tant couru, suis dans la position de Pénia, la misère. Affamée, collée à la porte. Mendiante. J'attends du pain, j'attends du vin, je demande qu'on me nourrisse. Pénia ne demande pas autre chose qu'un bout de quelque chose à se mettre sous la dent. Je requiers enfin un peu de référent. Rien. Pénia se fait engrosser. On ne lui donne rien que ce qui ne coûte rien. On dit, bien entendu, qu'elle a eu cette idée toute seule. Elles le veulent bien ! Si vous rencontrez une femme affamée, faites-lui donc un enfant, cela risque de la nourrir. Tricheur, voleur, écornifleur. Ils gardent tout et ils ne donnent rien. Voici déjà longtemps que je suis la misère, la misère du pauvre monde, ce n'est pas ici que j'ai chance de prendre une miette. Ces dieux-là ne laissent jamais un morceau tomber.

Agathon est ici, le tragique. Il est le Bien et il n'est pas le Bien. S'il est l'idée du Bien, je crois bien qu'il faut un troisième bien pour que nous puissions concevoir Agathon et le Bien ensemble. Ainsi du dieu Eros : à supposer qu'il aime, il faut bien un troisième Eros pour que nous puissions concevoir à quoi participe Eros quand il aime. Il faut une troisième comédie à laquelle participeraient Aristophane et sa comédie. Et ainsi autant qu'on le veut. C'est l'argument du troisième homme. Ensuite du quatrième homme. L'argument ne s'arrête pas, comme l'argent. C'est l'argument du troisième banquet. Du quatrième, du cinquième, cela n'a pas de fin. Il faut toujours une troisième idée à laquelle participerait le couple formé par l'objet d'ici-bas et l'idée de l'objet. Série de banquets, donc série de discours ou plutôt série de récits, et la chaîne d'Apollodore, Aristodème, etc., trouvera forcément un Phénix au milieu pour qu'elle renaisse indéfiniment de ses cendres. Le récit ne parle pas du banquet, mais d'un autre récit

qui parle, non pas encore du banquet, mais d'un autre récit qui, de nouveau... C'est l'argument, non, ici, la pratique du troisième récit. On parle bien, de fait, de ce dont il s'agit : de bifurcations, de branchements. C'est-à-dire des parasites. Le récit chasse indéfiniment devant lui ce dont il parle. Et j'ai faim.

Pénia est engrossée, elle accouche d'Amour. Peut-être va-t-on savoir, enfin, par ce biais. Amour va sortir, lui aussi, d'une boîte noire, comme Poros. La boîte conjuguée de la faim et de la plénitude, de la ressource et de la pauvreté. Mauvais fœtus ou enfant viable, naissance ou avortement, qu'en dis-tu, vieil accoucheur ? Qui est Amour ? Regardez-le bien. Il est relation, il est l'intermédiaire, *μεταξύ*, il est le passage encore, il est la passe, il est ce qui passe, quasi-objet, quasi-sujet, comme je le disais tantôt. Il est la loi de la série que nous suivons depuis le commencement. Qui est Amour ? Il est le tiers. Il est le troisième homme, fils de manque et de passage, passe et manque. Nous revenons encore en arrière, floués, trompés, volés, mystifiés. Ce qui sort de la boîte est cette loi opératoire qui impose la suite des boîtes.

L'amour est le tiers lui-même, il est le troisième, entre deux. Il est exactement le tiers inclus. Toujours milieu, entre la science et l'ignorance, ni dans l'indigence ni dans l'opulence, ni dans la mort ni dans l'immortalité, il se pose sans précision et rigoureusement dans les lois de la logique du flou, il habite le flou du seuil, sans domicile et près des portes. Il est le tiers, le troisième homme, exclu et inclus, il est la loi du platonisme et la loi de ce livre même, il est, il n'est que la loi du récit, de la succession, de la série ou de la suite des récits. Le vieil argument du troisième, c'était bien le tiers indéfiniment exclu, indéfiniment inclus, double frénésie.

Miséreux, je cherchais à manger, on me fait voir la porte. Affamé d'amour, j'ai trouvé l'amour, ce n'était que la logique. Du discours, toujours du discours. Devant l'océan même de la beauté, je n'accoucherai que de beaux discours. Point de référent, de pain, de vin ni de tendresse, dans cette galerie d'ombres et de

lumière. Pas un morceau, pas une miette, le désert de la chose même.

Attention ! Alcibiade rentre, complètement soûl, à son tour. Mais qui est-il donc ? Je crois le reconnaître. Poros était sorti, en titubant, il revient, ma parole !

Toute la scène se renverse.

Une minute, je vous prie, avant de revenir à l'entrée d'Alcibiade.

Trois façons de guérir le hoquet : interrompre sa respiration, se gargariser longuement à l'eau, se chatouiller le nez jusqu'à éternuement.

Le couvert est mis, on parle d'amour, chacun à son tour. C'est le moment d'Aristophane. Or, le hoquet l'empêche de parler. Bruit parasite qui interrompt la suite des discours. Il faut l'éliminer, il faut donc interrompre la suite des spasmes sonores. Il faut, pour cela, interrompre la suite des inspirations. Cela ne réussit pas ? Faites du bruit, dit Eryximaque, le médecin. Soit le bruit continu de la gargouille ou chute d'eau, bruit de fond canonique, en cascade, soit le bruit éclatant et catastrophique du signal qui absorbe toutes les fonctions de notre âme. Et cela réussit enfin.

Platon dit aussi bien qu'Horace et La Fontaine avec deux rats. Les parasites d'Agathon paient en discours le repas que le tragéien paie à sa victoire. On fait tourner l'oraison à l'amour plutôt que le pot de vin. Le repas est interrompu. Par le discours. Qui est interrompu. Par le hoquet. Qui est interrompu. Par un éternuement. Des bruits.

Il n'en est pas ainsi exactement. Ou plutôt, cela est vrai dans le global. Localement, les choses sont plus fines. Aristophane, le comique, le grand, cède son tour au médecin Eryximaque, dont le nom contient, comme on le sait, le rot. L'éruption du reître. Tout ce qui peut se faire avec la bouche est ici dénombré, le rot et le

hoquet, le gargouillis, l'éternuement, la respiration, le discours (sur l'amour : le baiser), le boire et le manger. Ils s'interrompent l'un l'autre, ils se paralysent l'un l'autre, petit modèle, à l'entour du lieu de la bouche, de la représentation grande nommée banquet.

Le médecin rotant et militaire vient de guérir le comique hoquetant. Et celui-ci de s'étonner : comment se fait-il que l'ordre, le bon ordre du corps, ait eu besoin de ce vacarme ? Doit-on chasser un désordre par un autre désordre ? L'éternuement (ou respectivement le gargarisme) chasse le hoquet, rétablit la parole, ce qu'on appelle l'ordre du discours. Un bruit ramène l'ordre. Est-ce déjà l'idée de l'ordre par le bruit ? Aristophane savait les nuages et le chaos, c'était un physicien profond.

C'était un médecin profond. Relisez le discours de la lutte roteuse. L'amour est l'harmonie. La médecine fait la concorde entre les éléments, ainsi font la musique et l'astronomie. L'amour et la concorde. Qu'est-ce que la santé ? Le silence entre les organes ou le silence des organes. Pas de bruit parasite, c'est l'harmonie.

Et pourtant j'éternue, et voilà que je suis guéri.

Nous ne saurons jamais à quoi un bruit peut être utile. A quoi un parasite sert. Quel bruit, pour le coup, fait le silence des organes ?

La bouche est l'organe du parasite. Sa polyvalence est admirable : on y mange, on y parle, on y crie, on y chante, on y rote, on y hoquette, on y gargouille. Tout est bien là en place, et rien n'est oublié.

Observons tout d'abord en silence la séquence croissante des bruits. Les premiers petits bruits de bouche parasitent la parole, un peu supérieurs en intensité au discours, ils chassent le discours : hoquet. Le rot, l'éternuement, le gargarisme, un peu supé-

rieurs à ce hoquet, le chassent. Ils rétablissent le discours. Un bruit efface un ordre et en reconstitue un autre. Le bruit détruit, le bruit peut produire.

Ici, voix avinée, la flûte, Alcibiade bouscule brutalement ce que dit l'hôtesse de Mantinée : la porte extérieure de la cour résonna, comme sous les coups redoublés d'un cortège. Observons tout d'abord, dans un coin, la séquence de seuils et de portes : Socrate en extase dans le vestibule de la maison voisine ; Poros, la voie, sortant par la porte de la boîte aux dieux ; Amour découche, près des portes et dans les rues ; Alcibiade et la Musique font résonner la porte de la cour, heurts et vacarme. Toutes les apparitions, toutes les manifestations n'ont lieu que dans le flou du seuil. De la philosophie, des dieux, de l'amour, ou de tout autre chose. Ici apparaît... la musique, le bruit, le tintamarre et la musique. Le bruit détruit un ordre, celui du discours, il annonce aussi un autre ordre. Le désordre est la fin de l'ordre, et parfois son commencement. Le bruit se retourne, comme une porte. Début, fin d'un système, pour lui ; entrée ou sortie, pour elle. Exclusion, inclusion.

La logique du parasite, du côté du bruit, reste cohérente à la logique de la porte, par où entrent les parasites qui vont boire ou qui viennent de boire.

Poros sort de la boîte où nous ne sommes pas admis, celle des dieux, nous restons à la porte, dans la position de Pénia. Le lecteur, vous ou moi, sommes dans la misère, la misère même. Or Alcibiade rentre, je dis bien rentre. Il entre en Tragédie accompagné de la Musique, l'allégorie est trop facile. Ivre, il a perdu son principe d'individualisation. Il entre comme Poros, ivre, non de nectar, et il entre peut-être d'où Poros est sorti. Le fait est qu'enfin nous y sommes. La porte s'est retournée au nouveau régime du bruit, nous accémons enfin à la boîte noire. En musique.

L'observateur est enfin tout au milieu des observables. Et Alcibiade parle. Il parle de Socrate. Il continue simplement la série. Simple éternuement, son entrée ; elle rétablit la suite. Alcibiade fait l'éloge de Socrate, c'est-à-dire de l'amour. Qui est l'amour ? C'est Socrate. Et il est là. Joie ! enfin le référent. Quelque chose ou quelqu'un à se mettre sous la dent.

Déception. Chez Xénophon, Socrate ou la philosophie étaient

déjà intermédiaires, courtiers d'amour ou proxénètes. Μεταξύ ici, tout à l'heure, et μαστροποία, maintenant. Déception, c'est encore pire. Socrate ressemble aux silènes. Ceux-ci font du bruit par leur syrinx et leurs flûtes, mais surtout ils sont des boîtes qu'il faut ouvrir. Le cauchemar de la série interminable reprend, je n'ai pas cessé d'être la misère.

Mais Alcibiade, qui m'a fait entrer au festin, ouvre pour moi la boîte. Et j'y suis avec lui.

C'est la nuit. Le piège a bien fonctionné. Socrate est venu dîner. Enfin le vrai festin. Nouveau piège, il reste coucher. La nuit est tombée, la lampe est éteinte, boîte noire de boîte noire. Les esclaves sont partis, et la porte est fermée, boîte close. Tout dort, ténèbres. Nous tenons l'amour en chair et en os.

Enfin.

Que se passe-t-il ?

Rien.

Dédain, dérision, insulte. Il ne fait pas l'amour. Et c'est cela, dit-on, sa gloire, sa valeur, la statue merveilleuse. Ils n'ont jamais fait que parler, parler, parler de parler, parler pour dire qu'ils vont parler, philosophie parlrière. Pas de référent, pas de chose, pas de pain pour Pénia, pas de chère pour les invités, pas d'amour pour les amoureux. Des mots pour vous endormir, du vin pour vous endormir, des mots et du vin pour endormir le tragique et le comique de l'existence. Pas de pain pour les pauvres, pas d'amour pour les hommes, pas de vin pour les fêtes, rien, toujours rien, du vent, rien que du vent. Ceux-ci ne vous donnent rien, ils gardent tout pour eux, ils ne donneront rien, pas une miette, pas un verre, pas une seule chose, des mots rien que des mots.

Il n'y avait dans ce banquet rien à se mettre sous la dent. Vieille philosophie, nouvelle cuisine.

Debout, réveillé, lucide enfin, je boute ce discours par la fenêtre ouverte.

Pour une fois, l'explication a réussi. Un pli, deux plis, trois plis, les plis de pli, la loi des plis, la théorie des plis, quand tout est

déplié, il n'y a rien dedans, le vide et le blanc. La succession des boîtes noires vides n'était que les plis d'une feuille blanche.

Ce n'était que prestidigitation, illusionnisme. Que de temps, que de vie perdus !

Je m'y connais, je suis bien préparé à faire ce récit. Je montais de Phalère à la ville quand un homme de ma connaissance me reconnut et me héla, de loin. Hé ! Attends-moi !

Holà ! Attends-moi ! Non, il n'a pas attendu. Nous avons tous couru derrière lui, monté la côte, époumonés, depuis plus de deux millénaires. Il n'a pas attendu. Et il n'a rien laissé. Quand il a, enfin, endormi tout le monde, tranquille, vainqueur, il est parti s'occuper de lui-même, au gymnase. Comme à son habitude.

Il court, il court le furet, le furet du bois, mesdames.

Le dialogue est une galère vide où jouent des ombres et de la lumière, où règnent des bruits de paroles, un petit enfer compliqué d'illusions et de vanité.

Explication. Je fus marin, je sais donc faire des noeuds compliqués, follement beaux, utiles. On en fait même théorie, belle aussi, en topologie de salon et dans la même science, sérieuse. Si vous les placez dans ce sens, et les forces de cette manière, ils font une merveilleuse tenue. Si vous tirez sur chaque brin, ils se défont quasi tout seuls, reste le bout, plat et lisse. Le noeud s'explique, il se défait, il se dénoue, il n'était rien, rien que plis, ganses et boucles. Expliqué, le banquet laisse voir aux affamés sa table vide et nulle.

Le Diable De l'amour

Alcibiade, complètement soûl, couronné de violettes et de banderoles, entre au banquet avec fracas. Brouhaha, vacarme, à la porte de la salle, voix avinées, joueuse de flûte, la jeunesse riche et dorée fait la vie. Alcibiade vient boire à la table des invités, il interrompt les éloges d'Amour, il est donc deux fois parasite, par le bruit et la soif. Il l'est par sa position dans la société athénienne.

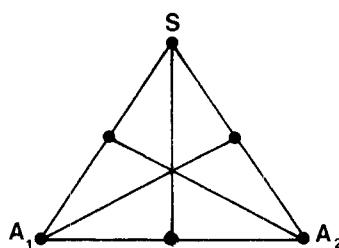
Amour vient d'être défini comme un intermédiaire, μεταξύ. Il n'est ni dieu ni mortel, ni opulent ni pauvre, il tient de même le milieu entre savoir et ignorance. On peut penser l'Amour parmi les sous-ensembles flous. Il est le tiers inclus. Il est entre. Il dort près des portes, ni dedans, ni dehors, ni exclu, ni inclus, dans le flou du seuil. Dans l'entrebattement de la porte ouverte et fermée. Pauvre, dur et sec, sans souliers, ses petits pieds nus dans la neige, astucieux, chasseur et rusé, on dirait Jean-François, Jean-François Rameau lui-même, parasite misérable et follement intelligent, jamais dehors, jamais dedans, liminaire, subliminal. Ce qu'il gagne, il le perd. Il le liquide, flou.

Alcibiade, trébuchant, vient s'asseoir, se coucher à côté d'Agathon. Il court, bien entendu, directement à l'hôte. Il est amoureux et jaloux de lui. Attention. Agathon est l'hôte, il est le bien-aimé, il est le Bien. Pensons en même temps trois choses, qu'Alcibiade court vers le Bien, en allégorie, vers son amour, pour exemple au discours, et vers qui donne à boire pour le parasiter. Une idée en trois personnes ou trois idées en un nom propre. On peut y réfléchir. Platon a tout dit, mais il a tu le parasite.

Les bandelettes se défont, comme les nœuds de tout à l'heure, et le viveur en est un peu aveuglé. Agathon commande qu'il s'at-table en tiers : ôtez-lui ses chaussures ! Alcibiade, un moment dessoulé : qui est le troisième homme ? Suis-je tiers, qui est tiers ? L'argument est là, le principe aussi, dans les nuées du vin de Thasos, et sur le lit du Bien.

Voici la Trinité, le terne : la philosophie, son objet, je veux dire Socrate et le Bien en personne, plus ce jeune homme soûl, entre les deux. Et s'il est entre, il est l'Amour. Pieds nus, on vient justement de le déchausser, venant du seuil et de la porte, entre deux vins, la tête floue, ignorant et savant, démagogue et honteux, ni exclu ni inclus, invité par force et jetant le trouble et la confusion, mais poursuivant pourtant, au-delà du bruit, par le bruit, l'ordre du discours. Il est entre, il est parasite, il veut obtenir de Socrate son rapport au Bien.

Il aime Agathon, il veut être aimé de Socrate, et il ne veut pas que Socrate aime Agathon. Il veut détourner son rapport au Bien. Il est bien parasite. Il entre dans la chaîne des discours, il fait l'éloge de Socrate et donc, selon la règle du *Banquet*, il a fait l'éloge d'Amour et Socrate est l'Amour. Du coup, il faut que Socrate se place entre Alcibiade et Agathon. Il intercepte leur amour, il est entre, il est parasite. Mais Alcibiade, qui aime Agathon, demande qu'Agathon se place entre lui et Socrate, pour que chacun le voie et le touche, mais le philosophe refuse pour une raison touchant à l'ordre du discours, comme à l'accoutumée. Il ne peut supporter que le Bien soit dans la situation de l'Amour. Les combinaisons possibles sont toutes épuisées. Chacun des trois est tiers entre les deux autres.



Ce tiers peut être invité sur le lit, à manger, à boire, à chanter, ou à prononcer des éloges. Il est inclus. Il peut jeter la brouille entre les deux autres, et, situé au beau milieu, les empêcher de se voir, de s'entendre : il intercepte toutes leurs relations. Il faut passer par lui pour se passer la coupe, ou quelque chose en général, il faut passer par lui pour se faire la passe. Pour que cesse la brouille, il faut qu'il soit exclu. Le dialogue sauvé, réussi, est ce tiers exclu. Nous y sommes.

La question n'est plus de l'amour. Elle est plus générale. Du tiers : ce qu'il est, ce qu'il fait. J'étais autrefois chez un hôte, ou mon père, ou mon frère, ou quelqu'un que j'aimais. J'en ai reçu jadis une tessère. Si complexe, si dentelée, fractale, qu'elle est une mémoire. Elle est reconnaissance, deux fois. Du côté du savoir : il s'agit de tel au milieu des autres, la tessère est reconnaissance par spécificité. Seul dans le monde ce volume s'emboîte au mien, parfaitement. Stéréospécificité, dont nous savons depuis qu'elle mime des choses cachées au fond de notre corps par leur petitesse, mais aussi des choses moins cachées, cependant secrètes. Du côté du sentiment, elle est remerciement. Je porte sur moi et en moi le symbole. Tu portes en toi et sur toi le symbole. Comme un trait d'union. Ceci est à moi, sur moi, il est en toi, à toi, tessère d'échange, trait d'union comme on dit pour les mots. Le symbole est quasi-objet, quasi-sujet, sans doute es-tu, sans doute suis-je symbole.

Nos corps sont des mémoires, par les rides, par les plis, par les creux et par les formes, une sculpture individuée du temps, ce qui reste de son style. Complexité si dentelée, singulière, qu'elle est une tessère. Ce symbole nous rapproche, mortaises multiples et multiples tenons, nous réunit, nous jette ensemble. Ce tiers disparaît quand deux ne font plus qu'un. Passées les retrouvailles, on jette le jeton. Le dialogue réussi est encore ce tiers exclu. Si deux égalent un, alors trois égalent zéro. Curieuse arithmétique de l'amour. Le symbole s'efface devant sa fonction, nous le savions.

Il n'y a plus d'asymétrie dans ce nouvel espace. L'échange est assuré, il est équilibré. Faut-il parler d'échange symbolique ? On peut, en effet. Mais est-ce nécessaire ? Pas vraiment, puisque symbole est ce rapprochement qui est condition de l'échange.

La valeur primitive est la valeur d'abus, la relation primaire est asymétrique. Il faut un symbole, un rapprochement, pour que l'échange ait lieu ou soit possible.

Rudyard Kipling fait quelque part s'aimer deux êtres séparés par deux océans et trois mers, qui, depuis leur petite enfance, voyagent par le même espace de songes et y avancent par les mêmes étapes, dans un archaïsme, une préhistoire figés. Leur spécificité commune est la carte de leur Utopie. Elle est spatiale, c'est une stéréospécificité. Elle est complexe, dentelée, fractale, c'est une quasi-mappemonde. La géographie est pleine de tessères, les départements à bords compliqués s'emboîtent les uns dans les autres, le Finistère plonge dans l'Iroise, mais, de plus, à grande distance, l'Afrique, séparée des Amériques, depuis des temps profonds comme les plaques sous-marines, se souvient par sa forme de son ancien emboîtement. Le monde tel quel est un puzzle, et pas seulement par les bords des hommes arbitraires. Tout se passe comme si notre histoire — folie, meurtres et hasards — ne faisait, au bout de tout compte, que reproduire l'immobile mouvement des tectoniques les plus enfouies.

Les deux êtres de Kipling se déplacent dans un espace. Le tracé complexe de leur voyage est le symbole de leur union. La mappe-monde baroque du Tendre est, peut-être, l'universelle psyché. Voici plus de trois siècles, cela se passait par figures et mouvements, avant Descartes même. On se déplaçait de lieu en lieu, de singularités locales en singularités locales de l'espace. A-t-on jamais pensé autrement que *l'Astrée* ? Par déplacements et condensations, c'est-à-dire par mouvements et par figures. Est-il nécessaire de surcharger la chose d'énergétique et de topologie, d'une théorie transcendante de la nomination ? Peut-être, mais il faut avouer que cela n'en dit pas plus long que Rudyard Kipling, c'est-à-dire que ces chartes précartésiennes, c'est-à-dire que la tessére. L'âme symbolique est une étendue où des singularités se déplacent, voyagent. Et le symbole est une carte.

Passé l'éloge qu'Alcibiade vient de faire de lui, Socrate ironise et joue sur un mot. Ce jeu est un noeud, une singularité, de nouveau. Tu as tourné, dit-il, autour du pot avec tes circonlocutions, Alcibiade : περιβαλλόμενος. Ton discours élogieux déplace l'attention, tu as un autre but que le but évident, tu le caches. En fait, tu veux nous brouiller, Agathon et moi : διαβάλλειν. Tu tournes autour de nous pour nous séparer, jaloux, tu es jaloux de lui et de moi, tu tournes là pour nous brouiller, pour t'asseoir ou pour te coucher entre nous deux : διαλάθη. Pour te situer entre. Ces deux derniers font jeu d'allitération, un petit bruit d'appel. Une fascination joue de ce côté-là, en faisceau, en noeud sonore. Les deux premiers font jeu de sens, ils attirent vers le mot répété, leur verbe commun. Or, tout à coup, voici qu'ils font jeu ensemble avec le συμβάλλειν du symbole. Attention. Tu tournes, Alcibiade (περι), tu cherches la place entre nous, tu vises notre brouille (διά), tu ne veux pas que nous soyons unis (σύν). Συμβάλλειν, réunir ; διαβάλλειν, séparer. *Le Banquet* finit mal, nous sommes loin des tessères merveilleuses d'Aristophane. Celui qui est entre sépare, semble-t-il, plus qu'il ne réunit.

Voici le jeu du tiers, il est simple comme bonjour, et ce n'est plus un jeu de mot, cela peut être un jeu de mort. Il tourne, il rôde, il attend. Il guette, il épie. Il se place entre, il intercepte, il interdit. Σύν ou διά. Il réunit ou il sépare. L'un et l'autre, l'un ou l'autre. Il travaille lui aussi, lui encore, à l'exclusion et à l'inclusion, de même qu'il était l'objet, le passif, la victime parfois, des deux opérations. Il en est maintenant, le sujet.

S'il inclut, il est le symbole. S'il exclut, il est le diabole.

Apparition du Diable, en personne.

En blanc, silencieux et absent.

Platon ne le dit pas, il ne peut pas le dire, il n'en a pas formé le concept. Dans le carré du jeu, dans le carré logique ou dialogique du dialogue, la place du Diable reste blanche et vacante.

Bruit, brouhaha, rumeur. Un vacarme global, désordre général, recouvre cette découverte, comme une cataracte. Au moment où ils se levaient pour changer de place, à qui sera le Diable, à qui obligera qui à être le Diable, au moment où Socrate avait gagné à ce jeu-là, le salaud. L'inondation de bruit efface le crime.

Cela, bien entendu, se passe auprès de la porte. Non plus un fêtard aviné, Poros ou Alcibiade, mais toute une bande, une foule. Ils entrent, dit le texte, parce que quelqu'un sortait. *L'input* et *l'output*, bien distingués quand le dieu Ressource sortait ou que le jeune homme entrait avec sa flûte et ses violettes, sont maintenant brouillés, mélangés. Le flou du seuil devient le flou de sa fonction. Ce n'est plus une soupape, ce n'est plus une semi-conduction, les deux sens fonctionnent ensemble. On ne sait plus qui entre, on ne sait plus qui sort, tout entre et tout sort, non plus un parasite, mais une séquence, une bande, Alcibiade ou Poros au pluriel ; quand un système admet un parasite, celui-ci se multiplie tout aussitôt, se reproduit, fait chaîne, foule, nombre, inondation. Au bout de quelques heures un seul microbe en a produit plusieurs millions. L'épidémie. La bande joyeuse fonce droit sur les lits, vers la table. Elle occupe l'espace, elle suce les pots.

Un vacarme global emplit à ce moment la salle, rien n'alla plus en ordre désormais (*οὐκέτι ἐν κόσμῳ οὐδενὶ*). Le bruit a détruit le système. Il s'en allait temps. Ou plutôt, ce bruit-là est peut-être la figure même de ce qui ne fut pas dit, ou de celui qu'on ne reconnut pas, couché là sur le lit, monstrueux. Victoire aux puissances du bruit, victoire aux parasites, à tous les parasites. A ceux qui désormais vont boire du vin sans mesure (*πίνειν πάμπολυν οὖν*) ou y seront obligés, premier sens ; à ceux qui vont produire un tohu-bohu indescriptible, deuxième sens ; à ceux qui détruisent le système dont ils se nourrissent, en s'y multipliant, troisième sens. Et le désordre règne enfin, par l'infection, la mise à plat des stocks et la rumeur.

Le Diable a gagné la partie. Au début des discours, on disait

que l'Amour était le dieu d'entre les dieux, c'était le Diable. Tout le monde l'avait cru symbolique, il était diabolique.

Le dialogue ne disait rien. Il s'effondre dans le bruit. Dévoré par les parasites. Le blanc même est couvert de caviars.

Le symbolique et le diabolique boivent en se regardant jusqu'à ce que l'un des deux, vaincu, s'endorme. Ils se passent la coupe tierce. Ils sont trois. Ils sont deux. Ils sont un. Selon.

Il faut recommencer, une dernière fois, par-delà l'ivresse et la nuit. Les parasites sont désormais neutralisés. Quelques invités ont quitté la salle où les bruits se sont apaisés, les autres, soûls d'avoir bu toute la nuit, ronflent affalés sur les lits. Longue est l'obscurité, voici l'aube, le coq chante au dieu Soleil.

Nouveau bruit, au-dehors, l'ordre du Bien revient, qui va régner sur les pseudo-cadavres de la grotte ivre. L'observateur endormi ouvre l'œil. Le terne est encore debout. Aristophane, auteur du symbole, y a remplacé Alcibiade, fauteur du Diable. Les trois boivent à en perdre le souffle, ils parlent, ils parlent toujours. Ils se passent la coupe en rond, dextrogyre. *Hoc memorable est ; ego tu sum, tu es ego ; uni animi sumus.* A la passe du quasi-objet, nous sommes les mêmes, symbole. Y sommes-nous, enfin ?

Non, non, encore non. La philosophie au cœur glacé, à la stratégie militaire, gloire à Socrate courageux au combat, la philosophie, aux boîtes noires, au livre blanc, ne veut pas de cela, elle veut distinguer, elle veut séparer, elle veut se séparer, se distinguer, être maîtresse et rare. Oui, Agathon, oui, Aristophane, vous êtes mêmes entre vous, buvez ensemble et passez-vous la coupe, la tragédie, c'est la comédie, la comédie, c'est la tragédie, tiers inclus, ceci est autre chose, principe d'individuation aboli. Ces deux font un, et ils s'endorment. Allons, il est bien vrai que le théâtre est le théâtre, un opium quelconque pour ensommeiller.

Du coup, j'ai dit que la comédie d'Aristophane est le Bien soi-même ! Nous le savons tous, et depuis longtemps.

Socrate tire son épingle du jeu, comme on dit. Sa belle individuation différente et méchante. Laide et méchante. Il court s'occuper d'elle au gymnase. L'assouplir, la nettoyer, la rendre efficace.

Le Diable s'occupe-t-il d'autre chose que du Diable ? Connais-toi donc toi-même, et jamais un autre.

La définition la pire

Ulysse a gagné le concours : faire passer une flèche simple, la relation, irréversible, sans retour, par des emmanchures alignées de haches, le fer qui sépare.

Fin de l'*Odyssée*, au milieu des cadavres.

Le parasite ne s'arrête pas. Il ne s'arrête pas de manger ni de boire, de crier, d'éruption, de faire mille bruits, de remplir l'espace de son pullissement et de son brouhaha. Le parasite est expansion, il court, et croît. Il envahit et il occupe. Il déborde, soudain, de ces pages. Inondation, crue.

De rumeurs, de tohu-bohu, fureur, tumulte et incompréhension.

D'asymétrie, de violence, meurtre et carnage, flèche et hache.

De misère, de faim : la pauvreté, mendiant aux portes ; ceux qui mangent trop, soûls, ceux qui n'ont jamais rien à se mettre aux dents que du vent.

De maladies, d'épidémies, de peste.

De métamorphoses bestiales : microbes, insectes, rats, loups, lions et renards ; animaux dévorés par le politique, fleurs du bouquet d'amour mangées par un lièvre venu, amants séparés par le Diable.

Inondation d'enfer, crue d'histoire. Voici le Diable, donc ; non, non, je ne l'attendais pas. Lui venu, ce livre s'achève, comme brûlé. Je ne savais pas qu'il était, irrémédiablement, un livre du Mal. Un livre d'histoire, un livre du Mal. Mal de bruit, de ramage d'enfer, tonitruant. Mal de faim, maladie, douleur. Mal habillé en bêtes et maintenant déshabillé en homme, nu. Du Mal méchant, tout simplement. Repas, banquet, festin du Diable.

Il se sépare enfin de moi. Ainsi l'horrible insecte était sorti lentement de ma chambre, par la porte, en crissant, un matin de mai, à Venise.

Quelque chose avait commencé.

Tranquille, serein, sans angoisse. La haute mer.

Décembre 1975-août 1979.

Histoires, animaux

La Genèse Histoire de Joseph

Les Actes des Apôtres

HOMÈRE *L'Odyssée*

XÉNOPHON *L'Art de la chasse*

PLATON *Le Banquet*

LA FONTAINE *Le Rat de ville et le rat des champs*

Le Satyre et le passant

Le Villageois et le serpent

L'Homme et la couleuvre

Le Lion malade et le renard

Simonide préservé par les dieux

La Grenouille et le rat

La Tortue et les deux canards

Le Jardinier et son seigneur

La Cigale et la fourmi

Le Loup et le renard

Philémon et Baucis

Le Singe et le chat

MOLIÈRE *Le Tartuffe ou l'Imposteur*

Amphitryon

ROUSSEAU *Les Confessions*

Rousseau, juge de Jean-Jacques

Table des matières

I – <i>Repas interrompus</i>	<i>Logiques</i>	7
Repas de rats	La cascade	9
Repas de satyres	L'hôte double	25
Rendements décroissants	L'obscur et le confus	29
Décider, trancher	Le tiers exclu, inclus	35
Repas de lion	La flèche simple	39
Repas d'athlète	L'écart et la construction du réel	41
Picaresques et cybernétiques	La nouvelle balance	49
	La Pentecôte	57
II – <i>Nouveaux repas interrompus</i>	<i>Technique, travail</i>	69
Repas de rats	Diode, triode	71
	Logique du flou	77
	Le maître et le contre-maître	79
Nouveau repas de rats	Machines et engins	83
	Le moyen, le milieu	89
	Espaces de transformation	97
Repas de lune		101
Repas du seigneur au paradis		105
	Le travail	117
Repas d'insectes		125
	Énergie, information	129
	Les dieux, l'hôte perpétuel	135

INTERLUDE		
<i>Portrait en pied du parasite</i>		139
Repas confessés		141
Jean-Jacques, juge du législateur		157
Bruits		163
Musique		173
 III – <i>Vaches grasses et vaches maigres</i>		
	<i>Économie</i>	181
Repas de salade	Origine stercoraire du droit de propriété	183
Repas de satire	L'échange et l'argent, l'exact et le flou	195
Repas entre frères	Théorie du joker	207
Repas de marrons	Le soleil et le signe	221
Les vaches montent du fleuve	Les stocks	235
Les vaches mangent les vaches	Théorie de la queue	245
	La définition la meilleure	255
	De la maladie en général	265
 IV – <i>Banquets nocturnes</i>		
	<i>Société</i>	269
Repas de l'imposteur	Analyser, paralyser, catalyser	271
Le nom propre de l'hôte	Maîtres et esclaves	281
	Théorie du quasi-objet	301
La table vide	De l'amour	315
Le Diable	De l'amour	331
	La définition la pire	339
<i>Histoires</i>		343
<i>Table des matières</i>		345

L'impression de ce livre
a été réalisée sur les presses
des Imprimeries Aubin
à Poitiers/Ligugé



pour les Editions Bernard Grasset

Achevé d'imprimer le 20 février 1980
N° d'édition, 5286. — N° d'impression, L 12283
Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1980

ISBN 2-246-00877-8

Imprimé en France

